

Courrier familial de Jean Onimus

1923-1939

Extraits

Jean-Pierre Onimus
400 Chemin du Tameyé
06560 Valbonne
Tel. 0608906413

Site : <http://pagesperso-orange.fr/jponimus>
Courriel : jphonimus@orange.fr

Table

INTRODUCTION	9
SAINT LOUIS DE GONZAGUE (ETUDES SECONDAIRES)	11
Scolarité St Louis de Gonzague. Défilé du 11 novembre 1923.	11
Séjour en Angleterre accompagné par l'Abbé précepteur. 1923, il a 14 ans	12
Lettres à ses parents	12
Lettre de son père.....	13
Lettre de sa mère	13
Lettre de l'abbé, précepteur	14
Retraite à l'abbaye St Joseph du Lac, Douvaine, Hte Savoie, avant le baccalauréat	15
De Jean à son père (sans doute à Bantz).....	15
De sa mère.....	15
De Jean le 1^{er} février 1925	16
Baccalauréat : les sujets	16
LOUIS LE GRAND ET SORBONNE (KHAGNE, LICENCE, CONCOURS ENS) : 1927-1930	18
De son père (sans doute en 1927, Jean est à Louis le Grand)	18
La khagne (1927)	18
Une journée typique de khagne (1929-30) à Louis le Grand	19
Une autre journée de khagne (1929) à Louis le Grand	19
Débat entre le Père de la Brière et Albert Bayet sur la liberté offerte par le catholicisme	20
Balade à Marnes la Coquette	21
La philologie	22
Décès du Père de la Chapelle (supérieur de Franklin)	22
Bientôt les vacances. Rêve de revoir le Cap	22
Divers rue Jean Bart inquiétude sur l'auto	23
Monet au Louvre et préparation retour Cap	24
Notre Dame : Conférence sur St Paul par P. de Laboulaye	25
Mauvaises notes. Inquiétude pour licence	26
Achat de la Renault. Inquiétude sur résultats de licence.	26
Balade parisienne, le 14 octobre 1929	27
Le Salon de l'automobile	27
Quotidien à Jean Bart après le départ de ses parents. Rencontre avec l'Allemande un peu folle	28
Séjour à Villers sur mer (Calvados) avec sa mère, après le concours	29
Balades dans Paris, le Grand Albert, Benvenuto Cellini et le XVI siècle	29
VOYAGE EN GRECE (1929)	31
De ton père (2 décembre 1929)	31
De sa mère (6 décembre)	31
LA SORBONNE : CONCOURS DE L'AGREGATION	32

Agrégation première année (1931-32, il a 21 ans) _ La belle aventure malgré tout_	32
Lettres de sa mère.....	32
Lettres de son père	32
Lettres de Jean.....	33
Le voyage du Colombie (juillet 1932).....	37
Agrégation deuxième année (1932-33, il a 22 ans)	38
De son père 6 janvier 1933	38
De son père le 9 juin 1933.	39
Lettres de Jean.....	39
Agrégation troisième année (1933-34, il a 23 ans).....	40
Lettres de Jean.....	40
Recommandations de sa mère.....	42
De son père	43
La suprême tentative.....	44
ANNEE DE PHILOSOPHIE (1934-35)	45
Déclaré inapte au service militaire (après la PMS pourtant).....	45
Premières rencontre avec la philo.....	45
Préparation Voyage Orient	46
Travail philo. Programme et livres.	46
Suite philo (Meyerson).....	47
Suite philo. Refus d'envisager une thèse	47
La philo perd son charme. Visite Lereboullet. Préparation voyage Orient.....	47
Abandon de la philo... ..	49
Retour aux Bruyères	51
VOYAGE EN ORIENT (MAI 1935, POUR LES CEREMONIES DE PAQUES).....	52
Voyage du Caire à Jérusalem, Visite du St Sépulcre et des Abyssins	52
Quelques portraits des pèlerins	54
Cénacle et procession du Jeudi Saint.....	55
Nazareth, Galilée et Samarie	56
St Sépulcre	57
Jérusalem : Chemin de Croix, Procession de Nebé Moussa, visite d'Ain Karim et cérémonie de l'Ensevelissement du Christ	58
La fête du Feu et le désert de la Quarantaine.....	60
Tripoli (première étape en Syrie).....	62
De Tripoli : Balade dans la forêt des Cèdres de Dieu au Mt Liban	63
Visite de Tripoli	65
Lattaquié.....	66
En route pour Antioche	67
Antioche (10 mai 1935).....	69
Suite Antioche.....	70
Alep	70
Saint Siméon le styliste	72

Homa puis Homs (écrit au plus grand restaurant d'Homs, le 13 mai 1935)	72
Palmyre	73
Syrie : Arrivée à Damas en venant de Palmyre et en passant par Homs (16 mai 1935)	75
Syrie : Séjour à Soueda	76
Syrie : Soueda Montagnes Druzes Damas.....	76
Syrie : séjour à Damas.....	78
Beyrouth.....	79
A bord du Théophile, le 23 mai 1935 (récit de ses deux derniers jours au Liban).....	80
Suite A bord du Théophile (retour du pèlerinage en Orient)	82
ANNEE EN TUNISIE (1935-36).....	83
Carthage Octobre 1935.....	83
Carthage, 20 octobre	83
Carthage, octobre 1935.....	84
Les Lubies.....	84
Carthage suite	84
Euphrosyne	85
Euphrosyne, suite	85
Carthage, suite	86
Peinture.....	86
Spleen.....	86
Une balade avec Euphrosyne	87
Quand il se sent admiré (ou plus...) par Mme Arents	87
Recherche d'un maison	87
Balade de Aïn Draham.....	88
Bonheur	89
Enfin une maison pour soi : l'Ingénue	89
Préparation de la venue de Mime	90
Bonheur de la vie à Carthage.....	90
Amie de Beauvais	91
Beethoven VII symphonie sur le phono	91
Mme Arents	92
Réception à l'Ingénue.....	92
Retour d'Algérie.....	92
Rêve de changement.....	93
Lereboullet.....	93
ANNEE EN ROUMANIE (1936-37)	94
De Mime, inquiète de l'absence de nouvelles	94
De son père	95

De Jean.....	97
Arrivée.....	97
Au sujet de Dupront.....	97
La bureaucratie roumaine.....	98
Le quotidien à Bucarest.....	98
Le plaisir des cours à l'Institut.....	99
Fin premier trimestre : Cours sur Chateaubriand et grand bal à l'Institut.....	100
De nouvelles connaissances féminines.....	100
Expédition à Mamaia sur la Mer Noire.....	101
Songerie, perdu dans la tempête à Mamaia.....	102
Cocktail à la Légation.....	102
Difficultés du voyage Bucarest au Cap.....	102
Visite aux Carpates.....	102
Balade à ski dans les Carpates.....	104
Deuxième balade à Sinaia.....	105
Expédition à Balcic.....	105
Etats d'âme.....	109
Expédition à Turtucaia (plaine de Valachie).....	109
Expédition à Tulcea.....	110
Conférence à Cernautji dans le territoire de Bukovine.....	112
Conférence à Sibiu, Alva Julia, Ploeste, Cluj et la Transylvanie.....	114
Le voyage de Mime (Vintimille-Bucarest).....	118
Nouveaux projets.....	118
Projet de visite en Perse.....	120
De retour à Paris, visite de l'Exposition Universelle de 1937 (Art et technique dans la vie).....	122
AVEC MARINETTE (1939).....	124
A La Bauche.....	124
Lettre de Marinette à Mime (voyage en Tunisie, ils sont fiancés).....	124
LES RELATIONS DE JEAN AVEC LES FILLES.....	126
Inquiétudes de sa mère.....	126
Visite à Lalubie à Lille.....	126
Fin de Lalubie. Lettre de Tunisie en 1936.....	127
Visite de Jacqueline à Poitier.....	127
Rencontre avec l'Alsacienne suite à l'article sur les jeunes filles (Echo de Paris).....	129
La jeune fille idéale (lettre écrite en 1937 de Roumanie).....	129
LITTÉRATURE, POESIE, CONFERENCES.....	130
Héraclite.....	130
Baudelaire et Gérard de Nerval.....	130
Idéal moral, idéal religieux.....	130
Vendredi, janvier 1926 : la conférence.....	131
La papyrologie.....	132
Etudes diverses, fille de Jaïre, origine de l'homme.....	132
Sur Rimbaud (khâgne, mai 1928).....	134
Rousseau, L'Illusion Comique de Corneille, les cheveux des femmes, Victoire de Samothrace, peinture de maman.....	134
Charles Guignebert.....	136

Réflexions sur Alain, Vigny	137
Œdipe Roi à la Comédie Française	138
Peintures exposées dans sa chambre (origine ? peut-être sa maman ?)	139
Beethoven à l'Opéra (la symphonie Pastorale).....	140
Stravinsky.....	140
Maurras	140
Son père sur Marcel Proust.....	141
PHILOSOPHIE, MYSTICISME ET RELIGION	142
Rêves de voyage.....	142
Rêverie avec St Matthieu	143
Evolution de l'homme	143
Alfred Loisy.....	143
Croyances.....	144
Dîner de curés et catéchisme.....	144
Magnificat à la basilique St Denis	144
Magnificat à Notre Dame.....	145
Premier Magnificat à Chartres.....	146
Deuxième Magnificat à Chartres.....	149
Conte de Noël.....	150
Requiem de Berlioz	151
Neige à Paris. Dégoût de la philo contemporaine	152
Visite du Louvre (XVII et XVIII), souvenir de Franklin, croisière sur la Seine.....	152
REFLEXIONS POLITIQUES.....	155
De Jean, le 8 mai 1927 (anniversaire Jeanne d'Arc)	155
De Jean : André Tardieu	155
De Mime : Daladier	156
De Jean : Hitler.....	156
De Mime : Hitler.....	156
De Jean. Tunisie en 1936.....	157
ESSAI D'ECRITURE (POEMES, TEXTES, ROMANS)	158
Vers symboliques qui ne recouvrent aucun symbole (22 mars 1927)	158
Projet de roman : l'Idéal	158
Au sujet du manuscrit de « Glissements ».....	158
Poème sur Cap et rêve de retour au Cap	159
Envolée d'Enthousiasme (Extrait de lettre à ses parents (1930)	160
Rêverie en avion : « Les Hauts Lieux »	161
VISITE D'ANDRE LEREBoullet AU CAP (1933).....	163
Lettres de Jean à ses parents.....	163

Lettres de Jean à Lereboullet au Cap.....	163
Lettres de Lereboullet à Jean.....	164
Lettre de remerciement du Professeur Lereboullet.....	164
Lettres de Mime.....	165
Lettre de Pit à Jean	167
Lettre d'André Lereboullet à Jean.....	167
DEBANE	169
LA DELICIEUSE RELATION DE MIME (ADELINE) AVEC SON FILS	170
Lettres de Jean	170
1927, année de licence.....	170
La Vigne et la Maison (sans doute 1929-30 en Khâgne).....	170
Cap d'Ail si merveilleusement décrit par maman.....	170
Souvenirs avec sa maman.....	171
Sa présence si désirée à Paris	171
Les Bruyères (année 1931 du Master sur Plancus).....	172
Quand le Cap se bétonne... (année de khagne).....	172
Départ de Baptistine (la cuisinière).....	173
Sur l'écriture de Mime (19 janvier 1933).....	173
Le rossignol	173
Réponse à panne auto plus rêves de vacances.....	173
Monsieur l'Abbé Cocar de Rambervillers.....	174
De Jean à l'oncle Etienne	174
Séjour en Suisse avec Mime	175
Lettres de sa mère.....	175
En 1927, à Saint Louis de Gonzague	175
Jean, Lereboullet, Guerite	175
Lettre de Mime retour de Paris, Le Cap, 8 mai.....	176
Argent, Pit, Brigand et le rat, Pentecôte.....	177
Pentecôte, reliure de livres, visite de Fernande et de ses filles.	177
Le St Esprit. Lereboullet. Jean rêve d'écrire... ..	177
Le départ de Jean.....	178
Suite du départ de Jean	178
Voyage Orléans et divers sur les Bruyères (Mime remplace la bonne du curé).....	179
Le Cap, 21 mai Panne de l'auto.....	180
Vie quotidienne des Bruyères	181
Canonisation de Bernadette.....	183
Décès de Monsieur l'Abbé.....	183
Brigand	183
Voyage à Ravenne et Florence	183
Nostalgie	184
Mgr Lesage.....	184
Le Cap 7 mai 1934.....	184
Voyage en Suisse avec sa mère (lettre de Mime à Pit, le 26 juin 1936)	185
Lettres de son père.....	187
2 mai 1927 (à Saint Louis de Gonzague)	187
Problème cuisinière. Critique du mysticisme de son fils 21 janvier 1929.....	187
11 janvier 1929 Divers sur les Bruyères.....	187
Sur Mime.....	188
SUR JAMES ET SA FAMILLE	189
Naissance de Mireille.....	189
Nono rebelle et fantasque	189

Quand James lit Robinson Crusoe à ses filles.....	189
Maladie de Nono (1929).....	189
De son père, 9 mars 1933.....	190
De son père, 6 janvier 1933	191
De son Père, 13 mars 1933	191
De Mime	191
JOURNALISTE A L'ECHO DE PARIS (ANNEE 1933).....	193
Enquête sur Mauriac	193
Lettres de Jean.....	193
Lettres de Mime (7/1/1934).....	194
Démission	195
Ma « désillusion » sur la jeune fille moderne (article à l'Echo de Paris).....	195
Lettres de Jean.....	195
Réponse de son père avec avis de James (5/12/1933).....	196
Lettre d'Etienne à Henri (Pit) et Adeline (Mime).....	196

INTRODUCTION

Source : il s'agit du courrier échangé entre Jean, sa mère Adeline, surnommée Mime et son père Henri, surnommé Pit, pendant l'absence de Jean à Cap d'Ail. Cette période porte d'abord sur sa scolarité à Paris entre 1923 et 1935, c'est à dire de la préparation du baccalauréat au lycée Saint Louis de Gonzague, puis dans la khâgne de Louis le Grand pour préparer Normale et enfin à la Sorbonne pour l'agrégation. Viennent ensuite les années post-agrégation (1935-1939): année sabbatique avec préparation d'une licence de philosophie suite à son rejet par l'armée pour des raisons de santé, pèlerinage en Orient et découverte de la Syrie, années de professorat à Tunis puis à Bucarest, rencontre avec sa future femme. Il y a autant de lettres écrites par Jean que par ses parents, principalement sa mère, mais aussi par son père souvent en doublon, ce qui représente une masse de courrier phénoménale !

Quand sa mère ne recevait pas de lettre chaque jours, elle accusait le Corse, c'est à dire le facteur de Cap d'Ail, de tous les maux ! Et cela se terminait en général par un coup de téléphone. Mais le téléphone ne suffisait visiblement pas, il fallait des mots que l'on puisse lire et relire... Bien sûr il y a des périodes sans courrier lorsque Jean revient au Cap ou en sens inverse quand sa mère vient séjourner à Paris pour s'occuper de lui. Pendant la période où il est élève à Franklin (Saint Louis de Gonzague) pour passer le baccalauréat, je crois qu'elle est tout le temps restée à Paris. Ensuite elle est venue par période, elle séjournait alors à l'hôtel de la rue Jean Bart avec lui.

De tout ce courrier, il se dégage un relationnel, une symbiose presque, entre sa mère et lui, le petit Jean, Monsieur Jean comme disaient les domestiques. Je crois que ses parents ont mené une vie excessivement heureuse grâce à lui, on a l'impression en lisant leurs lettres que tout en lui les enchante, les inquiète aussi parfois. Voici comment il se décrit lui-même dans un roman de jeunesse que je transcrirai sans doute un jour :

« George venait de débarquer dans la capitale, timide, ahuri, plein de rêves et de belles idées. Une petite âme vibrante, cultivée avec soin par la plus aimante des mamans, petite âme à peine éclosée, restée longtemps en fleur et encore toute parfumée de l'arôme des enfances heureuses. A 18 ans, c'était encore un petit enfant bien sage et bien pieux comme il l'avait toujours été. Une vie trop choyée dans la solitude, sous le ciel de Provence, avait fait de lui un timide et un sauvage, mais un enthousiaste aussi, sans cesse émerveillé, enchanté par la splendeur des choses : il ignorait les hommes, il aimait éperdument l'ombre des oliviers sur les terrasses et le soleil se levant sur la mer et surtout ces soirs d'Italie, ces belles nuits étoilées où l'on n'entend même pas le chuchotement des vagues. Toujours il avait vécu dans cette nature heureuse, il ne savait pas à quel point il l'aimait. Sur elle, sur le petit nid au pied de l'olivier, sur ses parents, il avait concentré toute sa puissance d'aimer, il ne concevait pas une autre existence. »

Ce petit garçon trop choyé aurait pu devenir insupportable ! Il l'était d'ailleurs quand il imposait ses balades avec sa mère à travers la Suisse ou l'Italie au volant de la voiture, une Renault Prima, que ses parents lui avait offerte.

La plupart des lettres ne sont pas datées, d'autre part, étant quotidiennes, ces lettres se répètent souvent. Afin de rendre les extraits documentés ici plus représentatifs, il m'a semblé intéressant de les différencier dans deux classements :

- Le premier classement est chronologique et concerne les lettres à peu près datées. Cela commence à Saint Louis de Gonzague (pour le baccalauréat) et se termine à La Bauche (avec Marinette).

- Le deuxième classement s'effectue par thèmes, chaque thème pouvant se trouver repris dans plusieurs lettres. On trouve là différentes activités de Jean à Paris et aussi des éléments de la vie au Cap que relatent Mime (Adeline) et Pit (Henri).
- Relations de Jean avec les filles
 - Littérature, poésie, conférences
 - Philosophie, mysticisme et religion
 - Réflexions politiques
 - Essai d'écriture (poèmes, textes, romans)
 - Visite d'Andrée Lereboullet au Cap (1933)
 - Débané
 - La délicieuse relation de Mime (Adeline) avec son fils
 - Sur James et sa famille
 - Journaliste à l'Echo de Paris (1933)
 - Divers

Par défaut, tous les textes cités sont extraits de lettres écrites par Jean. Les lettres de sa mère ou de son père sont indiquées explicitement.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE (ETUDES SECONDAIRES)

Scolarité St Louis de Gonzague. Défilé du 11 novembre 1923.

Mon cher papa. Paris, le 13 novembre.

Grâce au jour de congé de mardi, je n'ai presque rien à faire ce soir et je suis tout heureux de pouvoir enfin vous écrire. Vous savez combien on travaille à St Louis de Gonzague et qu'il est bien difficile de trouver un instant de loisir. Nous vous attendons avec impatience car il semble que vous nous avez quittés depuis bien longtemps. Tous les matins, maman attend des nouvelles du Cap et quand je reviens à midi, elle me fait la lecture. Nous évoquons le souvenir des Bruyères, du jardin, des canards, des poules, des chiens, de Barat qui ne se lève qu'après 7 heures.

Ici les jours se passent avec la même monotonie à travers le brouillard et la pluie. J'ai fait hier une composition de français (patriotisme d'Horace, de Curiace et du vieil Horace). J'en aurai le résultat samedi mais il me sera bien difficile de dépasser Beaucorps et Milon. Nous sommes maintenant plongés dans Pascal et Mr Prophétie en a parlé ce matin pendant deux heures. Il dicte des notes. Mercredi Mr Chauvin s'est mis dans une fureur terrible, il a traité des élèves de galopins, de voyous, d'idiots, de crétins, d'imbéciles, etc. Il a mis La Trémoille à la porte en lui tirant les oreilles et en le bourrant de coups de poings ainsi que Chevigné. Il a distribué des centaines de lignes et s'est mis à rouler des yeux furibonds. C'était sinistre. A la colle de lundi, j'ai passé avec un 13 en latin et un 11 en géographie. La prochaine colle, c'est l'allemand et l'anglais.

Mardi nous nous sommes bien amusés. Dès 9 heures et demi nous enfilions l'avenue Georges V remplie de canons, de caissons, de tanks. De superbes attelages tiraient de beaux canons tous neufs, astiqués et brillants. Au milieu du brouhaha qu'entraînait cette multitude d'hommes et de chevaux, nous avons atteint l'avenue des Champs-Élysées. Tout d'abord je n'ai vu qu'une foule énorme dont le courant continu montait vers l'Arc de l'Etoile qui dessinait son profil majestueux dans la brume. Mais j'apercevais bientôt de chaque côté du boulevard des uniformes brillants et je reconnaissais nos soldats. Il y avait là un grand nombre de Pypo, avec leur uniforme sévère noir et rouge. Puis c'était le bleu de St Cyr et les plumets aux trois couleurs. Le médecin était là sur un bon vieux cheval blanc. Il regardait mélancoliquement la foule de dessus ses lunettes. Puis suivait la Garde Républicaine. C'était un superbe mélange de casques étincelants, de crinières rouges, de manteaux noirs, qui rappelait les dragons de Napoléon. Une fanfare vibrante annonçait la cavalerie : que de chevaux ! Plusieurs étaient difficiles à maintenir et s'impatientaient. Enfin nous atteignons l'Etoile et avisons un banc situé à l'entrée de l'avenue d'Iéna où l'armée allait défiler. Il y avait sur ce banc une grosse dame au sourire épanoui, à la vieillesse extrême, qui nous causa avec bonhomie. Maman prit place dans la foule et je montais sur le banc. Tout à coup un coup de canon retentit au milieu du vacarme des autos, des soldats et de la foule. Tout s'arrête, tout se tait, tous les visages se tournent vers l'Arc de Triomphe, toutes les têtes se découvrent, un silence impressionnant pèse lourdement sur cette foule naguère si bruyante. Une minute, rien qu'une minute, mais elle a suffi pour montrer que les Français n'ont pas oublié ! Puis le défilé commence. En rangs serrés, Pypo ouvre la marche, St Cyr suit derrière. Puis vient le génie, l'aviation, les bicyclistes faisant rouler chacun son instrument à ses côtés. Puis les coloniaux en kaki, marchant fièrement au son du clairon. Puis la cavalerie traînant des caissons vides avec un bruit de ferraille. Des camions

blindés avec des projecteurs sur roues. Des autos mitrailleuses, etc. Foch assistait tranquillement au défilé comme un simple curieux.

Séjour en Angleterre accompagné par l'Abbé précepteur. 1923, il a 14 ans

Lettres à ses parents

Oxburgh, Norfolk. Maman et papa.

Monsieur l'abbé veut que je vous écrive en anglais mais cependant j'aime mieux le français. Il fait une intolérable chaleur et les bougies fondent dans les chandeliers. Je fréquente des barons et des lords et je vais aux vêpres dans la tribune réservée aux Bédingfeld ! Je goûte dans la nursery au château et je visite les chambres de la maison, ce qui est un grand honneur. Vendredi, accompagné de Sir Henry, j'ai visité et admiré cette antique forteresse. J'ai vu le salon aux tapisseries remarquables, la bibliothèque où des centaines de livres prennent place, j'ai vu les panneaux secrets et les portes masquées qui mènent à la chapelle, j'ai grimpé des escaliers tournants jusqu'au sommet du donjon, j'ai vu la fameuse chambre du roi dont les tapisseries ont été brodées par Marie Stuart. J'ai vu là une immense cheminée. A ce moment, Edmond ouvrit la porte mais Sir Henry la referma vivement. Ma curiosité étant excitée, je demandai la raison de ce petit manège à Father Drage. Il me dit que là se trouvait la chambre où deux fois de suite le baron avait vu un revenant ? Ceci étant un secret, il ne montre jamais la chambre à personne. J'ai parcouru les grands couloirs du château où pendent les portraits d'innombrables reines. C'est le plus beau château d'Angleterre.

Je joue avec Edmond quotidiennement et le voilà justement qui arrive. Hier j'ai été à Levorffham avec le bus. C'est une jolie petite ville toute proche. Là nous avons visité le curé, un grand artiste peintre puis un couvent de sœurs autrichiennes qui nous ont servi un excellent goûter. Father Drage était avec nous et nous conduisait partout.

Ce matin j'ai joué dans la nursery du château et Sir Bedingfeld m'a donné une dictée ! Quel honneur ! Cet après-midi j'ai goûté au château (ce qui m'a bien ennuyé) et j'ai assisté à la bénédiction dans la tribune réservée aux Bedingfelds entre Fanny et Edmond !!

Plan du jour :

- Lever 8h
- Messe 8h1/2
- Déjeuner 9h1/2
- Rien à faire de 9h1/2 à 1h1/2
- Déjeuner 1h1/2
- Jeu avec Edmont de 2h1/2 à 4h1/2
- Goûter 4h1/2
- Rien à faire de 5h à 8h
- Diner 8h
- Coucher 10h

L'anglais s'imprègne en moi. Je ne sais plus le français ! Je reçois votre lettre exquise dans laquelle vous me demandez si je dis mes prières. Bien sûr ! Je ne les oublie jamais. Comment allez-vous, comment va tout le Cap et le cuir sur les rames usées ? Au revoir maman, au revoir papa. Jean.

Papa et maman. Je reçois vos deux lettres exquisées et mon âme se transporte en songe au bon vieux Cap et aux Bruyères. J'ai laissé father Drage fumer sa pipe et monsieur l'abbé

discuter avec Miss Drage. Ici les jours s'écoulaient lentement et ne se ressemblent pas ! Hier soir un orage terrible et dévastateur s'est déchaîné sur le Norfolk et exactement au-dessus d'Oxburgh. Un heure avant une lumière anormale inondait la campagne, les oiseaux se taisaient, pas une brise et au loin le château aux mille tourelles apparaissait comme un sombre fantôme parmi les arbres. (...)

Je passe mes journées avec Fanny, avec Edmond et je parle beaucoup, tellement que je rêve en anglais. Je ne serai plus timide quand je reviendrai car tous les jours il y a quelque chose qui me force à vaincre cette timidité. Par exemple hier j'ai été seul avec Edmond dans l'auto du château rencontrer à cinq milles d'Oxburgh l'oncle et la tante d'Edmond. Vous pouvez imaginer la crainte qui me rongait ! Au revoir maman, au revoir papa. Jean.

Lettre de son père

Bantzenheim, le 26 juillet 1923 (Jean a donc 14 ans)

Mon cher Jean. Je suis de passage à Bantzenheim où j'ai trouvé tes oncles en bonne santé. Ils seraient heureux d'avoir de tes nouvelles. Je partirai d'ici dans quelques jours pour retourner auprès de Mime. A ton retour d'Angleterre, nous voudrions trouver une région intéressante des Vosges que tu ne connais pas encore. L'hôtel du Schimmel, dont parlait Etienne et qui est dans le voisinage du Kenisberg, avait été choisi mais il vient d'être transformé en sanatorium. Nous irons peut-être au Ballon de Guebwiller. Je pars demain avec Etienne pour explorer la région. Si cela ne convenait pas, nous pensons séjourner à Dabe ou aux Trois Epis. Dans ce dernier cas, il nous serait facile d'aller voir tes cousines Comerson à Lapoutroie.

Dans la lettre que tu m'écriras à Bantzenheim, dis-moi ce que tu fais, cela intéressera énormément tes oncles qui te considèrent déjà comme un phénomène depuis que tu explores l'Angleterre. Etienne me demande si tu continues tes observations astronomiques. En rigolant, il m'a dit que peut-être la lune doit te paraître plus belle vue de Paington.

Il fait grand vent et il pleut à Bantzenheim. J'espère que tu es plus favorisé et qu'il t'est possible de te plonger dans les vagues du Channel. Présente mes bons souvenirs à Monsieur l'abbé et dis-lui bien que je le remercie cordialement de toutes ses bontés pour toi. Je t'embrasse de tout cœur, mon cher Jean. Papa.

Lettre de sa mère

Hier nous avons été à Douvaine¹ où j'ai fait comme toi, j'ai loué une bécane. Ce matin papa a passé tout son temps à l'installation d'aviciculture du Père Lesage, installation datant de janvier dernier. Il envoie 14.000 œufs par semaine à Genève à 8c la douzaine (argent suisse). Papa est enchanté de l'abbaye, il regrette de n'y être pas venu avec toi l'année dernière pour y passer une quinzaine. Il y a deux bateaux à la disposition des hôtes, un à voile est superbe. On pêche ici avec succès ; je crois en effet que pêche-bécane-balade, tout cela réuni, t'aurait intéressé.

Mr l'abbé a-t-il des nouvelles de Toulouse ? Le Père de Genouillac nous disait hier que le Caousou² était racheté, croyait-il, mais chose qui m'intéresse plus, les Jésuites sont en

¹ **Douvaine** est une [commune française](#) de la [Haute-Savoie](#), en région Rhône-Alpes, dans le [Chablais français](#).

² **Le Caousou** est un établissement d'enseignement privé [catholique](#) sous contrat d'association avec l'État, situé au 42 avenue Camille Pujol à [Toulouse](#). Il a été créé par les [Jésuites](#) en [1874](#).

pourparlers pour acheter le grand collège des Maristes de Toulon. Il faudra que je tâche de le joindre un de ces soirs (pas le collège mais le Père de Genouillac) et que je lui demande des explications.

Mon Jean, je dis toujours que je ne veux plus t'écrire si longuement et puis je m'oublie... Encore un mot : j'ai parlé à l'autre Jean et à son précepteur (ramassés dans notre auto en arrivant à la gare). Le gosse a juste ton âge, il vient de finir sa 3^{ème} et va entrer en seconde chez les Jésuites de Mongré³ ; il fait toute la Savoie avec son abbé... très digne.

Je te quitte, nous allons jusque Chens⁴ mettre notre courrier à la poste, on passe par le port de Tongue, t'en souviens-tu ?

Mon petit Jean chéri, je t'embrasse avec tout mon cœur. Pas besoin de te dire que je pense à toi tout le temps et que je reprendrai avec un enthousiasme fou le train de Paris quand sera venu le jour de t'y retrouver. Respectueux sentiments à Mr l'abbé et surtout un bien affectueux merci pour toute sa bonté. Au revoir mon chou. Je t'embrasse bien fort. Ta maman qui t'aime.

Lettre de l'abbé, précepteur

Madame. Excusez ces quelques lignes. Jean me dit à l'instant qu'il vient de vous écrire et je veux profiter de l'occasion pour vous rassurer.

Il ne me semble pas être déprimé. Il a trouvé ici deux petites filles, l'une de 12 ans, l'autre de 9. L'aînée surtout sera une bonne compagne de jeu. Leur père va arriver d'un collège de Jésuites à la fin du mois en compagnie d'autres enfants. J'espère que Jean se mettra au jeu.

Sa santé est bonne. Il a eu en arrivant une crise de constipation que ni le sirop de glycérine ni l'Enoch's fruit salt n'ont réussi à réduire. Seul un lavement en a eu raison. Mr le Curé de Cap d'Ail étant trop loin, je n'ai pu emprunté le légendaire appareil et j'ai dû en acheter un très pratique d'ailleurs et très bon marché. J'ai prié Mme Baynes de lui donner beaucoup de fruits cuits et je veille avec soin à son alimentation.

Mr Baynes est un brave homme mais un peu « dull ». Sa femme est incapable de maintenir un sujet de conversation plus de 10 secondes. Hier elle avait l'air de vouloir gronder Jean qui, prétendait-elle, était trop « noisy ». Je lui ai dit (à part) que si Jean brisait le fauteuil, la réparation serait payée. L'on dirait qu'elle a pris tous les quartiers de noblesse des familles dans lesquelles elle a été gouvernante !

(...)

Excusez ces quelques mots. Jean me presse, je vous écrirai plus longuement dans quelques jours, c'est à dire quand les boys anglais seront arrivés. Tout naturellement je n'ai pas soufflé mot à Jean de votre inquiétude à son égard. Sentiments respectueux.

³ Le **lycée Notre-Dame de Mongré**, couramment appelé **Mongré**, est un établissement [français](#) d'enseignement secondaire privé [catholique](#) situé à [Villefranche-sur-Saône](#), dans le [Rhône](#). Sa devise est « Christo in adolescentibus » (*Pour le Christ qui est dans les adolescents*)

⁴ **Chens-sur-Léman** est un [village](#) français de 1 739 habitants. Elle est située sur la rive sud du [Lac Léman](#) à quelques kilomètres de la frontière [suisse](#).

De Jean à son père (sans doute à Bantz)

Papa. Me voici tout seul depuis 24 heures, loin de maman, en pleine campagne. J'ai déjà fait tant de choses que je n'ai pas trouvé le temps long, mais maintenant que je me retrouve dans ma petite cellule, je regrette bien Paris et surtout le Cap. Nous voici dispersés dans toute la France. Heureusement que bientôt nous serons ensemble à nouveau et je serai bachelier.

J'ai quitté Paris hier soir à 6 heures. Maman m'avait acheté une jolie petite valise que j'ai bourrée d'habits et de livres. Après une heure de trajet en compagnie d'André Dubois j'ai débarqué à Nointel. C'est une simple halte en pleine campagne, là nous attendait une voiture où l'on a chargé les valises et nous avons gagné à pied la maison de retraite à 800m de là. Le P. Fessard et le P. Recteur étaient avec nous et riaient parce que j'avais emporté la [Monadologie de Leibnitz](#).

Je suis logé sous les toits au 7^{ème} dans une mansarde mais j'aime les mansardes et puis ma fenêtre donne sur le midi en pleine campagne. Devant, le parc de la boîte, puis une immense étendue de champs verdoyants, plus loin encore un fort avec un château dont on aperçoit les tourelles. A droite la vallée de l'Ain avec une ville dont j'ignore le nom et qui paraît assez grande. Un air délicieux, un temps assez beau, la paix des champs, les hymnes des oiseaux, tels sont les charmes de Mours⁵.

Hier après notre installation, nous avons été dîner dans un joli petit réfectoire. Menu : soupe, bœuf en daube, purée de pommes de terre, fromage de Hollande, confiture. Ce matin : chocolat et tartines de beurre. Comme boisson, du cidre délicieux, du vin, de l'eau. Hier je me suis couché à 10h et j'ai assez bien dormi dans un petit lit de fer un peu dur. A l'aurore un son de cloche retentissant m'a fait sursauter. Levé en hâte, je cours à la chapelle, assez jolie. Messe puis déjeuner, course dans le parc, nouvelle instruction par le Père Bitch et me voilà : il est 11h.

Vers 9h j'ai été voir le Père Recteur qui a été très gentil. Il m'a demandé ce que j'allais faire l'an prochain, s'est inquiété de votre sort loin de nous et m'a recommandé de faire une bonne retraite. Je lui ai parlé de l'Apostolat de la Prière que j'ai installé en 1^{ère} Division et il s'est vivement intéressé à l'œuvre.

L'heure du dîner va sonner, je suis bien content de vous avoir écrit. Venez vite à Paris, lundi je serai de retour ! Enfin ! Au revoir papa, je vous embrasse bien fort. Votre Poup. Jean.

De sa mère

Mon Poupon, ta photo qui ne me quitte pas est là sur ma table et reçoit en ce moment en plein les rayons du soleil du soir qui illuminent ta bonne frimousse ; il me semble que tu vas parler, accident qui ne t'arrive pas trop souvent en temps habituel, même avec ta maman.

Papa va sans doute attendre le retour du Père Lesage avant de traverser le lac et par Lausanne et Bâle gagner Bantz où il est un peu pressé d'arriver car les oncles s'obstinent dans leur silence d'alsaciens qui boude.

5 A Mours (Val d'Oise) Maison Saint-Denis, rue du Moulin : Grâce à une fondation de la veuve Leemans dédiée au souvenir de son mari, ce grand complexe entouré d'un parc de 8 ha est bâti en 1882 pour abriter un orphelinat de jeunes filles. Il est initialement dédié à saint Roch et géré par les religieuses de la Sainte Famille de Bordeaux. Dès le début du XXe siècle, l'orphelinat est fermé et la maison vendue aux Pères blancs ou Missionnaires d'Afrique, qui la transforment en maison de repos pour les religieux âgés et centre de formation professionnelle pour les futurs missionnaires. L'établissement prend alors le nom de villa Saint Régis au début du siècle dernier. Il comporte une chapelle devant la façade nord⁷.

De Jean le 1^{er} février 1925

Papa (sa mère est avec lui à Paris). Vous savez combien mes soirées de jeudi et de dimanche sont occupées, aussi n'ai-je pas pu vous écrire plus tôt. Les colles ont encore ajouté un surcroît de labeur mais grâce, à l'aide de maman, j'ai pu revoir toute ma géographie et attraper un 16 et surtout un 16 venant de Landru ! Landru est un gros homme trapu à l'air sinistre, le crâne chauve, une grande barbe soyeuse et sombre, une bouche narquoise et dont les deux bouts se replient en un demi cercle ironique et railleur quand il voit devant lui une malheureuse victime qui le front bas, l'air contrit, cherche à soulever la pitié devant une question qui le fait sécher. C'est en somme un colleur terrible qui inspire à tous la crainte et la terreur. Aussi puis-je me juger heureux d'être sorti sain et sauf de ses griffes. Par contre j'ai complètement raté ma compote de math. J'ai eu 3/20 comme note et suis 15/29. Je m'y attendais mais c'est ennuyeux, surtout que la classe est un ramassis de nullités.

Le grand succès du jour, c'est mon ruban vert et blanc. Car ce matin il y a eu distribution des témoignages et, en plus du 1^{er} témoignage, je suis second en diligence et excellence du mois, juste après Beaucorps. C'est vraiment inespéré !

Cette vie régulière et monotone fait que les jours passent vite et sans qu'on s'en rende compte. Aussi les jeudis et les dimanches viennent vite et alors tantôt ce sont des visites de musées, tantôt des promenades dans la campagne. Ce soir nous avons été au Bois. J'avais préparé un tour assez intéressant qui devait nous faire traverser une étendue assez grande de la forêt. Bientôt nous atteignîmes un endroit délicieux, loin des autres et du bruit. Le sol était couvert de broussailles et le soleil qui brillait d'une lueur pâle à travers les branches dénudées des arbres remplissait tout le sous-bois d'une pénombre blafarde, triste et mélancolique. Nos pas s'entendaient à peine sur l'herbe humide encore parsemée de feuilles mortes, tous les alentours étaient silencieux : on se serait dit bien loin de Paris ! Plus loin nous marchions sur le bord d'un ruisseau dont les méandres artificiels mais gracieux nous conduisirent vers le bord du lac où, malgré le froid, de nombreuses nacelles sillonnaient les eaux. Après nous avons été goûter d'une manière exquise chez Prévost et nous voici de retour

Baccalauréat : les sujets

Papa. Je suis rentré enfin à la maison l'âme pleine de douleur car je ne suis pas du tout sûr d'être admissible. Partir ce matin à 6 heures, j'arrivais à la Faculté juste à temps pour m'engouffrer dans un bel amphithéâtre gardé par des gardes républicains ! J'avais une petite table avec un banc muni d'un dossier. Devant moi, un idiot quelconque et à côté Mlle Panthier avec qui j'ai déjà passé l'écrit et l'oral l'an dernier, vous souvenez-vous ?

Après tout nous avons eu de la psychologie ! Qui l'aurait cru : nous étions tous persuadés que ce serait de la logique. Voici les sujets :

- 1) Dans quelle mesure est-il vrai de dire que percevoir, c'est se souvenir.
- 2) Du rôle de l'habitude et de l'effort dans la formation de la personnalité.
- 3) Quel est le rôle dans la création artistique de l'inspiration et de la réflexion.

En somme, il n'y avait que le dernier sujet de vraiment intéressant et avec ma réputation de lyrique, tous les types que je rencontrais me demandaient si je ne l'avais pas choisi ! Mais ce n'était pas un sujet de cours et l'expérience du concours de Noël m'a suffi.

Les autres sujets étaient banals. Entre les deux, je savais mieux le premier dont l'énoncé est plus net et le plan plus facile à faire. J'ai commencé par la perception intime, puis la perception extérieure, puis une critique et une conclusion. Seulement je viens de découvrir une grosse faute

d'orthographe et j'ai confondu Ribot avec Taine, Robin avec Ravaisson. C'est là la gaffe. Toutefois j'espère avoir la moyenne. Mercredi je verrai Vénard et je lui demanderai son avis.

A 11 heures, je sors et trouve Veyrac qui m'attendait. Là se trouvaient aussi Micolay, Petel, Féligarde, Montesquion. Vers midi, voici maman. On court à la poste pour votre dépêche et à toutes jambes nous gagnons un restaurant bondé ! Veyrac était avec nous. Après déjeuner, une promenade au Luxembourg comme jadis et vers 2 heures nous rentrons.

Mon âme était étreinte d'angoisse ! Pourvu qu'il n'y ait pas de chimie !

Et de fait il n'y en avait pas :

- 1) Pression atmosphérique. Baromètre. Variations avec l'altitude.
- 2) Principe d'Archimède, corps flottants.
- 3) Principe des pompes.

Comme vous voyez 3 sujets épatants, trop faciles même et comme toujours j'ai raté. J'ai pris le premier et j'ai parlé du Tonneau de Pascal !! J'ai oublié plusieurs expériences, enfin je ne suis pas content du tout. A 3 heures et demi j'étais tellement malheureux que j'ai bien cru tout raté. Mais après tout j'ai bien décrit tous les baromètres possibles et imaginables, je n'aurai pas zéro.

Mais alors est venue l'histoire naturelle : j'ai concentré tout mon génie et j'ai à peu près tout dit :

1) Expliquer la digestion d'une bouchée de pain et le rôle joué dans l'organisme par les éléments utiles qu'elle contient.

2) Le foie. Anatomie et principales fonctions.

3) Les globules du sang.

Le premier devoir était très chic et très intéressant mais j'ai craint de ne pas assez bien savoir ce que contenait le pain. Le dernier était une pure merveille, tout le monde l'a pris, mais j'ai craint qu'il ne soit regardé comme trop facile. Que pensez-vous du deuxième ? N'est-il pas délicieux ? Sur l'origine de l'urée j'ai émis deux théories qui feront très bien. J'ai bien décrit toutes les fonctions. Enfin ce devoir me met en joie !

En fin de compte, « alea jacta est » C'est un fait passé. Inutile de se lamenter.

Pronostics :

Dissertation : 23

Physique : 1

Histoire naturelle : 7

Donc admissible. Je me rattraperai à l'oral.

Encore 8 jours et vous serez avec nous, encore 15 jours et nous serons en vacances !

En attendant à l'ouvrage...

Au revoir papa, je vous embrasse bien fort.

A bientôt. Votre Poup. Jean

De son père (sans doute en 1927, Jean est à Louis le Grand)

1^{er} avril. Mon cher Jean. Je ne dis pas que tes lettres sont mal faites. Bien au contraire, je les trouve gaies, très intéressantes, écrites avec humour. Ce que je trouve excessif à cause de Mime, c'est l'abondance du gréco-latin que tu y sèmes. Cela m'amuse et me rappelle mes humanités, mais Mime fronçe les sourcils. Quant à tes lectures, c'est très gentil de nous tenir au courant de ce que tu découvres à la bibliothèque Ste Geneviève. Nous rions seulement de tes découvertes quand par hasard tu tombes sur des auteurs que tu injuries. Nous savons bien que tu travailles et nous sommes fiers d'avoir un fils tel que toi, studieux, intelligent et plein d'initiatives. Nous ne craignons pour toi que la fatigue de lectures indigestes et si je te dis de te contenter parfois d'analyses faites par des critiques externes, c'est que je redoute pour toi le surmenage que tu t'imposes. C'est ce surmenage qui te fait ensuite commettre malgré toi des étourderies dans tes compositions.

J'ai bien ri de ton panthéisme et Mime s'est demandé si tu déraillais. C'est que tes professeurs sont si drôles. Ces Berbès, Loubière et surtout l'affreux Bayet, le paradoxe chronique qui doit contribuer à t'éberluer.

La khagne (1927)

Papa, maman. Dans 8 jours ! Dans 8 jours vous êtes là ! Je suppose que vous ne venez pas mardi. D'ailleurs je crois bien qu'il y aura ce jour là compote de philo. La chambre 10 est vide et j'ai été ce matin y faire un tour. Tout est en ordre et vous attend.

Je ne suis pas allé en classe cette après-midi. J'ai actuellement trop de choses à faire pour aller perdre 2 heures à écouter des imbéciles expliquer Mme de Sévigné et Horace. Je copierai les discours qu'a pu faire Canut et c'est comme si j'avais assisté à la classe.

Par contre j'ai fait de l'histoire de 1h à 3h1/2. Histoire de l'Angleterre. Ensuite je m'en fus à la bibliothèque prendre 2 volumes de Brunetière sur Pascal et jusqu'à 4h Pascal m'a occupé. J'en ai pour une semaine avant d'avoir fini avec lui. J'étudie en même temps Voltaire et en philo Platon et Bergson. Harmonieux mélange malgré les apparences. Quand je ne vais pas en classe, j'ai l'impression que l'équilibre de la journée est rompu : telle est la force de l'habitude ! Mais c'est nécessaire pendant quelque temps pour me remettre à flot.

(...)

Aymard est venu ce matin me voir avec Joutard. Ils ne sont pas restés longtemps. Aymard est délicieux et avec cela très intelligent, terriblement travailleur, mais terne en conversation (comme moi). Il est difficile de le faire parler. Mais comme il est sympathique ! Il a vraiment « tout pour lui ». Demont me racontait que depuis qu'il était à Paris, jamais il n'était sorti le soir et jamais il n'avait franchi la barrière. Et il y a 3 ans qu'il est ici ! Il passe les jeudis et dimanches à travailler et manque très souvent la classe pour travailler chez lui. Il est sûr d'ailleurs d'être reçu et le mérite bien. J'avoue que je n'ai pas ce feu sacré. La khagne devient alors un four chaud. Je préfère jouir de sa tiédeur caressante et non me faire brûler par elle, car travailler ainsi c'est brûler sa vie et cela aboutit au dégoût. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Une journée typique de khagne (1929-30) à Louis le Grand

Je ne sais comment je vais réussir à dilater suffisamment le peu de matière qui s'offre à moi pour parvenir à remplir cette lettre.⁶ Mais le comble du génie selon Racine est de faire quelque chose de rien. Je commence donc par un réveil tardif à 7h1/4. Une course folle me conduit à la basilique où la messe est en retard (rien de sert de courir...)⁷. Le marguillier me propose de servir une messe. Je refuse avec indignation, tout en m'irritant contre moi-même et contre ce dégoût devant tout effort. Je n'en reviens pas moins guilleret et me mets à recomier le devoir de français de demain. Il est farci de paradoxes et je m'amuse follement à l'idée de la stupéfaction et de l'horreur du classique et dogmatique Canat.

Vers 11heures, je commence une version grecque pour mardi, fort difficile. Puis le soleil parvient au zenith, la pluie cesse et le temps se rassèrene. Néanmoins je ne sors pas et me plonge avec rage dans l'histoire de l'Algérie, Tunisie, Maroc, Algésiras, Berbères, etc. A 2h30 je m'enfuis en prenant soin d'emporter Epictète. Car c'est actuellement mon livre de chevet. Musset, Vigny, Mme de Lafayette, Epictète (c'est à dire *le bonheur de vivre*!), voilà la série, ce trimestre, des livres consacrés aux moments perdus. J'aime dans les autobus avoir ces belles pages à lire. Cela m'écarte des pensées frivoles qui jonglent sans cesse dans les cerveaux inoccupés et conduisent à un état de néant mental proche de l'animalité.

J'attends un temps infini le BC et par des rues inconnues du grand Paris j'arrive place du Grand Victor. Je fuis par l'avenue et sonne chez Varin. On m'introduit dans sa chambre et je le trouve en conférence avec Dubois. Cela me charma et m'agaça ! Mais ayant pris la ferme résolution de ne pas me laisser émouvoir par les choses qui ne dépendent pas de moi, je m'assis et parlai d'Azotates, de Nitrates, de Sulfates et d'ote et d'ite et d'ique ! C'était une débauche de chimie ! La conversation prit enfin un tour plus relevé : on parla d'histoire, de Normale, des Kymris⁸, du Péril Jaune, des Assyriens, de l'internat de médecine, de la chirurgie et de la médecine générale comparées (et j'ai défendu la chirurgie malgré mon peu d'enthousiasme). On apporta le thé et des toasts. Varin exhiba des amibes et des infusoires (peintures et dessins).

Je revins avec Dubois et en attendant l'autobus, nous chantâmes en chœur la gloire de l'hellénisme et, à mon grand étonnement, je me mis à railler Ibsen, ce génie que j'aime tant !

Le BC m'emporta tandis que je criais encore : « C'est la culture grecque qui seule peut nous sauver. »

Les deux amis m'ont promis de venir me voir. Je serai ravi de leur faire les honneurs de Jean Bart. Varin est délicieux et Dubois horriblement sympathique. Ils étaient dignes d'être khagneux !

Une autre journée de khagne (1929) à Louis le Grand

Maman,

Papa m'a fait une si jolie peinture de votre vie aux Bruyères, de vos soirées tranquilles sur le sofa du bureau avec Brigand sur vos genoux que je considérerais criminel de vous arracher de ces lieux de délices. C'est un position gênante pour moi de vous sire de ne pas venir mais vous me connaissez assez pour savoir tout le bonheur que me causerait votre retour. Aussi je vous

⁶ Rappelons la règle : une lettre par jour !

⁷ A cette époque (au lycée Louis le Grand) il allait à la messe tous les matins, généralement à Notre Dame.

⁸ Les Cimbres, peuple germanique qui a menacé Rome à la fin du deuxième siècle av. J.-C.

dis franchement ma pensée. J'ai décidé de vous écrire cela ce matin : le froid est glacial et comme Lequesne ne nous chauffe pas, c'est intenable. Pour moi je vais au lycée et me réchauffe en route. Vous seriez obligée de rester dans cette glace à vous morfondre toute la matinée. Et puis ma compagnie n'est pas vraiment réjouissante, je m'en rends bien compte. Je vous expose donc tous les ennuis de Paris et vous laisse décider.

Levé à 7h1/4, j'étais à 7h30 dans la basilique. Puis de retour dans l'asile, je me suis adonné au devoir de français. Il s'agissait d'une pensée de Diderot sur la *sensibilité*. Je m'en suis donné à cœur joie, faisant le procès de la Raison et montrant que, dans le domaine de l'art, elle est non seulement inutile mais dangereuse car elle se trompe. La sensibilité a son intelligence à elle, le tact, le bon goût que l'on appelle faussement le bon sens et qui n'est que la droiture du cœur.

Ensuite midi est venu. L'après-midi j'ai lu l'histoire de Mme de Clèves tandis que la grêle battait les vitres. C'est un fort beau livre qui fait honneur à son siècle. Il a toutes les qualités d'une tragédie de Racine et il en a tous les défauts. Je veux parler que présente cette peinture d'une passion invincible et fatale comme celles de Phèdre, de Néron, d'Hermione. Et j'ai réagi vigoureusement contre ce sentiment : je me figure qu'une âme bien née est capable de lutter et d'écraser toutes ses passions si elle le veut. Et je suis furieux qu'une âme aussi sympathique, aussi belle en somme que celle de la Princesse finisse aussi douloureusement. Mais c'est un livre puissant, d'une psychologie horriblement puissante et qui ne s'étale pas : cette discrétion même de l'auteur ne cherchant pas à faire valoir les finesses psychologiques qu'elle note est délicieuse.

Débat entre le Père de la Brière et Albert Bayet sur la liberté offerte par le catholicisme

Papa, maman. Ah ! Voici longtemps que je ne vous ai plus parlé ! C'est que hier je suis rentré à minuit et ma foi j'ai couru au berceau.

Je suis très heureux d'être aller écouter cette dispute entre le Père de la Brière et Albert Bayet. J'y suis allé avec l'hypokhâgneux. La salle était en grande majorité formée de gens à apparence catholique, beaucoup de prêtres, beaucoup de dames. Seuls des étudiants socialistes et des étudiants d'AF aux deux bouts de la salle. Le Père a commencé par un exposé très clair quoique long de la situation. Péroration fouguese, emportée. Acclamations prolongées.

Albert Bayet a l'air enfoncé. Il se lève. Un sourire, une pirouette de l'esprit : on rit. Il est habile comme un singe, merveilleux de piquant, d'esprit, d'ironie, de sarcasme. On sent une haine profonde mais qui se cache sous une indifférence de sceptique enjoué. L'article 0 ? Puh, je vous le laisse. Qu'est-ce que cela me fait ? L'article 1 ? Ah celui-là non pour les raisons suivantes :

1) Chez les peuples non chrétiens, les congrégations font du prosélytisme avant de faire aimer la Patrie. Elles font au contraire haïr la Patrie dite laïque et ce n'est pas à nous de payer le zèle de ces gens là ! –Avec textes à l'appui : textes étonnants qui ont impressionné.

2) On a raison de maintenir l'interdit des congrégations parce que les congréganistes ne sont pas des citoyens libres. Les catholiques en ont bien donné la preuve en se soumettant au Pape (suprême habileté ! Tous les étudiants d'AF ont chahuté...). La liberté c'est moi, Albert Bayet qui la respecte. Un catholique qui a la foi ne peut pas respecter la liberté de conscience (ici, textes de Grégoire XVI). Les jésuites risqueraient de rentrer, alors tirade contre les jésuites hypocrites. Le Père de la Brière en était bleu de rage.

Le tout d'un ton détaché avec de l'esprit étincelant de toute part, en sorte que le public se perdait dans ses subtilités, applaudissait et huait à tort et à travers, s'enferrait... et maître Bayet menait son auditoire merveilleusement. J'étais presque saisi d'admiration : les gens fonçaient

sans voir ses sophismes ridicules. Le Père de la Brière se leva enfin et jeta une réplique véhémement. Mais son énergie contrastait trop avec le sourire de Bayet.

On s'est séparé, chacun restant sur ses positions. Mais j'ai acquis la certitude le point suivant constitue un infranchissable abîme : *les catholiques peuvent-ils oui ou non se réclamer de la liberté ?* Car s'ils avaient le pouvoir de la liberté, le dogme leur interdit de la respecter (dogme sur hérétiques et athées). Il faut opter : être soi ou le Pape.

Le Père de la Brière n'a pas su répondre. Il est inadmissible, a-t-il dit, qu'on puisse dire et faire ce qu'on veut. Bayet a prestement relevé cela : la tyrannie !

J'ai gardé de cette soirée comme le souvenir d'un mauvais rêve. Bayet symbolisait le serpent fin, matois, méchant, hypocrite et le Père de la Brière la foi vibrante, aveugle peut-être mais transportée d'enthousiasme. L'un miaulait pour griffer profondément, l'autre fonçait puissant et terrible. De l'auditoire une dame radicale hurlait des injures aux étudiants de l'AF. Un individu se proclama athée et déclara qu'il fallait rallumer les luttes religieuses pour écraser le monstre, etc. Un déchaînement de passion tel que je n'en avais jamais vu. Des femmes de complexion frêle hurlaient des injures à Bayet. C'était fou. Un cauchemar je vous dis qui prenait une ampleur angoissante, drame tragique et sacré entre l'homme sceptique, hostile à toute contrainte et l'homme qui, ayant foi, se soumet aux exigences d'une vérité qu'il connaît. L'un défendant une liberté qui est le fantôme de la liberté, liberté dont Dieu aurait honte, et l'autre proclamant la liberté supérieure de celui qui adhère à une vérité absolue et qui la sachant telle n'admet pas, ne peut admettre que l'on puisse croire à d'autres Dieux. C'était en un mot terriblement émouvant.

Balade à Marnes la Coquette

Il faisait beau et froid. A peine le repas fini, j'ai bondi dans le 25 et j'étais à St Cloud à 1h14. Au pas de chasseur j'ai gagné Marnes la Coquette. Il faudrait pour décrire cette forêt une plume d'archange ou de démon. Les feuilles dorées par l'automne resplendissaient comme des vitraux, les dégradations infinies des teintes me ravissaient. On plongeait de l'or vif des cimes jusqu'aux profondeurs violettes du sous-bois. Une extase de l'âme dans la splendeur des teintes d'automne que ne troublait aucun son discordant, aucun éclat criard : une symphonie en vieil or ! Car véritablement cette forêt était une harmonie, une musique s'exhalait du balancement des branches.

Connaissez-vous Marnes la Jolie ? Oh non, sûrement pas. Eh bien Marnes est le plus gentil coin que je connaisse autour de Paris. On arrive à Marnes au sortir d'un bois touffu, sombre, silencieux. A la lisière, un mur, une porte cochère : on entre à Marnes. Un bijou d'église, une jolie mairie, quelques villas, un par cet l'on rentre en forêt avec l'idée qu'on sort d'un rêve.

De là une route admirable s'élançait vers Glatigny. Je la suivais de loin par un sentier capricieux bordé de fougères et... de Bruyères (!). Le vrombissement des moteurs lancés à toute allure troublait seul le calme des grands bois. Après mille détours le parvins à un grand carrefour : 8 routes convergeaient vers un grand chêne isolé. Par le route de l'impératrice, je gagnai Versailles. J'y suis arrivé par Clagny : une suite de villas et de parcs somptueux. A Versailles je tombe sur la foire d'où je m'extrai et attrape le train 1. A 5h j'étais à Jean Bart, un bouquet de bruyères à la main, délicieusement fatigué et plein de joie.

La philologie

Hier j'ai eu une journée débordante. Avec Lereboullet visite d'une exposition d'art religieux sans grand intérêt dont je vous reparlerais peut-être. L'après midi, queue à la Sorbonne et queue rue Le Cœur : enfin je suis inscrit mais quel trou à ma fortune (100frs), ajouté à cela 115frs pour mon abonnement à la bibliothèque des Familles. Il ne me reste à peu près rien de mon viatique et c'est avec effarement que je l'ai constaté hier. Cela ne m'a pas empêché d'acheter chez Budé les Pensées de Marc Aurèle, livre splendide que j'apprendrai par cœur.

En ce moment je n'ai pas encore repris mes livres de philologie. J'en suis comme saturé. Lereboullet est venu ce matin : nous avons surtout conversé et décidé la rédaction d'une comédie pour ridiculiser la philologie et ses pontifes. Les ressources ne manquent pas !

Après dîner, je suis allé à Ste Geneviève. Je voulais lire la République (texte grec) mais j'ai dormi dessus. En ce moment je « m'éclaire » sur quelques questions byzantines que je soumettrai à Constant pour mon diplôme. Je lui ai écrit pour avoir un rendez-vous. J'espère que ma lettre est dans les formes car de ce point de vue je m'avoue très rustique.

Décès du Père de la Chapelle (supérieur de Franklin)

J'apprends incidemment par la vieille dame qui dîne devant moi le décès du Père de la Chapelle, supérieur de Franklin. J'en suis resté anéanti. Il me souvient de l'avoir vu encore tout florissant en décembre dernier. J'irai aux nouvelles si j'en trouve le temps. Cette nouvelle m'a profondément ému, déjà le vieux Franklin n'est plus le même. Ce doit être un bouleversement dans le monde jésuite ! Et quel énervement au collège !

Bientôt les vacances. Rêve de revoir le Cap

Papa, maman. Voici que tout est enfin terminé : plus de composition, plus de colles (sauf celle de grec). Je me sens délicieusement débarrassé, l'horizon est tout rose. J'ai constitué un programme formidable de philo et de littérature que je vais mener à bonne fin pour le 19.

Je suis si heureux que j'oublie de vous parler de ma colle. Sujet : la nature de l'Induction. Je ne savais pas grand chose mais je me suis ingénié à être original et cela m'a servi. J'ai voulu ramener la déduction à une inférence essentiellement inductive, intuition de même nature que celle de Saunet qui devant un fait appréhende une loi. Dans les deux cas, l'union de la conséquence particulière à la proposition générale est une intuition et donc il n'y a aucune raison de distinguer intuition et déduction.

Ce tour de passe a plu à Berulavon avec qui j'ai pu discuter pendant 20 minutes. Il m'a donné 12 et je crois qu'il va me demander de faire un discours en classe. Mais je saurai me dérober.

Chose moins brillante, je suis 34^{ème} en histoire. Je m'y attendais et croyais être encore bien plus mal placé. Le sujet était glissant et je sentais déjà en le traitant que je divaguais. Aussi ai-je voulu, pour ne pas dire des choses inutiles, rester dans le vague et je n'ai pas pu ainsi étaler mes connaissances. Les premiers sont tous des K².

Mais tout cela n'est rien pour moi car une seule idée exclusive et jalouse règne dans ma conscience passionnée : au Cap, au Cap, au Cap ! Oh ce quai de Nice éclatant de soleil, le mouchoir par la portière. Oh cet azur, ce soleil, ces Bruyères, tout ce que j'aime et aimerai toujours ! L'espérance est la plus douce des émotions et c'en est la plus déchirante. Les minutes accrochent sans cesse dans leur engrenage cruel l'élan passionné qui m'emporte vers vous, je m'endors en songeant à vous et je me réveille en rêvant de vous et à chaque heure du jour

quand je jette un coup d'œil en moi-même, c'est vous, toujours vous que je retrouve. Vous êtes maintenant mon but unique, toute ma vie pendant ces 15 jours est suspendue à ce retour, je ne vois rien au-delà de ce suprême bonheur, je suis ivre d'espérance !

Et pendant que je rêve ainsi, Paris ronfle et gronde autour de moi, mais je suis bien loin de cette cours infâme ! Jamais je ne m'accoutumerai. Il est impossible de vivre dans ce cirque où un peuple effréné lutte pour la vie. Trop de fièvre, de bruit, de tumulte ou de monotonie. On se consume sans y prendre garde. Je veux me retirer dans une montagne solitaire et restreignant mes besoins avec mes ressources, mener, primitif patriarche de la nature, la vraie vie, la seule vie, celle qu'enseigne la pure nature et qui s'écoule paisible et féconde au milieu des champs. Alors relevant avec mépris ma vénérable tête, je m'écrirai : Vois les cités serviles comme les roues fatales de l'esclavage humain. Les grands bois et les champs sont de vertes asiles. Libre comme la mer autour de nombreuses îles, marche à travers les champs une fleur à la main !

Oh pendant ces vacances, si le ciel clément m'accorde un sourire, non je ne passerai pas mon temps à manier bêtement les leviers d'une auto ! Je veux dès que l'aurore enchantera la nature bénie des Alpes de la Mer, fuir vers les cimes en quête de larges horizons où mon œil embrassera l'ivresse de l'espace infini, où je respirerai un air pur et sauvage, où j'écouterai, muet, l'hymne mystique de la nature.

Oh Paris ! Ecrasement vil de tous les élans, horizons bornés, air méphitique, ciel lourd et lugubre. Un lourd marteau de plomb vous brise les ailes. Oh lamentables parisiens dont le rire forcé et stupide résonne lugubrement dans cet enfer ! Pays sombre que le génie de l'homme a rendu sinistre, métros livides, larves puantes qui fouillent le sol, autobus lourds mastodontes au tonnerre assourdissant, rues horribles et tristes, rues qui fuient en tous sens et découpent le ciel de longs filets pâles que reflète le trottoir humide. Paris royaume de la force, forge monstrueuse où le marteau de la société avide broie l'individu ivre de son esclavage, où le plaisir est une fièvre et la vie une course précipitée...

Je n'ai aucune raison de finir ces litanies sinon que l'heure sonne. Je vous embrasse de tout cœur.

Divers rue Jean Bart inquiétude sur l'auto

Lundi de Pâques.

Papa, maman. Je viens de remplir ma plume pour vous écrire longuement. Mais après tout que vais-je dire ? Longue journée, chaude et harassante. Nous voici subitement en été et cet été ne me sourit point du tout : l'air est accablant, le ciel de plomb cuivré, tout est lourd, languissant et morne. Ce matin je travaillais lorsqu'en coup de vent Aymard est arrivé. Il craignait de me trouver au lit je crois mais depuis deux heures je labourais dans ce monstrueux système de Metternich. Aussi l'ai-je chaleureusement remercié de sa visite. Il me rapportait le livre demandé. Puis je l'ai accompagné jusqu'au Boulmich (chez Gilbert) et retour. Il est terriblement taciturne, moi aussi : alors c'est comique au plus haut point.

Après déjeuner, j'ai poursuivi jusqu'en 1840. Puis je m'en fus au Luxembourg, encombré comme vous pensez. J'avais le livre de Melchior grâce à qui j'ai découvert Dostoïevski. C'est fort intéressant, l'analyse qu'il donne de Crime et Châtiment m'a paru formidable. De pareils livres ont dû avoir une profonde influence en France jadis. Mais en fin ce sont des livres malfaisants, ce nihilisme bouddhique, cette analyse pénétrante peut-être, mais désolante et dangereuse des vices et de la tentation, toute cette poésie morbide, cette inspiration sois disant évangélique, cela ne peut que fausser le bon goût français. Il doit être très curieux d'étudier l'influence des romans russes.

Il était délicieux au sortir de cette lecture troublante de reposer les yeux sur la nappe de verdure immaculée où se jouait un spirituel jet d'eau. Pureté des lignes, harmonie et légèreté des teintes, grâce des arbres et sourire des près : tout cela formait un paysage bien français qui faisait rire l'âme.

Ce matin au réveil, j'entends sinistrement ronfler des moteurs Je cours à la fenêtre : toute une enfilade de longs toits blancs d'autobus. Spectacle pour le moins inattendu sur cette paisible chaussée. Puis je me souvins : c'est le pique-nique du Patronage ! Neuf autobus s'étaient installés rangés en file et c'était à celui qui ronflait le plus fort. L'ébranlement fut grotesque, tous les gens aux fenêtres jusqu'au patriarche du 6^{ème} et quel chahut faisaient ces heureuses pique-niqueuses. C'était autant de joyeuses volières qui tournaient lentement vers la rue de Fleurus. Elles ne sont pas encore revenues !

J'ai reçu votre lettre où vous me décrivez l'opulence du jardin depuis les berceaux de fleurs jusqu'au potager et au poulailler. C'est une poussée de vie que vous décrivez admirablement. Vous me feriez chanter les premiers vers de Lucrèce.

Mais vous dites aussi que l'auto, au dire de Pompan, ne durera guère. Voilà qui est grave et m'a mis dans tous les états. Il faut approfondir et préciser. Quels sont les défauts de Jean et les miens ? Je suis prêt à me corriger. Mais je vous en supplie, précisez. Cette suspension est horrible, la voiture serait-elle vraiment en danger ?

Puis dites, en synthétisant les choses, ce que vous avez acheté comme accessoires pour la campagne des Alpes : outils, etc... Il faudrait que la pince anglaise la plus petite fut maniable pour détacher sans peine l'étrier du carburateur car c'est sûrement pour cela qu'on l'a achetée. Il la faut très petite, la mesure est à prendre. Comme chambres à air, il faut voir la brochure Michelin car le diamètre est très précis, je ne m'en souviens plus. Vous ne parlez pas d'acheter de bougie : ce serait utile.

Pompan a t-il vu les freins ? Qu'en dit-il ? Vous ne m'en dites mot et cependant ces questions sont brûlantes. Jean aura tourné la clef comme un fou, or c'est une question de millimètre.

Il serait à propos de coller un filet devant moi : très utile en effet. J'applaudis à ce projet.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean.

Juste voici l'autobus de retour ! Quelle dégringolade, que de fleurs ! Des gerbes de muguet et rires et gambades. Le pauvre autobus est blanc de poussière et le chauffeur paraît tout content. Le voilà qui repart avec un muguet à la boutonnière en criant : merci, merci mesdemoiselles ! A une autre fois ! Le brave homme...

Monet au Louvre et préparation retour Cap

Papa, maman. Je reçois une lettre de papa qui me reproche amèrement de ne pas écrire, que j'inflige des tourments à Mime, etc. Mais grand Dieu qu'y faire ? Si la poste ne fonctionne pas, ce n'est pas ma faute ! J'ai écrit tous les jours, tous sauf samedi dernier. Il faut que vous ayez reçu ces lettres ou bien elles sont égarées.

Je ne suis pas allé à la banque, la supposant fermée. J'irai demain au lieu de la classe de Beauvalon.

Par contre je m'en fus au Louvre de 1h à 2h1/2. Je voulais revoir le tableau de Ste Monique à Ostie de Scheffer. Mais la galerie se trouve en réparation. Alors pour rester sur les modernes, j'ai voulu voir la galerie Camondo que je ne connaissais pas. Il y a les meilleures œuvres de Monet et je vous assure qu'il y a de jolies choses, particulièrement la cathédrale de Rouen à toutes les heures du jour. C'est peint par jets de lumière superposés et flous, des symphonies

roses le soir, bleues le matin, dorées à midi. A 30 pas, cela prend une vie intense. C'est une réussite phénoménale qu'il ne faudrait pas tenter de refaire... Il y a dans le même genre une « impression » de Londres : les hautes tours du Parlement la nuit sur les bords de la Tamise se détachent comme des spectres fantastiques sur le ciel violet encore plus fantastique de la cité ! Un tableau formidable, effrayant, diabolique.

Rue de Rivoli, un monde fou attendait silencieux et gelé par la bise le passage d'une cavalcade idiote. Bien vite l'AG me ramena dans mes pénates où je m'occupai à une version grecque pénible à traduire et qui m'a enragé.

J'ai renoncé à poursuivre Kant. J'en reste à l'Illusion Transcendantale et n'aborde pas les antinomies, ce sera pour le mois d'avril. Par contre je vais terminer Matière et Mémoire⁹ et lire plusieurs articles de philo à la bibliothèque. J'emporte au Cap les livres d'Alain, l'Origine et l'Intelligence de Le Roy, Malebranche, Hésiode, 2 ou 3 livres anglais. Je lirai tout cela au Cap comme en badinant. J'emporte aussi le Phèdre de Platon car je sens que je me rouille en grec terriblement. Enfin j'emporte le livre de thèmes. Je mets tout cela dans la petite valise. La grande est déjà sortie. Oh ! Si je pouvais partir demain !!

Je vous embrasse de tout cœur.

Notre Dame : Conférence sur St Paul par P. de Laboulaye

Papa, maman.

Je suis allé à Notre Dame après une longue et chaude journée passée en compagnie d'Homère. Je me suis rendu à l'église Cathédrale toute rayonnante dans le ciel rose. J'ai traversé l'île de la Seine qui paraît être l'endroit le plus tranquille de Paris. J'ai contemplé sur la tour de l'Horloge la profonde devise : HORA FUGIT STAT JUS. Sur le parvis, je me suis laissé emporter par l'élan vertigineux des ogives vers les tours, vers la flèche sublime et de là par un envol mystique jusque dans les nuages d'or qui naviguaient au loin. Puis je suis entré. Ma carte m'a ouvert toutes les issues et je me suis trouvé au banc d'œuvre parmi d'augustes vieillards et non loin de l'Eminence. Je rendis grâce à Ponthieu et m'apprêtais à écouter la conférence qui m'intéressait : St Paul et la tradition primitive. C'est toute la thèse de Bayet selon laquelle St Paul est le vrai fondateur de la morale évangélique.

En attendant, je contemplais la cathédrale. Je n'étais plus venu depuis un an au moins et j'observais de nouvelles impressions : la rosace flamboyait comme brasier surnaturel, un rayon enflammé caressait les orgues et venait s'épanouir sur la paroi de la nef. Des rayons perlaient d'un peu partout et s'entrecroisaient sous les ogives. La voûte était déjà plongée dans la nuit, elle semblait s'enfoncer dans l'infini, la carté mystique des vitraux rendait l'âme religieuse et j'avais l'impression de retrouver de vieux souvenirs. C'est que, songez donc, je n'avais plus entendu de chants d'église depuis 3 mois. Il me semblait renouer avec le passé.

Le Père de Laboulaye commence. Toute la cathédrale résonne. C'est d'abord, par une dialectique serrée, l'établissement des textes de St Paul.

1^{ère} partie : St Paul ne peut être un imposteur. Il avait une foi fondée sur l'évidence. Ses œuvres, sa vie prouvent sa bonne foi. Il a toujours voulu l'union des Eglises. Il ne se considérait que comme l'interprète de Jésus.

2^{ème} partie : la plus intéressante. St Paul ne s'est pas séparé des Douze. Il n'y a eu divergence que sur quelques questions de détail. Il n'a pas caché les querelles entre Pierre et Paul, mais il a

⁹ Matière et Mémoire est un ouvrage d'Henri Bergson traitant de la question de la mémoire et plus particulièrement du problème des rapports entre le corps et l'esprit. Il a été écrit en 1896.

affirmé que l'union s'est bien vite faite. Une éloquente péroration a écrasé les savants acharnés au détail microcosmique et qui ne voient pas l'évidence.

Tout cela est fort bien, mais il n'a pas traité le fond du débat : n'est-ce pas St Paul, à 100 000 coudées au dessus des apôtres par l'intelligence, qui a vraiment constitué la vie évangélique telle que plus tard les apôtres la raconteraient.

Il n'y a pas de réponse, je crois, à cette question. En tout cas, l'orateur a évité de la poser loyalement ou du moins de façon satisfaisante. Il parle très clairement, les mots cloquent parfois, les périodes ne s'arrondissent pas mais il arrive à infuser une vie ardente à ces matières ingrates. Dès qu'il trouve sur son chemin une matière à amplification, il y court. D'ailleurs c'est son rôle.

Le soir la cathédrale avait changé d'aspect : c'était un colosse livide au clair de lune dans un ciel étoilé.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean.

Mauvaises notes. Inquiétude pour licence

Mon cher Pit. La tempête des jours me pousse vers le large et je vogue grand largue vers la licence. Mais le temps va plus vite que mes études et chaque jour je me sens plus mal et plus faible pour affronter le grand combat de la Sorbonne.

Ce soir encore je suis revenu le cœur angoissé par une note effroyable de thème latin qui me repousse dans le vulgum pecus des cancre et des imbéciles : j'ai eu 6/20.

Aussi ne vous attendez pas à un succès absolument impossible car si je réussis la barrière de l'écrit, ce qui est fort improbable, je verrai se dresser le mur de l'oral et là nécessairement je serai battu. Il me resterait encore 80 pages de Tite Live, 100 de Cicéron, Salluste à voir et je suis certain de n'en avoir pas le temps. Je vais donc à l'examen comme un criminel sûr de son jugement. Je conserve cependant le chimérique espoir de réussir ma version et de fléchir par là l'insensibilité des doctes examinateurs.

En tout cas je ferai mon possible quoiqu'en dise maman qui prétend que je ne fais rien. Je trouve d'ailleurs très intéressante cette lecture de Tite Live, Le génie se révèle absolument à moi et jamais je ne l'avais goûté ainsi autrefois.

Les temps sont proches où nous nous reverrons sur le sol niçois. J'ai acheté plusieurs livres pour lire à Peira Cava, ce sera délicieux.

Aristote m'appelle. Ce n'est pas précisément mon programme de licence mais Khagne et Normale avant tout.

Au revoir papa, je vous embrasse de tout mon cœur,
Jean

Achat de la Renault. Inquietude sur résultats de licence.

Mon cher papa. Elle est enfin venue la douce, l'heureuse, la glorieuse lettre où vous apaisez l'excès de notre impatience. Enfin, oh papa, comment vous remercier ! Enfin la petite Renault, ce rêve de bonheur, se réalise, prend forme et consistance, enfin toutes les hésitations ont pris fin, les craintes ont disparu, c'est un fait accompli !

Si vous saviez ma joie ! Maman est venue toute rayonnante m'annoncer cette heureuse nouvelle et, délaissant Riemann et ses règles abstruses, j'ai bondi de par la chambre pour donner cours à l'explosion de bonheur qui m'écrasait.

Oh merci, merci papa, quelles belles vacances vous me donnez là, quelles belles courses de part les Alpes chéries ! Dès ce soir j'étais chez Versigny pour parfaire, à l'aide d'une leçon de mécanique que je prendrai jeudi, mes connaissances d'automobiliste.

Il y a cependant quelque chose qui me chiffonne : si j'étais recalé à mes deux examens ! Je vois dans vos lettres que vous vous inquiétez de cette bienheureuse licence sans doute plus que moi-même et je serais navré de vous décevoir. Hélas le sort en est déjà jeté et je ne puis plus que conjurer le ciel de me venir en aide. Ma version est sûrement bonne. Il y avait deux pièges que j'ai évités ! Mais le thème ? Je l'ignore. De même le français où je me suis emballé et ai soutenu une théorie originale mais très risquée selon laquelle Ruy Blas est plus vrai que les héros de Racine parce qu'il est incompréhensible.

Voilà où j'en suis et quand je vois tout le bonheur que vous me donnez, je sens que je serais furieux de ne pouvoir vous réjouir par un succès. Aussi est-ce avec une fébrile impatience que j'attends la date fatidique de jeudi.

Vous hésitez à venir à Font Romeu. Cela nous a d'abord amenés à renoncer à notre propre voyage. Puis maman décide d'y aller quand même et je pense comme elle que l'altitude vous serait peut-être mauvaise. Mais nous n'y moisirons pas, je vous assure et aux premiers jours d'août vous nous verrez au Cap et nous serons enfin réunis aux vieilles Bruyères. Que je serais alors heureux si je vous apportais les deux licences !

Au revoir papa. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous remercie beaucoup. Votre Poupon

Balade parisienne, le 14 octobre 1929

Cet après-midi j'ai fait un tour superbe : Saint-Cloud à Garches puis Garches à Villeneuve et de là par une forêt splendide à l'étang de St Cucufa. Cet étang est une merveille, perdu en plein bois, le plus joli coin de la Seine. De là j'ai gagné la Malmaison et suis rentré par la Porte de Neuilly. Un léger crochet m'a conduit chez Varin qui s'est montré fort gentil. En route j'ai rencontré Cayrou, mon professeur de grec qui fut très aimable. Ma course (une douzaine de kilomètres) m'a tellement plu que j'inviterai maman à en faire une portion.

Je suis très heureux au milieu de mes livres, n'éprouvant aucun besoin étranger qui troublerait le calme de l'étude. Même si l'on m'offrait des vacances, je refuserais tant je trouve délicieuse la vie régulière, cénobitique et paisible dont je jouis. Je ne songe pas au temps qui passe et je jouis voluptueusement de ma solitude. Même le ciel de Paris me devient agréable : cette grissaie qui empreint toute chose me convient. Quelle douceur divine quand on la compare au soleil blessant de midi !

Ne me reprochez pas de devenir parisien, c'était fatal ! On ne peut vivre un ou deux ans à Paris sans s'y attacher. J'ai eu du mal à m'y habituer mais l'adaptation s'est faite.

Le Salon de l'automobile

Je vous écris en classe de Cayrou car hier soir je me sentais très fatigué après ma visite au Salon et j'ai dormi de 8h à 7h du matin.

N'empêche que le Salon m'a fort intéressé. J'y ai vu d'abord des voitures splendides, admirablement belles (Mercedes, Voisin). Puis j'ai vu une petite Renault consœur¹⁰. Mais depuis l'été Renault a fait des innovations : il n'y a plus de magnéto mais un système Delcos (???) plus

¹⁰ Ses parents ont acheté dernièrement ce modèle de Renault. Jean fera souvent référence à cette voiture qu'il adore.

silencieux m'a-t-on dit. Seulement avec le système nouveau l'avance à l'allumage n'est pas spontanée, il y a une manette et cela me paraît encore compliquer les choses.

Au 1^{er} étage se trouvent les accessoires. Un monde ! Je me suis rempli les poches de prospectus et j'ai acheté 3 ou 4 boîtes d'ingrédients pour nettoyer les carrosseries. J'ai aussi acheté 15frs un porte-mine magique qui contient une lampe merveilleuse : il suffit de poser la mine du crayon sur une bougie d'auto pour que le crayon s'éclaire si la bougie marche !

Il y avait aussi un instrument pour remplir facilement les accumulateurs. C'était ingénieux mais trop cher. Il y avait encore une lampe de poche contenant une machine de Gramm¹¹ que l'on actionne comme une gâchette de pistolet. J'ai reculé devant le prix mais cela eut été utile, évitant ainsi l'ennui des piles sèches.

Il y avait encore bien des choses, trop de choses et vers 2h30, ce fut une invasion sinistre. Du haut du balcon on apercevait toute l'immense salle noire, débordante d'une foule drue, immobilisée et au milieu de laquelle brillaient ça et là des toits d'auto !

Renault et surtout Citroën avaient le plus grand succès. Une foule enragée assaillait leurs stands qui se trouvaient côte à côte.

Ahuri, écrasé, étouffé, éreinté, abruti, je sortis enfin à la lumière vivante. Ce soir là je dus abandonner toute ma philologie et renoncer à appliquer mon esprit à quelque chose. Je lus Iphigénie qui me parut cent fois plus belle que je ne croyais, la plus belle pièce de Racine après Bérénice et Phèdre.

Quotidien à Jean Bart après le départ de ses parents. Rencontre avec l'Allemande un peu folle.

Papa, maman. Je ne pourrai ces temps ci vous écrire longuement à cause du thème traditionnel que je m'impose après dîner. Je me contente de dire essentiellement les grandes lignes de l'évolution de mes journées.

Je suis parti de la gare avant le départ du train pour ne pas voir le premier tour de roue, l'ébranlement monstrueux du Rapide et sa disparition derrière les voiles de pluie et de brume. C'eut été trop horrible. J'ai donc bondi dans le 19.

Vous avez eu j'espère un bon trajet. Banal sans doute car vos voisins n'avaient pas l'air trop intéressants. Et à cette heure il me semble vous voir errer avec papa dans la clarté crépusculaire. Car vous devez avoir un temps délicieux si j'en juge par les rayons brûlants qui de temps en temps succèdent aux ondées.

Je n'ai pas encore quitté ma table. L'Allemande est venue ce soir en face de moi. C'est une autrichienne en l'espèce, professeur à Vienne et en retraite. Tous ces détails très circonstanciés m'ont été communiqués en allemand avec une remarquable volubilité. Je la crois un peu folle. Elle arrive d'Italie où, dit-elle, jamais elle ne remettra les pieds. Les fascistes sont des bandits. Elle était obligée de porter son passeport étalé sur son corsage. A Turin elle a été menée au poste de police pour avoir traité un faquino d'impertinent car il lui demandait 5 lires de pourboire... Elle allait voir une parente immobilisée dans le Tyrol par le tyran. Impossible à ces malheureuses de regagner l'Autriche, langue italienne imposée, pluie de règlements et de vexations. Mann Kann nicht wehr leben in Italian.

Je suis plongé dans mon histoire. Je vole de la Chine à l'Autriche, puis cette infernale politique de 1970 à 1914. Je vois avec horreur la composition de demain. Ce soir j'évitai Baudelaire, ce qui l'a permis de connaître Perrault. Puis à 4 heures je m'en fus à l'Odéon acheter

¹¹ En fait un dynamo produisant du courant continu.

des livres pour le Cap : La légende de Voragine, le vivre des Vikings tiré des sagas, Chantecler de Rostang, ...

Ce soir le ciel est pur. Le temps reste fort incertain. Ce matin d'énormes nuages venaient de l'océan, des ondées. Puis le soleil absorbait les nuées et l'air devenait étouffant. Pas de lettre de papa..., mais c'est traditionnel le mardi. J'ai acheté l'Eclaireur et j'ai vu le résultat triomphal : 165 voix ! Mais j'ai vu aussi l'élection de Decanale. Comment vont-ils s'accorder après s'être ainsi insultés ? Mais ce n'est pas cela qui les gêne. Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean.

Séjour à Villers sur mer (Calvados) avec sa mère, après le concours

Mon cher papa. Sur le sable velouté, face à l'Océan, je vous écris sur un Eschyle. Maman contemple les jeux d'un banc de dauphins qui batifolent sous le soleil. Tout au fond des fumées blanches formées par les transats sous les falaises de Sainte-Adresse. Béatitude. Soleil. Azur. Nous sommes arrivés hier soir au coucher du soleil. Une série de tortillards au travers de vallons normands tout fleuris de pommiers. Maman rayonnait à la vue de cette verdure éblouissante. Vaches dans les prés, méandres des rivières, odeurs de foin, vergers pleins d'ombres. Ce fut un beau voyage, des paysages normands inconnus à mes yeux. Le soir, après avoir dévoré un pâté ineffable, ce fut la promenade romantique sur le bord des flots. Nous nous sentions des âmes genre Rousseau. Mais Paris était bien loin, le concours enfin englouti, une vie nouvelle !

Figurez-vous que ce matin j'ai échappé à l'engloutissement monstrueux des marnes et perdu un complet admirable. Voici les faits : à la recherche des merveilleux fossiles qui pullulent dans les falaises de glaise noire, je m'aventurais inconscient du péril dans une fondrière cachée. Soudain mon pied, ma jambe, mon genou, tout s'enfonce. Je plonge immédiatement l'autre jambe qui s'engloutit encore plus bas jusqu'aux cuisses. Eperdu je tends les bras et attrape une roche qui surplombe, je me hisse et en même temps j'attrape dans la boue un morceau splendide de pyrite dorée. Et voici maman ! J'étais noir, informe et monstrueux au-dessous de la ceinture ! Voilà mon complet chez le blanchisseur. Ce n'est plus qu'un monstrueux souvenir. Mais je sentis les affres de l'angoisse. Il paraît qu'une anglaise a été étouffée l'an dernier dans ces marnes traîtresses.

Je crois que nous resterons 8 jours au bord de l'Océan. Le temps s'est mis au beau et maman que le soleil est cuisant. Un peuple d'enfants bariolés creuse le sable et fait étinceler les flots. Pour moi je vous quitte pour lire Prométhée enchaîné.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean.

Balades dans Paris, le Grand Albert, Benvenuto Cellini et le XVI siècle

Papa, maman. La journée a été fort banale. Canat ce matin. Puis une randonnée avec Joutard et Aymard à travers les rues de Paris.

C'est alors que l'horloger m'a revu. Il m'a exigé 20 francs. Je les lui ai versés en grommelant et voilà qui est terminé. Mais ce bandit ne me reverra plus. Pour le moment la montre fonctionne. Il lui a mis un ressort d'une dureté invraisemblable, on croirait remonter une horloge de cathédrale.

L'après midi, je suis allé à Ste Geneviève pour m'amuser une demi-heure. J'ai jeté un regard que le Grand Albert, traité de magie attribué à Albert le Grand. En réalité, c'est une compilation de tous les grimoires de sorciers du Moyen Âge. Ce livre était fort connu au XVIII. C'est par les échos de Voltaire que j'en ai entendu parler. C'est un livre étrange, ahurissant. Astrologie d'une

précision et d'une complication extraordinaire, recettes de médecine tirées de Pline et Cie, puis incantations proprement magiques pour évoquer spectres et démons et moyens de rendre invisible... Le plus souvent les ingrédients sont baroques ou simplement dégoutants.

Dès 2 heures j'étais au Luxembourg à lire quelques chapitres de Benvenuto. C'est proprement énorme ! Cet homme a passé sa vie à subir les vengeances de ses ennemis et à se venger lui-même : assassinats, duels, fuites dramatiques... Et à travers ces agitations forcenés, un amour profond pour son art, une joie naïve à chaque réussite, à chaque bijou, à chaque médaille.

Voilà un siècle où la vie en valait la peine. On pouvait à cette époque avoir l'héroïque religion de l'honneur : à chacun, s'il n'est pas couard, à se faire lui-même justice. Vie trépidante où l'on pouvait mettre en action toutes ses puissances, toutes ses énergies. Environné de dangers, Benvenuto continue à ciseler, mais, viennent les assassins, il est prêt à les pourfendre. Quand on sort de cette lecture, il semble que l'on vient de quitter le véritable monde, la vraie vie et c'est le monde actuel qui a l'air d'un roman tant il est tranquille, tant l'individu s'y sent maintenu dans l'aurea mediocritas. Oh splendide XVI siècle ! On ne craignait pas d'être soi-même et l'on avait de soi une trop haute idée pour se soumettre à la banalité vulgaire. C'étaient de grands héros ou de grands saints ou de grands bandits. Mais tous ils voyaient haut. Le règne de l'énergie n'excluait pas l'amour de la pure beauté. Benvenuto, seul, s'attaquait aux archets du guet et en tuait quatre. Le lendemain il portait au pape une médaille si belle qu'il se fait embrasser et pardonner. Le duc de Bourbon assiège le Vatican : Benvenuto se fait canonnier et dirige la défense et le soir, rentré chez lui, il cisèle une tiare d'or. Oh le beau siècle !

Et quel type intéressant ce Cellini : fierté sympathique, religion de l'honneur et amour de son art. Ajoutez à cela l'ambition de la gloire et la passion de l'indépendance et de la vie dangereuse. Oh le beau siècle !

Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean.

VOYAGE EN GRECE (1929)

De ton père (2 décembre 1929)

Nous sommes tout contents de te savoir si heureux d'aller en Grèce. Ton voyage qui se fera en excellente compagnie te laissera les meilleurs souvenirs et tu n'es pas à l'âge où l'on a des désillusions. Ton esprit hellénisé revêtira les ruines de splendeurs que d'autres ne sauront pas voir. Je t'envoie les notes demandées. Nous t'attendons pour le 21.

De sa mère (6 décembre)

En Grèce avec Guillaume Budé ? Qu'en dis-tu ?... Nous en disons que jamais tu n'auras une meilleure occasion de faire ce voyage désiré depuis longtemps. La société sera certainement choisie et ne comportera pas le vulgaire d'une agence Cook & Lubin ; l'année est choisie aussi car l'an prochain, par suite du stage de l'agrégation, ne te donnera sans doute pas autant de facilité. Donc concluons, si le cœur t'en dit, de te faire inscrire au nombre des 200 élus. Je serais contente si un gars de ta connaissance, sympathique, faisait partie de cette équipe. En connais-tu qui appartiennent à l'association : tu serais moins isolé, au début tout au moins.

Il faut que tu promettes de ne pas te livrer aux élucubrations de ton imagination fantasque qui te pousserait à lâcher la troupe pour courir l'aventure à ta guise, nous n'acceptons qu'à la condition formelle que tu suivras et ne vagabonderas pas. Si tu dis oui, va de l'avant et pousse au large.

Lereboulet va avec toi, de cela j'en suis toute heureuse car c'était mon souci de te sentir isolé au milieu de tous ces pontifes de l'Université, quelques bienveillants qu'ils puissent être. Là tout est bien et sous son influence tu n'oublieras pas « Dieu premier servi » car tu seras là-bas à Pâques et la beauté païenne pourrait te faire oublier la source de toute beauté ou... ma foi, t'y acheminer !!

LA SORBONNE : CONCOURS DE L'AGREGATION

Il l'a réussi à la troisième fois. Ici il s'agit sans doute de la première ou la deuxième fois. Son cousin Challier (avec qui il essaye de réviser mais qu'il méprise finalement pour son caractère trop posé) réussira à la deuxième fois, dernier reçu et lui premier recalé !

C'est ce cousin qui me trouvera un logement à Grenoble. Un joueur de bridge invétéré que je n'ai pas beaucoup fréquenté.

Agrégation première année (1931-32, il a 21 ans) _ La belle aventure malgré tout _

Lettres de sa mère

Bonjour Mouton. Ce matin, a glorious day, je mettrai cette lettre en montant tout à l'heure à la cathédrale. Hier un mistral sauvage, barbare qui a failli emporter Jean venant de la serre devant la cuisine. Rien de sensationnel au Cap. La mer n'est pas moins belle, le ciel n'est pas moins bleu, il n'y a au monde qu'une tristesse de plus : ton départ. Nous attendons impatiemment tes premières nouvelles. N'as-tu pas trop froid à Paris ? la température semble s'être refroidie considérablement.

Les Geneste sont là, arrivés par la route, conduits par un neveu. Geneste oublie ses 84 ans et a repris sa palette, il paraît qu'en 1898 il a été primé au salon, bref il revient à ses premières amours et tel un jeune rapin barbouille force toiles. Il a exhibé devant Pit un tableau de la tour du chapelain avec une mare d'eau plus limpide que nature. Papa dit que ce n'est pas mal, ce que d'autres traduiraient « formidable ».

Hier j'ai été à Nice, Jean est toujours éberlué de la voiture qui revient en prise sans arrêt, son entrain marche de pair avec son boucan ! Ce matin le pneu avant était à plat.

Poupon, écris vite. Pit s'inquiète de la PMS et de l'agrégation...surtout. La Senancole est arrivée, charmante longue bouteille à l'allure élancée. Replacée soigneusement dans sa boîte, elle attendra Noël pour être dégustée. L'abbé m'a écrit : le bon Dieu a enfin rappelé ma sœur...

Nous t'embrassons de tout notre cœur. La petite Mime.

Lettres de son père

Mon cher Jean. Quelle chance pour toi de pouvoir partir plus tôt. Le froid qui sévit à Paris a donc calmé le fanatisme de ton commandant. Prend garde de ne pas te rendre malade avant ton départ afin de jouir pleinement de tes vacances. Ta voiture arrivera peut-être quand tu seras ici. Je la préfère. Tu pourras mieux et plus vite que Joanine te rendre compte des différences entre les deux autos et éviter les embardées néfastes en mettant en route ta « grand luxe ».

Mime va bien. Elle est satisfaite de ton jardin où tout est terminé et s'occupe maintenant du sien. Ta prochaine lettre avec tes impressions du mariage de Lerat va nous amuser. C'est fort heureux qu'il te soit possible de sortir ainsi de tes livres pour te rendre à des invitations qui t'obligent à connaître du monde et à te débrouiller.

Hier soir l'Echo donnait un nouvel article Castelnau. J'en approuve l'auteur et il me semble que le Cardinal trouvera difficilement des excuses à la « Vie Catholique ».

Nous t'embrassons de tout cœur. Ton papa qui regrette que ta lettre de ce soir 8 décembre nous donne si peu des nouvelles annoncées et trop de rhétorique.

Lettres de Jean

19 janvier 1931. Papa, mama,. Une lettre en courant pour déverser la joie : je viens de faire la classe ! C'est délicieux, divin, merveilleux. Voici les faits. D'abord j'avais oublié l'heure et j'ai dû bondir dans un taxi. Au lycée je trouve mon co-stagiaire, un charmant garçon – normalien – Nous attendons en vain Duval encore malade (depuis 8 jours !). Alors imaginez cette audace : nous allons chez le proviseur lui demander l'autorisation de faire la classe... ! Il nous accueille les bras ouverts nous remercia... ! Et nous voilà installés en chaire... Il s'agissait d'expliquer du Criton, texte totalement inconnu mais très aisé. D'ailleurs c'était à eux de faire l'explication ! Je leur ai sorti comme exemple de sophisme les paradoxes de Zénon sur Achille et la Tortue. Ce fut amusant et le temps s'enfuit sans que je m'en doutasse. Nous nous entraînions l'un l'autre et sautions à pids joints sur les passages risquants... Pourvu que cela dure ; un vrai rêve. Je voudrais passer ma journée à faire le professeur... C'est simplement enivrant. Seulement il va falloir se ranger : dès demain il me faut expliquer l'Enéide et parler de la Pléade... Comment vais-je m'en tirer ?

Papa, maman. Je vis dans la terreur avec un mal de tête chronique : c'est une folie que tout ceci. Dans 24 heures mon sort sera décidé : j'aurais fait ma leçon devant le jury impitoyable. Commencer par le plus difficile, tel est mon triste sort. Et comme je ne sais pas un traître mot du programme c'est une épouvante. Challier, lui, vient de faire sa leçon dès cette après-midi. Je n'en ai pas eu de nouvelles.

Je passe demain, de 8 heures à 14 heures. Puis le 14 et 15. J'irai à la messe à 6h1/2 et emporterai un bout de chocolat. L'affreuse chose que cette leçon d'une heure !

Je passe l'ancien français vendredi, je ne sais plus quoi le 26 et encore le 2 et le 3. Donc je pars d'ici le 3 au soir, totalement éreinté j'imagine. S'il fait trop chaud au Cap, gagnez donc, Oh maman, les Voirons. Jean vous y conduira.

Laker a ce matin longuement épilougué sur la version grecque. On voulait, paraît-il, recommencer l'épreuve ! C'est grâce à cette version certainement que je suis admissible.

Que me réserve cette terrible journée de dimanche ? Un triomphe ou un désastre : les deux sont possibles.

Quelles terribles vacances ! Et tout à recommencer sans doute. Enfin rien n'est encore perdu, je vous écrirai dès après cette leçon. Et si c'est réussi, j'enverrai le télégramme de victoire. Je vous embrasse.

Papa, maman. Les terreurs recommencent : demain Joinville. Me voilà terriblement calé en vieux français. C'est plaisir de démêler les formes dialectales, picardes, lorraines ou champenoises... J'ai trop travaillé hier, comme un fou furieux et ce matin j'ai le crâne brouillé. La nuit je rêvais de vocabulaires grecs fantastiques et je me récitais de merveilleuses règles de grammaire...

J'ai vu Joutard heureux de son explication grecque mais terrorisé par la leçon. Il passe aujourd'hui le français (ma terreur, mais ce n'est que pour le 2. Challier travaille mais pas moyen de nous accorder : nous avons essayé de lire ensemble les auteurs mais il n'en finit pas, lit consciencieusement toutes les notes et me fait trépigner. J'ai 100 pages de Joinville à revoir d'ici ce soir et je vous quitte.

C'est un métier étrange qui me mène ici et je vous assure que je suis à 100.000 lieues de Paris ! Je ne suis pas encore allé jusqu'à la rue de Rennes, je n'ai pas grand espoir mais il ne faut pas désespérer, maintenant moins que jamais : il y aura 16 recalés, 25 reçus... ce serait tout de même trop fort d'être dans la minorité !

Soyez sûrs que plus tard je regretterai ces jours de fièvre, ils sont enivrants de travail et d'espoir, des souffles de gloire passent dans les airs. Et puis c'est une si belle aventure !
Je vous embrasse. Jean.

Papa, maman. Par quelle aventure je passe ! Je n'en suis pas encore revenu. Nous étions 120 candidats dont un tiers admissible exactement. Le minimum pour l'admissibilité était de 26, c'est à dire la moyenne partout.

Journée paisible après les bouleversements d'hier. Reçu vos lettres, échos des pays heureux, tous parfumés de vacances. Je suis allé chez Budé où je suis tombé sur Mazon qui a été charmant. Je ne l'avais jamais vu tel : il m'a parlé de sa fameuse version. Effet déplorable dit-il, rencontre fâcheuse et étrange... Je le souhaite. Il m'a encouragé à préparer Athènes et m'a longuement parlé de Lerat qu'il tient en haute estime. Je crois que si j'étais reçu la vie deviendrait un beau rêve et vraiment digne d'être vécue. Déjà à peine admissible, j'aperçois les pontifes déridés.

Je ne veux pas vous demander de m'envoyer mon glossaire des particules grecques qui est dans une boîte de papier sur le bureau de la chambre de l'abbé : vous arriveriez trop tard. J'en aurais pourtant fièrement besoin et j'espère qu'un coup de téléphone prochain me permettra de vous faire cette demande. Sinon je m'en passerai car c'est pour l'examen de dimanche prochain.

Challier dîne et déjeune ici : il veut absolument payer son écot. C'est un très gentil garçon, un peu épais et lourdaud et pour prendre un mot de Mme Lesage, il sent un peu le professeur. *Crassitudinem Scholae* redolet.

J'espère que mon retour le 5 août ne change rien au programme estival, j'en serais désolé. D'autant plus que ce voyage d'auto m'enchanté et j'espère que vous n'y renoncez pas. Je parle sincèrement cette fois : les vacances seraient gâchées si Mlle Renault n'en était pas. D'ailleurs il pleut en ce moment en Savoie, on n'a jamais vu un été pareil : pas un rayon de soleil, ciel bas comme en plein hiver et froid polaire. Ah ne quittez pas le midi ! On ne se doute pas là bas de ce qui se passe ailleurs.

Comme vous voyez, je me remets de mes émotions... (quitte à recommencer). Georgette aussi j'espère. J'ai toujours pensé que cette blanche n'était pas immaculée : elle a un forfait sur la conscience. Adieu de votre futur agrégé...

Papa maman. Comme je vous téléphonais à l'instant, je viens de faire la « leçon ». Quelle tribulation ! Je vous assure qu'en tirant mon sujet dans l'urne ce matin, je n'en pinçais pas large. Enfin c'est fini... jusqu'à vendredi ! Je suis sûr d'avoir dit de bonnes choses et justes, mais comme le disait Challier qui assistait à mon discours, je ne me suis pas assez imposé. Trop jeune : je ne puis traiter ces gens là en collègues et c'est ce qu'il faudrait. Pas assez d'aplomb, or grande importance pour le jury : on veut des professeurs et non des étudiants. J'ai peur d'avoir manqué d'aplomb, ma voix assez sourde me trahissait. Et puis le sujet était soporifique : la composition de l'art poétique ?!

Enfin c'est fini, c'est l'avenir qui m'intéresse : ancien français et grec. J'ai travaillé l'après midi avec Challier jusqu'à 7 heures, lu Hérodote le ventre creux. Songez que je suis levé depuis 6 heures et enfermé de 8h à 14h. Exposé de 14h à 15h !!! J'ai parlé 50 minutes au lieu de 60. Mais c'est déjà beau.

Cohen s'agitait et sucer du cachou, Bayrou regardait, Séchon et Gastinel prenaient des notes et Coustant rêvait aux étoiles. Cohen juste en face de moi m'agaçait en frétilant, coupant du

papier, griffonnant, ouvrant des livres, tapotant la table : un vrai table dans un bénitier. Je ne sais en quoi je l'agaçais ou si c'est une manie.

Nous sommes 41 admissibles, 47 l'an dernier. Il y a 25 place, on en recevra 26 à 27. Pour être reçu, il faudrait sûrement que je rattrape, or la leçon compte sur 15 et le reste sur 10. L'avenir est chargé, mais désormais je saurai mieux affronter le jury. Il est malheureux que j'aie commencé par la leçon, il faut s'aguerrir à cette confrontation sinistre : ah si vous aviez juste devant vous cette table sinistre et ces affreux bonshommes qui font semblant de vous écouter... Vision que je n'oublierai plus. Je vous embrasse. Jean.

Papa, maman. J'oubliais de vous dire qu'un type (inconnu) a calé : donc plus que 40. De plus le type qui passait avant moi ce matin (en grec) a séché lamentablement : tout cela corse mon espoir. Il y a d'après Lerat qui sait tout, 10 points d'intervalle entre le dernier et le premier admissible. Or c'est peu : on peut espérer les rattraper. En tout cas l'oral sera très disputé : question de $\frac{1}{4}$ de point.

Je viens de voir Chotard assez content de ses interrogations de grec et de français : voilà un tyoe reçu. J'ai trouvé un type de mon âge, un certain Moignot, de sorte qu'avec Lerat nous sommes 3 à avoir 21 ans. Malheureusement ils ont tous des têtes vieilles de professeurs invétérés. Il y a des moments où je voudrais avoir 3 ans de plus. Il y a un ton, je ne l'ai pas. Challier dit que je n'étais pas assez pédant lors de la leçon. Lui en tout cas en est un fameux. Il m'agace au suprême degré : idées tranchées, épaisses classiques. Oh l'affreux dogmatique ! Type du vieux professeur qui a tout vu, tout compris, tout conclu. Etroit, il l'est vraiment et sans expansion. Mais chut !

Et voici un bienheureux coup de téléphone. On s'entend à merveille et c'est un plaisir de causer dans ces conditions. Combien de temps avez-vous attendu la communication ?

Samedi matin

Il pleut. Douce et humide fraîcheur. Je farfouille un peu Hérodote, mais ce n'est pas sérieux. Mieux vaut cesser ce régime d'abrutissement et se présenter frais et dispos. Joutard veut se suicider en cas d'échec, je n'irai pas jusque là : tout cela est une belle, très belle aventure et si je suis recalé, c'est normal. Mais si je suis reçu, oh alors !!! Je vous embrasse. Jean.

Papa, maman. Ne vous inquiétez pas pour Joinville, c'est maintenant et l'auteur que je connais le mieux. En un jour j'ai avalé une forte dose de vieux français. Je suis aux Oiseaux dont j'ai traduit un bon bout : tout est prêt pour dimanche. Je me lancerai alors dans le latin et le français. J'ai peu d'espoir mais l'élan est donné. Seulement ne criez pas mon admissibilité sous les toits : on sera tout étonné de voir qu'après tout je suis recalé...

Je suis retourné dans l'enfer revoir ce cher jury et reprendre contact. Il m'effraie déjà beaucoup moins, même Pauphilet qui a une face *d'urson speleus*.

J'ai téléphoné à Joutard qui a passé brillamment le grec. C'est une chance pour moi de ne passer que dimanche : je nage de chance en chance et à chaque fois c'est un long magnificat que je sens sourdre en moi.

J'ai retrouvé Mlle Monnier qui s'est installée une charmante librairie, *librairie Jeannette Monnier*, dans la rue Bréa. Les collections Budé y dominent dans un cadre pimpant et gracieux.

Je vous préviens que si je suis reçu, j'achète une lunette astronomique. Mais quels rêves... quelle folie ! Il y avait cependant ce soir un candidat rudement idiot : cela m'a fait plaisir, un de moins ! Vu Garnier qui ne se fait pas de bile. « L'année prochaine quand je serai agrégé... »

Quel type ! Challier m'a parlé d'un collègue qui s'est présenté 17 fois pour n'être reçu qu'à 43 ans.

Oh cette admissibilité m'enthousiasme, j'en ris tout seul dans le crépuscule, quitte à pleurer dans 15 jours. Oui, dans 15 jours je prends le train dans une gloire... ou bien comme Orphée, j'aurai vu s'enfuir, après l'avoir tenu dans la main, mon Eurydice. Au revoir. Je vous embrasse. Jean.

Papa, maman. Le cap est passé : plus que deux interrogations sur cinq. Je respire. J'ai peine à revenir en arrière et à vous conter l'explication d'Hérodote d'hier. En deux mots : c'était un beau passage que vous trouverez au VIII, 65. L'histoire de la vision de Démorete. Je ne sais pourquoi la veille au soir je suis tombé sur ce passage en feuilletant tout Hérodote et par curiosité j'ai voulu savoir qui était ce Démorete : c'est une rencontre inouïe. N'empêche que si ça avait été Oiseaux ou Eschyle, j'aurais pu briller. Hérodote est beaucoup trop facile pour cela : vraie malchance mais à peu près surmontée. J'ai fait un commentaire histoire et géographie sur Eleusis et ici je vous assure que mon voyage en Grèce m'a rendu un fier service.

Lerat m'a confié dans le plus grand secret que lui et Robert étaient premiers à l'écrit. Il l'a su par Thomas, répétiteur à l'ENS.

Il paraît que l'an dernier, on en a reçu plus que le nombre exigé : 29 au lieu de 25. Mais il y a deux ans, le contraire s'est produit : 19 au lieu de 25. Ce sera, je crains, le cas cette année car j'ai l'impression que le concours dans son ensemble est plutôt faible. Et alors, aucun espoir : j'ai vaguement l'impression d'être dans les 30^{ème}.

Ce qui m'effraie maintenant, c'est le français de dimanche. C'est tellement difficile... plus peut-être que la leçon. Je me souviendrai longtemps de cet affreux petit juif qu'est Albert Cohen !

J'étais hier soir à l'Exposition avec Challier qui a été éberlué. Il y a de quoi, c'est une vraie fantasmagorie, plus belle que jamais à cette époque car tout est enfin terminé. Nous avons assisté à une retraite aux flambeaux carnavalesque de toutes les colonies, annamites, malgaches, négres, maures : très réussi. Je vous embrasse. Jean.

Papa, maman. Le rendement diminue : voir Pline en deux jours était déjà fantastique mais voir à la fois les Provinciales, Gautier et Horace, cela je ne l'aurais pas cru possible ! J'y suis presque arrivé : je termine Horace et Gautier ce soir. Mais aussi me voilà abruti pour longtemps. Je crois qu'arrivé au Cap, je dormirai 48 heures sans arrêt. Je prends du thé et du café chez la petite marchande indiquée par les libanais, rue de Fleurus : excellent.

Challier que je viens de quitter (il est 2 heures) m'excède : jamais vu un cuistre pareil, épais et suffisant. A l'entendre Ribeauvillé est le nombril de l'univers et quel mépris pour ces « pauvres normaliens accablés par leur programme et ignorants de la vie » c'est à dire des « grands problèmes que l'on discute sur la terrasse de l'hôtel Bellonne entre industriels de Ribeau. Il est idiot et je ne peux m'empêcher de lui dire des choses désagréables ou alors je ne réponds pas mais j'enrage. Lecteur assidu du *Matin* qu'il apprend par cœur : c'est tout dire ! En vérité ma bile déborde, j'ai tort.

Je vous quitte pour Gautier. Demain Boileau. Après Rousseau. Entre temps Horace et Baudelaire dont je ne sais pas un traître mot.

Ma terreur, c'est d'avoir Ronsard en français (je le laisse tomber trop tard pour y mettre le nez) et Plaute ne latin. Vous verrez que la chance me favorisera encore, mais cette fois je risque le désastre. On aura le résultat lundi soir. Si victoire, dépêche urgente. Je vous embrasse. Jean.

Papa, maman. Dernière lettre, je pense. Cela ne va plus. J'ai du dormir l'après midi. Et surtout que de choses encore ! Je prends mon courage à deux mains mais je me sens vraiment abruti. Bourré, cela ne rentre plus. Enfin pessimisme noir.

Je regrette de terminer sur ce ton les épistoles de la Belle Aventure mais tout cela se change en drame, c'est le dénouement et cette fin me pèse... Encore 3 jours et ce risque de désastre ! Aux dernières nouvelles, résultats mardi seulement.

Voyez bien si le Mistral n'est pas sur la plage : cela m'est revenu tout d'un coup. Si oui le remettre en vitesse dans la grotte, mais je crois qu'il y est.

Horizon sombre, chargé d'angoisse. Quel soupir quand ce sera fini bien ou mal, qu'importe. Joutard a passé sa leçon, il est content. Challier passe demain. Moi seul demeure en plan.

Je vous embrasse. Jean.

Le voyage du Colombie (juillet 1932)

Lettre écrite sur le Colombie. Merci, merci, merci... Je suis bien placé avec des types très sympathiques. Un type de Centrale, un Sciences Po danseur mondain, un brave élève d'aviation, un dernier dont je ne sais pas grand chose. Cinq en tout.

Le Colombie est un bateau tout neuf d'excellente stabilité, aéré par des ventilateurs par 4 bouches fermables par chambre. Un des abbés est très sympathique. Il nous a dit la messe ce matin à 8 heures. Petit déjeuner monstrueux : si cela continue, je reviendrai rond ! Nous avons passé le Channel à 10 heures hier soir. On distinguait les phares des deux côtés.

Je lis Sappho et Marc Aurèle sur une mer d'huile. Le bateau est si stable qu'on ne devine même pas le roulis. Le Colombie marche au mazout, bateau à turbines, absolument silencieux. 12 nœuds. Je me propose de voir le capitaine afin de monter sur la passerelle où la vue est meilleure.

Je vous quitte pour gagner la proue, mon asile préféré.

(Août 1932) *Lettre écrite sur le Colombie.* Je vous écris sur le rouf dans le fracas des lourdes vagues qui s'écrasent sur l'étrave. Trouvé la grosse houle au sortir des Féroés, de suite $\frac{3}{4}$ du bateau sont au lit !

En Ecosse après une visite rapide d'Edimbourg, je suis parti avec le groupe des 1ères pour les lacs. Découverte, dans le train spécial, d'un compagnon d'agrégation avec un groupe d'Orléans conduit par le curé de St Jean le Blanc. Impossible ici de vous décrire la journée dans cette sauvagerie des Highlands, le thé exquis dans un bateau bijou sur un lac en miniature. A Kirkonle j'ai frété une auto pour visiter les prodigieuses inscriptions puniques du Tumulus de Mashove et les menhirs de Stromness. J'avais invité une dame qui s'est trouvé avoir fait partie de la croisière Budé avec moi. Je ne vous décrirai pas non plus cette bruyère infime, toute cette désolation silencieuse et lugubre.

Voici les Féroés, Thorshavn où j'ai frété une auto pour visiter les ruines d'une ancienne abbaye où débarquèrent les moines d'Islande. Ruines solitaires au fond d'un fjord étrange... Nous avons quitté les Féroés par un fjord, un goulet absolument prodigieux, un paradis pour géologue : épanchements quaternaires de basalte par nappes usées par l'érosion, noirs, à pic avec des pans de neige descendant sur le fjord par des falaises ou par d'étranges combes couvertes de paturages.

Et maintenant en pleine mer, nous voguons vers l'Islande. Nous nous proposons de fréter une auto pour visiter la fameuse plaine de Thingvallur. J'ai découvert un jeune docteur en histoire, fameux original avec qui je fais toutes ces excursions supplémentaires. A bord

beaucoup de gommeux qui affectent le smoking dès 5 heures du soir et jouent au ping-pong devant les plus splendides paysages du monde. A l'instant une collection d'enragés vient de se faire saucer à la proue : c'est vous donner une idée de la force des lames. Dans notre cabine, 2 types sur 5 sont malades.

J'aime fort ce temps : la réaction de l'Océan qui défend l'accès du Pôle. Déjà nous sentons son approche : plus de nuit, le crépuscule n'en finit pas et se confond avec l'aurore. Le bateau est un fantôme blanc sur une mer décolorée.

Aujourd'hui nous nous réveillons avec le soleil, il semble que nous soyons sortis de la région des brumes. On annonce un iceberg.

Maman. On me dit d'étranges choses par ici, à savoir que j'ai changé du tout au tout à bord du Colombie ? L'intraitable psychologue Debané m'a fait là dessus une conférence... De tout cela je suis seul à ne pas m'en douter et je continue à protester contre cette manière de voir. Je sais que vous l'avez adoptée (cette manière de voir) O maman et j'en suis vraiment désolé car tout ce que je puis rêver de mieux, c'est de rester tel que vous m'avez voulu et je doute fort que qui que ce soit, fut-ce même le Colombie, soit capable de gâter 22 années de bonheur toutes emplies de vous.

Papa ! Je m'avoue confondu, écrasé, en pleine déroute et dans l'épouvantable désert des éperdument !... Je ne pensais pas en regroupant les membres si sympathiques du Colombie déclencher une telle rafale. En vérité vous vous méprenez, et sur le temps qu'a pu me prendre l'organisation de ce simple dîner et sur « l'intellectualité » réduite que vous attribuez à la fleur du Colombie. Il y a parmi nous futurs agrégés, docteurs en histoire, vénérables abbés et charmantes douairières. Je crois juste de défendre ces gens si sympathiques qui ont bien voulu se grouper autour de nous et auxquels je dois l'enluminure du plus beau des rêves. Enfin vous vous méprenez aussi sur les intentions de dissipations que vous pourriez entrevoir. Il n'en est rien, je vous assure et j'ai la ferme résolution de poursuivre mon labeur dans le champ de l'érudition.

Si je devais jamais abandonner la volonté d'être, cette cathédrale toute d'ogives, toute d'élancements où se joue le soleil du matin, où chantent les alouettes, où vibrent les grandes orgues, cette cathédrale de ma jeunesse dont j'ai déjà construit les assises essentielles, si je devais jamais l'abandonner eh bien ce serait déjà fait et fait depuis longtemps !

J'irai à ce dîner babylonien, il le faut, mais le diable m'emporte qj je revois ensuite un visage Colombien !

Agrégation deuxième année (1932-33, il a 22 ans)

De son père 6 janvier 1933

Mon cher Jean. Te voici de nouveau plongé dans tes études. Le jour gris de Paris te fait oublier plus volontiers qu'au Cap la vie du dehors pour tes livres dont tu as tant divisé et classé le travail. Je ne doute pas que ton ardeur, ton acquit des années précédentes te permette de compter sur des chances sérieuses à ton prochain concours.

Ton départ a laissé les Bruyères silencieuses. Ce n'est plus l'auto trépidante qui attend au portail, ni le mistral inquiétant qui agite l'atmosphère calme du Cap. Calme mais pluvieuse car depuis ton départ, le ciel verse des ondées de larmes. Heureusement que tu as eu quelques beaux jours à ton arrivée à Noël.

N'oublie pas de nous donner de tes nouvelles, même seraient-elles brèves. Tu sais combien nous vivons de ta vie, combien nous nous intéressons à tout ce que tu fais.

Nous t'embrassons de tout cœur. Ton papa.

De son père le 9 juin 1933.

Bientôt tu verras finir cette vie d'étude forcenée et tu pourras reprendre toute ta vigueur au Cap, dans le calme des Bruyères, au souffle de la brise marine, dans ton rocking chair ou à bord du Mistral.

Lettres de Jean

Papa, maman. Pardon ! Pardon ! Pardonnez-moi, il y a un temps infini que je n'ai pas écrit. Je deviens sec comme une cosse de noix et rabougri comme un vieux parchemin. Je vis, je lis, j'écris, je me bourre le crâne et le temps fuit.

Je suis allé à la Nationale cet après-midi et j'y ai retrouvé tous mes vieux cacochymes de l'an dernier, bons vieux érudits à l'œil bleu, bonnes vieilles érudites farfouillant la patrologie, braves vieux chanoines copiant des chroniques de leur paroisse, odeur de poussière, odeur de vieux cuirs et de papiers moisissés d'encre jaune et de colle fraîche. Etrange bruit confus, susurrements, borborygmes et le petit crissement des plumes. Usine, paisible usine chargée de siècles d'Histoire et de Pensée. Et tous les amis du temps jadis, ces amis enfuis qui vivent dans le nuage doré des souvenirs. Chère vieille bibliothèque où j'ai retrouvé quelques unes de mes impressions les plus fraîches de jeune lecteur épanoui au temps déjà lointain où je lisais l'Arioste.

L'Exposition est ouverte, Vernet qui y était hier m'en a conté merveilles. J'irai un jour savourer ces splendeurs, à l'entendre on dirait un pays de fées, toutes les splendeurs des trois mondes réunies en une prestigieuse synthèse, en une seule fleur multicolore aux étranges parfums chargés de siècles.

Hier maman, hier j'ai dit adieu à Clichy. J'en avais l'âme toute étranglée. Je leur ai parlé de St Benoit comme je n'ai jamais encore parlé, j'étais emporté par ma verbosité comme sur un tobogan. Ils furent vraiment gentils quand nous nous sommes séparés. L'abbé a trouvé un garçon libraire pseudo-instruit, cet être là sera je crois plus à leur portée.

Je suis allé chez Lereboulet ce matin dans la splendeur de mai qui s'éveille enfin. Il fut charmant comme de coutume, vivant dans la béatitude de l'âme et de l'expansion harmonieuse de toutes ses facultés physiques et morales. Oh le bienheureux ! Je quitte chaque fois cette île fortunée où le parfum même du printemps semble spiritualisé, plus léger et plus pur, plus bleu. Cloîtres, cloîtres silencieux que l'on dit mornes et qui sont les féeriques châteaux de l'âme, cloîtres aux longues ombres fraîches où l'on n'entend que le tintement de l'eau, parfois la sandale de l'ermitte en prière. Ils m'attirent invinciblement comme cet anneau, ce vieil anneau dont rêvait le pilote dans la tempête, l'anneau du quai. Un autre monde en vérité, à mi chemin de l'Eternel et presque déjà hors du temps. Ne vous alarmez pas : ce n'est pas fait encore !

Il est admissible mais sera recalé à l'oral, premier des recalés, le cousin Chalier étant dernier des reçus ! Les extraits suivants sont rédigés entre l'écrit et l'oral.

Est-ce le thé de Mathilde ou est-ce le pays du sourire que clame le disque du voisin ? Est-ce l'air frais qui souffle sur les campagnes ? Je le sens plein d'aile ce soir. Il est 7 heures, le soleil dore ma flûte de jade, les minutes passent comme des bulles qui s'émoussillent dans une coupe

de champagne, des minutes fraîches et ombrées, cristallines... Oh que les angoisses de l'oral sont loin... Je reviens de dîner dans le même état de jubilation intérieure. Il doit y avoir des fées dans le ciel bleu ce soir, elles me bercent de ce qui n'est pas, de ce qui ne sera jamais. Suis-je fou ? Les cheminées rêvent dans le crépuscule, comme des cigognes, au bord des toits. Comme le monde est petit pour moi ! Comment s'évader vers les joies inconnues ? Je suis rassasié d'éphémères, je voudrais l'éternel. Je ne trouverai jamais ce que je cherche, cela n'est pas de ce monde. Mais qu'est-ce que je cherche ? Des regards inconnus, des flots d'ailes, des sourires plus divins que ceux de la mer. Je suis un nénuphar qui s'étire au raz de l'eau. Si la tige se brisait, je m'en irais tout doucement vers la mer... La mer pour le noyer.

Je ne sais si je vais vous envoyer la carte écrite hier soir. Elle est tellement stupide... Zut voici Chalier... Chalier repart, il est venu pour m'annoncer la visite d'Elisabeth (??) et me proposer de l'installer à J.Bart afin que je la pilote à travers Paris. N'est-ce pas charmant ! J'en suis tout ému et me moque pas mal de mon oral devant cette perspective pleine d'attraits. Je m'en vais organiser ça. Cette dive cousine de 16 ans nous arrive jeudi : comme les flots sur la caresse d'une risée, toute mon âme frétille et pétille d'allégresse. Au fond l'oral n'est qu'un grand fantasme, il n'a que la valeur qu'on veut bien lui attribuer et en définitive l'opinion de ces imbéciles sur ma valeur intellectuelle est parfaitement indifférente : cela n'y changera rien. Mais je m'égare : j'avais 1000 choses à vous dire ou plutôt une seule mais elle est indicible : suffit de vous dire que je ne connais plus Personne et que Personne ne m'est plus. Sans doute cela n'a t'il aucun sens et pourtant c'est le cruel retour au bon sens. Car je me prépare de loin à mon entrée à la Trappe. Mon style est déjà ascétique et je coupe tous les ponts. Pire qu'une opération chirurgicale : nous en reparlerons à l'ombre des oliviers. Et votre sourire, O maman, sera comme la brise du large qui fait rendre un son plus pur aux lyres éoliennes. Car mon cœur est en panne comme dit Verlaine et j'attends les moussons. Revoici Chalier : de quels lointains rivages m'a t'il fait revenir ! Suis-je devenu décidément fol ? Encore un méfait du thé de Mathilde. Les canadiennes se sont envolées et j'ai murmuré ce beau vers de Vigny : « Aimer ce que jamais on ne verra deux fois ».

Voici deux cartes tellement stupides que je n'ose les envoyer : ce sont ni plus ni moins des bulles d'air irisées par la flamme bigarrées des heures... Je viens d'entendre au téléphone une voix lointaine, une voix brisée, une voix qui jadis menait le chœur du Colombie. Un an ! Une vie ! Mardi (jour de Mars) je m'élanche dans l'arène, il est temps et d'ailleurs je m'en moque. Debané vient de me quitter après m'avoir offert un abricot confit de Damas. Cela nous a mis en verve et nous venons de faire des analyses psychologiques admirables sur les jouvencelles qui assistaient au triomphe de St Cyr. Nous avons déploré le temps et les mœurs et avons stigmatisé les étudiantes comme étant des monstres dans la nature. C'est en effet mon avis ou du moins mon illusion.

Agrégation troisième année (1933-34, il a 23 ans)

Lettres de Jean

19 janvier 1933. Papa, maman. Pourriez-vous m'expédier les livres suivants : Bourgoing « La critique au XVIIème siècle, Fidaio Sustiniani « Qu'est-ce qu'un classique ». Ils sont situés à la salle d'étude dans le placard entre les deux fenêtres sur la planche du dessus. Pourriez-vous y joindre la Revue des Deux Mondes du 15 août 1927 (article de Mornet sur le Neveu de Rameau).

Papa, maman. Avez-vous des lumières sur les ténébreux projets de Chéron ? Je vous avoue que les nouvelles qui se colportent ici m'épouvantent. Le concours n'est pas supprimé mais on dit que les places vont être diminuées sérieusement. Or il y a 23 normaliens ! C'est fou !

Je ne puis espérer un rang extraordinaire et si on diminue encore le chiffre des reçus, il n'y a plus grand espoir.

En tout cas si j'ai jamais souhaité la chute d'un ministère, c'est bien celui-là ! Hier des types ont lâché au Boulmich un immense cochon en caoutchouc gonflé au gaz avec l'inscription *Chéron* et ont pendu à un pilori une effigie de l'individu. Tout cela ne mène à rien. L'essentiel est de connaître cette bienheureuse loi qui tend à tarir l'élite tout en entretenant la gratuité des lycées : c'est d'une logique admirable... Mlle Schuhler qui a demandé un poste n'a pu en obtenir et elle me disait qu'à Strasbourg des instituteurs primaires, qui apprennent le latin en même temps que leurs élèves, doublent les professeurs de 6^o et 5^o dans les lycées. Admirable ! Et les licenciés ne trouvent pas de place ! Je doute qu'on ait jamais atteint pareil gachis, pareille pourriture. Du haut en bas c'est écœurant. J'aurai plaisir à aller à Rome rien que pour respirer un air plus pur. Vive malgré tout Mussolini !

Eh bien savez-vous ? Quand je vois cette vie de professeur qui porte un joug de 19 heures sans parler des préparations et des corrections (Duval dit qu'il lui faut 60 heures par semaine), j'aime encore mieux ma libre vie d'agrégatif ! Point de barrière, points de rails, tous les aiguillages sont ouverts. Certes le labeur est pesant mais on construit son existence et cela peut être un chef d'œuvre si l'on veut. La monotonie de cette vie que m'a dépeinte Duval, j'en ai la nausée ! C'est une prison tout simplement. Plus d'initiative, un outil dans un engrenage.

Mlle Schuhler vient de faire une folie : je trouve ce matin le magnifique ouvrage de Diehl sur la peinture byzantine orné de 96 planches de toute beauté. Cela vaut dans les 300frs... Vous pensez si ce livre me rend fou de joie. C'est un lieu de délice. Tout y est depuis Daphné, Ravenne, Torcello, jusqu'à Ste Sophie et Kir Kilissé et les mystérieuses cathédrales d'Arménie. Elle est folle et je suis à la fois heureux et embêté.

J'oubliais l'essentiel : la requête Cendrillon. Je voudrais fort aller le 4 au bal de la Sorbonne pour observer et me nourrir de diatribes et de satires. Or il me faudrait un smoking. C'est un uniforme qu'il me faudra nécessairement acheter un jour ou l'autre. Pourquoi pas maintenant ? Cela remplacera l'achat d'un manteau, l'ancien me suffisant amplement. Donc m'autorisez-vous cette dépense ? J'irais avec Débané et je vous l'avoue franchement, j'irais avec grand plaisir. Vous n'y voyez pas d'inconvénient n'est-ce pas et vous sites oui comme la bonne grand-mère de Cendrillon. Merci.

Bal de la Sorbonne : je ne vous décrirai pas le lumineux étal de poupées qui, assises sur des banquettes tout autour du salon, attendaient amateur. Cela m'a rappelé certaines foires antiques et je me suis souvenu d'un mot de Tolstoï qui déclara que le bal est un dernier vestige de la barbarie primitive !

S'il n'y avait pas de romantisme – et par conséquent de ridicule – à risquer un diptyque, j'évoquerais ces beaux soirs d'autrefois au Cap quand je grimpais sur la cime du mimosa alors jeune et vigoureux pour contempler dans un berceau de fleurs le coucher du soleil sur St Jean. Je m'ignorais alors et goûtais tout simplement la splendeur des choses. Eh bien pour cette paix d'un seul soir de Provence, je donnerais tous les bals de l'univers.

J'étais hier soir à l'opéra entendre le Crépuscule des Dieux, dernière pièce de la Trilogie, la fin du Walhalla et la mort de Siegfried. J'ai été emballé plus que par aucune pièce de Wagner. Le début, le départ de Siegfried est grandiose et la scène des Mermaids, les filles du Rhin dans un décor magique... Jamais éprouvé une telle impression d'harmonie entre la musique, le décor et le sujet. C'est le triomphe de l'opéra. Et puis la scène finale, la mort du héros et la transfiguration de Brunhilde... la Valkyrie grandit jusqu'à devenir déesse. Une exaltation inouïe. Il est cruel après 4 heures au temps des héros et des dieux, au temps des dragons et du Rheingold de rentrer dans le monde des éphémères privé de taxis.

Paris s'agite. Jour d'émeute. Je suis allé par curiosité jusqu'aux Boulevards en passant par la Chambre. L'autobus depuis Sèvres Babylone jusqu'au carrefour du Bac roulait sur des grilles des arbres, les bosquets ravagés du métro et les arbres renversés. Ici un banc, là un tas de pavés. Sous mes yeux, un jeune homme d'ailleurs fort élégant s'exerçait à briser les réverbères... et cela dure encore. Place de la Concorde, un peloton à cheval devant chaque statue. Il paraît qu'on se bat rue de Rivoli et au Chatelet. Au retour le carrefour de St Germain des Près avait l'air d'un champ de bataille. (...) Tout cela n'est rien mais cela finit par créer une atmosphère trouble.

Je suis très heureux de mon explication de ce matin. Je ne puis dire à quel point j'ai été heureux de parler. Cela coulait, les mots venaient, juste ceux que je voulais. En somme quelque chose de radieux. Et je sentais que ce plaisir, l'audience aussi l'éprouvait. Il y avait un sourire sur tous les visages, plein de sympathie, et ce sourire me réchauffait comme un soleil. Nons, jamais je n'avais parlé comme cela, avec cette facilité, cette désinvolture.

Gare à la leçon de mardi, mais maintenant j'ai l'art, plus peur du tout. J'arrive à parler lentement avec les minauderies du visage et des mains. C'est bien amusant. Bayet m'a gentiment complimenté.

Je viens de déjeuner au Cercle Militaire avec le colonel Huerre. Ce fut un repas plantureux arrosé d'un excellent vin et qui m'a ravi d'aise. Heureusement que je n'ai pas payé car c'est ruineux. En attendant Homère n'avance pas et j'ai envie de dormir. J'ai hâte d'affronter le jury : cet oral commence à durer. Le Cercle Militaire est un lieu somptueux où je me promets bien d'aller l'an prochain en uniforme... Je me réjouis de cette année de service comme vous n'imaginez pas. Seulement je voudrais bien être à St Cyr. Dois-je écrire au colonel de Fleurion ? Que faire pour obtenir ce changement ? Peut-être pourrais-je demander au colonel Maupail qui faisait la PMS ? ou simplement soudoyer une tangente à l'Ecole Militaire...

Recommandations de sa mère

Mouton, il faut que tu arrives absolument à établir l'équilibre afin de ne pas passer ainsi d'un extrême à un autre. Il est rose, suivi d'une dépression il est noir. Sois donc un peu maître à ton bord et apprends à réfréner une imagination qui colore la vie à sa fantaisie, autrement tu ne seras qu'un pantin tournant au jeu de ses impressions et, le plus bête, c'est que cela réagit sur ton système nerveux et tu te rends malade sottement. Dis donc une bonne fois « je le veux... ». Aie de la volonté.

Mon Mouton. J'ai été à la gare retenir ma place. Vérifie sur l'indicateur de Lequesne (je n'ai pas d'indicateur service hiver), je crois que le rapide 6 arrive à Paris à 8 heures juste. Ce serait

une heure bien matinale pour toi, se lever pour être à la gare à 8 heures !!! A quel horaire sors-tu habituellement de tes couvertures ? Tu dois avoir pas mal de visites de Débané dans ta chambre je suppose et il ne faut pas que mon arrivée les modifie en quoi que ce soit, d'autant plus que Débané doit toucher au terme de son séjour en France. C'est justement pour cela que je tenais à avoir une chambre. Je pars dimanche donc, arrivée lundi 20 à Paris.

Mouton, ta lettre de ce matin amène le sourire sur les lèvres sévères du Pit : 5 thèmes et versions depuis Noël... le fait est que tes épîtres (tu pourras les relire avec le recul du temps et les juger) rendaient un son peu agrégatif : du bal à la Sorbonne au patinage en passant par Frantz Lehar... La conclusion s'imposait et Bon Pit dans sa vive affection pour le Poup s'alarmait avec raison.

Mon Mouton. J'ai été ce matin à la gare de Monaco où j'ai retenu une place au train du 15, comme dit Mme PLM en téléphonant à Nice. J'arriverai donc le 15 à 8h, c'est un jeudi et tu n'as pas PMS ce matin là. Je crois que je vais voyager avec le prince et les petits princes.

Janvier a été cruel pour le jardin, le mimosa seul dore la terrasse, mais il fait beau, chaud même. Ce matin on voyait vers la montagne le Mounier scintillant de neige.

Pit était invité ce soir à dîner chez James avec le docteur Collin (le grand magasin d'outils chirurgicaux, rue de l'Ecole de Médecine, mais il a refusé.

Nous avons reçu une carte très aimable du docteur Lereboullet, enchanté que tu sois un excellent ami de son fils.

Mon Mouton. Tu peux te flatter de mettre papa dans une belle colère et vraiment il y a de quoi : as-tu réellement perdu ton bon sens ? Tu es en retard, tu n'as même pas le temps de voir tout ton programme et tu vas te donner un surcroît de travail pour le plaisir de parler de Médée. En vérité tu manques d'équilibre et j'en arrive à comprendre Bon Pit. Il t'a télégraphié de suite, je souhaite que la dépêche te parvienne à temps ; en tout cas ne te plains plus de ton travail chargé et ne t'étonne pas de rater le concours, tu fais ce qu'il faut pour cela ! Tu n'as plus 10 ans et une telle inconscience n'est pas pardonnable. Je regrette de ne pas avoir été à Paris, j'aurais pu au moins te ramener au bon sens. Suffit, s'il est trop tard, récriminer ne servirait à rien. La petite Mime.

Le Cap 30/4/1934. Mon Mouton. Puisque le concours a lieu le 18 juin, je pense alors reculer un peu ma visite à Paris et ne partir qu'après l'Ascension. J'aimerais être à Paris pour assister à la procession chez les Bénédictines, elle a lieu le 31 mai. Je pourrais quitter Paris le lendemain, comme cela tu serais tout à fait libre pour ta balade du 3 juin. Mes vieux ans ne s'harmoniseraient pas avec les, ou la, jouvencelle qui donneront la note à cette excursion.

Bon Pit est très très inquiet de tes thèmes, il te voudrait voir prenant des leçons avec n'importe quelle célébrité et à n'importe quel prix. Tu annonces souvent que tu vas te remettre à ce genre d'exercice et tu en restes à l'annonce, cela le met dans tous ses états et plus juin approche, plus il est en crainte. Ne pourrais-tu faire placer la PMS après l'écrit pour en être débarrassé ? Pauvre Mouton, tu as un trimestre terriblement chargé, mais tu aimes cela.

De son père

8 mars 1934. Mon cher Jean. Il fait beau temps au Cap et le jour de ton arrivée ici commence à poindre. Tu trouveras ici tout prêt à te recevoir, lit moelleux, table et vins de choix, auto qui file comme un éclair, jardin gracieux déjà parfumé de giroflées et de mimosas. Hier James te

conviait à te mettre dans sa société de St Vincent de Paul et de l'association paroissiale. J'ai refusé en ton nom. Il me semblait que ton esprit aurait la nausée à l'audition des stupidités énoncées par le fol habitant de Bon Repos. Les travaux du sentier du bord de mer avancent lentement. Mime est chaque jour par les chemins, Guerite l'accompagne. Cela lui fait du bien.

La suprême tentative

Je me souviendrai dans les temps à venir de cette longue semaine à la fois délicieuse et empoisonnée qui précéda ma suprême tentative d'agrégation. Cette fois l'approche du concours est imminente et déjà je me sens envoûté. Impression d'avoir tout oublié, de n'être pas prêt du tout. Et avec ça, une chaleur mortifère qui monte de la rue à travers les volets clos. Le Luxembourg est un vaste nuage de poussière où se brasse je ne sais quelle marmelade enfantine.

Je ne désire plus qu'une chose, c'est que cet écrit soit fini, bien ou mal qu'importe, mais que tout cela soit passé, enterré. Et pourtant je regretterai ces jours cruels, je sens qu'ils enfoncent en moi des clous de tendresse et que leur souvenir peuplera les nuits de Provence mieux qu'une flopée de lucioles. Je n'oublierai pas non plus les printemps de Paris, ces deux derniers printemps.

Serai-je admissible ? Vraiment j'étais beaucoup plus sûr de moi l'an dernier. Je voudrais beaucoup réussir à cause de vous. Personnellement et si j'étais libre, il y a bel âge que j'aurais plaqué cet examen abrutissant et dont je conserverai les stigmates toute mon existence : j'y ai perdu 4 années, mais là royalement perdu. Enfin, c'est l'ultime fois et cette idée me donne des ailes.

L'oiseau chante à tue tête dans sa cage, c'est un bien gentil compagnon.

ANNEE DE PHILOSOPHIE (1934-35)

Une année perdue parce que réformé du service militaire pour lequel Jean avait suivi la PMS et rêvait d'être officier dans l'infanterie.

Déclaré inapte au service militaire (après la PMS pourtant)

Papa, maman,

J'ai passé ce matin aux Rayons X. Comme je vous l'ai téléphoné, le résultat est défavorable. Les deux médecins étaient là (l'interne et le réserviste). Je n'ai guère entendu leurs paroles mais le résultat est net : avis de réforme.

Le médecin chef habite 19 rue Pastorelli, c'est le Dr Gensollen. Commission de réforme vendredi. Je partirai samedi midi pour la caserne et sans doute dès le soir je serai au Cap.

Je pense quitter vers le début novembre pour Paris où je resterai jusqu'à Noël. Après les vacances, peut-être pourrais-je faire des Sciences Po dans les Alpes ou dans les Pyrénées. Tout cela à décider ensemble.

En tout cas, pas de service auxiliaire. L'infirmière vient de passer, elle dit que papa pourrait sans doute obtenir que j'aille à St Maixent. Mais je ne voudrais pas que papa se dérange avec son genou malade. Peut-être une lettre au médecin chef ferait bien des choses : en lui expliquant que mon cœur est simplement nerveux et qu'il n'y a pas de lésion, que je suis solide pour faire des courses en montagne, etc.

Je serais véritablement navré d'être réformé. Oui, écrivez bien vite une lettre éloquente au médecin chef sans oublier de dire que je suis désigné pour St Maixent.

Merci. Je vous embrasse.

Premières rencontre avec la philo

Papa, maman, Je vous écris chez la « surcasserice » de Mme Botman. Cela a l'air propre. On verra à l'heure du thé et le prix...

Voyage excellent. Deux tousseurs qui étaient pris de quintes à tous les à-coups. Par ailleurs bien dormi. Pas froid. Mais pas de gilet, mais pluie diluvienne.

Je me suis inscrit à la Sorbonne au groupe de philo et j'ai déjà assisté au cours de Lalande et de Delacroix. Cela a l'air très calé et même assez Bas Breton (je veux dire cuistroforme). Aussi je vais renoncer aux Sciences Po. Impossible de mener les deux de front.

J'ai l'intention de présenter les 4 certificats en juin. C'est un peu fou mais très drôle. La Logique m'a l'air rébarbative. La Psycho me paraît plus attirante et plus humaine. Mais quel excellent exercice d'esprit ! Quel changement de discipline ! Je suis ravi. Vu Michaut qui m'a conseillé de faire une thèse, le brave homme...

A Jean Bart, je loge au 22 sur la cour au 3^{ème} étage. C'est cosy, chaud et (sauf le couloir) tranquille... J'y resterai, je crois, définitivement. Demain visite à Delage à qui j'ai téléphoné.

Envoyez-moi le smoking pour le dîner Budé (le 16 novembre) et en même temps les deux Sources et la Recherche de la Vérité de Malebranche (mur Est, deux volumes). C'est tout je crois, mais avant de faire le colis attendez une prochaine lettre : j'aurai peut-être autre chose.

Carte de visite de Jacqueline qui me souhaite bon succès ?? Il y a énormément de cours de philo. Je choisirai l'essentiel et me réjouis des beaux livres qu'il va falloir grignoter dans le calme

de Jean Bart. Malgré la sécheresse du début je crois que j'aimerais follement la philo. Mais cette licence est beaucoup plus sérieuse que celle de lettres.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Préparation Voyage Orient

Papa, maman. Voici le programme de Jérusalem. Le bon père m'a dit qu'en s'inscrivant à temps, on aurait en seconde une cabine intérieure à deux places. A la rigueur je pourrais prendre une seconde et vous une première.

Il m'a assuré que le voyage n'était pas fatigant, qu'il y avait beaucoup de dames très âgées qui l'avaient fait. On est en auto le plus souvent, etc.

Enfin j'insiste vivement pour que vous veniez. Un supplément de 500frs pour le voyage en Haute Egypte qu'il ne faut évidemment pas manquer. Ecoutez maman, il faut venir. Je suis sûr que ce voyage vous ferait plaisir. Il est tout simplement magnifique et ce sera peut-être l'unique grand voyage que nous aurons fait tous les deux puisque je suis malheureusement destiné à me marier un jour. Enfin c'est perdre délibérément une belle source de joie.

J'espère que vous direz oui. Je ne pense pas que le prix soit prohibitif et papa est d'accord avec moi : il faut que vous veniez.

Par ailleurs rien de neuf : toujours Bergson...

Je vous embrasse.

Travail philo. Programme et livres.

Papa, maman, Pourriez-vous joindre au colis :

Virgile, Eneide, édition Lepay Hachette ou Lechatellier (entre les deux fenêtres)

Marie de France, les Lais, édition Piazza (mur Nord en bas à droite)

Bergson, les données immédiates et l'énergie spirituelle (mur Est au milieu)

Inutile d'envoyer le smoking. Budé ne l'exige pas.

Je suis étonné de n'avoir pas encore de nouvelles du Cap : jeudi midi rien n'est arrivé ! Depuis 4 jours que je vous ai quittés, c'est le grand silence.

J'irai dimanche au Conservatoire entendre le Requiem de Fauré et la IX symphonie. Ecoutez-les en TSF, ce sera magnifique.

Tisserand en quête d'une situation et plutôt sombre a paru à Jean Bart hier. Il sort de son service militaire ravi du métier... On a failli le retenir à la caserne en vue des événements de Sarre (il était à Metz) et s'attend à être rappelé d'un jour à l'autre.

Hier soir pas de déploiement de police dans le quartier : on craint des manifestations contre le Sénat mais la pluie mouille les enthousiasmes.

Je lis toujours Meyerson. Je finirai ce soir et commencerai Goblot. J'ai réduit mon horaire à 5 ou 6 cours par semaine : l'essentiel. Je compte surtout sur la lecture paisible « plume en main ». Il sera bien hasardeux de présenter les 4 certifs en juin mais c'est une chance à tenter. D'ailleurs je travaillerai surtout la philosophie générale et logique ainsi que l'histoire de la philo qui sont les deux examens les plus difficiles. Les deux autres (psycho et sociologie) sont des balivernes. Il y a au programme Aristote, les stoïciens, Descartes, Spinoza, Kant et pour l'oral Platon (La République), Aristote (Ethique), Berkeley et Hume. J'ai choisi les auteurs anglais et grecs et je m'en tire mieux.

Pourriez-vous vérifier s'il n'y a pas entre les deux fenêtres une éthique à Nicomache et le 6^{ème} livre de la République de Platon en éditions classiques ? Je dois rencontrer à gouter ce soir une lectrice de l'Echo de Paris, professeur de sciences je ne sais où. Ce sera drôle.

Je vous embrasse.

Suite philo (Meyerson)

Papa, maman. J'ai passé l'après midi plongé dans Meyerson et j'y ai récolté un affreux mal de tête. Ajouter à cela le cours de Rey... Je découvre que je ne sais rien en philo : c'est presque une terre inconnue et si je veux m'en donner la peine il y a de quoi faire...

Voulez-vous l'envoyer avec le smoking l'album de Grèce à cause de Baki. Inutile de chercher les Deux Sources qui sont ici mais il y aurait lieu de m'envoyer le livre de Le Roy (les origines de l'intelligence, sur le mur Est). Et les œuvres d'Auguste Comte (edit. Garnier, jaune).

J'ai vu Delage toujours sous pression. Il m'a dit que Goupy était président de la Section des Lettres. Dans ces conditions je ne veux plus collaborer à la Vie des Etudiants considérant cette nomination comme une offense personnelle... C'est donc une affaire classée.

A Jean Bart il n'y a comme têtes de connaissance que Vernet et St Remy plus chartistes que jamais. Je n'ai revu d'ailleurs aucun camarade de l'an passé. Ils ont tous disparu.

Je vous embrasse.

Suite philo. Refus d'envisager une thèse

Papa, maman. Je n'achèterai donc pas la psychologie de Dumas puisqu'elle se trouve à Monaco. J'ai trouvé l'Atlas de Justus Perthes : c'est un joli petit livre qui a l'air très pratique. L'atlas des poissons est épuisé chez Klincksick.. Regardez si l'on trouve à Monaco les livres de Durhheim (suicide, formes élémentaires) et de Lévy-Bruhl (la mentalité primitive).

J'aurai largement de quoi travailler au Cap avec Descartes, Spinoza, Kant, Hume et Berkeley... Mlle Schuhler m'a fourni quantité de livres. J'ai assisté ce soir à un magnifique cours de Lalande sur la thèse de Serrus dont Lavelle a parlé dans un feuilleton l'an dernier. Evidemment (avec Bréhier) c'est le cours que je regretterai le plus. Il faudra que je tâche de me faire communiquer celui de Delacroix (le raisonneur) qui est aussi très important. D'ailleurs, à vrai dire l'examen importe peu : c'est plutôt une question de culture personnelle.

Je n'ai nullement l'intention de poser ma candidature pour la Fondation Thiers. D'abord j'ai horreur de Paris et surtout j'ai hâte de passer à une vie active qui ne soit pas purement estudiantine. L'idée seule de m'enfermer dans une thèse me fait frémir.

D'ailleurs nous en reparlerons au Cap.

Il pleut, mild weather.

Je vous embrasse.

La philo perd son charme. Visite Lereboullet. Préparation voyage Orient.

Papa, maman. Je travailote ma philo et ne sais que vous conter. Je vais bien mais la Logique commence à perdre le charme de la nouveauté et je perds patience en lisant 100 pages de Meyerson pour expliquer comment 1 et 1 font 2 et non pas 1 et 1 tout simplement. Cela a évidemment de l'importance mais j'aime autant une tarte à la crème.

Je me suis inscrit à la librairie face à celle des Familles et je réserve les soirées à la lecture des romanciers modernes trop négligés par l'agrégatif. Je ne sors pas, ou presque, sauf pour les

concerts et ne suis pas allé au théâtre, sauf une fois pour Rosalind de Shakespeare. Quant au cinéma, je n'y ai pas mis les pieds. C'est étrange mais la vie même à Paris ne m'intéresse plus et je sens là une régression. Plus que jamais je me décide à ne pas revenir ici en janvier-février mais à vivre au Cap au milieu des bouquins parmi les choses d'autrefois.

(...)

Je n'insiste plus : si vous ne voulez pas venir en Orient, c'est tant pis. Je le regrette, cela aurait été un beau voyage. Quant à prendre des 1^{ère} classes, c'est non. J'aime mieux dépenser l'argent à acheter des livres ou à voyager aux environs de Paris.

Ci-joint la carte ½ tarif. Je crois qu'il est inutile de la renouveler puisque je ne reviens pas à Paris l'an prochain.

Papa, maman. Je reviens d'Issy où j'ai vu Lereboullet. Sa sœur se marie mercredi avec un mathématicien. J'ai toujours plaisir à revoir Issy, à respirer l'odeur des céleris fraîchement coupés et des choux de ce lieu saint. André m'a paru rayonnant de théologie neuve, prêt à défendre la doctrine de la Grâce selon St Thomas car il est devenu doctrinal. Il enseigne le catéchisme à des jeunes filles de St Sulpice et doit s'y montrer parfait homme du monde. N'est-ce pas une scène délicieuse : ce jeune lévite revenu dans cette société profane où il brillait jadis, mais revenu dans la robe des clercs et l'auréole de la sagesse.

J'ai déjeuné à Jean Bart avec G.Crison qui est grippé. Julia a rapporté les plats deux fois et nous a donné de judicieux conseils sur le choix des morceaux ; elle a même voulu nous servir de sa main, trouvant notre appétit indigne de notre gaieté !

Je n'ai plus qu'une pensée, c'est de revenir bientôt auprès de vous afin d'y finir mes jours dans la paix des champs et dans la solitude morale pleine d'Usage et de Raison comme dit l'autre. Je tire des plans, fais des projets : violon, échange de leçons d'allemand et français ou anglais et français. J'écoute surtout le bon feu de la salle d'étude rythmé par les soupirs de Brigand.

Je reviendrai à Paris en juin pour les examens, au retour de ce prestigieux voyage d'Orient.

Depuis que j'envisage ce long séjour au Cap, je me sens croître des ailes. J'ai déjà cherché l'atlas de Justus Perthes. Il est inconnu chez Flammarion et chez Gibert. Je me demande s'il est encore édité ! En tout cas j'achèterai avant de partir l'atlas des poissons.

Je vous embrasse de tout cœur.

Papa, maman. Mon amour pour la philo devient passion. Je suis vraiment heureux : c'est une existence rêvée ! Chaque matin au réveil je vois le livre du jour ouvert sur la table à 50cm du lit (la chambre a 5 ou 7 pieds carrés).

J'étais hier au Conservatoire. Avez-vous entendu le Requiem de Fauré à la TSF ? et la IX^e symphonie jouée comme jamais je ne l'avais entendue ?

J'y ai rencontré Masson et sa femme, il a l'air moins insolent et presque civilisé.

Merci de vos lettres. L'article sur Barrès est très juste. J'avais déjà lu le fumeux exposé de Thérèse sur Lanelle : lorsque les littéraires veulent paraître philosophes ils se rendent incompréhensibles.

Réflexion faite, je préfère ne pas aller en montagne cet hiver : avec le voyage en Orient il ne resterait matériellement pas le temps de faire quelque chose d'utile. Je préfère utiliser copieusement cette merveilleuse année et avancer d'un bon pas dans la recherche de l'absolu. D'ailleurs je me suis inscrit pour faire une leçon en janvier chez Lalande.

Je m'étonne de ce que vous me racontez sur le compte des Reverchon : il est ridicule de supposer qu'ils ont demandé des renseignements pour des vues intéressées. Je n'ai jamais fait au

cours de la croisière le moindre pas dans cette voie : sans doute ont-ils parlé incidemment de moi aux Montrau, lesquels sont comme chacun sait des concierges quant à l'imagination. D'ailleurs l'incident est clos.

Hors propos, j'ai l'intention samedi 24 de partir pour Poitiers (visite de Poitiers, La Rochelle et La Roche sur Yon). J'ai décidé ça en relisant la lettre de Jacqueline et surtout le « coup de sonnette vainement attendu ». Il y a là un vide à combler.

Je vous embrasse.

Abandon de la philo...

Papa, maman. Vous allez me trouver plutôt fumiste : voilà, j'ai envie de plaquer la licence de philo ! C'est trop éreintant si je fais les 4 certificats et idiot si je n'en fais qu'un ou deux. Mais cette décision dépendra du sort d'un projet de thèse que j'ai soumis à Mazon sur le « sentiment religieux » à Athènes au Vème siècle. C'est une vieille idée qui m'est venue l'autre soir et j'ai écrit en ce sens à Mazon. S'il m'encourage à ce travail, je m'y mettrai tout de suite à corps perdu.

L'an prochain je solliciterais la Fondation Thiers et j'évitais la vie rococo du professeur de Lycée. Naturellement ces projets sont vagues, mais depuis deux ou trois jours j'ai l'impression en philosophant du matin au soir de perdre mon temps. C'est passionnant évidemment mais cela n'aboutit à rien...

Je voudrais seulement continuer à lire les livres de philo pour ne pas m'abrutir, ne pas tout à coup tourner bride et oublier tout mon grec et tout mon latin. Ce serait agir en bébé ! Certes ces quinze jours n'auront pas été perdus : j'ai une idée de la méthode de travail philosophique et saurai en profiter dans mes lectures.

Enfin dès que Mazon aura parlé tout se précisera. Je suis sûr que vous êtes d'accord mais j'aimerais avoir votre avis sur le sujet choisi. C'est un travail de synthèse d'après les textes et les fouilles mais un gros travail...

J'étais hier à l'Atelier voir une pièce de Shakespeare (*As you like*) très jolie.

Je vous embrasse.

Papa, maman. Masson me déconseille le sujet de thèse comme trop vaste : il lui faut un sujet précis et restreint. Mais il ne m'en a pas proposé. D'ailleurs fort aimable avec une teinte d'obséquiosité méprisante comme toujours.

Conséquence : je poursuis ma philo. Hier visite de Mlle Schuhler. Elle avait l'air si malheureuse que je lui ai passé mon billet pour le concert Toscanini.

Je pense que je pourrai rester au Cap après Noël et travailler à la maison. Je reviendrais pour le mois de mars ici afin de lire les livres que je ne pourrais avoir au Cap.

Je ne renonce pas tout à fait à la thèse et suis toujours en quête de sujet. Maçon est d'ailleurs le seul helléniste sérieux de la Sorbonne et c'est un thèse de grec que j'aimerais faire.

Je vous embrasse.

Papa, maman. Je vais acheter le traité de psychologie de Dumas et deux ou trois autres livres. Je pense que je pourrai accéder à la bibliothèque du lycée à Nice. Dans ces conditions, je ne vois pas pourquoi je reviendrais à Paris avant Pâques : je puis travailler au Cap tout aussi bien. Il y a évidemment plusieurs cours intéressants mais cela ne compte pas dans la balance : le plus beau fruit de ce concours sera de me permettre enfin de revivre aux Bruyères. Il y a plus de 8 ans que je les ai quittées pour Franklin ! Je ne pensais pas alors que je pourrais vivre loin d'elles.

En somme le temps a passé vite, je puis maintenant y revenir avec la satisfaction du devoir accompli. Parce que, voyez-vous, je ne suis jamais ici, comme partout, qu'un oiseau sur la branche au milieu de mes valises. Les bateaux sont contents de revenir au port d'attache et j'ai toujours inscrit sur mon étrave « Port d'attache, Cap Fleuri... » Avec tous les philosophes, j'aurai certes de quoi faire et je suis sûr que je travaillerai très bien au ronron du poêle de la salle d'étude.

J'ai été hier voir la nouvelle pièce de Giraudoux : Tessa, la nymphe au cœur fidèle. Toujours la même verve. Avant de partir je veux aller voir l'Otage de Claudel et deux ou trois autres spectacles que je serais capable de regretter. Reçu une lettre de Lille assez mélancolique. Sic transit...

Ah j'oubliais : je ne veux absolument pas prendre des 1^{ère} classes pour le pèlerinage. C'est absurde. Je ne suis pas malade et je préfère me trouver avec des gens de mon âge. La question ne se pose pas. Il n'y a rien à payer pour l'instant : une simple inscription de 30frs (qui est faite).

J'ai un tas de livres à emporter : il faudra deux colis postaux.

Je me porte à merveille et vous embrasse de tout cœur.

Papa, maman. Je n'ai guère le temps pour vous conter mon voyage à Beauvais. C'est une ville pleine d'intérêt aux vieilles rues pittoresques avec des maisons à poutres sculptées et des fenêtres en vitrail. J'ai naturellement visité la cathédrale qui m'a emballé, une ogive enthousiaste, pointue, qui ne semble se courber qu'à regret. Egaleme nt l'église St Etienne, semi-romane dont parle Flipo. J'ai déjeuné et dîné chez Y.Masson qui a là un poste de professeur. C'était bien drôle et sympathique au possible.

En rentrant hier soir Roger m'a dit que vous aviez téléphoné. Je suis désolé de vous avoir manqué. J'aurais dû vous prévenir de cette excursion. Mais j'attendais le beau temps et ne savais pas la veille que je partirais le lendemain.

Avant de quitter Paris, j'irai à Franklin et chez Vénard. Puis je secourrai la boue de mes souliers sur cette ville puante et reviendrai dare dare au Cap.

Je partirai vendredi 20 ou 21 par le 15 pour avoir le dernier cours de Bréhier vendredi matin.

Ce soir concert Thibaud à Gaveau. Vous vous rappelez avoir entendu Thibaud à Monte Carlo l'an passé !

Ne vous souciez donc pas de cette thèse, nous en reparlerons au Cap. J'ai bien le temps d'y songer.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Papa, maman. Deux mots seulement. Je suis toujours pressé et ne fiche rien... C'est d'ailleurs exprès.

Gastinel n'était pas chez lui : il est en tournée. Cela règle la question. Je lui écrirai du Cap que je ne sollicite plus de poste.

Demain je vais voir Vénard. A Franklin, réception aimable, très sympathique de la part du Père Préfet, assez jésuitique de la part du Recteur (mon fils, etc.). J'ai horreur que les gens m'appellent « mon fils ». C'est déjà beau qu'on dise « mon Père » à des gens qu'on ne connaît pas ! Je n'avais jamais vu le Père de Vauplane.

Au retour je suis passé chez les Assomptionnistes. Le bon frère tout frétilant m'a montré une lettre de Mime et m'a assuré que Mime viendrait. On ne résiste pas, dit-il, à l'attrait de ce voyage, nullement fatigant dit-il et je le crois.

Bon. Quoi encore ? J'étais hier à Versailles (tea at home) et je m'en vais tout à l'heure au Conservatoire.

Je pars décidément jeudi.

Je vous embrasse.

Retour aux Bruyères

Papa, maman. Le téléphone hier était détraqué à Jean Bart. Melle Masson devait aussi me téléphoner et j'étais étonné de n'avoir reçu aucune des deux communications. On n'a découvert le mal que ce matin. Et encore par hasard. La mégère ne s'en était même pas doutée...

Hier je fus chez Pastinel, mais cet homme était en tournée en province et je revins bredouille. Par contre je pus entendre la 4^{ème} symphonie au Conservatoire.

Vous n'imaginez pas comme j'ai hâte de revenir au Cap. Je suis écœuré de cette existence de Paris tirillée de partout...

Je suis allé voir Vénard ce matin. Il a été comme d'habitude au diapason et l'on n'a pas cessé de s'exalter comme deux enfants. Il dit que je le rajeunis, mais lui m'ouvre les vannes. Je ne les ouvre plus, les vannes, plus comme autrefois. C'est plus rare et ce n'est plus de la même façon. Je vais au Cap pour retrouver la clef. Ici il y a trop de petites lumières, ça papillote. Une nouvelle étincelle a surgi hier au Conservatoire et j'ai l'impression sordide d'être un individu néfaste : quelque chose comme l'incendiaire, moi, Jean l'Ensoleillé, le fol bébé. Cela me donne toujours l'envie d'aller au cloître ces histoires là.

Ce soir je suis ravi. La cigale de Beauvais m'a trouvé un coin à l'Opéra pour le Daphnis de Ravel et je danse en rond dans ma turne en claquant des doigts. Pourvu cependant que je trouve une petite fleur blanche pour la boutonnière... Ainsi le smoking aura tout de même servi à quelque chose. Bien sûr il n'y a pas d'opéra au Cap, mais j'aime tant le berceau blanc... vous savez le berceau blanc où je versais des torrents de larmes jadis quand j'étais un grand innocent.

Je viens de fabriquer deux colis de 15 kilos que j'enverrai demain. Puis ce sera moi qui m'emballerai et je me déballerai au Cap devant un poisson à la mayonnaise. Oh joie : trois mois comme autrefois comme s'il n'y avait rien eu, comme si j'étais toujours resté ! Et ce trait de plume rageur pour rayer Paris de mes souvenirs, Paris où je ne veux rien laisser de moi-même, rien ! J'ai roulé entre la rue Jean Bart et la Sorbonne pendant 6 ans comme la sphère close de Parménide sans m'attacher, sans m'enliser. J'ai 12 ans ni plus ni moins, 12 ans et je n'ai plus en tête que les scaroles, les girelles et les observatoires et tous les rêves d'autrefois quand j'allais dans le mimosa voir le coucher de soleil et quand Ninette chantait « Oh que mon cœur, que mon cœur va vite... » en coursant un cerceau plus grand que moi.

Je vous embrasse.

VOYAGE EN ORIENT (MAI 1935, POUR LES CEREMONIES DE PAQUES)

Ces lettres relatent le pèlerinage annuel en terre sainte des Assomptionnistes auquel ses parents l'avaient inscrit. Il est suivi par une visite touristique en Syrie.

Voyage du Caire à Jérusalem, Visite du St Sépulcre et des Abyssins

Papa, maman,

Que vous décrire d'abord ? Il y a tant et tant de choses nouvelles... Je m'habitue à la pensée d'être à Jérusalem, la ville sainte de toutes les nations. Et pourtant... Des pèlerins pleuraient l'autre jour sur le quai banal de la gare qui portait ce nom fabuleux, mais je soupçonne que c'était de fatigue... Cependant à peine émergés de la gare, nos valises à la main, nous avons gravi un monticule et entonné un psaume magnifique : *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi in domum Domini ibimus ; Stantes erant pedes nostri in atriis tuis Hierusalem etc.* Eh bien cette minute était très émouvante malgré l'insolence du King David Palace qui bouchait la vue...

Vous parlerai-je du Caire ? C'est comme une page tournée, un pays lointain. Partis à 19 heures nous avons très vite gagné le désert et roulé dans le sable rose du soir vers la mer. Dîner au wagon-restaurant dont le cadre banal contrastait avec la solitude lunaire d'alentour : le désert de Goscen, celui que traversaient les caravanes du Nord, les Pharaons, les Peuples de la Mer¹²... De loin en loin une vieilles tour de guet dressée par quelque khalife et tous les 10 miles un poste de méharis anglais. Bientôt Ismaïlia, ville moderne où résident les agents de Suez. Elle est tout près du canal que nous longeons ensuite jusqu'à El Kantara. On traverse le canal sur un bac à moteur très primitif. La douane est simplifiée pour les pèlerins mais dure pour les autres, c'est à dire un incroyable mélange de touristes cosmopolites, de marchands syriens, de juifs en exil, de pauvres arabes loqueteux accompagnés pour une fois de leurs femmes. Il y a déjà des bédouins avec leur double cordelière noire serrant leur voile sur la tête. Les Anglais font faire le « hands up » à tous ces misérables et leur tâtent les poches. Sur le canal deux cargos passent silencieux, précédés de la clarté blanche de leur projecteur. Des poissons sautent dans l'eau calme, signalés aussitôt comme poissons volants par les pèlerins.

Sur le quai un immense train de wagons-lits et notre train spécial attendent. Vers minuit, on part pour la traversée du grand désert, celui de Loti¹³. Avant de m'endormir je vois des dunes de sable à l'infini sous la lune, semées de buissons noirs. Au loin la mer miroite vaguement. La ligne construite par Allenby en 1918 est mauvaise. Parfois un des rails s'affaisse et le wagon penche dangereusement. On chemine à 40km à l'heure tout droit devant soi.

A l'aube nous roulons dans un pays fertile : le coton reparaît, les blés sont prêts pour la moisson (à Louqsor la moisson était terminée...). Nous sommes dans la terre Amalekite au confins d'Edom, près de Beersheba et de Gerar, camps d'Abraham à la hauteur d'Ascalon première colonie d'Egypte vers le nord¹⁴. Petit à petit la campagne devient florissante presque comme en Egypte. Mais ce n'est qu'une bande de terre : au sud domine le désert, au nord

12 Les [Égyptiens de l'Antiquité](#) appelaient Peuples de la mer (Peuples étrangers de la mer¹ ou Peuples du Nord) des groupes de différents peuples venus attaquer sans succès à au moins deux reprises la région du [delta du Nil](#), sous les règnes de [Mérenptah](#) et de [Ramsès III](#), à la fin du [xiii^e siècle](#) et au début du [xiii^e siècle](#) avant notre ère, à la fin de l'[Âge du bronze](#) récent (période du [Nouvel Empire égyptien](#)) (ndlr)

13 Référence au voyage de Pierre Loti à travers le Sinaï intitulé « Le désert » (ndlr)

14 Voir la Bible et Abraham. (ndlr)

s'étendent les dunes côtières. Les villages changent d'aspect. Ce sont des maisons de pierre, à fenêtres larges, coiffées de toits de tuile : colonies juives où l'on sent une frénésie de culture. Des orangers hauts de 50 mètres... en fait des bois d'orangers touffus couverts de ces grosses oranges de Jaffa. A Lydda on prend contact avec la Terre Philistine, pays de collines incultes où tranchent les villages sionistes. Là on nous attache deux locomotives pour la grimpee à Jérusalem. C'est presque un chemin de fer de montagne. La cité de David était bien défendue du côté de la mer. C'était un vrai repaire de montagnards et la guerre Philistine ressemblait à un vaste rezzou. A l'ouest la colline de Gezer avec les fouilles anglaises. Puis c'est le pays de Samson, chef des « marches » philistines. Tout à coup on entre dans un défilé que surplombent de grandes falaises calcaires. Un vrai coupe gorge. De temps en temps la locomotive s'arrête pour boire. Pendant des heures on monte au fond de cette gorge, au milieu des myrtes, des lentisques, des genets en fleur. Il souffle un vent froid de montagne. Le train émerge enfin dans une banlieue de bicoques : c'est Jérusalem.

La caserne des bons Pères est peu sympathique. On habite des cellules de 4 pieds carrés, pas d'eau courante, nourriture de couvent abondante et de mauvaise qualité (j'ai déjà refusé deux fois la viande, le fromage, etc...). Mais c'est Jérusalem ! De la terrasse du toit on voit toute la ville de la porte de Damas à celle de Sion et cela rachète tout.

A peine arrivés, nous allons en procession au St Sépulcre. C'était une belle chose que ce chant du « Je suis chrétien » précédé du drapeau français au milieu de la population figée des infidèles. De grands diables d'anglais en uniforme kaki, les jambes nues, une badine à la main, circulaient flegmatiquement dans nos rangs. On les retrouvera partout et toujours errant avec leur grand casque colonial au milieu des cérémonies religieuses de tous les cultes. Ils reflètent l'impartialité incarnée : du mur des Pleurs au St Sépulcre c'est la même indifférence méprisante pour la pauvre tourbe humaine qu'ils canalisent.

Au St Sépulcre (qu'on atteint par une poterne de 2m de large au détour d'un souk) nous recevons la douche des premières déceptions malgré la vibrante adjuration du bon Père Olivier. Il rappelle la longue erreur des Croisés et leur joie sublime en apercevant le St Sépulcre alors en ruine. Hélas que n'est-il encore en ruine ! Peut-être alors on songerait que dans ce petit coin de terre notre Dieu est mort lentement, a été enterré puis est ressuscité. Mais vraiment comment évoquer cet immense laetare de Pâques devant l'édicule du St Sépulcre, sorte de catafalque crasseux au milieu de sa rotonde, entouré de lampions de couleur selon les sectes qui les allument, tout couvert de chromos franciscains ou coptes suspendus avec de vieilles ficelles... Nous explorons, car c'est une exploration, le dédale informe du St Sépulcre. Au chevet de l'édicule en question, une chapelle copte couverte de draperies barbares et gardée par un vieux moine café au lait. Derrière encore une porte de grange donne accès au sarcophage de Joseph d'Arimathie, le tout pour deux ou trois piastres selon le caprice du moine. Les Grecs possèdent l'ancienne nef qu'ils ont séparée de l'abside par une vieille grille peinte en vert et toute luisante. C'est entre cette grille et le Sépulcre que les Latins sont obligés de s'entasser pour célébrer leurs offices. Du balcon des Arméniens j'ai assisté hier à la messe du jeudi saint et cette concentration de chapes d'or, de dalmatiques éblouissantes est une joie pour les yeux. Seulement les Latins n'ont pas d'autel, alors ils installent en vitesse un autel démontable juste de la grandeur du Sépulcre. Hier la cérémonie était à peine finie qu'une nuée de franciscains s'est ruée sur cet autel : on arrache les lourds candélabres qu'on précipite dans des trappes appropriées, on enlève les nappes, les fioritures, lourdes plaques d'argent ciselées, etc. et l'autel se décompose en planchettes. Puis on rabat le tapis des Grecs et on leur livre le terrain.

Il y a un coin émouvant, c'est la crypte de Ste Hélène : c'est là qu'elle a retrouvé la croix ? C'est une vieille chapelle théodosienne typique mais en ruine parce que les sectes ne s'entendent

pas pour l'entretenir. Le jour y pénètre péniblement par des trappes donnant sur la cour aérienne des Abyssins. Il n'y a personne là et on peut presque s'y recueillir. A côté, sous une grille luisante de cire, un individu montre pour un piastre la colonne de la Flagellation...

J'arrive au Calvaire. C'est dérisoire. Au pied de l'estrade qui le supporte, une chapelle est creusée dans le rocher, au fond un moine montre la fente de la terre le soir de la mort de Jésus. Au-dessus cette même fente est cerclée de cuivre sous une plaque de marbre. Là repose Baudouin et Godefroy de Bouillon. On y voit aussi le crâne d'Adam qui a reparu le soir de vendredi saint par la fente susdite.

Hier je suis allé chez les Arméniens, guidé par une charmante jeune fille de cette secte. Ils détiennent une partie des galeries du premier étage. Il y a là une église qui s'ouvre sur l'abside du St Sépulcre et une bibliothèque. Un escalier indiscret mène au dortoir des moines dont les lits donnent sur par une large baie sur l'abside du St Sépulcre... Ils font là leur toilette si j'en juge par les bols crasseux par terre et ronflent consciencieusement à la clarté des lampions de la Résurrection. A côté leur réfectoire avec une cuisine primitive et sur le toit une terrasse pour rêver. L'un de ces moines, un être magnifique à longue cagoule de satin pointue sur l'occiput noire comme sa barbe, faisait des photos (avec un kodak dernier modèle) de la cérémonie latine qui se déroulait en bas.

Mais le plus beau, c'est le couvent des Abyssins. Je suis arrivé par hasard mercredi soir en traversant un sanctuaire copte aux boiseries magnifiques. De là un escalier étroit mène sur le toit-terrasse de Ste Hélène. C'est une sorte d'esplanade au milieu de laquelle surgit la coupole de la crypte. Les Abyssins y ont construit une sorte de village de pisé où ils habitent et qui est leur couvent. Ils ont façonné leurs coupoles de boue et peint tout cela en bleu comme dans leur pays. Un magnifique moine couleur chocolat à barbiche blanche me mène au trésor. C'est une mansarde parfumée d'encens. On foule des tapis profonds qui font rêver. Par terre le moine s'assied et vous fait manier des icônes et des vieux textes coptes pareils à des grimoires. On peut émerger de la cour par une sorte de tunnel qui donne dans une rue profane pleine d'enfants crasseux. Je n'ai pas encore trouvé d'issue à cette rue et je soupçonne qu'on est forcé de repasser par le couvent pour y accéder.

Tout cela d'ailleurs est dominé par l'énorme campanile de pierre blanche qui surmonte l'église protestante allemande élevée par le Kaiser.

Quelques portraits des pèlerins

Depuis le départ à Alexandrie d'Annie et de Julio Alvarez, je craignais de me trouver bien seul parmi le bétail des pèlerins. Je n'en ai guère connu en Egypte ayant surtout vécu avec les Peuch. J'ai reçu un mot charmant de Annie des Blanches Voiles : peut-être ferons-nous route ensemble au retour. Depuis lors j'ai inspecté de plus près l'étrange collection de vieilles bigotes qui m'entoure. Il y en a de facilement repérables telle la « Dame Jaune » dyspeptique qui fait campagne pour les manches longues et cette vieille fille de 70 ans qui revient de Rome, absolument idiote mais de toutes les excursions...

J'ai dîné ici auprès de deux jeunes filles avancées (en âge). Elles ont l'avantage d'être moins abruties. Un groupe inaccessible, c'est celui des « duchesses » : il y a là une dizaine de vieilles dames et de jeunes filles distantes et hautaines, voyageuses de 1^{ère} classe, définitivement inaccessibles. Et d'ailleurs je les comprends : il faut ici dresser l'escarpe contre les barbares ! Une seule s'est disjointe du groupe et m'a fait l'honneur de sa société hier : nous avons descendu le Cédron vers Josaphat. C'est une demoiselle Dullière d'Aunis, châtelaine de la Somme. D'ailleurs excellente fille et bien élevées.

Le Père Olivier est magnifique. Quel bon et brave homme plein d'allant : il parvient à faire vibrer ces vieilles défroques. Les abbés sont épatants. Je connais surtout un missionnaire diocésain de Paris, Père Rouzic, très jeune, très vif, un peu épris d'esprit. Il y a souvent avec lui un docteur, Thévenin, et sa fille de Paris, très bien.

Vous voyez qu'on s'en tire avec quelques perles dans la poussière. Je suis passé enfant de chœur en titre. Hier jeudi, j'ai servi la messe solennelle à grand renfort d'encensoir. On m'avait passé une soutane et un surplus et les gens m'ont dit que j'étais méconnaissable, c'est à dire très bien. J'ai reçu d'ailleurs au déjeuner les félicitations officielles du Père Olivier... !!! C'est bien la première fois d'ailleurs que j'encense le peuple. C'était d'ailleurs purement rituel car je réserve mon encens pour d'autres âmes moins larvaires.

J'oublie les Dubois, mère et fille. La fille est gentille. Elles furent mes compagnons de compartiment. Malheureusement ils fréquentent une demoiselle à l'accent de Bourgogne qui réalise le type de la bêtassee putride. Je l'ai dénommée « Poison ». J'oublie aussi le bon curé de Langrume (Calvados), un type celui-là, un peu bête mais si brave ! Quand il évoque le Tonnerre de Brest et s'emballe sur St Augustin, il n'y a pas plus magnifique.

Cénacle et procession du Jeudi Saint

Un soir après dîner, nous sommes partis, éclairés par des torches à l'acétylène, vers le Cénacle. C'est une mosquée mais le Kaiser a bâti tout auprès un chef d'œuvre de mauvais goût : c'est la Dormition de la Vierge, l'endroit où elle est morte. Le Cénacle, c'est la première station de cette soirée du Jeudi Saint, celle de l'Eucharistie. Dans cette salle ogivale du XII siècle transformée en mosquée, Jésus est venu ce soir là pour la dernière fois, là s'est accompli le mystère du don total.

Lentement on se relève et l'on part au clair de lune sur le sentier qui longe les remparts de Soliman. La ville bientôt disparaît derrière cette haute muraille. Nous restons seuls, murmurant le chapelet et heurtant les cailloux. C'est un merveilleux clair de lune. La vallée du Cédron est toute blanche et les myriades de tombeaux miroitent au penchant du vallon. Vers la mer Morte, le ciel est clair, d'un beau bleu qui vient se poser sur la ligne grise des monts Moab. Bientôt ce second plan disparaît : on plonge au fond du vallon, à l'ombre de la colline de l'Ascension. Le pont du Cédron, où l'on gagne une indulgence, est intenable tant le ruisseau est puant. Tout Jérusalem s'y déverse. Près de Gethsémani, on s'arrête et le Père Olivier lit l'évangile de la passion au clair de lune. De l'autre côté, les hautes murailles du Temple, crénelées d'étoiles et bleues de lune. Rien n'a changé ici depuis le soir de l'agonie. Jésus voyait le même horizon éclairé par la même lune, au même jour du mois. L'invocation du chapelet prend des allures tragiques quand on appelle la mère de Dieu en ce lieu où son fils a tant souffert.

Hélas il faut aller dans la bicoque des Franciscains. C'est une église de carton toute neuve, remplie d'une foule hurlante, un remue-ménage de foire. Dehors une grille cadennassée laisse voir un coin du jardin des oliviers. La nuit empêche de voir les patchs de fleurs si laids. Seuls subsistent les oliviers, de pauvres oliviers rabougris, bien malades et blancs de poussière, mais immobiles sous la lune, figés jusqu'à la moindre feuille, comme recueillis dans le souvenir.

Enfin la longue théorie remonte le Cédron vers une autre bicoque encore plus laide, bâtie par les Assomptionnistes sur la « Maison de Caïphe ». Cela c'est le dernier coup : un sermon soporifique servi dans une halle peinte au décalque. Ah si la porte n'avait pas été si loin, comme je serais allé revoir le clair de lune.

Papa, maman,

Je suis à Nazareth depuis 48 heures et n'ai pas encore trouvé le temps pour vous écrire. C'est moins notre activité qui est en cause que la chaleur accablante. Période de Kamsin, vent brûlant venu du désert qui monte de la plaine d'Esdreton et nous étouffe littéralement. Il fait 40° à l'ombre et pas mal de pèlerins sont au lit, abrutis.

Nous étions hier au Mt Carmel par une chaleur tuante. C'est une cime admirable mais le panorama était noyé dans la brume. Mer d'huile. De là j'ai frété deux autos avec des amis pour St Jean d'Acre où nous sommes arrivés à l'heure du muezzin. C'est une vieille cité charmante et grisonnante derrière ses remparts en ruines. On s'y perd dans la nuit des temps, des Pharaons aux Croisés, à Bonaparte. Il y a une mosquée touchante avec son minaret encadré de cyprès. C'est Djezzar, l'ennemi de Bonaparte, qui l'éleva. Passant au vieux quai, l'idée me vint d'une course en barque. Dans le soir tombant, ce fut un rêve d'Orient : les rumeurs des cafés maures installés dans les replis des remparts surplombant la mer nous parvenaient de loin. De grandes tartanes à l'ancre rappelaient le temps des phéniciens quand Acre était capitale de la mer. Dans la nuit nous rentrons. La plaine d'Esdreton est devenue toute fraîche et les immenses champs de blé parfument la campagne.

Ce matin, ce fut l'escalade prodigieuse du Thabor par une route affolante aux lacets vertigineux, entre les cactus et les térébinthes. J'ai servi la messe à l'autel des Croisés préservé au chevet de l'église moderne. La vue est magnifique, depuis le petit Hermon, Endor, le Mt Carmel jusqu'à Tibériade et Hattin où Saladin triompha des Croisés. C'est une fière montagne isolée au milieu des collines grises et des champs de blé.

Caïffa (Haïfa) traversée hier m'a paru une cité moderne, industrielle, triste et lépreuse avec ses citernes d'essence et ses usines. Face à St Jean d'Acre qui se meurt de vétusté, elle représente l'élément moderne et juif comme Tel Aviv en face de Jaffa.

Nazareth où nous sommes installés (et fort bien) chez les Franciscains est une ville bénie, comme Assise, toute sémillante sur sa colline plantée de cyprès. Dès l'aube les coqs y chantent à tue tête et c'est un beau concert quand on ne dort pas ! Le soir les hirondelles remplissent le ciel de petits cris et sans cesse les cloches sonnent, les cloches de tous les monastères... A l'arrivée, crevant de soif et désespérant d'obtenir quelque chose des Franciscains affolés, j'eus l'idée de rendre visite aux Sœurs de St Joseph, françaises celles-là, et vous n' imaginez pas l'empressement de la Supérieure à me servir du thé car la Sœur infirmière consultée avait défendu une boisson froide... n'est-ce pas délicieux ! Et restées si françaises sur cette terre d'exil : l'infirmière est là depuis 48 ans.

Mais comment vous dire le charme de cette ville ? Il n'est pas dans les basiliques assez laides des Franciscains (celle de l'Annonciation est horrible), il est dans une sorte de mixture des souvenirs évangéliques et de la vie actuelle. L'évangile de l'Enfance s'est déroulé ici : alors comme on n'en connaît rien, on invente tout. Et pour mieux connaître la vie de la Ste Famille dans ce petit coin sacré du monde, on observe les gens d'aujourd'hui et leurs moindres coutumes deviennent touchantes. Le crieur de nuit qui passe sonnant les heures, le marchand d'eau poussant sa mule avec un vieux cri qui a dû traverser les âges. Dans le jardin d'en face, une bonne sœur française (voir le drapeau qui flotte en haut de son couvent) béchotte son jardin. Un mariage arabe monte la ruelle en battant des mains au son du tambourin (le même que celui des Hébreux m'a dit un Père de St Etienne). Les troupeaux de chèvres noires entrent au moment où j'écris, suivis d'un grand bédouin, le bâton posé en travers sur la nuque. Comme le soir vient, les terrasses, les toits se garnissent de monde. Il y a là une vie lente, douce, très ancienne. On est venu, je ne sais comment, surprendre une minute dans son éternité. On en

conserve la nostalgie. Et sur tout cela, cet air de France, avec les coqs, les cloches et les bonnes sœurs : un petit air de chez nous qui fait qu'on adopte tout de suite Nazareth comme une patrie méconnue, comme on adopte Assise. Villes hors frontière, villes du cœur où l'on ne songe plus aux conventions passagères des politiques. Si bien que la police anglaise semble un non-sens ici !

Je connais encore bien peu la Galilée. C'est un pays de contrastes avec de grands champs de blé juifs au fond des vallées et sur les collines, et aussi d'âpres, sauvages montagnes couvertes de maquis où paissent les chèvres noires. La Samarie est plus verdoyante et pourtant moins cultivée. Des champs de foin remplis de fleurs comme en Transjordanie d'où émergent des collines désolées. Au fond des vallons, des villages entourés de grenadiers et de figuiers aux noms frémissant comme Béthel ou Beisan. Dans une de ces vallées, par un matin brûlant, nous abordons un bois d'oliviers au milieu duquel s'élèvent les colonnes inachevées du Puits de la Samaritaine. Dans la crypte, un vieux puits où dort une eau glacée et sa margelle usée où Jésus lui dit : « Si tu savais le don de Dieu... », il y a de ça 1900 ans. Tout près on entre à Naplouse au pied du sinistre Garézim, mont des Baals. Les Anglais y ont installé un excellent hôtel. Nous allons par un détour de ruelles déroutantes voir la fameuse synagogue des Samaritains. Un vieux rabbin à turban rouge, dépenaillé et solennel, nous ouvre une soupente garnie de tapis où s'ébaudit sa progéniture. Derrière un voile de soie bordé d'or, il va prendre le rouleau de la Thora samaritaine. Elle est enveloppée dans un long voile de broderies magnifique et déchiré. Au dessous deux cylindres de cuivre niellés d'argent, recouverts de dessins cabalistiques et, roulée à l'intérieur, la longue bande de parchemin du Pentateuque. D'un geste ample, il l'offre à nos regards. C'est un texte hébreu archaïque en très petits caractères. Il le fait remonter à Moïse... Après quoi il nous congédie et confie la mendicité à ses enfants. Ils sont 204 samaritains qui ont persévéré à travers les siècles depuis le temps de Sennachérib, fidèles à leur vieux grimoire qui fait toute leur religion. La ville d'ailleurs est bien drôle avec ses chrétiens de toutes nuances, ses arabes, ses bédouins, ses exilés circassiens comme en Transjordanie. Ce pays est un carrefour de races invraisemblable !

St Sépulcre

Je reviens du St Sépulcre... Je savais pourtant bien ce qui m'attendait, mais j'ai encore trouvé moyen d'être déconcerté, déçu, désolé. Quand on pénètre sous cette rotonde branlante épaulée de lourds madriers de fer, sombre et sinistre, luisante de crasse et de noir de fumée, on a l'âme figée. On a beau s'exciter, se battre les flancs, c'est une sécheresse désespérante qui empire à chaque pas. Au bout d'un long corridor, une sorte d'estrade accessible par une double rampe mène au Calvaire, au vrai Calvaire, celui que veulent évoquer tous nos crucifix de France plantés sur les hauteurs. Là c'est une basse voûte à l'équilibre douteux chargée de lampions. Un trou sous un autel où l'on se glisse à quatre pattes, c'est le point où fut fichée la croix. Tout auprès une fente cerclée d'or dans une plaque de marbre montre le lieu où la terre se crevassa le soir à la 9^{ème} heure. Toute cette scène prodigieuse où la Nature entière joue son rôle auprès de Dieu et des hommes est ravalée à ces détestables reliques, livrée à ces dérisoires attouchements d'une foule abrutie qui baise, rebaise et palpe. C'est pénible au dernier degré, grimaçant. Cela sonne faux comme le heurt du réel contre un beau rêve. Toute cette immense aventure de la Rédemption s'est déroulée sur terre, ici, sur ce rocher et nous n'avions pas encore réalisé ça. Cela se passait jusqu'ici dans les livres comme un système d'admirable ordonnance et voici que tout à coup on plante ces choses dans un coin du monde, un lieu où l'on peut marcher, chercher des traces, balayer, astiquer, allumer des bougies ou bailler : une sorte de profanation.

Ou bien c'est que nous n'avions pas compris combien ces choses au fond sont proches de nous, de la « famille », différentes d'un jeu d'esprit, enfoncées dans la vie, dans le réel. Peut-être alors on parvient à tout excuser, le pape qui passe en chantonnant, les bedeaux qui jouent aux dés près de la pierre de l'onction, les gros bedons qui se trémoussent pour toucher la terre de leur front ou s'insinuer dans la niche du calvaire. Comme c'est étrange que l'unique aventure de la Création se soit passée là et que les hommes n'aient rien trouvé de mieux pour en garder le souvenir. Le St Sépulcre tombe en ruine milieu des querelles de sectes. Découragés d'avance devant l'idée d'honorer convenablement un lieu pareil, on vivote. Les coupoles se fendent mais on astique les cuivres et les lampions brûlent plus que jamais.

Je ne peux pas vous dire l'espèce de désolation que j'éprouvais devant ce calvaire dérisoire. Je m'abritai dans un angle, les pèlerins, après leur baiser grotesque, étaient allés manger en vitesse. Je ne savais plus partir, je voulais avant de sortir maîtriser cette déroute. Malgré moi je songeai à la plénitude de joie que donne le Parthénon, à toute la beauté qu'il crée chaque jour sous le soleil... Non ! J'ai tort. Dans une immense jubilation, je me suis rué vers N.D. de France à travers les souks pour apprendre que le courrier ne portait pas de lettre de vous...

J'ai peur maintenant d'y retourner dans ce Temple étrange, compliqué, maléfique qui renferme de si grandes choses qu'aucun lieu du monde ne devrait les contenir. Certes elle est dure à ficher en terre cette croix divine, le ciel est à peine digne d'elle.

Je vais très bien. Je suis logé en cellule seul, vue sur le Mont de l'Ascension d'où s'élance un campanile italien. Nourriture suspecte mais bon accueil. Nuit dans le sable du désert et réveil dans les orangeries de Jaffa. Je vous quitte pour découvrir la cité de David. Aretz Israël, la terre bénie et maudite de Dieu, si lourde d'histoire humaine qu'on ose à peine y penser.

Jérusalem : Chemin de Croix, Procession de Nebé Moussa, visite d'Ain Karim et cérémonie de l'Ensevelissement du Christ

Hier vendredi saint, les chrétiens empêchés par une fête arabe ont dû reporter le chemin de croix au matin. Vers 11 heures, après avoir circulé dans plusieurs églises et coudoyé la foule dans les souks gorgés de monde (la population de la ville a doublé en deux jours), j'ai trouvé devant le Prétoire (1^{ère} station) une foule de pèlerins de tous pays, masse amorphe et surchauffée, presque fondante sur qui tombaient les quolibets des gamins perchés sur les toits et les regards noirs des femmes accroupies sur leurs terrasses. Deux ou trois arabes à cheval se sont donnés le plaisir de fendre ce peuple et de cabrer leurs chevaux parmi les chrétiens. Un détachement de scouts arabes, musique en tête, s'ouvre aussi un chemin à coup de canne : on a sans cesse ici l'impression de vivre sur une poudrière, impression de provisoire, presque d'impossible équilibre.

On s'ébranle par les rues au milieu des rires et des cris des arabes qui font plus de potin que jamais. On s'arrête tantôt en plein soleil tantôt (comme la station de Véronique) sous une voûte fraîche et puante. Il y a sûrement beaucoup d'émotion dans l'air mais elle est si difficile à capter au milieu de ce brouhaha, dans cette atmosphère de haine religieuse... On arrive, via les Abyssins, au St Sépulcre où ont lieu les 4 dernières stations et là encore la foule grouille, cette foule si sympathique du St Sépulcre, faune spéciale, sorte d'échantillonnage de toutes les races depuis la vieille bique aux yeux bleus d'Albion jusqu'aux grosses femmes en turban d'Arménie. Les femmes de Bethléem ont un hennin comme nos princesses d'antan, celles d'Hebron un voile de toile peinte sinistre. Il n'y a pas ici de femmes voilées ou de bédouines aux magnifiques châles à ramages. Ce sont des chrétiens de toutes les sectes et leurs visages sont parfois d'une beauté de statue antique.

A peine au dessert, nous nous précipitons vers la porte de Damas, moi et Mlles Dullières, Lecoq, Laporte et Chardon. Depuis 2 jours les Arabes se concentrent à Jérusalem. Il en vient d'Hébron, de Naplouse, de Bethléhem. Demain ils partent solennellement pour Jéricho : ce sont les fêtes de Nebi Moussa (Moïse) que les Arabes ont inventées pour faire pièce à notre Pâques. Aujourd'hui ce sont ceux d'Hébron, ennemis mortels des Hiérosolymites (il y a eu deux assassinats cette nuit). Ils sont arrivés le matin, après la prière de midi ils ont quitté la mosquée d'Omar. Au moment où à force de bakchich nous nous installons sur le mur de l'Hospice Autrichien, la tête de la procession débouche. La foule s'ouvre pour livrer passage à un premier bataillon de fous en tarbouch qui hurlent comme des possédés en scandant leurs paroles d'un hanchement sauvage. Au milieu d'eux, à califourchon sur un homme, une sorte de muezzin les excite en brandissant un sabre courbe qui étincelle. Ces deux individus, l'un sur l'autre, traversent la foule d'un bout de la rue à l'autre à toute vitesse, hurlant, jouant de l'épée jusqu'à exhaustion. Ils sont alors remplacés par deux autres volontaires. Voici une troupe d'enfants avec au milieu d'eux un gamin la bave aux lèvres, monté sur un autre et jouant de l'épée. Pendant ½ heure cet enfant tiendra le coup, changeant de monture mais toujours hurlant, toujours courant l'épée haute comme une bête traquée. Parfois une voix plus forte s'élève : le premier venu semble-t-il a droit de parler pourvu qu'il ait du coffre. Je ne sais ce que signifient ces proclamations, toujours est-il qu'on les écoute en silence, même on attend que la voix s'éteigne longuement comme celle d'un acteur. Après c'est une explosion de fureur renouvelée. Les bras se tendent, on s'écrase contre le chanteur : je désespère de donner une idée de la cohue...

Un intermède : deux escrimeurs s'avancent l'épée haute, un petit bouclier dans la main gauche. Et c'est un miroitement d'acier dans un bruit de ferraille. Cela aurait pu durer sans un remous qui sépare les combattants. Le chœur des bédouins a remplacé celui des arabes de la ville. Ils avancent presque en ordre, leurs longs voiles blancs sur les épaules tenu sur la tête par la double cordelière noire. Ils chantent d'une voix profonde et cuivrée avec un accent de foi qui contraste avec les hystériques du début. Puis ce sont les détachements de scouts arabes, l'air martial, disciplinés, avec leurs fanfares militaires. Vous ne pouvez pas imaginer le contraste, l'abîme qui sépare ces deux parties de la procession. D'un côté les vieux fanatiques à demi derviches, bourrés de Coran, de l'autre les jeunes arabes, disciplinés à l'Européenne, vêtus comme les scouts avec une musique occidentale. Ils sont très nombreux et défilent noblement, fanions en tête, très applaudis. Finalement quatre chevaux blancs portent les étendards du prophète et au milieu un cheval noir porte le grand mufti, jeune ascète à barbiche. On sort de là abruti. On entend encore au loin la psalmodie furieuse accompagnée de battements de mains : des déchaînements d'humanité comme nous n'en connaissons plus chez nous.

Je propose ensuite un tour au Garden Tomb. J'ai avec moi Miss Lecoq et sa tante. C'est un agréable jardin hors de la ville où on a trouvé une tombe qui pourrait être celle de Jésus. L'endroit est très émouvant parce que Ste Hélène¹⁵ n'y a pas bâti de basilique. On voit la porte du tombeau, le sarcophage. On peut imaginer toute la scène de la résurrection, l'arrivée de Pierre et Jean, la rencontre de Madeleine. Il est peu d'endroits où l'on se sente plus près du Christ. J'étais beaucoup plus ému qu'au St Sépulcre. Quant à l'authenticité ? C'est une longue histoire et je n'ai pas le temps.

15 Née vers l'an 249, dans la province romaine de Bithynie, au nord-ouest de l'Asie Mineure, au sein d'une famille modeste, Hélène devient la concubine de l'empereur Flavius Constantius, surnommé Chlore. Elle sera la mère de Constantin qui deviendra empereur à la suite de son père et proclamera le christianisme religion officielle de l'empire romain. Avec Constantin, Hélène devint la puissante protectrice des chrétiens, puisant largement dans le trésor impérial pour construire ou doter de nombreuses églises. (ndlr)

Après, à nous trois, nous frêtons une auto pour Ain Karim. C'est (vous souvenez vous de la conférence du P. Doncouer ?) l'endroit où vivaient Zacharie et Elizabeth, le lieu de la Visitation. On passe une colonie juive sur la route de Jaffa : belles maisons de pierre posées sur une rocaille sans espoir et l'on descend brusquement le versant occidental vers la Méditerranée qu'on devine dans le lointain. Dans un vallon, tout à coup un vrai village d'Ombrie avec ses cyprès, ses vignes et ses vieilles maisons tannées. Comme si la Ste Vierge avait voulu donner à ce lieu un aspect d'Italie, l'horizon des Madones. Sur la place j'avise un padre italien qui nous conduit au couvent de la Visitation. La Ste Vierge a suivi ce chemin de vieilles pierres, a bu à cette fontaine, l'unique du village. Elle a vu ce même horizon de cimes, de vallons déserts. En face les sœurs de Ratisbonne au-dessus de l'enclos des Grecs. Un vieux fratello, genre Assise, nous reçoit au seuil du Magnificat. C'est un lieu de calme et de recueillement avec de l'ombre et de grands arbres. Restes d'un sanctuaire de Ste Hélène. Quelque chose du charme d'Assise. Incroyables les contrastes de ce pays. Je bafouille de l'italien à l'ébahissement de mes compagnes qui m'ont entendu bredouiller en anglais et en allemand. Sur l'autre versant, le couvent de St Jean Baptiste sur le lieu de sa naissance ! Le bon père nous le fait visiter sous toutes ses coutures assez banales et pour finir nous offre un verre d'eau.

Retour crépusculaire à l'heure des grandes ombres sur les vieilles collines. Un rayon de soleil demeure sur le clocher de l'Ascension.

Après dîner, j'accompagne Miss Lecoq au St Sépulcre. C'est la découverte de ce jour, cette jeune fille. Assurément très distinguée mais avec une pointe de morgue et de préciosité. Je la détestais jusqu'à hier. Maintenant je la crois une perle. Peut-être est-elle moins hautaine que réservée. Au St Sépulcre la foule se rue. C'est la cérémonie extraordinaire de l'ensevelissement du Christ. Nous la surprenons dans sa 2^{ème} phase. Il est 8 heures. Elle a commencé à 7 heures et finira à 10h30. Le Patriarche a cloué un Christ articulé sur une croix dans la chapelle de Ste Madeleine. Il y a eu un sermon grec et un sermon allemand. A 8h30 la procession, précédée des chantres latins et d'une nuée d'enfants de chœur du Juvénat Franciscain, gravit le calvaire. Je m'installe sur un chapiteau d'où je bavarde avec un chantre. La croix est posée sur l'autel du calvaire. Sermon anglais puis sermon français. Alors une cérémonie horrible : on décloue le Christ avec d'énormes tenailles, on rabat ses bras, on le met dans un linceul. Puis on descend à la pierre de l'onction. On y étend le cadavre souillé de sang. Le patriarche verse des parfums, encense au chant tragique du miserere. Une théorie de prêtres en dalmatique de deuil, cierges éteints à la main, semble figée. Je me hâte de gagner l'enclos de mes amis arméniens qui occupent une sorte de loge sur le St Sépulcre. La police m'arrête mais le moine que je connais me laisse passer toujours suivi de la grande Lecoq. La haut un moine endormi sur un grabat en travers de l'autel nous offre une orange pourrie que nous jetons discrètement sur la foule d'en bas. On entend la voix des chantres qui s'approchent. Alors de notre perchoir c'est un spectacle unique. Le chœur débouche suivie des lévites et des prêtres. Puis le Patriarche avec crosse et mitre, encore des prêtres et à la fin, porté dans un linceul, le grand Christ mort. Le St Sépulcre est sinistre, éclairé par 4 énormes cierges. Il s'ouvre pour laisser passer le cortège. Encore un sermon arabe suivi d'un sermon espagnol... mais à ce coup nous disons bonsoir à nos amis arméniens et regagnons la boîte.

La fête du Feu et le désert de la Quarantaine

J'ai assisté hier à un spectacle extraordinaire. En rentrant du séminaire melkite des Pères Blancs où nous avons déjeuné, je suis allé au St Sépulcre avec Mlle Lecoq. C'était le samedi Saint des grecs. L'église est comble depuis l'aube. Il paraît même que les fidèles peuvent y

coucher. Dans le déambulatoire des femmes accroupies, entremêlées d'enfants en loques, occupées à les allaiter, les nettoyer. Dans les coins des immondices. De ci de là des bébés congestionnés par l'air fétide ont des convulsions. On piétine des genoux, des pieds, des épluchures : pire qu'un marché ! Dans la nef du Sépulcre, inaccessible, protégée par un rempart de gens comprimés les uns sur les autres, on entend des claquements de mains cadencés : ce sont les Grecs qui poussent des incantations pour décider l'Éternel à envoyer le feu nouveau. Nous nous glissons dans la nef des Grecs dans un air lourd de sueur et de gaz carbonique. Les gens ont des bottes de cierges qui leur fondent dans les doigts. Ils attendent l'étincelle sacrée. Les Anglais, en culotte, jambes nues, circulent paisiblement dans la cohue. Vers le Sépulcre, les Grecs continuent de hurler en cadence je ne sais quel chant magique qui prend à la longue des allures diaboliques. Le gouverneur, Lord Simons, arrive et s'installe sur l'estrade comme au théâtre parmi les courbettes de ses invités. Prêt à m'évanouir de chaud, j'entraîne mon élégante compagne et nous allons sortir lorsque j'avise une porte basse où j'entre. Voici un escalier et j'aborde dans une galerie où après bien des manières, subjugué par mes saluts en grec, un pope m'ouvre une grille qui donne à pic sur la nef. Là une douzaine de grandes biques anglaises, rouges de plaisir, observent la foule des fanatiques qui vocifèrent et s'écrasent en bas.

Une procession, porteurs de bannières et popes suivis du patriarche, se rend sur le coup de midi au St Sépulcre. Il se fait un silence relatif et à midi 30 tout à coup les cloches sonnent à toute volée. Les applaudissements, les hurlements éclatent : une étincelle a jailli par un trou du St Sépulcre, captée par mille bougies tendues à bout de bras. Une ruée. Dehors la foule trépigne. Tout à coup, comme poussés par un vent de tempête, les porteurs de bannières rentrent en courant dans l'iconostase. L'un d'eux s'étale. Derrière, soutenu par deux soldats anglais, précédé par quatre autres, à fond de train, échevelé, ayant perdu sa tiare d'or, le patriarche se rue à travers la nef une torche à la main. Les gens se jettent sur lui, s'accrochent à sa chape, lui flanquent leurs cierges en pleine figure pour obtenir un peu du feu sacré. Dans la nef, du haut des galeries, les gens laissent courir des ficelles avec des bougies au bout pour se les faire allumer en bas. Alors c'est une féerie : la nef noire s'illumine comme par enchantement dans un crépitement de bougies. Les icônes pleines d'ombre se révèlent tout à coup, des lueurs passent sur les boiseries dorées, les flammes en aigrettes d'or montent un peu partout. A chaque lucarne brille une bougie. Les femmes absolument folles se brûlent le visage avec le feu sacré. Il en est qui caressent les joues de leurs enfants terrorisés. Dans la rue, des scènes touchantes : de pauvres vieilles transportent précieusement leur petite bougie chez elles en préservant la flamme. Sur les pas de leurs portes, d'autres arrêtent les passants et leur demandent un peu de feu. C'est littéralement l'adoration du feu ! Pour eux, c'est une flamme miraculeuse. En fait elle s'allume au fond du Sépulcre et pour un sceptique c'est une farce grimaçante que jouent ces prêtres. Il faut avoir vu ça pour imaginer ce que peut être le fanatisme d'une foule. Avant la guerre, un bateau attendait sous pression à Jaffa pour porter le feu du ciel en Russie...

Avant hier j'ai fait une folie. Avec 6 abbés, 3 guides et 10 mulets je suis allé au monastère de St Sabas au fond du désert de la Quarantaine¹⁶, dans cette vallée de feu brûlée par le soleil où les

¹⁶ Le désert de la Quarantaine est celui où Jésus se retira après avoir reçu le baptême de Jean, son précurseur. Il est situé dans les montagnes de Jéricho, à environ une lieue de cette ville et vers la rive occidentale du Jourdain, à l'orient de Jérusalem. Au nord de ce désert est une montagne, une des plus élevées de ce côté, et nommée montagne de la Quarantaine; il y a quelques grottes dans cette montagne, et c'est dans l'une d'elles que Jésus-Christ accomplit son jeûne de quarante jours et de quarante nuits. (ndlr)

juifs envoyaient paître le bouc émissaire¹⁷. Nous sommes partis avec nos provisions, très gais, à 9 heures. Descendus au fil du Cédron parmi les artichauts et les caroubiers. Puis on s'enfonce dans un vallon dénudé où l'on chemine dans le lit desséché d'un ouadi durant 3 heures sous un soleil en folie. Rencontré un puits avec un berger et des chèvres. Puis 2 campements de bédouins annoncés de loin par les aboiements des chiens. Les femmes nous regardent de loin, les enfants crient l'éternel bakchich et les hommes sur leurs chevaux nous observent du haut des crêtes. Il y a 10 ans nous aurions été massacrés ou dépouillés, mais les Anglais font régner la terreur. On passe. L'ouadi, ces derniers jours, a emporté le chemin : on est obligé de descendre de mule et de frapper la bête à grands coups pour la décider à se risquer sur les dalles glissantes usées par l'eau. Autour d'une citerne, tout un peuple de cigognes assises majestueusement sur la margelle nous regardent de loin et s'enfuient avec de grands battements d'aile.

On entre dans un canyon surchauffé. En face dans la falaise, des cavernes jadis remplies d'anachorètes du temps de Jérôme et après, au temps d'Euthyme et de St Sabas, il y avait jusqu'à 14.000 solitaires, ce qui devait gêner leur goût de solitude... ! la mode... ! Dans un coin de la gorge, accroché à la falaise, voici le monastère. On sonne à notre approche. Un moine que je salue en grec nous accueille en souriant. Il nous mène dans une superbe salle passée au lait de chaux, fraîche, bordée de larges sofas où nous nous étendons voluptueusement, abrutis de chaleur. Mon mulet avait trébuché et j'avais passé par-dessus sa tête. Ensuite, piqué par je ne sais quelle mouche, il s'était couché et roulé dans la poussière au grand dam de mon kodak attaché à la selle. Pour moi, j'avais eu le temps de sauter...

Donc voici de l'eau fraîche, les victuailles emportées de Jérusalem et d'épaisses plaisanteries de séminaire sur les bédouins dont nous redoutions un retour des audaces. Nous craignons surtout de rentrer en ville tout nus (pour moi, j'avais laissé mes sous à Jérusalem). Le moine nous regardait avec mépris manger du jambon un vendredi saint, mais il ne nous servit pas moins un délicieux café. J'eus la joie de m'agenouiller sur la tombe de St Jean Damascène dont j'ai lu à maman le charmant roman de Barlaam et Josaphat.

Le couvent contient 32 moines abrutis de sous-nutrition et de chaleur. Ils détiennent un mélange de chromos et d'icônes splendides mais ont perdu leur bibliothèque. Et pourtant ce monastère était célébré jadis. Des savants y ont travaillé dans la débâcle byzantine, des anachorètes dans le creux des rochers y ont adressé de prodigieuses adorations vers Dieu.

Le soir nous rentrons à Jérusalem éreintés... et très joyeux.

Mon groupe pour la Syrie est constitué par Mme Ackenberger, femme d'un colon tunisien, et Mlle Lecoq sa nièce.

Annie l'Alexandrine m'écrit une lettre charmante. Malheureusement elle ne pourra revenir par le Théophile.

J'ai reçu quatre lettres de vous. Merci.

Je vous embrasse.

Tripoli (première étape en Syrie)

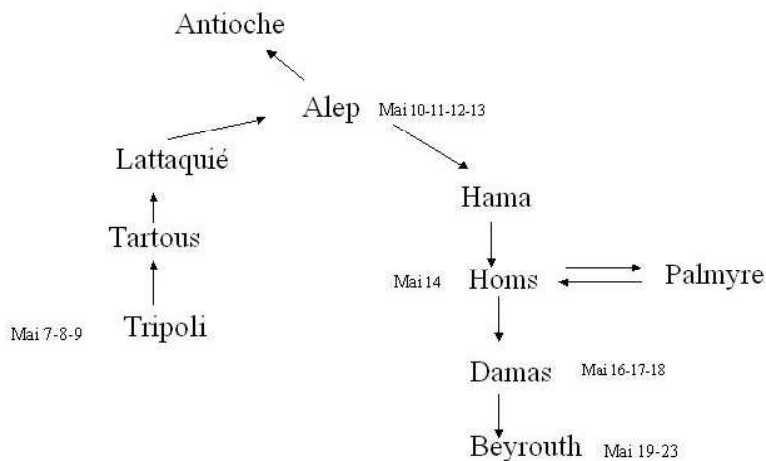
Papa, maman,

¹⁷ Dieu demande à Moïse de faire porter les péchés de l'homme par un bouc. Le prêtre pose alors les mains sur le bouc, et le charge par là, symboliquement de tous les péchés. Puis le prêtre envoie l'animal dans le désert pour les porter à Azazel. (ndlr)

Un contre temps : les personnes qui devaient m'accompagner en Syrie n'ont pas trouvé de place dans le bateau du 23 et sont partis hier soir les larmes aux yeux. Moi aussi j'étais navré et vraiment déçu car je le faisais fête de ce voyage à trois. Me voilà donc seul à Tripoli ! Eh bien je me suis déjà pas mal débrouillé ! J'ai réservé pour demain une auto pour les Cèdres à 100frs pour moi tout seul... puis forcément. Une orangeade au Casino très chic de l'endroit enfin visite nocturne des vieux quartiers.

Pendant ce temps le Providence vogue vers Rhodes : j'avais une sorte de nostalgie en le voyant partir vers la France avec tous mes compagnons... J'ai vu le Père Dupré à Beyrouth. Très gentil, il m'a fait fonctionner ses appareils et fait visiter son laboratoire. Vu Débané et diné avec lui dans son appartement : soirée charmante de causeries sur le temps de Jean Bart. Trouvé vos lettres à Beyrouth et obtenu heureusement une place sur le Théophile pour le 23 mai. Débané m'a invité à Saïda pour mon retour à Beyrouth. Je vais d'abord visiter le nord.

Voilà le plan général :



La vie ici n'est pas chère et les autos sont bon marché : je ne pense pas dépenser plus de 1500frs en tout.

Visité aujourd'hui Byblos (trop vite) et le Krak des Chevaliers, une vision épique, cadre à la Walter Scott à faire rêver.

De Tripoli : Balade dans la forêt des Cèdres de Dieu au Mt Liban

Je reviens des Cèdres... C'est une course magnifique qui vaut presque tout le voyage de Palestine. J'ai foulé la neige du Liban et respiré l'odeur des grands arbres.

A l'aube on toque à ma porte : c'est le garagiste qui me prévient que l'auto m'attend. Il était 5 heures ! Avalé un sandwich en vitesse et en route dans le petit matin à travers les bois d'oliviers et les vignes. C'est une vieille Ford avec un chauffeur brave type et dégourdi et en plus le garagiste qui a voulu s'offrir une excursion à l'œil. Lui parle anglais et me rendra grand service. La route exécration monte vers les villages maronites étagés au-dessus de Tripoli et dont on voit d'en bas les toits rouges dans la verdure. Premier arrêt dans un hameau perdu. Le garagiste, fort bel homme, a des maîtresses réparties dans la banlieue et, mon dieu, je lui accorde 10 minutes d'arrêt. D'ailleurs il m'invite : c'est une petite maison dans les vignes avec un toit plat et des

fenêtres d'ogive. Dedans une vieille femme toute brave et la personne ne question, merveilleuse jeune fille aux grands yeux noirs qui nous offre de l'eau dans une gargoulette et s'offre de m'accompagner à Paris. Il y a aussi un pauvre sergent français qui me tend la main, tout ému de voir là un compatriote. Il fait travailler une équipe de téléphonistes militaires. Plus haut encore, dominant un précipice, c'est Hasroum. Pendant la visite rituelle du garagiste, je fais un tour de la ville et suis sous le charme : partout des eaux courantes, maisons dans des vergers d'amandiers, grenadiers, figuiers. Il y a un air frais de montagne et surtout, tout autour, le cirque prestigieux des montagnes bleues, couvertes de neige, toutes proches maintenant. Une population très paisible, très civilisée, autour de son église maronite : on se sent en pays de connaissance. Le garagiste m'invite encore et cette fois c'est une jeune femme très élégante qui nous offre le café : il fut le bienvenu ! Pensionnaire des sœurs jadis, elle parle le plus pur français.

Après c'est l'escalade ! La route prend des allures de cabri, contourne le précipice de la Qadisha et grimpe d'arête en arête. Tout au fond, un torrent bleu de glacier avec de petites maisons tapies à l'ombre des falaises, au milieu des foins. Dans la falaise, de part et d'autre, on voit des cavernes d'anachorètes et des couvents maronites accrochés sur l'abîme. C'est la Sainte Vallée, c'est là que les pieux maronites se retirèrent au XIII^e pour fuir les persécutions. Vallée encore sacrée : le patriarche y séjourne l'été.

Au-dessous de nous le défilé s'élargit et du haut d'une dernière arête, on voit s'ouvrir un cirque immense dominé par les névés du Liban. Temps splendide, la neige éblouit dans le ciel bleu. Partout, au milieu de terrasses verdoyantes, sur des éperons de roche, de petits villages. On songe au paysage de Lauterbrunnen vu de la Schleidegg.

Et maintenant la route contourne le cirque lentement, fouettée par les cascades, attirée tantôt en haut, tantôt en bas par les villages. On atteint Becharré qui fait face à Hasroum de l'autre côté du précipice. C'est de là que s'élance la piste des Cèdres, petite corniche folle qui grimpe en dessus du cirque vers des falaises dénudées puis au-delà dans un no man's land de haute montagne, désolé sous le ciel bleu. C'est alors que paraissent les Cèdres. Ils sont comme une touffe d'arbres dans ce paysage nu qui semble proscrire la végétation. Ils semblent posés là contre tout bon sens, au seuil de la neige du printemps, dans la rocaille grise où seuls poussent des crocus et des pervenches. Et c'est décevant au premier abord ce pauvre bois sacré, entouré d'une vague muraille, suprême vestige des grandes forêts antiques. On entre par une poterne et tout de suite on est saisi : l'ombre tout à coup, des chants d'oiseaux, de la mousse et les troncs géants. Et surtout cette odeur pénétrante, profonde, pure comme la montagne : l'odeur du cèdre ! On en garde la nostalgie. Sur un tertre, une église maronite sans caractère, une charmante fontaine sous les arbres et vers l'est l'énorme tronc qui porte le nom de Lamartine et de Julia. C'est un arbre millénaire aux formes étranges, tourmentées. Il est aussi vert que ses jeunes compagnons et portera encore pendant des siècles le nom de son poète¹⁸.

Les anges, le silence et la nuit écoutaient

Ce grand chœur végétal et les cèdres chantaient :

Saint, saint, saint le Seigneur qu'adore la colline...

J'erre bêtement sur le tapis de mousse, écoutant cette antique voix qui monte du Liban vers Dieu. Le vent passe très doucement, comme s'il craignait de frôler la lyre vénérable. Mais les oiseaux partout s'égosillent et c'est un étrange contraste : le babil pimpant des éphémères parmi

18 Parmi les arbres remarquables de la forêt, on trouve le Cèdre de Lamartine sur le tronc duquel une plaque commémorative a été posée en souvenir du passage dans la région du poète Lamartine en 1832. Foudroyé en 1992, cet arbre a été transformé par l'artiste libanais Rudy Rahmé en une sculpture « naturelle » dévoilée en 1996.

ces choses immuables. J'essaie de faire l'ascension du Qurnat d'où l'on voit Baalbek, mais j'ai des souliers percés et la neige m'arrête. Je reviens aux cèdres, près de la fontaine. Il fait bon.

Au retour visite d'une caverne à stalactites de la Qadisha. On entre pieds nus dans l'eau glacée. A 100 mètres sous terre, c'est une merveilleuse vision cristalline éclairée par la torche douteuse de mon guide. Ehden est un joli village au seuil des verdure où nous arrêtons pour déjeuner. Il fait froid mais c'est une fraîcheur de montagne très saine. On nous apporte des galettes plates qu'on plie comme des serviettes et qu'on pose près de nous : c'est du pain. Cela sert de cuillère. On en déchire un bout et on en forme un godet comestible. Avec ça on puise dans un plat une sorte de sauce, mélange de pois, lait, farine, le tout pilé avec soin et complété avec du poivre, poivrons, huile et toutes les herbes de la St Jean et ça s'appelle quelque chose comme Hummus kon Thâini. Il y a de l'eau excellente, du sel et sans arrêt un garçon apporte des baguettes sur lesquelles sont enfilés des bouts de viande grillée qu'on engloutit avec voracité. Arrosez-le tout d'une orange et avouez que ma gastralgie est un mythe ! Inutile de dire que la fourchette est ignorée !

Et puis c'est le retour, la lente descente sinueuse par Zghorta et tous les villages maronites. En face la mer et la plaine de Tripoli qu'on domine de 1000 mètres. Je suis ravi de mon excursion.

Demain je pars par l'autobus pour Tartous. Puis je me ferai transporter en auto à Lattaquié pour la nuit. Après demain j'arrive à Alep où je séjournerai 4 à 5 jours avant de prendre le chemin du retour par Homs et Damas. Je me suis remis de ma petite émotion d'hier : après l'intense vie de société du pèlerinage, ma solitude me faisait l'effet d'un abandon.

Visite de Tripoli

En vitesse au moment de quitter Tripoli pour la merveilleuse Tortose des Chevaliers.

Tripoli est jolie comme tout. Je suis ravi de mon tour d'hier soir en ville. Cette ville est bâtie à 3 km de la mer dans une oasis de vergers et s'appuie sur une colline où Raymond de St Gilles éleva un prodigieux château fort aux courtines couleur de rouille. On y monte par des ruelles charmantes entre les jardins et les vieilles maisons qui rappellent les villes françaises du Moyen Âge. Seulement au détour d'une rue, on découvre des minarets isolés qui se haussent dans le ciel d'Orient. Le château où rêvait Mélissende est une ruine où dansent les herbes folles. Il servait de prison au temps des Turcs. la France poétique et négligente l'abandonne à son destin... De la haute terrasse où Mélissende venait le soir écouter les harpeurs, on découvre les neiges du Liban, des cascades et des villages maronites sur les pentes, enfin tous les vergers et les bois d'oliviers à 5 lieues à la ronde. Et vers la mer c'est El Mina où justement un paquebot fait escale. El Mina où la princesse de Tripoli vit venir un jour la nef blanche de Joffroy Rudel¹⁹. Et tandis que mon guide sarrasin marmonne une chanson barbare, je m'attarde parmi tous ces souvenirs des Croisades qui meurent ici lentement. Vers le nord la courtine du château tombe à pic dans les flots de la Qadisha. La sainte rivière descend du Liban dans une étroite vallée qu'elle remplit de son murmure. Des maisons s'accrochent aux pentes dans la verdure et comme c'est le soir et que les gens d'ici ont l'âme poétique, les terrasses et les jardins se peuplent de femmes accroupies, immobiles, qui échangent un mot toutes les 5 minutes. Au sortir de la ville bruyante, cette banlieue est pleine de charme. Je longe la rivière et sur mon passage peureusement les femmes laissent tomber leur voile noir avec des rires étouffés.

¹⁹ Pièce d'Edmond Rostand « La princesse lointaine »

J'atteins une dervicherie toute seule au bord de l'eau, toute bulbeuse de coupoles blanches. Un vieux derviche m'invite. Ses compères fument paisiblement sur la terrasse où surgit un jet d'eau. Dans un style de guinguette de bord de l'eau se tient la salle de danse des derviches. Elle manque de cirage et le parquet est usé par leurs ébats. Pour l'instant tout cela est délicieusement muet, abandonné. La colline en face est toute rouge de soleil et se reflète dans l'eau. On s'attarde à ce reflet comme la seule chose vivante et l'on s'en va soulagé de 2 piastres.

En descendant la rivière on entre en ville sans s'en douter : la verdure s'accroche aux murs des bicoques en longs festons de capillaires et de mousses. Les égouts suintent et on les laisse faire : cela habille les murs de fleurs. Au milieu coule un ruisseau douteux. Un pont sur la Qadischa : Florence en plus petit ! Les maisons s'encorbellement sur l'eau à qui mieux mieux, des entassements de bicoques d'où surgissent des cyprès ou un palmier. Au fond le pont bordé de maisons qui rappelle le Ponte Vecchio.

Je m'arrête longtemps à regarder les passants. Cheiks à longue barbe, ridiculement perchés sur leurs petits ânes, les jambes ballantes, chameaux lents et dédaigneux dans un ruminement éternel et lippu, mendiants pleurnichards, gros marchands en turban blanc avec une torsade dorée, imams en tarbouch rouge entouré d'un ruban blanc et les fantômes noirs des femmes dont on reconnaît la condition aux souliers et à la finesse des mains. C'est un trafic perpétuel, bruyant et coloré.

Après le pont, s'ouvre une rue étroite, pleine de cris d'enfants, bordée de belles maisons aux façades sculptées. Puis c'est un nouveau dédale de voûtes suintantes et crasseuses et l'on atteint le Ponte Vecchio. De la fenêtre d'un coiffeur dont la boutique domine l'eau au centre du pont, je regarde l'enfilade des maisons au bord de l'eau.

Et les mosquées aussi... construites sur les vestiges des églises romanes. On est tout surpris dans la cour des ablutions d'apercevoir une fenêtre à meneaux, la lancette d'une ogive, un chapiteau du plus pur style français. En pleine banlieue près d'un cimetière peuplé de cactus, à la mosquée Taylan j'ai trouvé des chapiteaux byzantins sous des coupoles arabes. Elle bien jolie d'ailleurs cette mosquée abandonnée, toute badigeonnée au lait de chaux, si blanche et nette dans le ciel bleu. Elle a un de ces minarets d'ici qui ne ressemble ni à la lancette de Stamboul ni au bulbe d'Égypte : on dirait un fin parasol ouvert au-dessus de la tour. Souvent c'est un toit en bois qui abrite la terrasse du muezzin.

Je pars tout à l'heure en excellente santé pour Tortose et Lattaquié.

Lattaquié

Me voici enfin dans la capitale Alaouite (ceux-ci n'y sont d'ailleurs que 140...). Hôtel très bien mais cher. J'ai découvert un restaurant français bon marché tenu par une Jurassienne, Mme Pompon. Il sert de cercle militaire et c'est très sympa : je vais y aller dîner.

Visité aujourd'hui Tartous, l'ancienne Tortose des Croisés. Parti à 9h30 par l'autobus, arrivé à 11h30. La ville est bâtie dans le château fort des Templiers. Il y a une ruelle dans la salle capitulaire, au-dessus des maisons sans toit s'élancent des bouquets d'ogives ciselés du plus pur XIII^e... Le donjon écréte domine la mer. Ses caves sont des écuries et les égouts sortent par la poterne de la mer par où s'enfuirent les derniers chevaliers... La chapelle sert aussi de maison mais la voûte s'est maintenue intacte, noircie de fumée et de crasse. Les rues sont des dédales, elles traversent les courtines sous de lourdes arcades, descendent dans les fossés, escaladent les chemins de ronde. Le Moyen Âge français subsiste ici, on le revit bien plus qu'à St Jean d'Acre : les oripeaux arabes ne parviennent pas à masquer l'empreinte des hommes de chez nous. Et puis il y a la cathédrale ! Quelle surprise dans ce pays perdu de rencontrer une cathédrale toute

française de transition romano-ogivale ! Les arabes ont perché en vain un minaret sur la voûte : c'est bien une lourde cathédrale de ville frontière, ceinte de tours épaisses avec une merveilleuse façade où s'ouvrent trois fenêtres ogivales et un beau porche dont les barbares ont gratté les sculptures. L'intérieur est saisissant : les vieilles pierres volcaniques, sorte de tuf brun, ont des teintes chaudes, vibrantes qui font oublier leur nudité et les fenêtres sans vitraux. Les piliers sont entourés de colonnettes, d'acanthes lourdes surmontées de figures barbares ou de chapiteaux romans avec des entrelacs de feuilles pleins de finesse et d'élégance. Cette cathédrale, on y venait en pèlerinage de la Chrétienté toute entière pour voir la Vierge peinte par Luc... Aussi jusqu'au dernier moment, Tortose a résisté aux arabes. Forcés de fuir, les Templiers s'accrochaient encore au large dans cet îlot de Rouad dont on voit briller les mosquées.

Je déjeune très mal dans la gargote du pays où je rencontre deux jeunes gens licenciés et détachés (à titre du service militaire) comme professeurs au collège ! Puis je retourne encore dans cette vieille cité qui dit tant de choses aux cœurs français.

Une auto me ramène pour 15frs en compagnie de trois dames aux doigts peints et aux grands yeux cernés de kohl. Au passage je salue du haut d'une colline la forteresse de Morgat, pareille au Haut-Koenigsbourg avec ses courtines superposées et son donjon crénelé.

Lattaquié est une cité très sympa. Au sortir de Tartous, elle semble une capitale d'Occident : maisons neuves, rues droites ; femmes pas voilées et même passablement émancipées...

Au port, étroit et fermé par un môle antique d'où l'on voit gisant en mer un amoncellement de colonnes de granit, j'assiste au retour de la pêche. Le soir est magnifique.

Mais l'heure est venue : je vous quitte pour aller chez Mme Pompon.

En route pour Antioche

Changement de programme : me voici à Antioche. Mais n'anticipons pas. Réveil ce matin à Lattaquié face à la mer : ma chambre donnait à pic sur la mer ! Temps radieux. Au saut du lit je vais reconnaître la nécropole de Laodicée et de loin je salue Ras Shamra où fouille le seigneur Schiffer. Là dessus un bon petit déjeuner lesté de deux œufs et je vais frapper au sérail (l'hôtel de ville) pour visiter le musée. Vu avec componction la hideuse statuette au pagne d'or qui fait les délices de Cuinet. Reconnu deux vases d'or style crétois et plusieurs vases mycéniens. Ces politesses faites à l'archéologie, je fonce dans les souks entre bourricots et gamins en loques. Au sommet de la ville est une jolie mosquée blanche dans un cimetière planté de cactus et d'oliviers. De là on voit la ville entière au milieu des jardins, des champs de tabac et des vignes. Plus haut encore, vers la mer, c'est l'acropole de Laodicée. Je m'y achemine en côtoyant les huit colonnes du temple d'Adonis et le majestueux Tétrapyle de la cité romaine. Tout cela noyé dans les bicoques en ruine. Encore un cimetière dans les cactus en fleurs. Sous un caroubier géant, la coupole d'un marabout et sur la coupole un vieux sage allongé regardant ses trois chèvres noires.

Sur l'acropole une guinguette où je m'installe face au large et à la brise de mer avec un arak de 5 piastres et des amandes grillées. Il fait si bon là haut. D'un côté la ville toute blanche sur une mer d'un bleu inexprimable, de l'autre la côte plate vers Tartous avec sa plage infinie. A l'horizon le Djebel Nosäiri, la chaîne des Alaouites qui nous sépare de la vallée de l'Oronte : montagnes toutes bleues, presque célestes. Et tout à coup je réalise ce qu'est ce nuage blanc suspendu sur l'horizon du sud, en pleine mer semble-t-il : c'est la cime neigeuse du Liban qui miroite et paraît planer dans le ciel. Comme Beyrouth est loin déjà et la neige des cèdres... Je

restai là longtemps, ébloui de clarté. Chez nous, la mer n'est pas d'un pareil bleu, si pur, presque violet au large et son dégradant en teintes de turquoise vers l'embouchure du Nark el Kebir.

C'est en déjeunant chez Mme Pompon que j'appris que j'allais faire une bêtise : la route d'Alep est sans intérêt tandis que celle d'Antioche... ! C'est une route nouvelle, pas indiquée dans le guide. Je bondis de table, vais à l'Auto routière me faire rembourser mon billet, fonce sur le garage où l'on m'explique que je suis le seul client... De 5 livres je baise à 3 (=60frs). Il est entendu que s'il y a des gens sur la route, on les charge et je partage avec le chauffeur ce qu'ils paieront.

C'est une route magnifique et vraiment si je ne craignais pas de lasser, je ne cesserais pas dans mes lettres de crier mon enthousiasme : ce voyage de Syrie vaut 36 pèlerinages à Jérusalem !

Après avoir longé Ras Shamra, on s'engage en pleine montagne. Les vallées se resserrent, on entend les cascades. Voici les forêts de sapins. La route monte rudement, dominant les vallons d'alentour. De temps en temps, la mer entre deux cimes. C'est une vraie petite Suisse, un pays de prés et de bois avec des chalets tapis sous des marronniers géants. Jamais vu encore en Orient un paysage plus humain ! A chaque instant on voudrait stopper pour apprendre à l'ombre d'un ruisseau la douceur de vivre. Il y a des fleurs partout, des bruyères toutes roses, les châtaignés jettent leur parfum, prélude agreste pour Antioche !

Un sergent paraît sur la route : on le charge avec armes et bagages et je lui extorque 2 livres : une pour moi et une pour le chauffeur. Bonne affaire, mon âme exulte ! Et justement au rebord d'un plateau, devant un immense paysage, un groupe de bergers font la fête. L'un d'eux danse au son du tambourin et de la double flûte... quand je me disais que Virgile n'était pas loin !

La montagne continue, Djebel Aqra, Mt Cassius. On passe un col, le soleil baisse. Et puis c'est subitement dans le lointain la plaine de l'Oronte, le grand lac El Amq pareil à un mirage au milieu d'une verdure lointaine à la Claude Gellée, toute frisée de soleil.

La route s'enfonce dans une gorge et c'est la révélation d'Antioche ! D'abord au sortir du défilé, c'est Beit el Ma, l'antique Daphnée. Je fais stopper sous un prétexte quelconque et me rue sous les marronniers et les mûriers vers la fontaine illustre où la petite Daphnée devint laurier pour échapper à Apollon. Il n'y a plus de temple mais la source est là : elle surgit à gros bouillons comme la fontaine du Vaucluse, belle, pure et si fraîche. Sous les ombrages au bord de l'eau, de vagues cafés arabes, un vieux moulin qui gémit et, comme fond de tableau, les jardins de l'Oronte. La route désormais file entre les jardins, la verdure gicle de partout, luxuriante, presque fiévreuse. Et partout des gens, groupés par familles, pic niquant à l'ombre sous les treilles, sous les figuiers : c'est vendredi. Déjà au temps passé, les gens d'Antioche avaient le goût de la nature et du farniente, leur nature est si gracieuse ! Apollonios leur disait : *Ó gens stupides toujours assis au bord de votre Oronte comme du gibier d'eau au lieu de faire de la philosophie...* C'est à croire qu'ils n'ont pas changé !

Je suis sous le charme d'Antioche. C'est peut-être le plus joli coin du monde que je connaisse. Je pestais d'avoir perdu la clef de ma valise, mais dès que je fus dehors l'air m'a paru si léger, spirituel, gai, que j'ai souri !

Au sommet du Silpius, j'apercevais la citadelle antique. Là bas cette porte où St Pierre réunissait les premiers chrétiens, grotte sacrée entre toutes où s'est, peut-on dire, forgé le Christianisme. Il ne reste rien de cette ville merveilleuse, rien que l'enceinte pour mieux en faire sentir le vide et l'immensité. Mais la petite bourgade arabe a bien des attraits. On franchit le vieux pont romain, l'Oronte coule à pleins bords et l'inonde presque. De l'autre côté un cimetière tout noir de femmes accroupies venues passer leur dimanche à la campagne. C'est sur

ce monticule paisible que Godefroi de Bouillon bâtit son camp, c'est ici que Tancrède²⁰ monta à l'assaut...

Un café au bord de l'Oronte. Il y en a des tas avec des terrasses en surplomb, une foule immobile d'arabes à narghilé regarde indéfiniment couler l'eau. Elle est boueuse mais toute rose à cette heure-ci. Je choisis un café sous les marronniers, près de la grande noria. Je cherchais quoi boire : c'était simple pourtant, ce qu'il fallait à la symphonie c'est le succulent café qu'on m'apporte.

Je sais maintenant ce qu'est une noria et tout ce qu'elle renferme de poésie. Je comprends cette parole d'un vieux soufi assoiffé de mystique et de rêve : *quand ton âme sera comme le murmure d'une abeille ou le chant d'une noria, tu seras heureux...* Merveilleux instrument de Nirvana ! C'était une étrange et gigantesque roue de 20 mètres de haut, construite sans art dans un enchevêtrement de capillaires. Elle tournait lentement, comme épuisée ou comme si elle avait l'éternité devant elle : un long gémissement dans un friselis d'eau, un gémissement aux tons divers, tantôt profond comme si elle pleurait, tantôt aigu comme un vrombissement lointain d'avion avec des regrets et des retouches, un mélange de sons où l'on pouvait presque distinguer une mélodie. J'aurais attendu indéfiniment la nuit...

Antioche (10 mai 1935)

Encore Antioche ! Mais oui, je me trouve si bien ici, cette ville m'a tant séduit que je n'ai pas le cœur de partir. La noria tourne toujours là bas et remplit l'air de son bourdonnement, l'hôtel est excellent, plantureux et j'en suis le seul client. Et puis il ferait si chaud sur la route d'Alep... Enfin je reste encore 24 heures.

J'ai visité ce matin le musée de Princeton University. Le brave américain Scholar m'a fait les honneurs de ses mosaïques récemment trouvées à Daphné. Elles sont de toute beauté et certaines seront célèbres un jour, elles ne sont pas encore connues faute de réclame. Il y a surtout un Neptune vraiment admirable du III^e siècle. Un corps bronzé aux reflets dorés qui se détache sur un fond de morceaux de verre d'un bleu de lapis-lazuli. La tête d'une grande noblesse avec ses cheveux et ses sourcils blancs et la longue barbe propre au vieux père Okeanos. Il y a aussi des tableaux : le sommeil aux grandes ailes d'or, un banquet, des scènes de chasse, une lutte d'Amazones, etc. Les teintes n'ont pas bougé. A chaque instant on en trouve de nouvelles mais toujours du III au V^e siècle, la couche primitive est à 11 mètres de profondeur c'est à dire inaccessible.

J'ai fait la connaissance de Lasso, normalien, chargé des fouilles. Nous avons été de suite copains. Il m'a mené voir une basilique du II^e siècle qu'il vient de découvrir en plein champs hors de la ville. Il en reste une belle mosaïque. Ensuite, à travers les jardins d'orangers, je suis monté à la grotte de St Pierre, lieu de réunion des premiers chrétiens. Elle est au pied de la falaise du Mont Silpius, au milieu d'un tas d'hypogés, de grottes funéraires, d'aqueducs... Le sol est une mixture de céramique et de moellons de construction. Par-ci par-là de petits cubes de mosaïque... quelle débâcle ! Jamais, sauf peut-être à Syracuse, je n'ai eu pareille impression de ruine. De toute cette ville prestigieuse, il ne reste rien, pas un monument. Tous ces temples où rivalisaient les religions grecques et syriennes, toutes ces vénérables basiliques où prêchèrent les Eusèbe, les Grégoire, les Chrysostome... rien ! La ville antique, vaste comme la moitié de Paris,

20 Tancrede de Hauteville (régent d'Antioche)

est une plaine d'orangers et d'oliviers. Lassus prétend qu'au fond tout est encore là, sous les alluvions de l'Oronte et que cette terre, si on pouvait la fouiller, livrerait des merveilles. Malheureusement on ne peut que gratter par-ci par-là.

Suite Antioche

Je reviens de chez Lassus qui est installé dans le souk dans une charmante maison arabe. Sa femme est toute gentille et il fait un bien sympathique papa avec ses trois enfants. Leur accueil a été très chic. Ils m'ont conté des tas de choses intéressantes sur le pays, sur mon voyage d'Alep, sur la politique syrienne et sur notre avenir universitaire. Lui prépare une thèse sur les églises byzantines et rentre en France l'an prochain, navré d'ailleurs de quitter Antioche dont il est un peu le pionnier. C'est un brave type, genre ENS 100%. Je me croyais encore rue d'Ulm à l'entendre parler. Il a connu plusieurs camarades à moi et nous sommes à l'heure actuelle tout à fait copains. Cela m'a ravi de parler un peu français : depuis 5 jours je ne parle plus qu'un charabia petit nègre...

J'ai assisté au coucher de soleil près de ma noria et au lever de la lune sous le minaret de la grande mosquée. Au reste, après une après-midi assez oisive (l'air du pays sans doute), je me sentais l'âme des éternels joueurs de dominos dans les cafés arabes. Je pars demain pour Alep après la messe chez les Franciscains.

Alep

La route d'Antioche à Alep

Les étrangers de Syrie se livrent à un petit jeu qui consiste à dissenter sur les mérites réciproques de Damas et d'Alep. Pour moi, je vote pour Alep. Cette ville est un perpétuel enchantement depuis son apparition ce matin du haut des collines d'Antioche. D'abord nous avons traversé les méandres de l'Oronte, fortifiés partout par les Croisés. Les souvenirs de la 1^{ère} Croisade se pressent ici au sortir des montagnes d'Antioche. J'étais près du chauffeur dans un autobus d'arabes pleins de pittoresque. On s'enfonce dans un défilé désertique, les jardins, tous les charmes d'Antioche s'effacent, on est seul dans un paysage de brigand en compagnie de la Voie Romaine merveilleusement conservée et que la route moderne coupe et recoupe à plaisir. Ça et là des murailles chrétiennes, des remparts de vieilles villes mortes du V-VI siècle, des vestiges de basiliques, des châteaux des Croisés. Ce pays était jadis, à la fin de l'Empire, absolument surpeuplé : les villes se pressent sur toutes les hauteurs, on passe sous des aqueducs... En ce moment je me bats avec les garagistes pour aller demain à un prix raisonnable au Qala'at Simân, magnifique église chrétienne du V^{ème} siècle élevée autour de la colonne de St Siméon Stylite. Mais ces gens sont des voleurs. Passons...

Arrivée à Alep

Après une longue route de désert, semée de loin en loin de petits villages de pisé à coupoles de terre pointues comme des ruches, nous avons traversé un nuage de papillons qui rendaient l'air tout gris et se collaient partout.

Tout à coup, au rebord d'une colline : *Une ville aux créneaux blancs dans le ciel bleu, une ville d'Orient...* Tout simplement le rêve de Théophile Gautier !

Une vaste cité blanche aux toits en terrasse (une originalité d'Antioche est d'être couverte de tuiles rousses) et, émergeant au centre, la haute citadelle avec son minaret. On avait l'impression d'un mirage : cette ville immense paraissant tout à coup, sans banlieue, au bout d'une longue

route de solitude... L'auto plongea et la ville disparut pour surgir à nouveau, toute proche cette fois.

Mon premier geste fut pour les Hittites : je me ruai au musée. Un jeune dadaïste, après avoir raté son bachot, travaillait à l'école du Louvre lorsque son bon maître l'amena en Orient. C'était un fils à papa, vicomte à courant d'air, fumiste, poseur et imbécile. Juste à ce moment le délégué de l'Institut de Damas à Alep est tué dans le désert et le petit vicomte, parce qu'il était là, se fait nommer conservateur du musée futur d'Alep. Il paraît que c'est un sinistre imbécile mais ma foi il a un bon sens du commerce. Son musée est rudement bien présenté, moderne, bien compris et classé. Il y a joint un office touristique pour exploiter l'étranger et tout cela fait le décor le plus banal aux hideuses et puissantes sculptures hittites qu'adore Guinet²¹. Je l'aurais voulu là : quelle joie pour lui de frôler la joue du dieu Teschub ou de saluer le génie célèbre qui porte le monde.

Le musée m'a vu deux fois car je tenais à l'épuiser, ensuite je suis parti me perdre dans les souks. C'est ici ma plus profonde impression d'Orient. Je suis entré dans le tunnel, le dédale si vous préférez, par la section des bouchers : j'ai déjà vu bien des rues infectes mais d'aussi puante et méphitique, jamais ! On pénètre ensuite dans une série compliquée de galeries voûtées : les cryptoportiques de l'antiquité. Il y a là dedans un bruit, une cohue, une poussière, mais aussi une douce fraîcheur et partout dans leurs cases les marchands endormis, le narghilé aux lèvres ou bavardant l'après-midi entière avec le client accroupi devant eux avant d'aborder le sujet du négoce. J'ai failli me laisser vendre comme ça un magnifique pyjama de soie pour 30frs... Puis le souk aux babouches, de grandes cascades rouges de babouches... Et noyée dans tout cela, la grande mosquée avec sa cour lumineuse, ses stalactites et ses spirituelles frisures de pierre. A côté une medersa recueillie avec des maîtres assoupis dans la pénombre et des élèves psittacistes. Dans un coin, l'abside d'une cathédrale chrétienne aux merveilleux chapiteaux sculptés dont les acanthes retroussées semblent emportés par le vent. Et tant et tant de choses... de petites places avec un grand arbre, un porche à stalactites, un café turc où l'on entend buter les dés, des minarets partout, légers, aériens dans un ciel d'orage.

Je monte à la citadelle, jusqu'au bout de son minaret et là je reste plus d'une heure en contemplation. On voit au nord la chaîne neigeuse de l'Amanus vers Alexandrette, au sud un lac salé miroite. Partout alentour, au delà d'une maigre oasis, le désert commence, rose, roussâtre, laid. Et les routes qui rayonnent : celle de Stamboul, celle de Mossoul, celle de Homs, celle de Lattaquié, toutes montent vers cette ville blanche qui m'entoure. Les souks forment d'en haut une sorte de terrain vague : l'herbe a poussé sur leurs voûtes et des chèvres y circulent. Des rues monte une rumeur : des coups de marteau, des chants de coq, etc. Entre les maisons surgissent des arbres, on devine des intérieurs intimes et discrets, des patios aux eaux courantes, tapissés de mousse... La citadelle est un champ de fouilles : le vicomte imbécile veut y attacher son nom. Il y a pourtant les vestiges du merveilleux palais des sultans : la salle du trône aux coupes effondrées reste un cadre pour les 1001 nuits, les créneaux portent chacun une aigrette coiffée d'un turban et cela seul, dans le ciel bleu, me plonge dans l'extase.

Je vous écris devant un bock et le soleil couchant sur la terrasse du seul café européen, d'ailleurs très élégant. L'hôtel est simple mais propre.

²¹ Un ami de la famille à Caop d'Ail.

Saint Siméon le styliste

Papa, maman. Mille choses à vous raconter, aurai-je le temps ? Le soir tombe sur la haute terrasse de mon café et il va bientôt faire serein. Je suis allé pour une somme folle (80frs) à St Siméon. C'est une course éreintante dans le désert, la piste est exécration, un chemin juste bon pour des chèvres. Il est inouï qu'on songe à faire passer des autos dans une pareille rocaille. Pays morne, collines de rocaille avec des champs d'avoine et de blé entre les cailloux. Quelques bédouins grattant la terre. Et puis un déploiement de police invraisemblable qui me donne le trac : un peu la hantise du bédouin qui étreignit Chateaubriand aux abords du Jourdain... J'appris à la fin la clef de l'énigme : on attendait la visite du Haut Commissaire. Mais s'étant réveillé trop tard, il n'est pas venu ! Ce n'est d'ailleurs pas une route pour les huiles. Je me demande comment l'auto résiste à un métier pareil.

St Siméon est une splendeur et mérite fatigue et dépense. Imaginez sur une haute colline, dominant un immense horizon de désert, l'amoncellement de ruines d'une ville monastique avec hospices pour pèlerins, portiques, basiliques, monastère. On y venait de toute la Syrie pour vénérer St Siméon. La basilique est une merveille et tellement curieuse pour l'archéologie. C'est la basilique romaine, charpentée à 3 nefs, précédée d'un portique où l'on reconnaît tous les éléments de nos portails romans de France. Les chapiteaux d'acanthé sont ciselés dans les portails avec les feuilles retroussées comme par le vent. Il y a de magnifiques décors de feuilles, palmettes, etc. et tout cela est élégant, sobre. Au centre de la croix, entouré d'un octogone, se trouve la vénérable base où s'élevait la colonne du Styliste. C'est elle que vénéraient les pèlerins. Pas loin de là une autre église basilicale isolée sur une colline, intacte sauf le toit avec à l'intérieur une famille de bédouins, vaches comprises, qui me reçoivent noblement comme de grands propriétaires.

Ils sont épatants ces bédouins. J'en ai rencontré des tas dans les souks cet après-midi. Ils viennent en ville acheter de la camelote. On les voit accroupis devant les boutiques, le marchand avec des gestes, des minouches, cherche à les éblouir ; eux, immobiles dans leur longue gandoura rapiécée regardent avec un paisible mépris. Ils ont les cheveux noirs et luisants, la peau basanée, une barbe typique, les yeux brûlés de soleil avec leur femme près d'eux aussi hideuse qu'ils sont beaux. J'ai donc passé l'après-midi dans ces souks merveilleux. Je me suis acheté des babouches rouges pour 100sous dont je ne me sépare plus. J'ai visité la mosquée du Paradis un peu décevante mais elle a une sorte de charme croustillant. J'ai circulé en ville et suis tombé dans ce que je pense être le quartier réservé si j'en juge par les femelles en chemise qui contrastent tout à coup avec les femmes si sévèrement voilées des rues voisines.

J'aime décidément beaucoup Alep, bien mieux que Damas. Je pars demain vers Homa et Homs par l'autorail. C'est le retour qui commence, j'en suis navré... Mais il y a encore Palmyre à l'horizon.

Homa puis Homs (écrit au plus grand restaurant d'Homs, le 13 mai 1935)

Par un hasard fou j'arrive juste pour la Poste dans Palmyre de sorte que je vais payer 60frs un voyage immense dans le désert. C'est magnifique, une journée pénible et chaude mais tellement intéressante. Je vais de merveille en merveille : aujourd'hui ce fut Homa, la ville des norias au bord de l'Oronte.

Parti à l'aube d'Alep par l'autorail, une magnifique voiture toute pimpante et qui fait un étrange contraste dans le cadre du désert.

[Je vous écris ces lignes en buvant une orangeade tandis qu'un *loustro* me cire les souliers : c'est très incommode]

L'autorail file à toute vitesse dans les plaines de blé, provoquant la joie des bédouins qui se précipitent sur son passage. Arrivé à Homa à 9 heures. Quelle jolie ville, mais il faudrait des heures pour en évoquer les charmes. J'ai fait des tas de photos, bu du café devant les norias, circulé dans les souks. Un jeune homme qui préparait un examen couché sur une natte dans la cour d'une mosquée m'a piloté dans le palais des Azm²² avec des cours bordées de portiques genre 1001 nuits et des fenêtres en surplomb donnant sur les norias. C'est presque trop joli, trop composé : une aquarelle toute faite ! Les maisons reflétées dans l'Oronte, le geste du pêcheur lançant son filet, les deux grandes norias et par derrière des coupoles et un minaret, des jardins, encore des norias, des barrages d'eau tranquille où boivent des troupeaux : de quoi rendre fou un peintre et décourager tout à fait un narrateur !

Le tort d'Homa, c'est de n'avoir pas d'hôtel. On est obligé de manger dans un restaurant arabe, ma foi pas trop mauvais avec ses apparences de gargote. J'y fais la connaissance du professeur de français de l'endroit.

Comme c'est la journée de la veine, je tombe sur un autobus pour Homs. Inénarrable ce voyage dans une carriole surpeuplée, des gens en grappe sur le toit, un tarif à défier toute concurrence (3frs pour 60km), des chansons arabes tout le long du chemin, des arrêts perpétuels, des parlottes interminables.

Hier soir j'ai fait une expérience bien curieuse : je suis retourné à la nuit dans le quartier réservé d'Alep. C'est une impasse gardée par un officier. Les femmes (indescriptibles) sont placées face à l'entrée sur un sofa et le « leno » sur le seuil fait l'article. Il faut avoir vu ça pour le croire. Ce sont d'énormes orientales bouffies, rebondies : des monstres callipyges. Mais le plus drôle, ce sont les bédouins du désert, venus en ville pour emplette et qui se paient une bordée. Ils ont l'air abruti, avec des sourires timides, dépaysés au possible dans cette corruption citadine. Ils marchent à grandes enjambées, refoulent les gens. On voudrait les plaindre.

Palmyre

Papa, maman. Voici sans doute le clou de ce merveilleux voyage : les exclamations de joie se pressent sous ma plume mais comment vous dire ces choses avec des mots ? Parti de Homs après une nuit à l'hôtel « Fleurs de Homs », gargote de 1^{ère} classe, bagnole antédiluvienne, chargée à mitraille, vrai chameau du désert. Route avec deux bédouins et un ménage d'ingénieurs de l'Irak Petroleum. Longue plaine nue avec des villages de ci de là aux maisons en pain de sucre passées au lait de chaux. Piste détestable. Puis on rejoint les pylônes du pipe line. Station de refoulement en plein bled avec usines, cité ouvrière, pompe à eau, etc. Vision industrielle dans un paysage de caravane ! Là commence le vrai désert : longue, longue étape de 4h30. Heureusement mes compagnons me donnent à manger car dans les cahots vers midi mon estomac se cabrait.

Horizon immense sans rien, rien. Une herbe rase, jaune, à demi-morte déjà. A l'horizon les formes apocalyptiques d'une série de chameaux. Puis des troupeaux de chameaux en liberté. Depuis le matin le vent soufflait, cet étrange vent silencieux du désert qui file à des vitesses folles. Arrivé dans la région des sables, le vent soulève des tourbillons, on ne voit plus à 30 mètres devant, on ne respire plus, la bouche pleine de sable, c'est à devenir fou ! Le chauffeur qui fait la route deux fois par semaine depuis 6 ans fonce dans le brouillard au petit bonheur. Dans une déchirure on aperçoit de hautes cimes dénudées, désolées, couleur soufre : les

²² Voir [http://en.wikipedia.org/wiki/Azm_Palace_\(Hama\)](http://en.wikipedia.org/wiki/Azm_Palace_(Hama))

montagnes de Palmyre. On s'engage dans une trouée, celle des caravanes depuis tous les temps, le vent y est forcené. Devant nous cela se rétrécit, une sorte de passe avec deux tours, puis ce sont des tombeaux. On sent que la ville est proche.

Il y a là une vision qui ferait pleurer Victor Hugo et frétiller Arioste. Au sommet d'une montagne fauve de falaises et de pierrailles, les hautes courtines crénelées d'un château fort arabe avec des bastions en surplomb qui accrochent la lumière et font encore monter la forteresse. Un château de princesse, mystérieusement clos et silencieux, le château rêvé tel qu'on n'espérait pas en voir jamais. Et cela déjà vous hausse l'âme vers l'épopée au moment où tout à coup les colonnades dorées de Palmyre apparaissent dans la plaine. Et par delà les palmiers de l'oasis, les oliviers, les grenadiers : une débauche de verdure après tant de kilomètres de désert !

Je descends au petit hôtel (on m'avait prévenu : celui de Mme d'Andurin rançonne les voyageurs. Il ne marche guère et les frasques de sa propriétaire ne sont pas pour faire monter les actions...).

Je crevais de faim. Restauré, je cours aux ruines toutes chantantes sous la rafale. Il y a là profusion de décor, une surcharge de ciselure tout orientales : les chapiteaux, les chambranles et linteaux sont ouvrés, fouaillés en acanthe à plusieurs gerbes, en grenades stylisées, en vignes où grappillent des oiseaux, en palmettes où la stylisation se charge de la fantaisie la plus naturelle. La richesse de cette ville devait être prodigieuse. Le temple de Bel domine la cité. Du haut de sa colonnade on aperçoit les ruines, au sud la ligne jaune du désert vers le Tigre. Les montagnes sont toutes embrumées par la rafale de sable qui monte haut dans le ciel à l'est et le jaunit comme une nuée d'orage. Par moments un tourbillon s'élève et se précipite sur la ville. Le sable gicle alentour rongéant les vieux chapiteaux à demi pourris par endroits. Du temple part une immense colonnade de plus d'un kilomètre : la rue principale avec carrefours, places, théâtre, etc. A l'entrée un arc de triomphe rose chair ou bronze aux délicates ciselures s'enlève merveilleusement sur le ciel. Je marche le long des colonnes dans les dunes où le vent fait rage. Le soleil descend derrière le château arabe, les montagnes de l'ouest prennent des teintes violettes à la Fromentin, les nuages de sable deviennent roses. Et puis à mesure que le soleil baisse, la lumière se concentre sur le temple de Bel qui devient une châsse de vieil ivoire puis de vermeil. C'est une vision admirable, d'une telle pureté de lignes et de couleurs. On est presque angoissé en voyant l'immense colonnade rougir de plus en plus jusqu'à des touches divines, surnaturelles, tandis que l'ombre monte lentement vers les corniches. De l'autre côté, les colonnes sombres avec leurs acanthes éployées forment un écran sur un ciel de forge, rouge sombre. Le château arabe paraît plus fantastique encore, comme un repaire de Djinns sur le seuil des enfers.

Là dessus je m'offre un thé à l'hôtel Zénobie où se trouve le gouverneur de la Palestine. J'y reste même à dîner (outarde du désert excellente) où je fais connaissance d'un Anglais de Bagdad qui arrive du désert.

Au clair de lune, dans le vent glacial, nous allons contempler les colonnades. Cette fois elles sont sans couleur, blafardes et leur ombre s'emporte en noir d'encre sur le sable blanc. L'arche de l'arc de triomphe est magnifique lorsqu'elle enjambe les étoiles. C'est un ciel tout constellé malgré le clair de lune, Palmyre a l'air figée dans le silence : le silence tragique des villes mortes.

Je rencontre en rentrant le bus de Deir es Zor. Il s'en faut de peu que je ne le prenne ! Seulement j'ai trop sommeil pour avaler encore, en pleine nuit, 260km de désert, même avec l'Euphrate au bout. Alors je reste ici, mais non sans hésitation...

Je vous embrasse de tout cœur et ne vous remercie jamais assez de ce voyage de rêve.

Syrie : Arrivée à Damas en venant de Palmyre et en passant par Homs (16 mai 1935)

Et revoici la ville ! Je suis tout éberlué de me retrouver dans le monde civilisé : les grands magasins, les trams, les hôtels convenables et la joie enfantine de revoir des arbres, les sombres oliveraies de Damas, les jardins humides sous les grenadiers...

J'ai abattu 350km aujourd'hui... Réveillé à Palmyre vers les 4 heures par une colique épouvantable : c'est l'eau sulfureuse de Palmyre qui agissait. Je me tordais dans mes draps à l'heure où les colonnes de Zénobie commencent à rosir. Finalement je me lève et à 6 heures j'étais de nouveau dans les ruines. Un froid de loup, les montagnes violettes d'hier soir toutes roses maintenant. L'escadrille, plein ciel, s'amuse à lancer des bombes, des chiens du campement de bédouins à mes trousses. Je rencontre mon Anglais d'hier soir, la mine déconfite : lui aussi a souffert d'affreuses coliques et regarde avec mélancolie la belle eau bleue qui sort du rocher. Le génie militaire a installé une piscine épatante pour les troupes. Il y a une légère odeur sulfureuse, si j'avais mon costume je ferais un plongeon. L'Anglais se demande comment les gens de Palmyre jadis, habitués à ce régime drastique, pouvaient s'accommoder des eaux étrangères : « Oh, dit-il, loin de Palmyre, ils devaient se purger tout le temps... »

Zénobie m'a préparé un bon chocolat avec du miel du désert. Il est rudement bien cet hôtel, mais j'ai bien fait de n'y pas gîter : il est ruineux. Hier soir nous avons eu de l'outarde et de la gazelle du désert... exquis !

Et voilà, il faut quitter Palmyre. La vieille Chevrolet piaffe en ville. Il y a déjà un gros sergent de la Légion, sa femme une bédouine de Baalbek, et ses deux gamins. Lui, je n'ai pas pu déterminer sa nationalité. Au reste le meilleur type du monde : par quels avatars est-il venu échouer à la Légion ? D'où sort-il ? Mystère. Un de ses garçons est blond, l'autre noir avec le nez sémite... étrange destinée.

La longue piste recommence. Partis à 9 heures, nous atteignons Homs à 14 heures. Le désert était plein de mirages, des lacs tranquilles où se reflétaient les montagnes. Plus de sable cette fois, des horizons lumineux aux teintes très douces, ocres ou roses pales. On croisait sans cesse des troupeaux de chameaux en liberté, le vent avait une odeur de foin, l'odeur de la nuit encore toute proche.

A Homs je tombe sur un autobus en partance pour Damas. Aussitôt j'y installe la valise et je me rue dans la gargote avaler un plat de riz et une banane. L'autobus attendait dehors... Et puis 200 nouveaux kilomètres, mais cette fois sur une vraie route. Voyage fastidieux sauf le soir en traversant la montagne de Damas et au moment d'entrer dans l'oasis. Arrivé à 6 heures, je vous envoie un télégramme aussitôt pour vous tranquilliser au cas où vous auriez des inquiétudes sur mon sort.

Je laisse pour la fin le programme de demain : je voulais aller à Bagdad mais arrivé trop tard pour le visa anglais. Je m'en console car ce n'est pas intéressant et je décide à la place d'aller faire visite aux Druzes. On a installé récemment à Soueda un hôtel confortable et la région s'ouvre au tourisme. J'y passerai deux jours. Puis deux jours encore à Damas et trois à Beyrouth, ce qui me mène au 23 mai. En somme le grand voyage est terminé. Il s'est passé d'une manière incomparable, le plus beau voyage de ma vie. Et devinez ce que j'ai dépensé de Damas à Damas : 1000frs tout juste. Vous voyez si Cook est voleur !! Je n'ai pas encore attaqué le deuxième billet de 1000 : c'est pour demain. J'ai donc encore 3400frs, c'est fou !

Il n'y aurait pas le bateau, j'irais en Perse. Il paraît que c'est un pays merveilleux... à seulement quatre jours d'ici ! Mais il faut rentrer...

Syrie : Séjour à Soueda

Papa, maman. Je vous écris à la clarté fuligineuse d'une lampe à pétrole dans ma petite mansarde toute propre de Soueda. Ma fenêtre donne sur l'immense horizon de la plaine du Hauran avec ses moissons à l'infini, toute noyée de lune. Je suis à demi fou de joie d'être venu au cœur du Djebel Druze. C'est une idée lumineuse.

Parti vers 16 heures de Damas dans un bus archi-comble. Après quelques lieues de désert, on entre dans la plaine de Hauran, une vaste moisson dorée. Le soir la terre rouge prenait des teintes de campagne romaine et de fait c'est une vaste coulée de lave descendue du Djebel Druze. Derrière nous le soleil descendait sur le grand Hermon dans un ciel de féerie, en face, le Djebel Druze mauve et rose. Et partout alentour les blés roux et les bruyères roses dans une terre d'un rouge ardent. Vu au passage Mezraa où les Français se sont fait massacrer en 1925 par les Druzes.

Soueda il y a 10 ans n'était rien qu'un pauvre village, c'est maintenant une capitale. Il y a une résidence, des casernes, quantité de maisons nouvelles. Malgré tout les maisons en lave noire sont tristes et funèbres. Mais il y a le cadre, l'air froid de montagne et tant de poésie... Je n'ai encore vu les femmes d'ici qu'au clair de lune. Aussi m'ont-elles paru infiniment belles. Elles ont une noble allure avec leur longue robe d'indienne bleue ou rouge, plissée, presque traînante et serrée à la taille. Elles marchent en longues foulées l'urne sur la tête, un grand voile blanc descendant jusqu'à leurs talons. Elles n'ont pas cet affreux pantalon bouffant des bédouines. Sur la tête un hennin tronqué comme celles de Bethléem. Il y a de magnifiques vieillards tout différents des vieux types recroquevillés et rabougris de Damas, au visage fin, aux beaux yeux noirs.

Errant en ville la nuit, j'ai découvert un birket d'eau profonde dans laquelle dansaient les étoiles. J'y suis demeuré longtemps assis. Les chameaux passaient chargés de blé, revenant des champs précédés de leur conducteur assis sur un petit âne. Au clair de lune, leur pas silencieux faisait penser à une caravane fantôme.

Dîner pas mauvais du tout : soupe à l'estragon, œuf au plat dans du petit lait, viande mêlée à du riz avec de la cannelle et des tas de graines parfumées, dessert à la colle de poisson comme on les adore ici, café turc...

Demain je pars à l'aube pour Qanawat, « le lieu le plus romantique de la montagne druze » dit le guide. Puis je prendrai le bus de Damas pour le quitter à Ezraa, visiter la plus ancienne église à plan carré connue et prendre le tortillard qui ramène à Damas en 4 heures. J'espère que les heures coïncideront. Il suffit de se débrouiller !

J'ai infiniment de sympathie pour cette population. Ils ont l'air brave, les intérieurs villageois ont l'air tous sympathiques autour de la lampe à pétrole : impression d'un pays à l'écart, resté lui-même, plein de vieilles traditions et légendes, fermé à l'étranger. Personne ne connaît au juste leur religion dont les origines remontent peut-être au veau d'or. Tout cela est vénérable, impressionnant. On se sent très loin du clinquant syrien qui paraît bien méprisable ici. Cela fait du bien d'être ici, comme une douche d'énergie après les délices de l'Oronte.

Syrie : Soueda Montagnes Druzes Damas

11 heures... comme il se fait tard surtout quand on est levé depuis l'aube mais je veux tout de même vous conter ma journée très riche et très chargée. Réveillé par le froid à l'aurore dans ma mansarde de Soueda. Le soleil se levait dans la plaine du Hauran. De ma fenêtre je voyais le grand Hermon couvert de neige, aussi bleu que le ciel. A peine levé, le chauffeur toque à la porte, je me rue au breakfast et dès 6 heures je roulais sur la piste de Qanawat. Pays triste de

basalte noir mais vue magnifique, une quantité de paysans sur leurs ânes se rendent à la moisson tirant derrière eux leurs imbéciles de chameaux. La piste monte fort vers la montagne druze. Qanawat est un hameau dans un amoncellement de ruines, les richesses de la Gaulanitide, de la Trachonitide et de l'Iturée se concentraient ici, dans ce repaire jadis grande cité : théâtre, thermes, temples et surtout une merveilleuse église dont il reste le péristyle et la porte magnifiquement sculptée. Le chauffeur, un libanais, sert d'interprète avec le chef du village qui me fait les honneurs de sa maison et que je photographie. Il me comble de monnaies antiques que je ne suis pas fichu de déchiffrer. Le village pierreux est primitif et sauvage au possible. Les gens vous regardent avec abrutissement. Les femmes sont d'une beauté antique, grandes, splendidement drapées dans leurs grandes robes à raies de couleurs.

Au retour près de la fontaine d'un marabout druze (il y a ici plein de lieux sacrés. Le chef du village m'a mené dans un sanctuaire dont il a baisé les murs couverts d'oripeaux sacrés), nous sommes arrêtés par une famille en pique nique. Ces gens demandent à être chargés et je les invite avec joie. Trois jeunes filles montent après s'être soigneusement voilées, plus un bébé et le père de famille. Je suis ravi et lui fait la conversation par gestes. Les jeunes filles ont de grands yeux noirs, un profil très pur, de longues tresses prolongées par des fils de soie où pendent des sequins, un diadème de pièces d'or autour du front sous le voile et sur la tête une plaquette ronde qui forme une sorte de hennin. Elles ont roulé leur grande robe autour de la taille à la façon des Italiennes et ne cessent de rire en agitant colliers et bracelets.

Je rentre vers 9 heures à Soueda. Visite de la ville : l'ancien village est plein de vestiges antiques, colonnes, absides de basiliques, etc. mais c'est surtout la population qui m'intéresse. Sur le bord du birket d'hier soir, je lie conversation avec un vieux type épatant. On arrive à s'entendre : on parle de chameaux et de français... Pour ranimer le dialogue, je lui offre une cigarette : mauvaise idée, c'était un derviche à qui le tabac est interdit... Visite de la ville moderne. L'autorité militaire a fait merveille : quartiers neufs, résidence somptueuse, casernes, magasins français, tout cela depuis 1929. Il y a 2000 hommes de troupe presque tous syriens. Vous pensez si les Druzes sont contents : quelle richesse pour ce pays jusqu'ici déshérité, presque inaccessible.

Je combine alors un retour savant. Le guide parle d'une église octogonale à Ezraa datant de 512, la plus ancienne connue : cela suffit amplement pour m'exciter. Donc je déjeune à 11h30. A 13 heures je prends un camion prévu pour midi. 40 km dans une bagnole sans ressort, ça compte pour 100 ailleurs ! J'arrive moulu à Ezraa-station. Là encore 4 km de sentier en plein soleil jusqu'au village où j'arrive vers 15 heures suant, rendu. Là un birket où boivent les troupeaux plongés dans l'eau jusqu'au poitrail. Paysage triste, plaine inexorablement plate, village de lave, tout noir. Les femmes mêmes semblent en deuil avec un grand manteau de satin noir à capuchon, sous le manteau une blouse bleue à ceinture rouge et sur la tête un turban noir.

J'avise un type et lui demande l'église : par chance il parle français et m'invite chez lui à prendre une tasse de café, c'est le rite. J'accepte car ces sortes d'invitation sont toujours très drôles. A l'intérieur une terrasse donnant sur la basse cour, un homme couché dans l'iouam, couvert de mouches un bébé dans un coin. Surgit le frère : nous faisons connaissance. C'est un professeur de français dans une des écoles primaires que les jésuites ont ici. Il y a 14 écoles jésuites dans le Houran et 14 dans le Djebel Druze, sans compter celles du Yabroud près de Damas. Très brave type, nous sommes tout de suite amis. Il me présente le bébé de son fils, tout blond aux yeux bleus nommé Chiquib. Successivement café turc sucré et parfumé, café arabe amer et ravigotant. Puis on se rend chez le curé orthodoxe pour obtenir la clef. Enfin on atteint l'église très curieuse, sur plan carré avec une coupole sur piliers éclairée par de petites

fenêtres à la base comme plus tard à Ste Sophie. Le village est plein de débris antiques : ce fut jadis une grande ville chrétienne avec de nombreuses églises. St Georges y habite et on y vénère son tombeau... Il ne reste plus que 200 chrétiens grecs sur 1000 habitants : c'est la grande pitié de la Syrie cela, ces souvenirs d'une grande patrie chrétienne ensevelis dans l'islam.

Retour à la gare où je réveille un brave arménien pour me servir une bière. Ce type né dans l'Erzeroum s'est réfugié à Bagdad après la guerre lors des massacres. Son frère lui a fichu le camp en Russie. Il a gagné Beyrouth puis Damas où il s'est marié et tient un caboulot maintenant dans ce bled perdu. J'ai déjà rencontré des tas d'Arméniens. Ils se sont tous débrouillés : intelligents, entreprenants, ils ont équipé ce pays à la moderne, ont secondé l'œuvre de la France. Alors que les Arabes ne bougent pas, eux fondent des hôtels, des magasins européens, des cinémas, des grands cafés...

Je gagne la gare. Le tortillard a une heure de retard, une bagatelle... Il arrive enfin sifflant comme un imbécile dans le désert. C'est une inénarrable brouette qui pourtant fut célèbre jadis : c'est le train de Hedjaz qui devait, dans le projet d'Abdul Hamid, relier la Mekke... Hélas c'est à peine s'il relie Caïffa. On s'ébranle mais à chaque gare une manœuvre pour attacher un wagon de marchandise de sorte que le train parti avec un fourgon et deux voitures arrive avec une ribambelle de fourgons à Damas.

J'arrive à Damas juste au débouché d'une retraite aux flambeaux militaire. C'est épatant ce défilé dans les rues de Damas : les vieux airs français joués par des marocains et des nègres sous les yeux ahuris des Syriens... Les annamites avaient fabriqué un immense dragon de carton tout illuminé et faisaient la farandole. L'hôtel Victoria bourré de boches aux balcons qui regardaient abrutis le défilé. Il y tant de boches que je n'ai trouvé ici qu'une affreuse petite chambre.

Syrie : séjour à Damas

Télégraphiez-moi Poste restante à Athènes si vous venez à Pise. Sinon je ne m'arrêterai pas à Rome, cela rallonge bien inutilement le voyage. Si je puis être nommé à Rome, c'est Paris qui le décidera.

Hier matin j'étais à la messe chez les Franciscains. Ils ont construit une grande église dans le quartier français. A côté, dans le même enclos, il y a les Franciscains missionnaires : un immense bâtiment tout neuf. C'était la messe de 1^{ère} Communion. On se serait cru en France ! Quantité d'officiers avec leurs familles, des gens très bien, très distingués. On a chanté le *Ciel a visité la Terre* et je me suis senti tout à coup bien loin de Damas.

Dans la matinée j'ai circulé dans les souks, marchandé des tas de choses. Finalement j'ai prosaïquement acheté une valise en peau de chameau et des sandales car celles d'André sont fichues et les cordonniers refusent de les réparer. Je suis d'ailleurs très occupé aux nettoyages et blanchissages car j'avais emporté fort peu de linge et il y a plus d'un mois que je bourlingue dans les déserts

Sara m'a pris pour le déjeuner. J'ai passé l'après-midi chez lui dans une belle maison du quartier chrétien et vu la famille, très française de culture, de mentalité. Conversation fort intéressante qui m'a appris beaucoup de choses sur le pays. Nous avons fait ensuite un tour dans l'oasis au soleil couchant.

Je pars demain pour Beyrouth. J'ai grande hâte d'y être pour avoir le courrier. Depuis 15 jours je suis sans nouvelles de vous et je trouve le temps long !

Encore à Damas : ces chauffeurs sont des cuistres ! Tant que leur bus n'est pas plein, impossible de démarrer. Alors je ne pars que cet après-midi. Cela ne change rien au

programme. J'ai profité de la matinée pour visiter Damas. Découvert une petite mosquée de Dérrouich Pacha, fort jolie comme tout, où j'ai passé une heure assis sur les tapis à regarder les merveilleuses faïences bleues du XVI^e siècle. L'imam, brave homme, m'a tenu un discours en arabe et cependant j'écoutais le bruit de la fontaine dans la cour. Une glace après ça dans les souks où l'orange et le citron se mêlaient à la pistache et à la rose. Revu la mosquée des Omeyyades qui m'avait tant déçu quand je l'ai vue avec les pèlerins. Cette fois je m'y suis fait. J'ai recouvert les pilastres sous des faïences de Soliman, j'ai replacé partout les mosaïques à fond d'or dont il reste par-ci par-là d'admirables vestiges. Mais cette mosquée reste froide, décevante. Je m'y ennueie. Tout à l'heure après le repas, j'irai au musée syrien où se cachent paraît-il des manuscrits enluminés.

Beyrouth

A peine débarqué, je me rue à la Poste et trouve toutes vos lettres. Je vois que tout s'est bien passé au Cap, que vous n'avez pas eu d'inquiétude. J'avais oublié ces élections et vraiment j'ignore tout de la politique depuis un mois... Vos lettres sont pleines de printemps et de fraîcheur : je voudrais être déjà au Cap pour vous raconter de vive voix ce merveilleux voyage dont je ne vous remerciais jamais assez.

Beyrouth, dernière étape. Encore deux jours sur la terre de Syrie : j'en suis navré. Téléphoné à Débané qui m'a l'air très pris par son Etude. Je dîne chez lui ce soir mais je ne sais s'il sera libre demain pour aller à Saïda ou en montagne. Hier j'ai dîné chez Sara. Famille très sympathique, seulement ce sont des types de commerçants, banquiers, gens d'affaires qui passent leur vie entière dans la brousse des procès et des marchandages. Leur banque est installée dans un magnifique palais plein de mosaïques arabesques incrustées de nacre et de boiseries peintes. Dans la cour entourée d'une charmante colonnade, des ballots de laine pour l'Amérique. Dans l'ancienne salle à manger toute décorée au plafond à stalactites, s'étalent les comptoirs de la banque... On les dit riches à millions. Ils se plaignent beaucoup des affaires, de l'administration française et sont très pessimiste sur l'avenir de la Syrie. Du reste ils sont parfaitement français de sentiments et de culture, lecteurs du Jour, du Temps, de la Revue et des Etudes... Mme mère est une toute bonne femme un peu à l'écart. Il y a trois fils : Albert, le plus jeune est celui que j'ai connu, l'autre marié avec une jolie fille de Tripoli un peu peinte va partir pour Paris pour se faire opérer. Très brave type. L'aîné marié aussi avec une personne très distinguée, semble-t-il, de Tripoli aussi, aide le père à la banque. Il y a une jeune fille très simplette que l'on dirait française et sûrement élevée chez les sœurs. J'étais heureux d'entendre le son de cloche des chrétiens de Syrie.

J'arrive maintenant à me faire une opinion assez nette de l'état du pays. C'est assez désastreux, le pays est ruiné par une administration invraisemblable qui mécontente tout le monde : français, chrétiens, musulmans, tous sont exaspérés. Après dîner, Albert et sa belle sœur m'ont conduit sur la hauteur de Salihiyé d'où l'on découvre Damas éclairée par la lune : adieu émouvant à la cité des khalifes, bien déchue et bien délabrée hélas.

Hier matin j'étais à Maaloula. C'est un bien curieux village installé dans un paysage de brigand, au pied d'une falaise digne des Météores, au confluent de deux ravins. Ce sont tous des chrétiens réfugiés dans ce repaire. Ils parlent encore l'araméen du temps de Notre Seigneur. Les femmes ont un costume spécial, un long voile d'indienne qui leur tombe jusqu'aux talons. Dans la falaise ils ont creusé des grottes profondes où l'on accède par une échelle branlante. Cela leur sert de refuge en cas d'attaque musulmane. En 1925 les Druzes et les Musulmans de Damas sont venus les assiéger. Ils ont tenu tête à toute une armée, les avions français leur jetaient des

munitons. Les ravins sont étroits comme des gorges, dans l'un des nègres font une route, dans l'autre on circule pieds nus dans le torrent, les parois sont si proches qu'on peut à peine se glisser là dedans. Il y fait un froid de loup. On émerge sur la falaise où on trouve un couvent melkite avec une jolie petite église byzantine, de l'eau, de la fraîcheur et un vieil ermite très accueillant. Tout autour c'est un désert de collines nues, rousses ou blanches avec de vagues chèvres.

En route nous avons croisé la piste de Bagdad. Je l'ai contemplé longuement, jurant bien qu'un jour je passerai par là allant vers la Perse mystérieuse...

A bord du Théophile, le 23 mai 1935 (récit de ses deux derniers jours au Liban)

Papa, maman. Je viens de vous expédier une lettre radio par le travers de Tripoli où nous avons jeté l'encre. Nous repartons ce soir mais je ne débarque pas, Tripoli étant maintenant une vieille connaissance. Et puis du large, la vue du Grand Liban est magnifique et je me promets un prestigieux coucher de soleil. Je suis fatigué : cette chaleur des derniers jours, l'émotion de ce matin... mais j'anticipe.

Figurez-vous qu'à force de vivre dans la lune, j'étais convaincu que le 23 était un vendredi et j'avais arrangé tout mon voyage avec cette idée en tête. C'est hier matin seulement qu'en portant du linge à laver aux sœurs de la Charité de Beyrouth, j'ai découvert la vérité. Du coup je n'avais plus que 24 heures pour liquider les affaires (billet d'Italie, etc.) et visiter Saïda. J'étais furieux. Cook pour 135 liras m'a donné un billet de seconde pour Vintimille avec 75% de réduction. J'ai vu le musée avec les magnifiques trouvailles de Byblos, le sarcophage d'Ahiram et sa fameuse inscription...

La veille j'avais dîné chez Débané qui m'avait invité à Saïda. A 11 heures il est venu me prendre et nous sommes partis à travers les oliviers et les bois d'orangers. Vers 13 heures, nous débarquions devant un souk étroit. Il s'engage là dedans, puis une porte étroite, un escalier... et tout à coup on émerge dans un hall très élevé, entouré d'arcs arabes de pierres de couleur, un jet d'eau, des fleurs, tout cela au 2^{ème} étage, au-dessus des boutiques infectes du souk. Accueil charmant : Georges Débané est très sympa, cultivé, simple... Jean était là, toujours spontané et plein de charme puis Marie leur sœur (toute jeune fille sortie il y a 3 ans du pensionnat, tout à fait gentille et séduisante, sans aucun fard ce qui tranche beaucoup dans ce pays, élevée avec distinction mais très simple et naïve). Mme mère est une toute bonne femme un peu à l'écart, silencieuse, timide ou malade, je ne sais. Après le déjeuner, nous visitons la maison qui est très jolie : des salles aux murs polychromes avec des mosaïques arabesques sur les arcs et des plafonds de boiseries rouges à stalactites. Le soir, avec l'éclairage indirect, c'est ravissant. François était aux petits soins : vin du Liban de 1872, essence de fleur d'oranger, gâteaux du pays, sorbets et orangeades et musique (les fameux disques dont il était si fier à Paris). Puis visite de la ville, du château St Louis, du vieux port des Sidoniens...

Le soir en auto, Georges, Marie, François et moi sommes allés visiter ces jardins d'orangers dont on m'avait tant parlés. Oh la soirée de rêve que j'ai passée là, pas une berceuse au monde plus douce et plus enivrante : l'ombre des orangers centenaires, le parfum des roses, le chant des grenouilles dans le réservoir... et nous mangions des oranges sucrées et juteuses tandis que le soleil descendait sur la mer. On entendait tout proche le bruit des vagues, le ciel devenait mauve, délicatement comme un ciel de pastel ancien. A regret nous sommes sortis de l'enclos des Djinnns pour gravir une colline qui surplombe la ville. Là encore un instant d'intense poésie. Le soleil disparu, le ciel est d'un bleu profond, la mer encore toute lumineuse, à peine ridée. En bas, déjà sombre, l'oasis des bois d'orangers et, s'avançant vers la mer, la sombre silhouette de

Sidon prolongée vers le large par son môle et le vieux château avec ses grosses tours rondes et son donjon.

Le soir, dîner plantureux digne de l'oasis. On parle beaucoup de la Syrie et l'on se rappelle bien des souvenirs de Paris... J'ai dormi dans une haute tour car la maison Débané, la plus importante de Saïda, domine la ville.

J'oublie de dire que le soir j'ai joué au ping-pong avec la jeune Marie et donné une interview à Jean sur le tourisme en Syrie...

Le matin, la maison était en branlebas dès 7 heures à cause de mon départ. Nous avons encore été visiter une propriété récemment mise en exploitation par Jean (bananes et cannes à sucres) puis nous partons pour Beyrouth. J'avais un gros panier d'oranges et de nèfles et une bouteille énorme de fleur d'oranger... Il était 9 heures, à 11 heures le bateau partait.

Et voilà qu'à 15 km de Saïda un pneu éclate. Pas de roue de rechange, impossible de réparer la chambre à air absolument fendue : vous voyez la scène. J'étais fou. Envoyé du ciel vers 9h50, un autobus s'annonce à l'horizon. Il restait une place... je me rue. A 10 heures 1/4, j'arrive à Beyrouth pâle de fièvre. Il fallait encore aller chez la sœur chercher le linge et passer prendre les valises à l'hôtel. Or Beyrouth était en grève : attendu 10 minutes un taxi. Une ruée... Je me suis embarqué par la dernière vedette absolument trempé de sueur... Et voilà.

Le bateau est vide ou presque. Ma cabine est excellente, large, en plein centre. Je suis avec deux adjudants, très braves types qui ont leur famille à bord. Il y a une douzaine de personnes en seconde. Demain nous arrêtons à Lanarca. Le bord organise une excursion à Famagouste, je vais m'inscrire. Nous devons faire une escale à Volo où je suis déjà allé cet été (escale des Météores). Nous devons y charger du tabac. Dès lors retard d'un jour : au lieu du 2, je serai le 3 à Naples. Je serai le 5 au matin à Pise pour vous rencontrer.

Je suis ravi de retrouver ce vieux Théophile Gautier tout plein de souvenirs presque légendaires²³. Tous les coins du bateau me parlent, il est plein d'ombres vivantes : ici tel coucher de soleil, là telle baignade, ici tel bavardage... partout des princesses disparues, des camarades dispersés. C'est vraiment émouvant. Et puis ce vieux bateau est tout silencieux maintenant. Quand je songe au temps où tout vibrait ici de voix joyeuses, quelle gaieté, quelle animation...

Annie des grandes Voiles m'écrit d'Alexandrie qu'elle n'a pas pu prendre ce bateau, elle rentre par le Providence qui, pour elle aussi, est plein de souvenirs... ! Je suis désolé qu'elle n'ait pu venir, quel beau voyage nous aurions fait.

Enfin c'est le retour... Finies les grandes expéditions du désert, les découvertes quotidiennes, toute cette fièvre, toute cette ivresse du voyage improvisé. Je garderai de ce voyage en Syrie un souvenir inoubliable : c'est mon plus beau voyage jusqu'ici. Les splendeurs du Liban m'ont presque fait oublier la Palestine où d'ailleurs j'ai voyagé en horde, ce qui tue les 3/4 du plaisir. Les pèlerins sont très très loin de ma mémoire : je ne vois plus que Palmyre dans ses tourbillons de sable rose, je ne vois plus que l'Oronte et ses norias et puis ces vieilles villes endormies dans leurs oasis, Homs, Antioche où j'étais si heureux, les Turqueries d'Alep et de Damas et pour finir la magnificence du Liban.

Je le regarde encore à cette heure dans un suprême adieu. La ville de la Princesse Lointaine est toute blanche de soleil au milieu de ses jardins. Au bord de la mer, le reflet paisible de la Tour d'El Mina et en haut de la ville, la courtine rousse du Château de Raymond de St Gilles. Au-dessus les villages dispersés sur les pentes du Liban et en plein ciel le cirque neigeux qui entoure les cèdres et la sainte vallée de la Kadisha... toutes ces choses que je ne reverrai plus.

²³ Il fait référence à la croisière Budé en Grèce en 1929.

Oh ! je reviendrai dans ce pays, je l'ai beaucoup aimé... C'est encore sur la terre une nouvelle île d'élection où j'aimerais revenir en rêve dans les jours brumeux d'hiver.

Suite A bord du Théophile (retour du pèlerinage en Orient)

Papa, maman. Aux harmonies de « Loin du bal », en longeant la Côte d'Ionie... Toute la matinée nous avons côtoyé Lesbos. C'est sûrement la plus jolie des îles grecques que je connaisse : des vallons virgiliens avec des oliveraies et de petites maisons au milieu des genêts, des prairies verdoyantes, de petits champs de blé juste ce qu'il faut pour se nourrir. Et un tel calme, une sorte de pays privilégié hors des remous du monde où la vie doit être infiniment douce. Vers midi, nous passions en face de Mytilène, la ville des abeilles, la patrie de Sappho « au doux langage », Sappho aux boucles violettes, patrie d'Alcée et des joyeux poètes des chœurs en fête. Un vers de Théocrite me revenait et de fait la mer était infiniment calme. Des dauphins sautaient dans un friselis d'écume. En face Phocée, puis l'acropole de Pergame, noms prestigieux accrochés à des collines de prairies piquetées d'oliviers.

Hier découverte de Smyrne. La route d'Ephise est coupée et j'ai dû renoncer à cette visite. Smyrne est très laid : larges avenues à peine construites. Il faut aller jusqu'au bazar pour trouver la ville ancienne respectée par l'incendie de 1922. Là on songe à Salonique : vieilles rues étroites et mal pavées avec les maisons en encorbellement à balcon de bois. Maisons peintes à la chaux en bleu ou jaune avec de délicieux petits jardins de mûriers, des places tranquilles avec des fontaines, des boutiques de merciers, d'orfèvres... Tout cela est bien provincial et bien paisible.

Le rembarquement fut possible à bord d'un caique élégant et très effilé. Le vent avait fraîchi et le bateau embarquait, j'en fus quitte pour une douche.

Le golfe de Smyrne est magnifique, profond, entouré de coteaux très verdoyants. Il y avait si longtemps que je n'avais vu la verdure...

Je prépare la visite d'Istanbul.

Carthage Octobre 1935

Un vent de tempête a hurlé toute la nuit et ce matin la mer est blanche. Mais quel beau temps ! Je suis de plus en plus emballé par mon nid d'aigle. J'ai maintenant une belle table dans ma chambre et je me sens ma foi très bien installé.

Messe à la basilique... très beau, très émouvant, beaucoup de fidèles. Sermon d'un brave père blanc. Je reviens d'une rapide visite au bord de mer. Il y a une plage à peu près convenable. J'ai inspecté les ports antiques et fait des plans de fouilles futures... Vous verrez, je vais continuer le Père Delattre ! Mais tout est encore à faire et l'on construit des villas à tort et à travers...

Ce soir j'irai à Tunis voir un surveillant du Lycée calé en autos, qui peut-être l'en trouvera une. Ce matin il est venu avec une 201 Peugeot beaucoup mieux que l'autre. Il la vend 6000 mais comptant. J'ai donc refusé. D'ailleurs c'est trop cher.

Voici votre télégramme. Vous êtes simplement épatants ! J'ai à peine émis un vœu et le voici réalisé. Mais c'est absurde de m'envoyer tout cet argent. Je voulais avoir ici une « économie fermée », comme l'Italie et l'Allemagne, et me suffire à moi-même. Et voilà, à peine arrivé, je bouffe des milliers de francs... Mais vraiment c'est magnifique et inattendu. Je vais tâcher de rattraper mon bonhomme et dès demain j'aurai une bagnole... Pourvu du moins que j'arrive à temps car il s'est vanté d'avoir un acheteur.

Du coup si j'ai une bagnole, mon idée de m'installer ici devient géniale.

J'ai vaguement préparé ma classe ou plutôt mes classes. Je ne me tourmente pas beaucoup car enfin ces arabes m'intéressent infiniment moins que des élèves français et je n'ai pas l'intention de m'abrutir pour les rendre intelligents.

Je vous embrasse de tout cœur.

Carthage, 20 octobre

Je reçois vos lettres et le mandat en même temps. Seulement l'auto devient un casse tête : il y en a 4 ou 5 en vue et je ne puis les acheter sans avis favorable d'Arents et de Journet qui collaboreront à l'achat. La caisse de livres est au port mais j'attends pour la prendre d'être fixé sur mes pénates/ Journet qui est arrivé lundi a une bonne et nous songeons tous les deux à louer un appartement ou une petite villa aux environs de Tunis. Carthage est loin : je dois me lever à 6h30 tous les matins ! D'autre part j'ai vu le Supérieur des Pères Blancs, le Père Maler, qui m'a déconseillé cet hôtel : c'est un peu la maison de rendez-vous des tunisiens en goguette. J'y reste jusqu'à ce que Journet ait découvert l'idéal. Nous avons mis une annonce dans le journal. Journet est un brave type, silencieux, renfermé mais sérieux : la combinaison me plairait, seulement je voudrais une boîte dans la banlieue vers le Belvédère ou l'Ariane.

Je dînais lundi avec Arents lorsque Journet a paru. Soirée très gaie, sympathique. On a fait des tas de projets et la petite Mme Arents qui est une sorte de papillon, riait tout le temps de nos élucubrations. C'est une chance d'avoir trouvé ces gens ici.

J'ai rencontré à Carthage dans une villa le président de la Société des Agrégés, un brave type qui veut me prendre en pension chez lui.

Au collège, j'ai environ 80 élèves en tout dont 38 en seconde seulement. Ce sont des types agés relativement, très vifs, très astucieux. Ils ont beaucoup lu pour leur âge, ils s'intéressent à

ce qu'on dit et sont en général de bonne composition. Ils ont l'air très travailleurs : c'est évidemment une élite. Pour un début, je suis gâté. Mais quel pittoresque auditoire : tous en chéchia et en gandoura blanche ou rouge. Il en vient du bled, de Tozeur et cela paraît idiot de faire expliquer Racine à ces barbares ! J'en ris tout seul : quel tête feraient ces nobles Académiciens du XVII^e siècle s'ils se voyaient aux mains de ces gens là !

Carthage, octobre 1935

Cette fois j'y suis ! Je me suis fait à ma vie nouvelle et la trouve pleine de charme. Je reste décidément à Carthage, loin de la ville et des exhalations de la lagune.

J'ai eu ce matin 3 heures de classe très sympathiques. Arents l'an dernier s'est tué à préparer ses classes. Vraiment c'est inutile. On s'en tire sans aucune préparation. J'ai corrigé les examens de passage et c'est vite fait. On explique Athalie en seconde, Polyucte en troisième avec Hernani, Mérimée en quatrième avec Lamartine.

Je vais changer de chambre pour avoir plus de place. C'est évidemment une maison de rendez-vous mais cela a beaucoup d'avantages : la nourriture y est excellente. Quand aux bruits suspects des chambres voisines, cela m'est bien égal. J'ai une terrasse épatante et d'ailleurs, sauf les week-ends, l'hôtel est presque vide.

Atha directeur du collège m'a invité à déjeuner. Ce sera très drôle : cuisine arabe... Il paraît qu'il a la rage de marier les gens : je dois donc m'attendre à de savoureuses présentations !

(...)

Je vais déposer votre envoi à la Société Générale pour ne pas transporter 7000frs dans ma poche. D'ailleurs j'essaie ce soir la C4 et l'achèterai si elle va. Arents paiera les frais d'essence et d'huile et je vendrai l'auto en juillet (vacances le 1^{er} juillet).

Ce soir je dîne chez Arents. Cela m'amuse toujours. Sa femme a une cervelle d'oiseau et rie, s'agite ; lui reste sérieux et pontife. On ne peut pas rêver contraste plus violent... Ils sont d'ailleurs bien gentils tous les deux et c'est une vraie chance de les avoir rencontrés dans ce pays de barbares.

Je vais partir en ville tout à l'heure pour poster cette lettre, visiter les souks, la Société Générale et essayer l'auto. Je ne suis vraiment pas trop occupé par les classes : pour sûr c'est incomparablement mieux comme vie que celle de Jean Bart.

Les Lubies

Il y a une correspondance tragique avec Lille : le crépuscule des Lubies je crois. Drôle d'engeance que ces filles-là. Je suis content d'en être sorti indemne.

Carthage suite

Je reste ici jusqu'à nouvel ordre. Les hôtels et appartements à Tunis me dégoutent et je commence à me faire à la petite navette... Je vais donc faire venir la cantine qui est toujours au port.

J'ai eu Journet et les Arents à déjeuner : très gais et en train. Après on a visité les ruines de Carthage et nous sommes allés prendre un thé à la menthe au phare de Sidi Bou Saïd.

Pourriez-vous m'expédier par postal : la boîte de peinture avec cartons et pinceaux en état, puis la chanson d'Aspremont et Raoul de Cambrai (à droite en entrant), Aucassin et Nicolette (id), les Troubadours (id). Vous ajouterez pour faire un poids juste ce que vous voudrez comme

auteurs français : Lamartine (mur nord, 2^{ème} rangée, 2^{ème} étage), du Bellay (id vers l'ouest, petit livre, même étage), Baudelaire (poètes à droite en entrant, en haut), H de Régnier (id), etc. Tout ça au choix. Comme mes types n'ont pas de programme, je vais le faire lire de tout... C'est un enseignement très amusant. Pas d'inspecteurs, pas d'embêtements, élèves ardents et pas bêtes du tout. Je n'ai aucune discipline à faire mais il faut tout de même faire attention.

(...)

Les vacances de Ramadan valent pour l'après-midi : on travaille le matin. Mais vers Noël il y a une dizaine de jours et autant à Pâques.

L'auto ne s'achète toujours pas. Il est difficile de choisir une voiture d'occasion, on risque tous les ennuis. J'hésite entre une cabriolet C4 et une 201 Peugeot... les deux à 6000frs.

Euphrosyne

J'ai décidément acheté pour 6000frs un faux cabriolet Citroën C4 bleu, 4 places, bon état, moteur révisé, pneus neufs. J'en suis propriétaire. Cependant Arents partage l'assurance avec moi et paye intégralement l'essence et l'huile pendant les excursions. Je vendrai l'auto en juin. Je l'ai essayé : c'est une auto plutôt veule et amorphe mais de tout repos. Elle fait 9 à 10 HP et consomme 10 litres aux 100. Voilà. Je l'aurai vendredi et en profiterai pour amener ici la caisse de livres qui attend toujours au port.

J'ai eu 5 heures de classe, ce qui m'a claqué. Les élèves deviennent remuants et je suis obligé de sévir.

Je vais changer de chambre et m'installe ici définitivement. A titre de renseignement, il y a ici un médecin colonial, le docteur Blondin, qui a connu papa sur la Riviera et qui déjeune régulièrement à l'hôtel.

(...°

Je suis plongé dans le Cid, Horace, Athalie, Hernani, Lamartine, etc. C'est très drôle : je découvre ces textes en les expliquant aux gosses !

Euphrosyne, suite

Ça y est : j'ai ma voiture ! Elle va bien. Je suis allé prendre Jounet et Mme Arents et de Tunis un bond de 20km nous mène à Amilcar. Bain excellent dans le sable rose au pied des rouges falaises de Sidi bou Saïd. Puis un café turc au Saff-Saf avec sa noria et son éternel chameau. Un tour dans la campagne vers les dunes rouges de Gamart et rentrée directe à Tunis. La voiture a vraiment bien marché. J'enlèverai les housses pour la rendre plus propre. J'irai demain à Tunis pour enfin prendre la cantine qui doit se morfondre quelque part.

Je ne me plains pas de Sadiki. J'ai seulement une 4^{ème} remuante et mal disciplinée qui me chibrouille. Je vais être obligé de sévir pour ne pas laisser prendre de mauvaises habitudes et cela m'énerve.

J'ai maintenant une chambre épatante en haut de la maison. UN pigeonnier à faire rêver avec une terrasse sur la mer et une fenêtre à l'ouest sur le lac et Tunis. Le soir c'est une féerie et comme nous avons clair de lune, je ne m'arrache pas à ma contemplation. Il fait frais ici tandis qu'à Tunis chez Arents par exemple c'est une étuve.

(...)

Carthage, suite

(...) Ma classe va bien, surtout la 3^{ème}/ La seconde aussi rend bien et j'aime ce métier. Seulement je suis très pris. Depuis deux jours je n'ai pas une minute et cet après-midi que j'ai de libre, je n'ai fait que dormir sur Shakespeare. J'envie les types du lycée qui n'ont que 15 heures.

Il est évident qu'on s'encroûte à ce métier à bref délai. Mais j'ai découvert que c'était le moyen d'être heureux. Je me fais donc à ma petite vie carthaginoise. Je contemple indéfiniment le ciel rouge sur la lagune et je m'efforce de me perdre dans cette clarté jusqu'à ce que tout miroite en moi.

(..)

C'est vrai que le Cap paraît bien loin. Et la Suisse donc ! Je pense souvent à la merveilleuse après-midi du Lac Vert et aux brouillards nocturnes du Bürgenstock....

Peinture

Après la grand messe, par un merveilleux matin frais, parfumé des dernières pluies, je suis parti avec Euphrosyne vers les vieux ports où j'ai peiné deux heures sur une grande peinture (impossible de trouver dans ce sacré pays de petits cartons). C'est une réussite : la meilleure que j'ai encore faite bien sûr. On voit les ruines des quais inondés d'eau avec là dessus un poudroisement de soleil.

(...)

J'ai encore commis une peinture de dunes rouges et mauves de sorte que je suis à le tête de onze tableaux à cette heure... Il y a d'ailleurs un progrès incessant et j'ai l'impression que ça commence à rendre assez bien. Il me manque la technique malheureusement : je ne réussis pas les arbres et les premiers plans en général. J'ai tenté de peindre des moutons, ils ont l'air de cochons !

Spleen

Je devrais être pleinement joyeux : que le manque-t-il ? Pourtant je ne me souviens pas d'avoir été aussi sombre depuis la rue Hamelin. Dès que je soulève le couvercle de mon âme, ce la me prend à la gorge malgré moi. Je voudrais vivre avec l'heure qui passe sans réfléchir. Malgré moi je songe à tout ce que j'ai perdu, à tout le passé. Vous êtes si loin qu'il me semble vivre sans vous : on dirait une seconde naissance parmi les choses étrangères. L'âme d'autrefois s'étiolle faute d'usage. Tout ce que j'aimais a fait banqueroute, tous les rêves sont abolis : voilà, je vivote piètrement, en banlieusard, sordide, vendant des excréments de ma pie-mère à de petits macaques sans esprit et sans cœur.

(...)

Je lis un livre admirable : « L'expérience religieuse » de W. James. Il fait un temps splendide et je vais peindre vers les lacs pour me consoler des misères de ce monde.

(...)

Plus de nouvelles de France : hors vos lettres je pourrais croire la France engloutie. Il est vrai que les amitiés que j'avais ne pouvaient résister à 500 milles marins + 1000kilomètres... C'était prévu. Du reste qu'importe pourvu que le havre de salut, les Bruyères, demeurent : cela me sert de « paradis ».

Une balade avec Euphrosyne

Donc tous les trois, trois êtres aussi différents que possible (le couple Arents et lui), habillés en décadents, aussi peu civilisés que possible, tous les trois dans une guimbarde blanche de boue et de poussière, pas graissée, perdant de l'eau par tous les pores, mais dépassant fièrement les prima quatre et portant avec hauteur un nom inscrit sur sa portière, le nom d'une Grâce. Tous les trois donc nous gagnons la Marsa. Alors ce fut l'inénarrable miste de Gamart. Il faut l'avoir vu pour y croire. D'abord le « sentier » en corniche grimpe une falaise avec une pente digne du Galibier. La première vitesse gémissait en s'extrayant des caniveaux, la mer derrière nous semblait nous attirer, on écoutait avec angoisse pleurer l'embrayage. Enfin on émerge, les langues se délient, on se félicite, on caresse Euphrosyne, on l'arrête pour la reposer. Une vie énorme ! Derrière le promontoire de Port Saïd tout rouge avec les maisons blanches posées au sommet comme une volée de flamands dans le ciel bleu, de l'autre côté une cote étrange, lugubre, une immense fuite de dunes jaunâtres qui enserre un golfe décoloré et va s'éteindre sous les collines bleues de Porto Farina à 50km d'ici. C'est un paysage lunaire, mystérieux, troublant. Et voici au milieu des dunes un petit, tout petit village blotti comme une oasis avec des palmiers, des amandiers, des poivriers et même tout un bois d'oliviers.

Euphrosyne haletante repart souriant à la descente. Mais dieux quelle route : penché hors de la portière, j'étudie le dessin des ornières, contourne les oliviers, écrase les asphodèles, cependant qu'à mes côtés Mme Arents pousse des cris d'orfraies et paraît être aux anges. Après mille détours on atteint le village. Sur la place, les gens fument devant l'unique café et nous disent de paisibles bonjours. Une ornière plus profonde que les autres nous mène à l'entrée d'un palais arabe en ruines, transformé en vaste ferme. Des orangers poussent à l'ombre des dunes parmi les mosaïques de marbre... l'eau coule, fraîcheur, ombre : l'oasis !... A quelque mètres de là montent les dunes : elles semblent de grands fronts de glaciers. A leur pied le sable écrase de maigre feuilles d'alfa. En avant ! Armés de nos kodaks et de nos boîtes de couleurs, moi portant dans le sac rose l'huile et le torchon, nous nous ruons vers la dune. Rude grimpe à quatre pattes ! Mais d'en haut c'est le Sahara. J'ai encore du sable plein les cheveux et les vêtements. Photo, peinture, coucher de soleil... et Euphrosyne repart toujours sale et pas graissée, mais joyeuse et gaillarde comme pas une, plus fière que toutes les prima quatre aérodynamiques, aux nickels luisants qui roulent par le monde. Ah la brave fille ! Et pendant qu'elle grimpe, trois voix délirantes hurlent à la joie.

Quand il se sent admiré (ou plus...) par Mme Arents

Retour à Carthage pour cueillir Mme Arents. Cette jeune évaporée, après son long contact avec le milieu normalien (esprit critique, perpétuelle chasse au romantisme, terreur du ridicule) est toute étonnée de rencontrer un type « nature » qui ne craint pas d'aimer les couchers de soleil au risque de ressembler à son concierge et qui ose le dire naïvement comme il le pense. Nous sommes allés prendre le thé au Dar Zarouk où j'ai vu les plus beaux couchers de soleil de ma vie. On ne peut d'ailleurs rêver d'un temps plus radieux, plus pur. Je me lève à l'aurore tous les matins et c'est merveilleux de circuler dans la campagne à cette heure là.

Recherche d'un maison

J'ai passé la matinée à roder dans Carthage en quête d'une villa. Je crois avoir trouvé. Une jolie villa près de chez les Sœurs Blanches avec un grand jardin. J'aurais une bonne à demeure et mènerais une vie exquise. Ce qui me décide à quitter l'hôtel, c'est le froid. Ma voisine, la buse,

est partie chassée par la grippe, depuis deux jours un vent glacial arrive de l'ouest, le temps change, c'est l'hiver. Je suis le seul client...

Balade de Aïn Draham

Faut-il vous parler d'Aïn Draham ? C'est déjà si lointain. J'ai repris ma classe avec dégoût : je découvre que les élèves ne travaillent pas et sont imbéciles...

Donc samedi l'idée me prit d'aller à Tébessa par les pistes des Aurès (320km). J'alerte tout le monde et on allait partir lorsque Mme Arents mit son veto : elle avait rendez-vous chez son couturier... Ce n'est donc que dimanche qu'on peut partir. A 6 heures j'étais à la messe des Pères Blancs et à 8 heures nous sortions de Tunis par Bab Saadoun et la kasbah.

Route assez monotone jusqu'à Tebourouk, pr-s de Dougga que nous avons brûlé faute de temps. C'est la grande plaine rousse et dénudée, presque inhabitée, où circulent dans des canyons de terre rouge des oueds lents, bordés de lentisques et de chênes verts. Encore 100km et on atteint le Kef vers 11 heures. C'est une ville typique, haut placée, avec un horizon immense, toute blanche au pied d'une belle citadelle rouillée. Déjeuner quelconque dans l'unique gargote. Visite d'une basilique chrétienne et d'une ville romaine en cours de fouilles. Puis Euphrosyne chante sur une route montée en 2^{ème} vitesse. L'air devient piquant, les ruisseaux coulent partout, traversant le chemin. On atteint la crête parmi les chèvres et les petits lacs bardés d'asphodèles. La vue est immense sur la Medjerda. Vol plané sur Souk el Arba. En chemin, sieste dans une forêt dans le genre de celle de Peille avec aquarelle, mandarines et noix. Thé arabe à Souk Arba et vers 16h30 on atteint Bulla Regia avec les ruines de ses thermes toutes rouges dans un soir de tragédie. Un grand nègre très bavard nous accueille au nom de l'archéologie et nous mène dans les villas souterraines aux merveilleuses mosaïques. Quand on émerge, le soleil se couche entre deux palmiers, les seuls arbres de la région.

A la clarté des phares j'attaque une route montante, mystérieuse qui, de lacets en lacets, finit par culminer sur un horizon de montagnes bleues. A droite, à gauche, les phares font surgir des maquis de plus en plus touffus. Bientôt c'est la forêt. La route semble percée à travers les fourrés, il fait froid, le moteur chauffe. Impression d'être perdus. On gagne un col. Arrêt pour examiner un poteau indicateur à la clarté d'une lampe électrique. Il fait si bon qu'on s'offre une promenade au clair de lune. Le vent du sud plein de senteurs de la plaine entre dans le bois. Il y avait longtemps qu'on n'avait plus entendu chanter les arbres. On parlait de la France.

Encore une forte rampe et voici une lueur dans les bois... Oh surprise : dans ce bled perdu voici un merveilleux chalet hôtel « Transatlantique », genre « Voirons ». Accueil épatant, chambres ultra confortables, civet de lièvre, prix relativement modérés. On s'installe, on dîne. Une flambée de feu dans une grande cheminée double le central qui marche à plein : on gèle dehors. Nous sommes à 1000 mètres au centre de la Kroumirie.

Dès l'aube je bondis et grimpe au sommet de la montagne voisine. Les arbres sont géants. On distingue au loin la mer. Vers 9 heures nous commençons la descente. Aïn Draham aux toits rouges est toute en fête et nous offre son marché où j'accumule les photos. C'est au penchant d'une colline, un fouillis de tentes, de chameaux, d'ânes et de veaux aux longs poils. On bavarde avec un vieux tirailleur qui nous conte ses compagnes et ses déboires.

Descente rapide sur Tabarka où l'on déjeune. C'est une ancienne colonie génoise avec un château aux nobles courtines perché sur un îlot : on m'avait tant vanté ce coin que j'en ai été déçu.

Vite on part : il y a 200km à fournir sur une route absolument déserte. Des dunes de sable séparées par des vallées humides où miroitent des rivières lentes. La route est un lacis

invraisemblable. J'arrive à Mateur à 16 heures, à temps pour réparer une panne du disjoncteur. Une heure plus tard on entrait à Tunis. Mes compagnons tassés à l'arrière étaient fourbus. Je ne suis disputé avec Arents à Tabarka à propos d'art moderne et nous sommes depuis en froid : il s'est emballé et ma foi moi aussi. J'ai rarement vu un goût aussi faussé que le sien. Je crois que nous ne ferons jamais de vrais amis et c'est dommage car il a de belles et bonnes qualités.

Bonheur

Santé parfaite. Je crie vive la Tunisie du matin au soir. Je fais des tas de projets pour ma villa où j compte donner des réceptions avec feux de Bengale et danses sur la terrasse. J'inviterai des tas de gens. J'aurai des poissons rouges et un caniche. J'imagine votre venue, O maman. Toutes ces découvertes que je vous ferai faire. Vous vous plairez ici, j'en suis sûr, vous ne pourrez pas ne pas aimer Carthage. Tous les matins vous irez chez les Sœurs Blanches à côté de chez moi, on prendra le thé à Bou Saïd, on ira à Douzza. D'ailleurs je réserve Douzza pour quand vous serez là. Et puis vous ferez la connaissance d'Euphrosyne, cette bonne fille, et avec les Patricot on se mettra à cinq dans une voiture de quatre ! Il y a encore de beaux jours !

Enfin une maison pour soi : l'Ingénue

Encore des choses nouvelles à vous conter. D'abord il pleut à vers, Carthage est lugubre sous l'ondée mais il sort de terre une odeur de Savoie. Je me chauffe au poêle à pétrole, c'est très pratique et peu dispendieux.

J'ai un petit chien encore abruti qui pleurniche en ce moment près de moi. C'est l'épicière qui me l'a donné, une brave femme. C'est un fox très banal, âgé d'un mois.

Je vais faire installer le butagaz : on loue des réchauds à 19frs par mois. C'est très commode. Seulement il y a une consignation assez forte à payer. Je vous ai envoyé une dépêche de matin à propos de sous : c'est à cause du billet d'avion que je dois payer dans trois jours, avant le 10 décembre.

Ma vie s'organise à merveille dans cette case et je m'y trouve comme un coq en pâte. Je me débarrasserai de la bonne le 23 décembre et fermerai la boîte. Pour le retour Mme Patricot se charge de me trouver quelqu'un de mieux. Ces gens sont vraiment gentils avec moi. Ils m'ont donné une couverture, une bibliothèque, un fourneau à pétrole et doivent me prêter des fauteuils. Je crois qu'ils trouvent très sympathique mon ermitage. Je me demande s'il serait de bon goût en échange de tout cela d'offrir du latin à leur fille aînée qui est en Première... la version qu'elle m'a portée hier semblait une invite ? Cette jouvencelle reste encore mystérieuse, effacée : je n'ai sur elle aucune opinion, tout au plus je la crois plus énergique que sensible et plus jolie que sympathique. D'ailleurs peu importe.

Voici Louise qui arrive de Tunis avec des dorades et un couffin chargé. Il fait vraiment bon et cosy dans la boîte. Ce qui me manque c'est d'abord de l'argent, mais vous êtes là. Ensuite une œuvre à faire, quelque chose qui m'occupe, me prenne tout entier, m'emballa et me donne une poussée de printemps. Enfin je voudrais des « satisfactions de professeur ». Jusqu'ici la classe me paraît chose ingrate, j'ai trop d'élèves pour les connaître et les guider. Je ne comprends pas les petits de quatrième et réciproquement. A peine en ai-je distingué 4 ou 5 en seconde et 6 ou 7 en troisième... Et puis je n'arrive pas à me prendre au sérieux et forcément cela rejaillit sur les gosses. J'admire Arents qui, âgé de 24 ans, a une allure de « maître ». Chez moi on rit en classe, surtout en troisième, la classe que je préfère.

Me voici en face de deux jours de vacances : je voudrais les consacrer à la culture du moi. Je me suis dispersé comme une cigale depuis deux mois, je suis arrivé à m'oublier tout à fait. Cette vie active, presque trépidante, m'a isolé, je voudrais remettre le contact, rouvrir une porte rouillée. Je relisais après le déjeuner en écoutant un disque de Journet (trio de Beethoven) le «Jardin de Bérénice» dont les marges sont criblées des notes puériles de ma 20^{ème} année et j'avais la nostalgie du temps où il y avait des yeux ouverts en moi, un spectateur qui se regardait agir.

Bon voilà le toutou qui s'agite, le laitier sonne et Louise me consulte pour le menu : les soucis du ménage font une offensive. Il paraît qu'il n'y a pas assez de beurre. Oh contingences ! Cependant tout ça c'est nouveau pour moi, une amusette : je serais ravi s'il n'y avait au bout ces dîners solitaires, lugubrement silencieux, comme s'il pesait un opprobre sur moi. Car ce n'est pas naturel de vivre ainsi. Barrès lui-même avait un compagnon lorsqu'il partit pour la solitude et je ne sens aucun goût pour jouer les anachorètes. Mais cette mélancolie sent trop la vieille miss déçue, passons : j'explique Vigny en troisième, c'est un maître en fait de résignation.

PS : Vous me demandez des nouvelles des « demoiselles » de France. Ma foi je vous l'ai déjà dit : le souvenir que les gens gardent de moi n'a pas d'assez grandes ailes pour pouvoir traverser la mer et je n'ai, depuis mon arrivée, écrit qu'au Cap d'Ail... car tout le reste est fini.

PS : Dimanche matin, soleil radieux. Je reçois votre lettre. Merci à papa pour cette si gentille lettre. Ce qui m'ennuyait dans cette location, c'est que je craignais de votre part un avis défavorable, maintenant je crois que nous sommes d'accord et je reprends mes projets avec un nouvel enthousiasme.

Préparation de la venue de Mime

Papa,

La mer est belle et j'ai bon espoir pour la traversée de Mime. Elle doit être en ce moment à Marseille.

J'ai acheté un poêle à pétrole pour chauffer la chambre de Mime (200frs). Il serait idiot de risquer de lui faire attraper un rhume. J'ai acheté aussi 25 bouteilles de Vittel car l'eau d'ici ne lui vaut rien.

J'ai obtenu du directeur de quitter le collège jeudi à 15h30 afin d'être à l'heure à l'arrivée du bateau. C'est une véritable joie de faire à Mime les honneurs de mon logis. J'ai nettoyé le jardin, semé des radis, des salades et des pois de senteur. J'achèterai demain des vases à fleurs. Je crois que la maison est maintenant tout à fait confortable. La cuisine y est très bonne et j'ai l'impression que ce changement d'air va faire le plus grand bien à Mime.

Dès vendredi je la mènerai visiter Carthage et après-midi nous irons vers Gamart. Samedi nous irons peut-être à Korbous. Ses promenades vont la mener au grand air. Elle gagnera j'espère plusieurs kilos à ce régime là.

Bonheur de la vie à Carthage

Ma bonne (Anne-Marie) est toujours la même perle : un trésor cette fille. Elle va faire la lessive avec la lessiveuse des Ferlein. J'ai reçu des dattes de Nefta exquis, on n'en trouve pas de pareilles ici. Anne-Marie me sort des repas excellents, le vin est exquis, le temps superbe et la vie coule douce... Elle est toujours aussi timide mais débrouillarde avec ça. Elle a insulté des fournisseurs et obtenu des prix plus intéressants. Pieuse, discrète, travailleuse : toutes les

qualités ! Je tâche de lui être agréable, des petits riens qui lui font plaisir, livres prêtés par exemple.

Carthage reste princesse des rêves et la vie qu'on y mène demeurera dans mes souvenirs comme une sorte d'âge d'or. Après la prison triste de Paris, j'ai l'impression ici d'une expansion merveilleuse : à moi le Bou Kornin, à moi le Ressay, ses chèvres, ses rochers rouges et son soleil du soir, à moi Gamart et le rêve rose de ses dunes, à moi Bou Saïd, la mer au bout des rues blanches et l'aloès sur la terrasse du Dar Zarouk. A moi Dougga, Testour, les fleurs, les narcisses de mon jardin... Et puis cette prodigieuse solitude... Je défie d'imaginer un rêve pareil ! Cette petite maison à Carthage ! Tout seul devant toutes les choses ! C'est trop beau, je ne sais pas en profiter, en jouir...

J'ai peur parfois que cela craque, que cela ne dure pas. Tout cela brille, éblouit : une telle paix du cœur, une pareille tranquillité d'âme. On plaint les solitaires, mais quel trésor au contraire...

Quand je songe à toutes les ambitions, à tous les rêves, à toutes les émotions que j'éprouvais à Paris, j'ai l'impression d'avoir abordé un paradis. Plus de jouvencelles à vous tarabuster, plus de travail idiot à faire : un grand calme. Epicure me serrerait la main !

Amie de Beauvais

J'ai reçu une lettre exquise de ma folle amie de Beauvais maintenant rémoise. Je viens de lui répondre par une méditation sur le désert.

Beethoven VII symphonie sur le phono

La bas dans la salle à manger obscure l'orchestre de Philadelphie joue la VII symphonie... Pourrai-je vous écrire... C'est le deuxième mouvement si épouvantablement navré que j'en étais étourdi la première fois que je l'entendis au Conservatoire. J'étais avec l'Abbé Lussier dans une loge juste au-dessus de l'orchestre. Je me souviens de ce jour avec vénération. Ce mouvement fait toujours frémir ma mémoire quand j'y songe. C'est ce que Beethoven a crit de plus beau... Juste en ce moment la passion s'endigue, se retient, se maîtrise, mais tout à l'heure... Je m'arrête, à plus tard.

(...)

Figurez-vous que j'ai rêvé d'une thèse sur Saint-Evremond cette nuit. J'ai rapporté une pile de livres sur ce type de la bibliothèque. Je me demande si ce sujet est intéressant. Qu'en pense Cuinet ? Si ça paraît valoir le coup je m'adresserai à Michaut.

(...)

J'ai un petit chien Fox que j'appelle Roxane. Il loge dans une boîte Heudebert et semble de bonne compagnie. Je me réjouis de voir bientôt Mime en terre africaine. Pourvu qu'il fasse beau.

(...)

Les gens de Carthage sont des concierges. Ils arrêtent ma bonne pour lui poser des questions sur mon genre d'existence. Il est vrai que je les intrigue fort : une jeune homme solitaire qui s'exhibe en burnous et lunettes vertes, coiffé d'un chapeau blanc et les pieds dans des babouches rouges leur paraît suspect. Il y a de quoi.

Mme Arents

Avant hier visite de Mme Arents, la petite poupée rose, qui est venue planter des fleurs dans mon jardin, ceci dit sans métaphore, et du Père Lapeyre toujours aussi bon et brave et très emballé par ses fouilles. Il a paru ingénument surpris de trouver la femme d'Arents en jardinière ... Arents qui fut mon voisin en khâgne.

Réception à l'Ingénue

J'ai cru très malin de jouer au grand seigneur et je viens de passer une journée bien fatigante. Après la messe j'ai été emprunter de la vaisselle à l'hôtel. Puis j'ai fabriqué avec la spupière et une lampe à alcool un magnifique surtout de table plein de bougainvillée et de narcisses.

Déjeuner excellent. Anne-Marie passait les plats avec art et beaucoup de style. C'est une bien brave fille et les Patricot ont paru émerveillés de la « réception »... Ils s'attendaient à un campement...

Hors d'œuvre (œufs mimosa, saucisson, crevettes), deux poulets exquis, pommes de terre braisées, salade, camembert, crème au chocolat, cake, dattes, gateaux de Guerite, vin de Carthage Alicante, Marsala, café sur la terrasse, cigarettes...

Puis auto jusqu'à Gamart, jeux de sable avec les enfants, coucher de soleil. Retour : thè au lait avec cake. Et voilà !

C'est la première fois que j'invite 5 personnes à déjeuner et je ne suis pas peu fier de mon talent de maître de maison.

Retour d'Algérie

La sonate de Mozart tourne, Mabrouk pidole à la poursuite de sa queue, Anne-Marie est à la Goulette pour je ne sais quelle fête... La vie à Carthage recommence. Mes photos ne sont pas très bien, je crois qu'elles ont eu chaud. Je les joindrai à celles de Journet en album que je vous enverrai. J'ai eu Journet à déjeuner. Il fait frais avec beaucoup de vent.

Que vous conterai-je aujourd'hui en fait de rétrospective ? L'embarras du choix... J'ai été très surpris de l'Algérie. C'est la première colonie française que je visite : aucun rapport avec Syrie et Tunisie. Le pays est admirablement mis en valeur, cultivé, aménagé. Partout des villages à l'aspect français, routes excellentes en général. Les indigènes parlent tous français et les Kabyles pour ça sont étonnants. Les moindres paysans font la conversation, polis, avenants. On ne sent pas la méfiance des Tunisiens. Par contre on cherche l'élite indigène. Il ne sembla pas qu'il y ait là bas ces demi-bourgeois, de mi-intellectuels musulmans qui rendent la tâche si difficile à la France. On dirait que le régime de la colonie a moins développé l'indigène que le protectorat. Peut-être aussi cela tient-il à la race : les Tunisiens ont toujours été les intellectuels de l'Afrique du Nord, et cela jusqu'à Constantine inclusivement. De là jusqu'au Maroc, ce ne sont que des paysans faciles à conduire...

Alger est une ville toute française avec une plèbe indigène misérable qu'on ne voit pas. Il n'y a pas dans les rues ces cheiks élégants de Tunis. La France là bas comble un trou, occupe une lacune sociale et ne s'oppose pas comme ici à des gens déjà évolués. UN fait typique : à la prise d'Alger, il n'y avait aucune bibliothèque en ville. C'est celle de Constantine qu'on a fait venir et actuellement c'est à Constantine qu'est le centre du parti des mécontents.

Les Kabyles m'ont beaucoup intéressé : arrivé d'El Kantara, cette première nuit à 1200m près de la neige m'a d'abord emballé. Parti le matin même des abords du Sahara, dans la chaleur naissante, après avoir traversé pendant des heures les hauts plateaux, j'étais ahuri, enivré de me

trouver tout à coup en pleine montagne. Le lendemain ces petits villages aux toits rouges au milieu des olivettes et des figuiers m'ont amusé : ils avaient un air si Côte d'Azur... Le premier paysan rencontré nous raconte qu'il va partir pour Paris où il est maraîcher, le forgeron nous révèle qu'il a travaillé à St Etienne, le cafetier nous parle de Noisy le Sec... et cela dans le trou sordide de Beni Menguellet ! Les enfants nous récitent des fables et nous mènent chez les Pères Blancs qu'ils ont en vénération. Ces gens là se gouvernent eux-mêmes, ils se réunissent à la façon des gens de l'Odyssée dans la Djemaa pour discuter les affaires communales, élire leur Amine... Chaque village méprise ou jalouse le voisin : sans les gendarmes ce serait la petite guerre et dans les villages mêmes la vendetta sévit. Pays surpeuplé et misérable, les hommes émigrent pour nourrir leur famille, beaucoup se marient en France. Au reste ils n'ont pas le type arabe : les femmes ont des visages d'Arlésiennes et se drapent dans des robes théâtrales d'un jaune orangé qui chante au soleil. Un gamin nous ayant menés à la fontaine, domaine invisible des femmes, ce fut une belle bagarre : on tança le gamin et toute la bande s'enfuit terrorisée par nos appareils photos. Ils croient que la photo a une valeur magique. Leur langue doit être très belle si j'en juge par les noms propres : Yacourène, Azhar, Azellor, Haïzer, Azeroun, Tohor...

Rêve de changement

J'ai reçu une lettre de Marx prenant bonne note de ma candidature. J'espère... j'accepterai n'importe quoi. Je suis trop heureux ici, trop bien, je m'habituerai. Je veux changer sans cesse, je ne veux pas m'attacher : ni les choses ni les gens ne le méritent et c'est une faiblesse. Et puis cela donne l'illusion de remplir l'existence comme un film qu'on déroulerait plus vite. Au fond d'ailleurs, je quitterais ce pays sans regret, heureux d'y être venu voir sans plus. Je n'y ai pas d'ami, il ne m'en reste d'ailleurs plus guère nulle part... Cette maison m'ennuie, j'en sais tous les détours. Ces repas surtout sont navrants : j'ai du mal à m'y refaire. Mabrouk est trop petit pour comprendre.

Tiens je viens de mettre Bach, Concerto n°4. Cela fait du bien. IL y a aussi une rose rose, don du maraîcher, qui parfume. Mon acacia est tout blanc de fleurs : je ne le vois pas à cette heure mais je le sais : il a l'air prodigieusement heureux dans ce jardin poussiéreux et desséché. C'est un précieux exemple.

Un vieux devin de Biskra m'a prédit dans un pâté de sable une vie obscure et paisible : Mabrouk ! Il m'a annoncé aussi un grand voyage jusqu'au bout du pays... C'était une sorte de derviche au visage malin accroupi sous un palmier aussi vieux que lui. Je me souviendrai de lui : il a dit juste ce qu'il fallait.

Lereboullet

Reçu une lettre de le Lereboullet pleine d'onction. Son archevêque l'envoie à Rome au séminaire. Il a rencontré au sacre de l'évêque de Monaco Mgr Lesage. Cet évêque est un ami intime et il se propose de venir à Monaco le voir et nous en même temps. Brave garçon... je n'ai pas l'impression que le séjour du regard l'ai développé. Il se guinde pour m'écrire et prend un ton empoté !

De Mime, inquiète de l'absence de nouvelles

(22/11/36) Mon Mouton. Pit est couché avec une bronchite (une vraie bronchite) (...) Tu n'es plus gentil... du tout. 3000Fr pour venir en France, et si tu ne viens pas, vas-tu rester à Bucarest au coin de ton feu à faire des économies ? Tu les dépenseras à vagabonder de par la Roumanie ! Certes, je le sais, ce n'est pas drôle de rouler 45 heures par un paysage connu déjà et fastidieux pour aboutir au Cap où tu t'ennuies au bout de 4 jours, mais crois-moi quand nous n'y serons plus (et nous sommes vieux), tu seras content d'avoir sacrifié ton plaisir pour donner de la joie à tes parents, tu n'as jamais fait que cela : leur donner de la joie. Continue jusqu'au bout.

Alors il nous faut attendre juillet pour te revoir, et encore tu feras quelque tour avant d'échouer ici. Arrive donc une bonne fois à comprendre que la vie n'est pas une partie de plaisir.

(15/1/37) Nice sera le port d'attache lorsque tu auras bâti ton nid et que les petits oisillons pourront essayer leurs ailes aux Bruyères. Nice n'est intéressant que par le voisinage du Cap, par ailleurs ce lycée de rastas et de métèques manque de charme et tu en aurais vite assez.

(7/1/37) Mon Mouton. Nous te remercions de tout notre cœur d'être venu nous revoir en dépit de ce long voyage. Tu as bien fait : merci. Et en voilà pour 6 longs mois, surtout s'ils comportent Russie et Perse. Ce sera une rude étape... enfin !

Mon Mouton, je t'en prie, ne vis plus comme un oiseau, fut-il rossignol, qui saute de branche en branche, picore ici, gazouillant là ; si tous ceux qui t'entourent ne sont que des corps sans âme, ce n'est point une raison pour ne pas te souvenir de la tienne. Fais donc un peu un retour loyal sur toi-même, tu verras sûrement le vide immense de l'absence divine. Décide-toi une bonne fois à mettre Dieu dans ta vie, tu verras comme ton horizon borné s'embellira ; évidemment il y a un effort à produire et à continuer, mais qui ne sait se vaincre ne vaut rien du tout.

(9/2/37) Voici ta lettre plutôt vide... les dîners, le ski, le mulet, le dieu qui franchit l'Olympe ! et après ? Eveille-toi donc une bonne fois, que j'ai encore cette joie sur terre.

Le weekend en ski, coucher dans une cabane et la messe du dimanche ? Crois-tu qu'il y ait un commandement spécial qui autorise les gens qui songent à leur plaisir à manquer au devoir dominical ? Je ne le connais pas.

(...) Crois-tu que la messe orthodoxe remplace la messe catholique ?... Encore que !

(6/3/37) Mon Mouton. Mais enfin que deviens-tu ? Ton histoire s'arrête au récit de ta conférence, soit le 24 février. Cela fait 10 jours ! Nous espérons que ta santé ne justifie pas ton mutisme, mais il ne faut pas recommencer. Et voilà les universités roumaines fermées, alors que fais-tu là bas, privé de tes auditeurs ? Prends donc le train et reviens-nous, nous irons ensemble, douce souvenance, revoir Florence, San Miniato, etc. ! Pourquoi pas...

Si tu ne reviens pas, je viens ! Réponds-moi donc alors, pour la 10^{ème} fois je te propose la semaine du 15 au 22, soit par exemple départ d'ici le 17 au soir, arrivée le 19. Tu sais qu'une lettre est très longue à obtenir une réponse, tu pourrais peut-être envoyer un télégramme. J'attendrai avant d'aller chez Cook.

(9/3/13) Pour mon arrivée, soit le 18, soit le 19, je retiendrai les WL. Où me fais-tu aller, au soir de ma vie ? au bout de l'Europe ? Mais pour te revoir, où n'irais-je pas !

(4/5/37) Jean, mon Chou, il faut bien réfléchir avant de boucler la Roumanie. Si tu étais assuré que Marx te puisse te caser, alors ce serait parfait, mais si tel n'est pas le cas, tu regretteras plus d'une fois tes cours et conférences en faisant la classe dans un lycée. En tout cas ne demande pas Nice, ce sera pour quand tu auras des poussins à veiller dessus, mais pour le moment ce serait abrutissant malgré les charmes de Lavaud la sportive.

Je préférerais encore le petit prince, mais... (partout des mais !) le gamin est en retard, donc des classes encore rudimentaires j'imagine, il a 12 ans je crois.

Enfin réfléchis bien. Il est évident qu'en dehors de tes cours et conférences, la vie à l'Institut est à mon avis peu attrayante pour ne pas dire plus... Ton oiseau rare ??? avant de dire un non définitif au cœur fidèle de Lorraine, réfléchis et longuement ; de tout le portrait que tu broses, elle le réalise, sauf le diplôme. Est-ce après tout un tel obstacle : une femme occupée jusqu'à la venue de la famille en vaut une autre qui s'ennuiera (car elle sera tout à fait pot au feu, partant assommante, ou elle sera tout le contraire et cherchera sa distraction dehors). Tu ne parles pas dans ton tableau de l'essentiel : la Religion. Celle-la n'a peut-être point ceci, mais son idéal, son rêve, c'est de toi qu'elle le tient, son âme, tu l'as formée déjà et tu achèveras ton œuvre, car en toi sommeille un intense appel vers le divin.

(15/5/37) Mon Mouton. Samedi et pas encore de nouvelles de mon Chou : demain 8 jours que nous nous tournions le dos... j'étais navrée et tellement émue de toute ta gentillesse à mon égard. Tiens-toi bien, Mouton, tu cours le risque de devenir un saint, je demande tellement au Seigneur de te « remercier » que sa plénitude va te combler... En attendant tu fuis peut-être l'abondance de ses dons en roulant vers la Moldavie (avec qui ? un fille d'Israël.. pouah).

Je suis moins fatiguée, mais, ma foi, je ne suis pas loin de regretter la tranquille solitude des Carpathes.

(22/5/37) Je trouve que tu es bien superficiel, tu te jettes à la tête de types que tu ne connais en rien et qui certainement ne sont pas des gens à fréquenter. Cette demoiselle... qu'as-tu besoin de l'avoir en remorque, elle n'est pas de notre mentalité, laisse la donc avec ses sous et ses pantalons. Vraiment je suis navrée de constater de jour en jour la misérable vie que tu mènes, oui elle est misérable et tu n'arrives pas à saisir à quel point cela m'attriste. Arrête-toi donc un instant et en toute franchise, avec la droiture, l'idéal, l'intelligence qui te sont personnels, regarde et constate le vide de ton existence. Mets toi en présence du Bon Dieu... et ta façon de concevoir et d'agir changera.

De son père

10 février 1937. (...) Dis toi bien que la vie n'est pas un carnaval continu, mais qu'au dehors de l'idéalisme, du romantisme, etc. il y a tout le sérieux de l'existence qui exige réflexion, travail, santé. Ce qui assure ton avenir.

25 février 1937. (...) Nos félicitations pour ton succès. Une conférence dite simplement avec la diction et la lenteur voulue produit sûrement l'effet le meilleur. Et tu as eu raison de procéder ainsi. C'est très bien de faire de la prospection mais tes auditeurs demanderaient peut-être aussi

une petite conférence littéraire sur le préclassisme ou même sur le courant de la littérature actuelle, pour savoir quoi lire et connaître de la vie intellectuelle française.

16 mai 1937. Mon cher Jean. Mime est un peu reposée des fatigues de son long voyage. Cependant nous attendons que les conditions d'un séjour à Peira-Cava deviennent meilleures. Il est prudent de se méfier de la négligence habituelle des méridionaux qui refusent de chauffer les hôtels et s'approvisionnent mal pour les aliments frais et ont des gens de service en trop petit nombre...

23 mai 1937. Mon cher Jean, il n'est pas regrettable que ta bourse soit moins garnie et que tu ne puisses aller en Perse, région éminemment insalubre. Et puis cette idée de filer avec cette demoiselle sans demander l'autorisation de Dupront, c'est de la niaiserie.

29 mai 1937 Il est inutile de songer à ton voyage en Perse. Ton devoir, tout simplement, te commande de ne pas nous donner maintenant des inquiétudes et de venir au Cap dès que tes vacances auront lieu. Tu accompagneras Mime dans une station d'altitude et tu t'y reposeras aussi.

Chose invraisemblable, le père Sapiens (Mgr Lesage, évêque de Monaco) avait songé à toi comme précepteur du petit prince de Monaco. Ce produit princier est parfaitement ignorant et abruti. Nous avons refusé de penser pour toi à pareille déchéance et tu aurais certainement ri à l'idée saugrenue d'instruire un retardé, stupide et vaniteux !

[Complément de Mime : Pit t'a transmis je crois l'offre de Mgr Lesage, de la part de Mgr de la Pradelle chargé de la mission de créer la « maison » du petit prince. Certes ce serait une situation enviée par beaucoup, mais le Prince veut quelqu'un dont la moralité, l'éducation, la famille égalent les diplômes. Pit a dû, j'imagine, blaguer sur cette proposition, si jamais elle t'agréait (ce que je ne pense pas) tu sais l'adresse de Mgr Lesage. L'horizon monégasque est évidemment borné...]

1 juin 1937. (...) Il y a une impossibilité absolue de t'expédier une somme d'argent quelconque en Perse. Mime a fait cette démarche pour te renseigner à ce sujet, mais nous considérons que ton retour ici s'impose et qu'il faut renoncer formellement à tout voyage autre que celui qui doit te ramener aux Bruyères dans le délai le plus court.

13 juin 1937. Mon cher Jean. Je suis très content de lire dans ta dernière lettre que tu réfléchis à ton avenir. Ce n'est pas trop tôt qu'un peu de bon sens vienne guider tes actes. Je suis de ton avis au sujet de Bucarest. Ce poste ne te mènera à rien et tu es saturé de la Roumanie et des Roumains. Il est regrettable que tu n'aies pas utilisé ce séjour si lointain pour recueillir les éléments d'une thèse car c'est encore l'échelon qu'il te faut monter pour espérer le professorat en Faculté. Au point de vue du préceptorat, c'est une question que tu ne pourras régler qu'à ton retour, en prenant avec Monaco toutes garanties pour sauvegarder ta situation dans l'université, car on ne sait ce que sera, dans l'avenir, le prince héritier et si ton élève te donnera satisfaction.

De Jean

Arrivée

M'y voici ! Arrivé hier à 10h30. Sur le quai m'attendait un brave type, le nommé Bernard. Voyage long et fastidieux.

L'Institut est un ancien palais Boyard situé dans un jardin, rue tranquille et aristocratique : une série d'hôtels particuliers et de légations. La maison n'est pas encore meublée et je suis horriblement mal couché sur un divan primitif. Chambre immense, fraîchement tapissée, formant angle et donnant plein midi. Une salle de bain avec WC épatante. Seulement presque pas de meubles. Et toute la maison est dans cet état. Cela ne peut durer... Dupront loge en face. La maison possède un patio couvert entouré d'une galerie, sorte de salle de bal. A côté de moi, mon collègue Bernard... et c'est tout.

Les chambres des hôtes sont à côté, toutes avec salle de bain. Le sous sol est immense : cuisines, logis pour 5 domestiques, chauffage au mazout. Une vaste bibliothèque tenue par une jeune femme qui m'a connu paraît-il à Paris comme étudiante.

Ilouch, brave fille en mantille, m'a porté le café au lait (café excellent). Après quoi j'ai visité la ville qui est un infame conglomérat d'immeubles prétentieux, style 1900 avec des blocs argentés. Egalement de vieilles bicoques genre banlieue grise et dans les recoins des marchands forains hurlleurs. Là dedans circulent de magnifiques voitures américaines et de petits chevaux barbus des Carpates.

Bernard me dit qu'il me faut un habit. Il prétend que c'est indispensable. Cela m'ennuie beaucoup car les vêtements ici sont très chers. Il me faudra aussi acheter une pelisse et des snow-boots. Pour l'instant beau soleil et teintes d'automne. Bernard fait des sports d'hiver et me propose d'aller passer les week-ends à la montagne. Il y a dans ma chambre des skis qu'a laissé Andrieux mais ils sont trop grands pour moi.

Mon impression jusqu'ici est bonne. Ma vie sera incomparablement plus intéressante qu'à Sadiki. Je jugerai tout à l'heure la cuisine et j'espère qu'un lit convenable ne tardera pas trop.

Au sujet de Dupront

Je ne vous ai pas écrit depuis deux jours parce que mes lettres auraient sonné faux. Dupront est bien le type odieux dont me parlait Journet. Figurez-vous que nous avons à dresser en 4 jours une liste de 82.000frs de livres. J'ai travaillé sans désespérer du matin au soir et toute la journée de dimanche à une besogne ingrate de commis de librairie qui m'écœure. Hier soir Dupront a découvert que j'avais oublié le prénom d'un auteur et autres inepties de cette sorte et s'est mis à m'engueuler devant tout le monde. Je suis sorti en claquant la porte et depuis je me suis résolu à ne plus rien faire hors mes cours. Enfin puisque je suis embarqué, je tâcherai de tenir jusqu'en juin et filerai l'an prochain vers un autre rivage. Cet homme est impossible...

Certes à Tunis j'avais incomparablement plus de temps à moi. Ici j'en arrive à ne plus pouvoir lire qu'une heure à 11heures du soir...

Jeudi thé à la Légation et vendredi soirée au Conservatoire avec la reine Marie. Cela changera d'air. Mais de plus en plus je sens monter ma nostalgie de Tunis avec la paix de là bas et cette merveilleuse expansion physique et ce grand air...

La bureaucratie roumaine

Riez (moi je n'ai pas ri) des aventures de mon chapeau. Samedi je suis retourné en taxi au ministère pour trouver porte close. Ce matin j'y vais vers 11 heures. Le portier me refoule. Aussitôt bakchich et carte de visite avec mes titres : j'entre. Salle d'attente infecte avec dans un coin sombre un type qui vend des petits fours et du yaourt aux gens. Il y avait bien 10 personnes en attente. Je sors un autre carte de visite et suis aussitôt introduit. Salamalecs. Le directeur agrée ma pétition et signe. Est-ce fini ? Je sors et tombe sur le potier à bakchich : - Ah mais ! il faut d'abord la contre signature du d'un directeur indiqué au verso. Nouveau bakchich et voilà mon type parti au 3^{ème} étage. Dix minutes. Il revient rayonnant. Est-ce fini ? Ah ! l'enregistrement. Une enfilade de bureaux et j'obtiens le « timbola » qui est au recto. Bon. Taxi et je file à la douane. Là on m'envoie au 3^{ème} étage. Un bureau sans rond de cuir. J'attends 5, 10 minutes. Un petit bonhomme entre. Il semble surveiller. Je m'adresse poliment à lui, me plaignant de l'absence de l'employé. Veine ! C'est l'Administrateur en personne. Re carte de visite. Il part frétilant et revient avec un vaste papier. Mais c'est pas tout ça, il faut un timbre. Trois bureaux pour l'obtenir. Est-ce fini ? Un guichet me renvoie au 1^{er} étage. Qu'ai-je fait là ? je m'y perds. Je sais que j'ai passé par deux ou trois bureaux. J'arrive enfin au rez de chaussée avec une impressionnante liasse de papier. Dernier guichet ? Peut-être mais il faut attendre 20 minutes. Je m'en vais faire des emplettes et reviens à 1h1/4. Mon paquet est enfin là, sur une table, presque à portée de main. Mais quoi ! Il faut porter le dossier au taxateur au 2^{ème} étage. Enfin voici le dernier employé dans un coin au rez de chaussée. IL est 1h30, les bureaux ferment... Il me fait d'abord payer 50lui puis me tend un papier : il faut monter au 2^{ème} étage et faire signer l'Administrateur. Alors j'ai éclaté : j'ai torchonné son papier et le lui ai envoyé à la figure. Les gens dans la salle se sont précipités, j'étais hors de moi. Je lui ai dit de renvoyer le colis en France, etc. Alors tout à coup il me l'a donné sans rien dire ??... Je suis parti en rage, mon chapeau sous le bras. A la porte un gendarme m'arrête et me demande un récipissé. Je ne réponds même pas et saute dans un taxi. Voilà !

Le quotidien à Bucarest

J'étais hier au thé de la Légation. Très sympathique. J'y ai fait la connaissance de plusieurs personnes, entre autres de deux roumaines élégantes et parfumées et d'une fille française qui m'a longuement parlé du ski dans les Carpates. Très franchement ces réunions m'amuse. Au début je m'y ennuyais ne connaissant personne, maintenant le temps passe trop vite. On passe du professeur Manolescu (neurologue) paraît-il célèbre et totalement gâteux à Alessandrescu le musicologue ou à Drouchet le professeur de français... Ce dernier parle à tous ses cours de mon enseignement et s'est mis subitement à recommander l'Institut à ses étudiants. Ils viennent d'ailleurs régulièrement.

Ces cours me causent une ivresse, une exaltation joyeuse... Ce matin j'ai expliqué les funérailles d'Atala avec amour. Mercredi une jouvencelle m'a parlé d'Eliahte, pas mal. Elles sont délicieuses, toutes ! L'une d'elles ce matin m'a tenu 1/2 heure à la Bibliothèque après le cours, une vraie tapette, pas bête, sous la coupe de l'Institut Italien : la concurrence. Je vais tâcher de l'arracher aux charmes de l'Italie pour la jeter dans les bras de la France. Tout de même je sens que je rends mieux qu'à Tunis, c'est plus utile, presque patriotique.

(...)

Je viens d'assister à une prière dans l'église orthodoxe. C'est très beau, très recueilli, très édifiant. Je me réjouis beaucoup de montrer à Mime toute cette couleur locale roumaine. J'ai toujours l'impression d'explorer à son intention les choses pour l'y mener.

(...)

Je lis beaucoup. Flaubert, Rimbaud, les romans de J.Romains. Cette bibliothèque est une tentation perpétuelle et je me réjouis d'avance en imaginant Mime à la tête de tous ces bouquins. Je suis sûr que cette ressource indéfinie lui rendra le séjour de Bucarest moins pénible. Car on me dit que janvier, février et mars sont les mois les plus rigoureux et l'on ne peut guère excursionner. Le temps est tiède, il pleut. Adieu ma belle neige.

(...)

Je reviens assez mécontent du cours : j'ai manqué mon exposé sur les femmes de Molière. Il faut que je parvienne à plus de sûreté d'élocution. La présence de Mme Dupront est d'ailleurs gênante

(...)

Je sors du cours où j'ai parlé de Célimène avec l'ivresse habituelle qui succède à ces genres de divertissements. Je prends à ces cours un plaisir de plus en plus vif. Je m'écoute parler avec une sorte de volupté et cette petite émotion : comment la phrase va t-elle retomber sur ses pattes ? Il y a aussi tout le jeu des intonations qui est si amusant. Quelle différence avec ces petits abrutis arabes de Tunis... et tous ces visages clos ou bien largement ouverts, cette vie intense et silencieuse autour de soi... c'est Olympien !

(...)

Ce soir opéra avec les Sarret. On donne la Vie de Bohème et Génin se produit pour la deuxième et dernière fois.

Le plaisir des cours à l'Institut

Et voilà la semaine finie. A fond ces 3 heures de cours ne sont pas le diable et j'y prends goût. Vingt minutes avant j'éprouve une contraction de la glotte et un pincement au creux de l'estomac assez désagréable. Puis le cours commence, ça se tasse. Vous l'avouerais-je ? J'ai presque plaisir à raconter mes balivernes, à jouer de la voix, à rouler et tordre des phrases. Et puis le cours fini, c'est une explosion de joie pure, le plaisir d'avoir agi, fait quelque chose. Un plaisir oublié depuis bien longtemps.

Les 5 premiers rangs sont pleins de jeunes filles, braves, pas du tout genre étudiantes, d'allure très simple. Parmi elles cependant quelques élégantes à hauts talons et bibi ridicule. C'est un plaisir de voir leurs yeux attentifs, leurs sourires quand je plaisante : toute cette espèce de candeur entre nous.

Deux se sont présentées pour des leçons. L'une d'elles, grande, blonde, élégante, veut me parler d'Eliante²⁴. Je me réjouis...

Tant que je ne ferai pas de bêtises, je crois que j'aurai un certain prestige. C'est essentiel car il y a au fond de la salle une série de jeunes gens d'aspect barbare. Fort tranquilles et respectueux en ce moment, mais ils ne laissent pas d'avoir quelque chose d'inquiétant. Je ne fais pas de gestes du tout, je ne m'emballe pas, je m'écoute parler et j'affecte même, je crois, une certaine préciosité. Franchement, sans vanterie je sens que je « rends » mieux qu'au milieu des gosses de Sadiki²⁵. Je suis beaucoup plus fait pour ce genre de truc que pour dicter des thèmes et faire de

²⁴ Sans doute du Misanthrope de Molière.

²⁵ Le collègue à Tunis.

la discipline. A Tunis je n'aimais pas dans les lettres vous parler de ma classe, c'était le point noir de ma vie. Ici au contraire, ces cours me font plaisir et m'ont attaché à Bucarest plus que jamais. On m'en priverait maintenant que j'en souffrirais : ces 3 heures sont mes seuls instants d'expansion.

Fin premier trimestre : Cours sur Chateaubriand et grand bal à l'Institut

J'ai fait hier mon dernier cours. Il s'agissait de René vu par la jeunesse contemporaine. Je suis content de ce que j'ai dit : René et sa vie intérieure, part du rêve, mystique de l'amour, de la Nature, spiritualisme contre l'idéal d'action pure, physique, animal de la jeunesse actuelle. Les types avaient l'air emballés. Une jeune fille pleurait, elle est d'ailleurs collante et me rend ridicule. Il y en a une autre, Viorica Giurghia qui m'a fait un excellent travail et que j'ai chaudement félicitée. Elle connaît Nice et fait du ski. Elle est cultivée et intelligente.

Je ne tarirais pas si je vous parlais de mes cours. Je regrette presque de les interrompre. Jamais je n'ai eu l'impression de faire une œuvre, de réussir une œuvre comme aujourd'hui. Je finis ce trimestre dans la joie : impression de faire, d'œuvrer quelque chose. Et puis cette joie de parler, de dire ces choses qu'on aime à des gens qui ont l'air d'aimer ce qu'on leur dit.

Hier grand bal... dès le matin une agitation abrutissante. Après avoir acheté un arbre de 4 mètres, il a fallu que je l'orne. Comme cet arbre sentait bon... Vers 18 heures l'orchestre a commencé. Une masse joyeuse d'étudiants. J'ai dû entretenir successivement le ministre Thierry (impression assez terne, il regrette Athènes), une actrice Mme Sadova qui m'a parlé de Ludmilla et d'Elvire Papesco... Tirage de la loterie vers 20 heures. Laborieux. Sous l'arbre illuminé, les étudiants ont chanté à la roumaine le Tannenbaum.

Après une série de danses roumaines charmantes. L'Ora, sorte de farandole ou de carrousel : se tenant par le bras et scandant du talon, garçons et filles déroulent une série de cercles concentriques aux sons d'une musique de plus en plus rapide. Il y a aussi le Gand : 2 rangs de danseurs s'éloignent et se rapprochent successivement.

Après dîner, comme on dansait toujours, je suis redescendu et rencontré des amis dont Mlle Vuilliez qui m'ont invité à souper dans une boîte russe. Resté jusqu'à 2 heures dans cette boîte à écouter des chansons russes et des balalaïkas avec la jeune Vuilliez de la légation, une très intéressante jeune fille bessarabienne, étudiante en médecine, Mme Charrier et 3 types.

Dimanche, je pense aller à Sinaia.

De nouvelles connaissances féminines

J'ai fait la connaissance d'une certaine Irina Cincer, une petite hongroise aux yeux bleus, qui m'enseigne l'alphabet d'Attila. C'est une langue rude et dure où l'on se sent complètement perdu. Avec mes deux « professeurs », je finirai bien par connaître toutes les langues du Père Danube ! Cette charmante enfant est d'Oradea Mare et rien n'est plus émouvant que le récit qu'elle fait de l'arrivée des troupes roumaines hurlantes et débraillées en 1919. Elle n'est pas du tout roumanisée et reste hongroise de cœur.

(...)

Cours fini. Une certaine demoiselle Stanescu m'a fait un long discours d'où il ressort « qu'on aime travailler avec des professeurs sympathiques » et que l'on me surnomme « l'ange de Reims » à cause d'un certain sourire que j'affecte ! En somme elles sont charmantes et je m'amuse follement. Il paraît que j'ai 30 ans, ce qui est une réussite : ça prouve que je prends un air magistral ! Vous viendrez, Mime, à mes cours ? Quelle amusette. J'y pense souvent...

(...)

Temps magnifique. Je suis allé avec la jeune fille qui m'enseigne le roumain et l'allemand visiter une très jolie église du XVI^e siècle que j'aurais grand plaisir à montrer à Mime. Demain je me propose d'aller visiter Brasov dans les Carpates.

Expédition à Mamaia sur la Mer Noire

Bernard (son collègue, ndr) étant parti à Predeal, l'idée m'est venue hier soir de filer moi aussi... J'ai voulu voir la Mer Noire... elle s'est révélée blanche comme vous allez voir. Pris le rapide Carol à 18h55. Temps mou mais léger renouveau du froid après le dégel de ces derniers jours. Train très rapide. Dans la nuit on fonce à travers la steppe du Baragan. Puis un bruit sourd : c'est le grand viaduc du Danube. A 10 heures je débarque dans une petite gare sur un quai où la neige fouette en tourbillons. Le taxi me mène à l'hôtel Français, absolument vide. Il paraît que la mer est là... On ne l'entend pas mais tout autour de la maison le vent siffle en rafales. On allume le poêle. Je m'approche de la fenêtre : je ne vois qu'une vaste plaine blanche, immobile : la plage ? Il faut sortir pour aller dîner au ristorante Venezia en face de la statue d'Ovide. Nuit.

Je me réveille à 7 heures. Un bruit infernal : c'est un vent de tempête qui fonce sur mes vitres. L'espace entre les deux fenêtres est plein de neige. Tout de même il faut que je regarde... Au pied de l'hôtel des blocs de glace sales et déchiquetés comme des séracs, puis une sorte de plage de glace d'une blancheur éblouissante. A 200 mètres au large, de gros glaçons roulent et tanguent, parfois recouvert d'écume jaunâtre. Les vagues d'eau glacée, de plus en plus épaisses et comme huileuses s'en vont s'étouffer sous les glaçons et n'atteignent pas la côte. La plaine d'eglacé monte et s'affaisse doucement : c'est merveilleux. Mais un coup d'œil sur la rue et je déchante : des tourbillons de neige, pas un chat... Je glisse le pyjama dans les chaussettes, j'enfile tous les pull-over et le leica en bandoulière je me laisse happer par la tourmente.

Oh ! c'était grand ! Vous ne pouvez pas imaginer. Cette ville frottée de neige fine, le vent qui brûle, la pureté des choses et surtout la présence des flots Pontiques, de la tempête hyperboréenne... J'écoutais avec joie grandir en moi l'épouvante du Nord. Et puis une pensée pour Ovide... le malheureux ! Toute la journée j'ai pensé à lui, perdu dans ce territoire misérable d'alors, crevant de froid et de solitude...

J'avise l'église orthodoxe et tombe sur le début de la messe. Les chants roumains sont vraiment très beaux et je me réjouis de les faire entendre à maman. Après, visite de la mosquée, de type turc « Sinan ». C'est une bizarre enfilade : la statue d'Ovide au premier plan et le minaret au fond... Je devais avoir l'air ridicule photographiant Ovide au milieu d'une rafale, seul sur la place... Me voici de retour auprès du feu. Je vous quitte pour déjeuner et nous reprendrons ce propos ce soir car le train ne part qu'à 19 heures. J'ai l'intention d'aller visiter Mamaia. C'est de la folie bien sûr... on verra.

15h30. Déjeuné excellemment au pilaw et sarmale de purcel. Taxi pour Mamaia. On part en soulevant la neige. V8 Ford. La plaine se perd dans un brouillard blanc. La mer est un immense champ de glace. Je fais arrêter pour me promener dessus. Le chauffeur prétend qu'il y a deux mètres de glace. La route s'insinue sur un isthme de sables et de broussailles entre la mer et un lac. Un lac merveilleux, tout luisant, sorte de miroir triste où se reflète un vague soleil. Des soldats, très loin, s'amusent à patiner dessus.

Mamaia, ville morte en ciment armé, est une station estivale. Pas un être humain. L'auto passe à travers de petits monticules de neige et file sur la plage dure et glacée. Impression de désert.

Songerie, perdu dans la tempête à Mamaia

Dans des âges futurs, aux heures de lassitude, je songerai à cette lande solitaire. Je reverrai en rêve, plus désolée qu'une steppe sibérienne. Indéfiniment fouettée, fouaillée, balayée par l'âpre vent Pontique. Il y avait là une barque renversée. Je me suis abrité dessous, écoutant le vent, ravi de ce dépouillement au milieu de choses puissantes et nues. Je me voulais au bord du monde, petit point noir, recroquevillé, perdu. Une désolation surhumaine alentour mais quelle pureté ! Sans la passion du vent, on aurait pu croire le monde éteint et mort. Je ne sentais pas le besoin de foyer, de chaleur, de toit. Comme s'il se passait sur ce rivage quelque chose de grand, je restais, spectateur absorbé, avec l'âme délivrée des jours de fête.

Mamaia, plage glacée, échevelée de broussailles noires, haletante sous la violence divine, seuil des brumes ; limites ! On revient avec de l'étonnement dans les yeux et du silence plein l'âme.

Oh ! j'ai la nostalgie des Alcyons ! Je les ai vus en ces contrées dont la vie s'écarte, très haut dans ce ciel furieux, presque immobiles, planant sans orgueil. Spectacle d'une infinie quiétude.

Cocktail à la Légation

Hier soir j'ai revêtu le frac. Sans me vanter, je me trouvais bonne allure là dedans. Impression d'entrer dans un cercle nouveau de l'humanité, les porteurs de frac : participation à leur âme collective, découverte individuelle de leurs traits communs (art de s'asseoir en chassant les basques). Impression de faire partie d'une confrérie vénérable aux traditions centenaires. Société élégante et peu nombreuse.

J'ai fait la connaissance d'un jeune Italiano (barba alla Balbo), mon collègue et concurrent de l'Instituto Italiano. On s'est chaleureusement serré la main et je compte réaliser sur le plan de l'intelligence l'Union latine à Bucarest.

Subitement un silence. Cous tendus, immobilité, instinctif garde à vous : entre tout sourire une vieille dame en bleu pâle, la Reine ! Et c'est une vraie reine et c'est une reine anglaise... l'accent, les yeux bleus, l'allure. Elle se tient magnifiquement droite. On dit qu'elle fut une éblouissante beauté. Il lui reste la noblesse et quelque air de grandeur qui la fait tout de suite reconnaître.

Difficultés du voyage Bucarest au Cap

Je trouve en rentrant votre lettre du 12/9/36 sur le WL de Cannes. Mais je vous ai déjà décrit mon itinéraire : départ Bucarest mardi 15h30, arrivée Budapest mercredi à 6h du matin, départ à 20h, Venise à 11h jeudi, départ à 15h30, arrivée à San Remo à 1h16 du matin vendredi. Départ de San Remo à 8 heures à moins que je ne trouve un bus pour Monaco.

Donc j'arrive le 25 décembre, nuit de Noël, à 1h16 à San Remo. J'ai déjà préparé ma visite de Budapest avec un Baedeker anglais.

Visite aux Carpates

Hier je suis allé faire la connaissance des Carpates. Parti à 8 heures par « l'accélérat » en compagnie d'un hongrois de Cluj qui n'avait pas l'air trop ravi d'être devenu roumain. Déjeuné au W restaurant. Plaine sinistre, terre noire semée de flaques, ciel de lessive rongé de pluie. Villages de bicoques misérables posées dans la boue. Dans la campagne, quelques chars à quatre chevaux plongent dans de lourdes ornières. Des corbeaux à la cime des peupliers. Le train fonce à 50 km à l'heure.

Plesti : un troupeau de puits de pétrole comme des girafes noires dans un enclos. Voici la Prahova. La ligne enjambe sur un remblais les îlots de ce torrent sans rives. Plus rien que le train et l'eau sale. Elle coule de partout, à droite, à gauche, au milieu de touffes de joncs et d'aulnes, d'arbres déracinés et de bancs de sable crochés sur un roc.

Je plonge dans mon roman de Nemirowski. Le ciel entre temps s'est chargé, on ne voit presque plus clair. Quand je lève les yeux, le pays a changé. Le convoi peine avec deux locomotives et grand renfort de fumée au fond d'une gorge.

Ça s'élargit. De hautes pentes vont se perdre dans le brouillard. Terre pourprée de feuilles mortes, terre sanguine, presque violette, d'un sombre ardent sur laquelle se détache le fouillis blanchâtre des arbres sans feuilles. Cette teinte de rouille humide demeure dans mon souvenir et marque la couleur fondamentale de la journée. Très haut dans les éclaircies des falaises, des à pics. Donc voilà les Carpates, sans doute pareilles à toutes les montagnes, mais leur nom seul leur donne du caractère. Je ne puis m'empêcher de révéler, collé à la vitre du wagon, l'antique rempart Dace²⁶, limite de l'Empire. La Dacie, fabuleux séjour des Agathyrses, des Hyperboréens où Apollon venait se cacher en hiver.

J'arrive à Sinaia sous l'ondée, le kodak à la main. J'ai résisté aux objurgations du hongrois qui m'incitait à déjeuner à Brasov. Je suis bien avancé... !

Mais d'abord la messe : une pauvre petite chambre dans la maison du desservant, c'est la chapelle catholique. Après la messe, le coiffeur qui me poudre si bien que mon mouchoir en blanchit. Puis en route pour le château royal. Dans la cour une admirable chapelle du XVII couverte de fresques. J'y passe une heure, admirant les chapiteaux à rinceaux, les chambranles formés de fleurs de lotus d'où naissent des personnages, les colonnes sculptées. Tout cet ensemble est vénérable et noirci. Le mur au fond de l'exo narthex est couvert de fresques : les inscriptions sont en caractères slaves. D'ailleurs le rite orthodoxe conserve encore l'alphabet slave.

A l'église je tombe sur un mariage orthodoxe. Elles sont délicieuses les églises d'ici. Le système de l'Iconostase a l'avantage de séparer la nef du tabernacle. Celle-ci donne l'impression d'une antichambre. Ce n'est plus la demeure de Dieu, mais le salon où Il vient pendant les cérémonies. Aussi les gens y sont-ils beaucoup plus à l'aise que dans une église de chez nous. Ils causent entre eux, s'en vont baiser l'icône du jour ou frotter leur joue contre une statuette. Aucun recueillement, aucune genuflexion devant l'Iconostase : la Présence n'y existe pas. On ne distingue guère les fresques, mais on les sent là, toutes proches, foisonnantes de vie, grouillantes de personnages. Que l'on est loin de l'austère nudité des voûtes romanes, du dépouillement spirituel de Cîteaux. Les gens ont besoin de cette multiple présence, ils cachent le Christ derrière les cuivres de l'Iconostase parce que sa présence les effraie, les fatigue, leur demande un effort. Ils seraient incapables de faire ce que savent faire les moindres paysannes bretonnes : la Visite du St sacrement. Peut-être sont-ils incapables de cet élan de tendresse pure, abstraite pour ainsi dire, de nos mystiques. Tout cela éclaire violemment la vie intérieure du Temple grec bourré de statues de saints et d'ex votos. Cela éclaire aussi la poésie grecque où il y a si peu de lyrisme, d'élan de l'âme. Les grecs ont répondu la poésie sur leur vie quotidienne, sur les moindres occupations du berger, du laboureur, etc. mais de pur lyrisme, d'authentique lyrisme, il n'y en a que chez les gens du Nord et les juifs. La vie religieuse de ces gens là est une sorte de relation d'amitié avec une foule de personnages familiers et très chers dont ils ont entendu conter les aventures depuis l'enfance : c'est tout à fait la mentalité du grec moyen au Vème siècle.

²⁶ Dacie, rég. antique située sur le territoire de l'actuelle Roumanie. Conquise par Trajan, elle fut transformée en prov. romaine (106-274).

Balade à ski dans les Carpates

Donc je pars demain à 14 heures par le train des skieurs. On descend un peu après Sinaia et l'on grimpe vers une cabane où l'on trouve manger et coucher. Le lendemain après midi, on descend sur Prédéal d'où l'on repart. Ça me paraît assez sympathique. Je ne connais que Mlle Vulliez parmi ces gens. C'est une sotte assez laide mais vive et gaie. Je vais surtout là dedans pour le plaisir de passer une journée en montagne et de respirer.

Samedi à 13h50 je quittais Bucarest en tenue de skieur avec, en face de moi, coiffée d'un calot tricolore à pompon rouge, cette petite boule bête et joyeuse à souhait : Charlotte Vulliez-Servet de Lausanne. Le train, c'est mon rapide, celui qui m'a mené au Cap. Mais aujourd'hui il est plein de skieurs en grande tenue. La voiture est une sympathique voiture de l'Est. Au-dessus de moi je lis : « Ne pas se pencher en dehors pendant la traversée de la gare de Nancy » ! Prodige du rail ! Ce fut un long et gai bavardage et les 3 heures me durèrent peu de temps.

Arrivée à Busteni dans la neige. On grimpe dans un traîneau attelé à de petits chevaux à long poil. Nous étions cinq : des jeunes gens allemands ou viennois, solides, costauds et braves.

Halte au fond d'une vallée sauvage. Ciel très pur, mais de gros nuages de neige montent du Nord. Il est environ 17 heures. Skis sur l'épaule on part. Les Allemands aussitôt adoptent un pas de charge et disparaissent. Moi je marche comme un type qui a fait le ron d de cuir pendant 6 mois ! D'ailleurs la montée, raide, est toute glissante de neige gelée. Forêt sinistre et solitaire. On se sent loin, très loin. Pas comme dans nos Alpes où pointent partout des villages : ici on domine des vallées sans culture et sans maisons.

Vers 19 heures on atteint le col et nous émergeons des Tannenbaûmer. Je chausse mes skis et pars au petit bonheur... La jouvencelle devant moi m'ouvre la route. Il s'agit de suivre à flanc de coteau un rebord de neige qui dans la nuit me paraît prodigieusement étroit.

Une lumière ! Oui en bas, sur un col, un chalet illuminé. On plonge dessus et nous arrivons dans l'heureuse chaleur d'un vaste poêle. A peine entré, voici qu'une jeune fille blonde me serre ma main et prétend me connaître ! oui c'est une Suisseuse rencontrée à la légation, venue ici avec un camarade, suisse aussi. Désormais nous formerons un inséparable quatuor. Et ce fut charmant : comment vous dire la pure joie de cette soirée ? Autour de nous, jeunes gens et jeunes filles chantent autour des bocks de bière, accordéons et violons à l'appui. Pas un roumain : des gretchen blondes aux yeux de mer. Dehors un ciel sans nuage où trône Jupiter environné d'étoiles. Dehors le froid, l'éclat de la neige, la solitude. Ici 3 amis, de la ciorba, du miel, du vin blanc et quelques prépituri. Surtout un immense bavardage, comme si l'âme se vidait toutes bondes sautées ! Vers 10 heures nous sommes sortis et 2 par 2 nous sommes montés dans les arbres. J'ai improvisé un dialogue entre l'arbre et moi d'une haute portée psychologique. Puis la nuit...

Nuit désordonnée. Réveil. Ronflements et grognements dans le dortoir. En bas thé et salamis. J'enfile les skis et fais de l'exercice de stembogen jusqu'à midi.

A midi le ciel se charge et tout à coup, la neige drue. Les gens rentrent tout blancs et courent se sécher. On ne voit pas à 20 pas. Un à un les compagnons reviennent. On se met à table et de nouveaux violons et harmonicas à la mode tyrolienne. Vers 2 heures je pars : l'appel de la neige. Je me fais expliquer longuement l'itinéraire sur Prédéal, je farte mes skis et farewell. Les autres doivent me suivre à une heure de distance...

Ici je m'arrête : vais-je violer le mystère de cette descente vierge ? En haut du col de petits sapins rabougris chargés de neige, pliant sous son poids : des pyramides de cristal. Et parfois entre les arbres des perspectives d'ombres et de glaces : des paysages à enchanter les fées, des recoins où la neige a fait des coussins, des fioritures pour le sommeil d'une princesse, des arches toutes blanches comme des ogives de marbre, des encorbellements hardis surplombant

le chemin et tout gaufrés de stalactites. On avance dans la féerie, mais vite et les yeux mis clos car il neige dru. De temps en temps un vestige d'ornière indique le chemin et je hâle mes skis en chantant. Au col, bifurcation : j'appuyie à gauche selon les instructions et tout à coup le terrain me manque ! Devant moi, rien : c'est la descente. Oh ! dans la neige fraîche le friselis des étraves ! La neige avec la vitesse devient agressive, elle pique dans les yeux. Ma caciula est toute blanche et durcie. Sur la droite défilent de grands arbres comme des sentinelles. Je tombe et ris tout haut. Au moment d'entre en forêt, deux skieurs me rejoignent et le tranquillisent sur la route à suivre.

Il ne neige plus, la forêt est immobile. Bientôt une ferme, une route : je regrette un instant la sauvagerie de là haut... Encore 7 km à plat au fond d'un vallon et j'arrive à 17 heures à Prédéal, traînant la jambe car j'avais heurté une deuxième fois ma cavité cotyloïde, ce qui m'a gêné tout le reste de la soirée.

Il y a à Prédéal une conditorei, rendez-vous des skieurs. Il y fait bon chaud et je m'u sèche. Vers 18 heures, arrivent les autres. Le train part à 20h13. Dîné avec Mlle Vulliez au W restaurant. Arrivée à 23h30. Je regrette presque d'être obligé d'aller à Cerrautzi la semaine prochaine, je voudrais au plus tôt revoir la neige des Carpates !

Deuxième balade à Sinaia

Parti le matin, descendu à Sinaia. Quatre heures de rude montée dans le brouillard sur une route enneigée où l'on poussait lentement les skis. Forêt des débuts du monde. Puis la route cesse et c'est l'ascension dans une neige molle et fondante en halant les skis l'un après l'autre (jambe épatante). Des poteaux indiquent la piste, très raide. Obligé d'enlever les skis et alors on plonge jusqu'au genou. A 12h30 la cabane est en vue ! J'arrive poussif et trouve là haut Charlotte, Marie, Raymond, etc. partis hier soir. Un bon déjeuner de Ciorba et Sarmale, chaud et lourd et la descente... une vitesse merveilleuse... En 1 heure 30 j'étais à Sinaia pour le train de 16 heures. La cabane du Varfal cu Dor (sommet de la nostalgie) est à 1950 mètres. Il paraît que le panorama est immense, je n'ai rien vu. Arrivé à 19h30 à Bucarest après un thé sympathique au WR. Je me change et vais cueillir Charlotte (Vuilliez) dont les parents sont en province. Nous sommes allés dîner au Continental et ce fut charmant. Elle est toujours aussi laide et stupide mais pour le reste c'est un très brave fille.

Expédition à Balcic

Je suis parti samedi à l'aube « en douce », sans prévenir Dupront. C'est bien plus simple. Petit déjeuner au Corso puis emmené par l'auto de l'aéroport à Baneasa. Un joli petit avion rouge tout neuf. En même temps que nous partait le service d'Arad et celui de Cernautzi, deux PoPotez conduits par des pilotes français. L'envolée fut immédiate. Deux hommes d'équipage et 5 voyageurs. Franchi le Danube à Calarasi où il forme un lac immense, jaune et vert. Nous volions à 1000 mètres. De l'autre côté les rocailles de Dobroudja : au fond des ravins, des villages ronds de huttes mongoles. Puis la plaine jusqu'à la mer. Une heure et un quart de vol rectiligne : il est 9 heures. La plaine se casse tout à coup et tombe vers la mer par une falaise de calcaire blanc comme au pays de Caux. Le camp d'aviation est au rebord et l'on survole un instant la mer de très haut pour revenir au ras du sol et se poser à Balcic.

La petite ville grimpe du bord de l'eau jusqu'à mi-hauteur de la falaise, bizarrement accrochée aux moindres bosses, se pressant dans les vallons. Des tas de bicoques en bois à balcons surplombant à la façon turque. Des minarets par ci par là et sur le quai du port je trouve Dulcinée en compagnie d'un homme de bronze : alors se révèle le Sire Contzantineseu

dit Ali Baba, peintre . On m'entraîne chez le Colonel Lerescu, cousin des Bratianu, allié aux plus grandes familles, noblesse datant de Radu Negru et qui, après une vie que je veux croire agitée mais surtout joyeuses, est venu avec une femme blonde à l'allure turque couler des jours rustiques au bord de ma mer. Un sage. Du moins dans une petite maison à balcon roumain, juste au-dessus des vagues, je m'aperçois que j'ai une chambre orientale tendue de tapis, une chambre où l'on aimerait vivre de longs jours. Dans la chambre contigüe, Dulcinée passe son maillot de bain et, en tenue tunisienne, tous les quatre, Dulcinée, Ali Baba, Kiopek son chien et moi, nous hélons un batelier. Je m'empare des rames et, tout étonné d'avoir si vite échappé aux Le Fur et Cie, je rame sur la Mer Noire calme et pâle, à peine tremblotante comme notre éblouie aux jours d'été. Un môle coquet. On débarque et plonge parmi les crabes. Quand nous sortons la tête de l'eau deux soldats baïonnette au canon nous déclarent que nous insultons la reine en troublant son eau, car ce môle lui appartient ainsi que la villa là bas sur la colline. Partout des villas, quelques-unes jolies et quand je demande des noms, c'est toute la gentry de Bucarest qui défile. Déjà rôtis et rouges de soleil, nous rentrons. Je rame debout à la Villefrancoise, à l'ébahissement de notre batelier. Et maintenant, sous un peuplier bizarre aux branches horizontales que l'on frôle du front, imaginez le plus aguichant des restaurants grecs. Les petites tables crasseuses et bancales dans la lumière du feuillage. Une soupe de poissons bizarres aux yeux de crapaud à la gueule énorme qu'on appelle goïs je crois. Une malaliga avec deux œufs et du brânga, enfin une grande assiettée de yaourt gras et crémeux à souhait.

Il est à peine midi et le soleil fait danser les vites. Nous rentrons. Ali Baba en peintre avec des culottes de velours bourrelant ses mollets, elle en figure de proue, les cheveux en folie, moi en étudiant, béret et lunettes vertes et le chien à mes trousses avec qui je joue à saute mouton. Une visite à Ismail, un Tartare marchand de tabac, tête ronde et blafarde, petits yeux bridés. Avec lui son frère à moustaches grêles.

Dans la ville, fontaines turques à arabesques, mosquées, maisons de bois en désordre : une petit Istanbul. Un café chez Mahmoud, la taverne des pêcheurs. Le vieux Contza est en train d'y appâter sa ligne de fond. Mahmoud en tarbouch va partir pour la foire de Bazarzic. Il passe une cravate magnifique en se regardant dans un triangle de verre. Le fond de la cahute est un tas de filets, des mâts, des rames... ça sent le goudron et le café ! Il fait presque frais et délicieusement sombre.

Nous rentrons, le temps de bavarder, dans nos chambres. Cette jouvencelle ne manque pas d'intelligence. Très stylée, modern style, mais bien élevée, elle roule à ce qu'il me semble sur l'or. Malheureusement gâtée par sa mère, elle a toutes les réactions de l'égoïsme et du caprice. Son regard même, quand elle ne se surveille pas, trahit une sécheresse assez cruelle et estudiantine. Sa raison d'être me semble l'amusement et c'est si vrai qu'elle charme même les gens pour s'amuser.

Ali Baba est parti chercher une auto. Il rentre oreilles basses : les autos sont toutes parties à la foire de Bazarzic... Oh pleurs... Alors je pars avec Dulcinée sous prétexte de visiter la ville, en fait pour trouver une auto. Je vous fais grâce des démarches renvoyé de Tartare en Tuirc jusqu'à l'agent de police. Enfin je bondis sur un marchepied qui se trouve être celui d'une vieille Ford étique et triomphalement je ramène l'auto et Dulcinée au logis. Alors tous les quatre, elle, lui, moi et le colonel, nous grimpons en première la piste de la falaise à l'heure où les chiens même n'ont plus de voix. Sur le plateau il y a la piste d'hiver, une traînée de cailloux et la piste d'été, un fleuve de poussière rouge et grasse. On s'élance là dedans. C'est mou et écœurant. Les carrioles qu'on rencontre ont l'air terrorisé par le nuage et les chevaux filent ventre à terre dans la plaine.

La plaine ! Infinie, illimitée, vert pâle avec des plaques de terre rouge. Et tout autour jusqu'à l'horizon, des excroissances bulbeuses, sortes de taupinières géantes. De très loin, comme des pyramides, les tombeaux de terre des chefs Scythes. Ils nous accompagnent tout le long du trajet. Parfois un paysan escalade avec sa charrue ces tertres vénérables. Souvent une pierre levée, au sommet, comme un doigt, l'unique pierre à la ronde... Ici Hipparque est passé avec l'armée de Xerxès (ou Darius, je ne sais plus) en marche vers le Danube et la grande Scythie. Nous traversons un village où des tziganes font danser la foule. A la fontaine, des femmes à la coiffure bizarre : relevés en disque sur la nuque, leurs cheveux sont rutilants de sequins, de chaînettes dorées et de rubans rouges. Elles se laissent photographier, ne quittant pas des yeux l'eau qui remplit leurs chaudrons. Je songe à mes amies de Soueida.

La falaise de nouveau, à pic ici, à 100m au-dessus de la mer. De l'autre côté un autre horizon de mer : Kalli-acra, le cap, se précise, le cap le plus prestigieux de la côte roumaine. Sur ce triangle de rocaille, pas un arbre, du vent, de grandes fleurs jaunes, des myosotis, des pâquerettes, des touffes gris perle comme le thym, des troupeaux de souris de steppe à l'allure de kangourous lilliputiens, des goélands venus du large.

Tout à coup un long gémissement : notre pneu baille, une langue lamentable de caoutchouc pend au dehors. On continue à pied. Et c'est tellement beau, ce cap dépouillé comme un doei qui s'avance au large loin de toute trace d'homme. Quelles tempêtes folles ont dû souffler ici par les nuits d'hiver quand la neige passe en tornade, fouettée de vent. De temps en temps un quartier de roc lugubrement tombe de 100 mètres dans la mer, le cap recule découvrant parfois le tombeau de quelque chef antique dont les trésors inconnus roulent dans les flots. J'ai vu de ces puits recouverts de larges dalles et déjà à demi effondrés dans la mer. Le cap se resserre : juste la place pour un sentier entre deux abîmes. Puis à l'extrême pointe une plate-forme et un phare. Les gardiens logent dans des cavernes sous terre avec leurs bestiaux. Il y a là toute une colonie de Solitaires. Les poules picorent devant un des plus vastes horizons de mer que je connaisse. On voit jusqu'à Varna, le palais d'été du roi Boris et la côte au-delà. A la pointe un oratoire dédié à St Nicolas, patron des navigateurs. On se couche pour voir la mer en bas, d'un bleu turquoise. Un sentier vertigineux, une échelle et nous voilà au ras des flots, écrasés par cette masse rouge. Vous ne devineriez pas ce qu nous faisons là ?!! Nous attendons les phoques. Ils viennent ici passer la nuit par troupeaux. Et c'est l'heure où ils rentrent. D'abord ce furent les cormorans, très pressés, au ras de l'eau. Puis deux ou trois dauphins. Enfin une tête bizarre apparaît à 50 mètres de nous, luisante et noire. La bête nous regarde longtemps, les moustaches immobiles, puis plonge. On voit un dos énorme et une petite queue. Cinq minutes plus tard deux têtes moustachues qui se signalent par un grognement de nageur qui vient boire... Retour dans le soir. Dulcinée, après avoir payé déjeuner et dîner a absolument voulu régler l'auto...

En rentrant, visite au quartier tzigane. C'est au pied de la falaise blanche, un amas de gourbis où hurlent les gosses et aboient des chiens. Les femmes voilées, empantalonnées traînent leurs babouches et deux seaux d'eau en balançoire. Les gosses nous eurent bientôt repérés et nous firent une conduite très réussie. Ils se mirent à danser autour de nous en faisant claquer leurs doigts et en tapant du pied, hurlant en cadence Karageuz, Karageuz... Les petites filles, couleur acajou, infiniment gracieuses dans leurs falbalas et leurs voiles roses ou bleus. Et ces yeux noirs comme des boules de fièvre. Quand ils en eurent assez, on n'entendit plus que les chiens.

La nuit. Le restaurant du Père Calavra s'illumine à l'acétylène. Il nous fit soupeser successivement un foie améthyste, des côtelettes caoutchouc et des poissons aux trognes maléfiques. Après quoi nous dînâmes d'excellent appétit. Le colonel et Mme étant venus nous rejoindre, on mit l'occultisme sur le tapis et l'on divagua délicieusement. Ajoutez à cela un bref

clair de lune en duo sur notre balcon et la journée, la première journée de vacances, sombrait dans le sommeil.

Réveil d'oiseaux : tout chantait, le soleil et la mer et bientôt la tasse de thé. Incroyable combien Bucarest est loin... Je m'ébroue et à peine sorti, je vois, émergeant de sa cellule, Dulcinée, les yeux lourds, en pantalons turcs et babouches vernies (la grâce des réveils uniques dans les pays qu'on ne reverra plus !).

Nous partons en quête d'une Ford. C'est une Nash qui nous tombe sous la main. Cette fois c'est moi qui invite la bande, c'est à dire elle, lui, moi et Kiopek. Il s'agit de visiter un certain marabout dont m'avait parlé un jour de banquet à l'Institut, le grand poète M.Sadomaner. On regagne l'éternel plateau et la plaine aux tumuli. Des kilomètres. Un rebord brusque : la dépression qui forme la frontière. En face, de l'autre côté de la vallée, la montagne est bulgare. Ekrenè, beau nom grec pour un infâme village bulgare-roumain. Le marabout, tekkyié, est un octogone à coupole surbaissée de bel appareil. Un cheik y repose, guérisseur, que les chrétiens revendiquent sous le nom de St Athanase, d'où rixes ! Actuellement le tombeau est gardé par un check turc, mais le pape y célèbre la messe une fois l'an : quel doux pays ! A côté une hôtellerie de pèlerin en ruine m'intéresse beaucoup. C'est une admirable construction : les portes qui seules subsistent, sont d'une sobriété de lignes, d'une perfection classique.

Notre heureux destin voulait que le chauffeur ait une commission à faire 10km plus loin. Et nous voilà partis par la plus exécrable piste que je connaisse. On plonge dans de vrais trous où mijote une boue noire, et cela sur 5km. Au flanc d'une colline, un douar. Nous stoppons et tout de suite, hors de moi, je verse des larmes : imaginez quelque dégénérescence lointaine des peuples abandonnés par la Horde d'Or. C'est la vie la plus primitive que j'aie vue avec celle des bédouins. Un jour, il y a longtemps, cette tribu s'arrêta là, creusa la terre et couvrit les trous avec des joncs séchés. On marche littéralement sur les toits. Devant la hutte, un préau couvert de chaume. Pas un instrument de fer : partout du bois. Les intérieurs sont passés au lait de chaux et sur les murs, de signes cabalistiques verts ou rouges. Les gens, indifférents, nous regardent à peine ou nous invitent à déjeuner... ! Pas un mendiant. Ici deux femmes accroupies brodent, un enfant dans une crèche de bois suspendue à 3 pieux. D'autres déjeunent, mangeant (ou buvant) un brouet noir où nagent des os. Ils ont tous des maladies de peau, couverts de pustules, mais des têtes extraordinaires, laides, creusées, usées. Coiffés d'une caciula plate, ils ont, debout devant leur hutte, une véritable allure de mongols. Quelques uns étalent des broderies bulgares mais refusent de les vendre... Partout une odeur de bête fauve. De loin ce village paraît un tas d'ordures. Dulcinée, ahurie, en avait perdu la parole... Plus loin la piste grimpe à un village où personne ne va : c'est là que notre chauffeur veut faire des affaires... Pendant ce temps je l'introduis dans la cour d'une maison passée au bleu et toute gaie. Un grand diable de turc me sourit de toutes ses rides. Quand je lui dis que je suis français, il me répond en roumain : « je suis heureux de voir mon frère ». Une guenon heureusement voilée me dit « bine ai venit ». A ce moment surgit d'une antre dessous terre une fille en pantalons jaunes et voile ocre d'une beauté qui me rend stupide. Je n'ai jamais vu un profil pareil, ces yeux, ces sourcils, une merveille. Son père la suit, c'est un forgeron et sa fille actionne le soufflet. On visite la forge. Puis la vieille mère apporte une sorte de roulette de son invention et nous propose de jouer. On se sent at home...

A 13 heures, de retour, nous étions dans l'eau. L'eau de la Mer Noire est à peine salée et porte mal. Du moins si l'on boit, ce n'est pas trop désagréable ! On dirait de l'eau minérale. Déjeuner chez Calavra, mamaliza et yaourt. Café chez Mahmoud et déjà il faut songer aux valises. L'autobus est bondé, chaleur suffocante. Je souhaite le bonjour à Dulcinée et rendez-vous pour jeudi. On démarre dans un gémissement mécanique. Une heure et demi de piste. Je

renonce à compter les tumuli. Voici Bazargic et le train : un autorail qui secoue horriblement parce que la voie est trop large pour lui. Plaine... plaine... Pas un arbre. Des villages rares, colonies roumaines récentes, terre rose, améthyste. Le soir. Tout à coup nous franchissons dans une étroite dépression un rebord de falaise qui coupe la Dobroudja du Danube à Constantza. J'imagine que le Danube a coulé là dans le temps. En tous cas cette falaise de terre est le Rempart de l'Empire : le Limes. Elle est surmontée d'un bourrelet de terre précédé d'un fossé et de loin en loin on reconnaît des excroissances qui sont des tours. Position admirable. En bas de ce glacis naturel, un immense marécage où l'autorail circule grâce à un remblai. Je suis ému : de Biskra aux Champs Catalauniques, de Rabat Ammon et de Palmyre à Medgidia, j'ai parcouru l'immense enceinte dont Rome a embrassé la latinité. J'ai 27 ans et je n'ai pas trouvé moyen encore de sortir de l'Empire ! A Medgidia, l'accélérateur me cueille. Diné au WR, arrivé à 11 heures. Huit heures de trajet où l'avion en met une !

Etats d'âme

Hier j'ai fait emplette de jolies broderies roumaines que je vous soumettrai à Noël.

Je me suis oublié ce matin au cours et j'ai parlé $\frac{3}{4}$ d'heure. Déjeuné avec Dupront et un professeur de Brezau, lecteur de la Vie Catholique. Curieux bonhomme. Visite d'une exposition avec une étudiante et pris le thé chez Mme Giurghiu que j'ai ramenée ici pour lui montrer les broderies... Tout ceci pour vous dire combien je sens l'appel de l'éternel, combien j'écoute, anxieux, derrière la porte souffler le vent de l'Esprit. Hier j'ai médité de 18 à 19 heures sur l'absurdité de mon inexistence intime.

Expédition à Turtucaia (plaine de Valachie)

Je suis ravi de ma journée de dimanche. Réveil maussade avec début de coryza. Je me jette dans un taxi pour gagner St Joseph. Retour pédestre par un petit vent frais de bonne augure. A 10h30, vêtu sportivement, je prends à la gare de l'Est le tortillard d'Oltenitza. Rien à dire sur le trajet (je lisais Jules Romain). Aperçu de petites gares sous des vignes vierges et des mares pleines de roseaux et de canards. Plaine immense de prairies rases, coupées de bouts de forêts et de champs de maïs. Et sous cette verdure pauvre, la terre, une terre noire, boueuse, omniprésente.

Une digue, un bois de saules et d'aulnes et le train longe la berge sacrée du Père des Fleuves. Aussi sale qu'à Vienne, plus boueux que le Nil, solennel, silencieux, immense au ras des prairies, le Danube ! En face, l'autre rive monte, roide, colline de boue et de bois où se heurte le fleuve. Arrivé sur un extravagant ponton chargé de carrioles au toit cylindrique et de paillements désordonnés. Je tombe sur un canot dont le patron est un turc basané, coiffé du turban, une tête d'apôtre pour Rembrandt. Nez de pirate, yeux noirs et véhéments, rides soulignées de crasse. Le moteur glousse et soulève le limon. Le bord du fleuve est formé de boue où pataugent des oies. Ce fleuve coule dans la terre, draine de la terre : c'est une boue plus diluée qui coule dans un lit de boue plus compacte. On cherche en vain un caillou !

Et cependant nous remontons lentement. De temps en temps dans l'ouverture des saules, une enfilade de marigots. Paysages d'eau sale. Vingt minutes de traversée, voici l'autre berge, raide et noire. Et tout à coup un minaret dans le ciel clair, deux minarets, des coupoles : Turtucaia. Une dégringolade de bicoques misérables de torchis et de bois noir depuis le haut de la colline. De loin, c'est charmant, mais quelle misère vu de près ! Nous longeons sur la droite des objets bizarres : imaginez 3 pontons verts de pourriture, ancrés de front, couverts d'une sorte de toit et flanqués chacun de deux énormes roues à aubes qui tournent lentement avec

l'élan du fleuve. Sortes de moulins, mais il faut avoir vu cette vieillerie, cet enchevêtrement de poutres et de vieilles planches, animée du majestueux mouvement des norias.

Le Père des Fleuves miroite au soleil. A chaque instant de longs fils de la vierge s'approchent et flottent dans l'air un instant. Ils forment un réseau scintillant sur l'eau. J'ignore d'où ils descendent, peut-être des fleurs des joncs. En tout cas ils restent dans ma mémoire comme un symbole de clarté. Débarquement cocasse : notre esquif pique dans la boue et une petite barque sert de pont d'accostage. Tout de suite on a de la boue jusqu'aux chevilles et cela durera toute la journée !

Il est 14 heures. J'avise le restaurant où un officier me sert de drogman. Repas infect : esturgeon dans sa soupe, pilaf de poulet étique, fromage immangeable. Je me rabats sur les pommes, la seule chose naturelle du repas. Quelle ressource qu'un fruit ! Au bout du monde une pomme reste une pomme et se laisse manger. Enfin il y a le café délicieux partout.

Ici je m'arrête : je sens que je ne vous dirai pas le quart de ce que j'ai vu et même savouré. Ce village est étonnant, c'est mon premier contact avec la paysannerie du pays et, ma foi, je suis sûr que les serfs du XII siècle étaient mieux lotis... J'observai ces gens comme des fantômes d'un monde disparu... par exemple cette fileuse accroupie au rebord d'un monticule, sa quenouille plantée devant elle, son fuseau à la main. Cette vieille au puits, deux seaux en équilibre sur une perche, ces maisons, ces taudis plutôt... Des sentiers de boue, raides et noirs, cernent les enclos d'osier tressé. Dans chaque enclos un gourbi exigü à toit de chaume ou de feuille de maïs, une galerie couverte avec des piments rouges et quelques bûches. Et tout alentour, la terre visqueuse où pataugent poules et canards. Dans un coin, vautrés dans la boue, des buffles noirs près d'une charrette. Cette boue est le centre de tout. Traverser une rue est un problème, les chiens eux-mêmes le font avec un air de dégoût ! Pas un caillou où crocher le regard...

Le charme cependant de ce village turc, les cimetières arabes sous les noisetiers, les minarets au bord du Danube, les turbans et les tarbouchs... Des femmes voilées de bure grossière. Un mélange inexprimable d'Orient et d'Europe... Des jeunes filles, les nattes sur le dos, une fleur rouge à l'oreille à la mode arabe, les vieilles assises à la porte de l'enclos, bottées comme des hommes, les paysans bavardant un doigt en l'air assis sur des fagots, coiffés de la fourrure noire à la mode roumaine ou du turban.

Expédition à Tulcea

Je m'étonne que vous n'ayez pas de lettres : Dieu sait si j'écris et tous les jours !

Hier après la conférence, j'ai rejoint le thé de l'Institut (personne de l'Institut n'était venu à la conférence !). Puis dîner chez les Cantacuzène. Il y avait là Pilat, le poète avec sa femme. Beaucoup parlé de la Grèce d'où ils reviennent. Atmosphère d'extrême et cordiale simplicité. Ensuite je me suis changé et, peigne en poche, avec l'appareil photo de Mme Dupront, je cours à la gare, assez fatigué je dois l'avouer mais au prochain weekend je suis retenu à Bucarest par le Congrès de la Mission et je ne puis pas perdre un dimanche, il en reste si peu...

Donc je prends le Personal de 0h15 pour Constanza et m'endors sur la banquette. Je me réveille à 5h à Medjidia. Là un autorail des plus primitifs m'emporte au cœur de la Dobroudja, pays de collines vert pâle avec des touches de coquelicots et de terre couleur améthyste. Pas un arbre et pas de village... Aussi on file vite : à 8h50 j'étais à Babadag. J'ai fait rire tout le monde à l'Institut en disant que j'allais à Babadag... ce n'est pourtant pas si bête !

Petite ville turque dans un creux avec des sources, des norias à ânes, des seguias fraîches, des petites fermes entourées de cochons et de jardinets. Là je frète une carouzza (pas une auto dans ce bled) et en route pour la Cetatea Cenisala, vieille forteresse turque sur une sorte d'éperon calcaire isolé étrangement au milieu des marécages. On s'approche par une levée de terre où la

voiture s'englue. A droite, à gauche, l'eau lourde, verte, cachée sous les joncs. Et bruit assourdissant : vous n'imaginez pas le bruit d'un marécage sous le soleil. Des kilomètres de coassements stridents, coléreux, des canards dans les herbes avec leur famille les mouettes, les oies sauvages. Ça n'arrête pas, on en a les oreilles battues.

Il faut grimper au sommet de la presqu'île. Des troupeaux de moutons tondus et squelettiques se profilent bizarrement sur l'horizon des marigots. En haut quelques remparts où l'on distingue des réemplois de colonnes grecques. Mais surtout une vue immense : derrière les collines bleues, tout autour le vert cru des joncs semés de plans d'eau et cela jusqu'à l'infini, jusqu'au lac Bazim qui brille à l'horizon.

On repart. J'avais heureusement avalé une ciorba de miel et du cascaval dans l'unique gargote de Babadag. Mon cocher est un turc bavard à la figure de pirate. Imaginez auprès d'un maquis une route d'Ile de France, des cerisiers, des platanes, des ronces. Un petit oiseau couleur tabac penche le cou et nous regarde passer, un gros bourdon comme une houppe de laine noire, des myriades de libellules et dans les champs des coquelicots et reines des prés. Parfois des champs de lin bleu myosotis. Solitude de midi à l'âge des moissons. Un lièvre sur la route nous regarde puis détale. Un renard passe lentement en courbant l'échine. Parfois sur un cheval, un paysan en caciula blanche se rendant à la fête de Babadag me salue jusqu'à terre... Un petit col puis une plaine avec des moulins à vent. Je n'avais jamais entendu grincer un moulin à vent : c'est très suggestif, quelque chose comme une noria avec le frivolis de l'eau en moins. Enfin au bout de 30km la côte reparait, cette fois plus de joncs, mais ce n'est pas la mer, c'est le plus vaste lac du delta, le lac Bazim séparé de la mer par une langue de terre.

Sourilovka où je vais est un village de russes Lipovanes. Tous barbus, des yeux bleus et des barbes brunes ou rousses ou magnifiquement blanches. Je descend au café de l'endroit et je ne me lasse pas de dévisager ces têtes de bons sauvages. Ils sont tous pêcheurs, ils ont l'air très braves, pas du tout l'allure métèque, plutôt quelque chose de familial, de patriarcal dans l'étalage des barbes. Le port : une jetée en bois. Barques fines sans quille. Halles sur pilotis où m'on garde le poisson dans la glace. Il fait ici en hiver un froid polaire, le lac est gelé entièrement à un mètre de profondeur et le vent épouvantable. Ils conservent la glace pour l'été. Justement arrive une barque chargée : d'énormes esturgeons (80 kilos le plus gros) avec leurs petits yeux, leur groin de cartilage translucide, deux barbes sous la gueule. Sitôt arrivés, ils sont pesés, achetés par le monopole d'Etat qui les revend sur place aux transporteurs. Le camion les mène tous les soirs à Braïla d'où ils gagnent Bucarest pour être vendus deux fois plus cher.

Entre-temps le ciel est devenu noir. Vent de tempête, ondée épouvantable, la voiture est rincée et ses voyageurs aussi... Retour à 15 heures 30 à temps pour l'autobus de Tulcea. Il arrive, guimbarde chargée d'oies, de ballots, de caisses à caviar. Je n'ai jamais été aussi secoué de ma vie : trop léger, ma tête manquait de trouer le plafond ! Enfin Tulcea par un beau soir très reposant. Le Danube frôle le jardin public. Des barques, fantômes de pirogues dans le soleil, traversent sur l'île en face. Vent violent à contre courant provoquant des tourbillons, des remous menaçants. Tchai et Bretzel sur la place du forum : toute la ville est là, une moitié buvant du thé regarde l'autre défiler. Chaque café a sa clientèle : l'un d'eux est chargé de barbes Lipovanes. Dans un autre des chéchias et même le Cheik du lieu, à lunettes, absolument le Cheik de Sadiki (le lycée de Tunis).

Ville somme toute agréable, sympathique, ouverte sur l'immense plaine du delta. Son grand charme, c'est le Danube avec toutes les surprises qu'il réserve : les petits abris de pêcheurs, les maisons sur pilotis et les lumières du soir sur les eaux... Dîner assez mauvais puis promenade sur le Cours. C'est là maintenant que toute la ville processionne autour du kiosque où la musique militaire joue des valse sentimentales. Les lycéens content fleurette dans les bosquets,

tout le monde se connaît, se congratule, se prend le bras, bourdonne... ET puis il y a le cirque qui vient de s'installer à grand renfort de trombones. Je m'y attarde quand par-dessus les maisons j'aperçois le mât de mon bateau. J'embarque pour trouver à bord, hasard démoniaque, la petite Géroiu dont je vais être affligé jusqu'au retour. Mais je dors : cabine très primitive où je sombre dans un sommeil de brute. A 5h30 réveil. Le bateau est amarré depuis 2 heures à Galatzi. Dans le matin frais, il fait bon. Je m'offre le Pullman et un excellent chocolat. La ligne est belle, on monte la berge du Danube large ici comme un bras de mer. A peine distingue-t-on très loin les collines de Dobroudja sur l'autre rive. Et toujours des marais, de l'eau, des vaches à demi noyées broutant des joncs...

Il faut cependant bavarder avec cette peste. Elle se vante d'avoir 24 ans, d'être solitaire, etc. Je l'invite naturellement en Perse comme je fais pour tout le monde... Arrivée à 10 heures.

Et voilà. J'ai déjà faim, mais il y a ici un grand banquet auquel je suis invité ! Ce soir je prends le thé avec Charlotte : ce sont les adieux car elle prend demain l'avion.

Conférence à Cernautji dans le territoire de Bukovine

Le consul doit venir me prendre d'ici ¼ d'heure pour dîner ensemble. Je suis arrivé ici à 11 heures ½ après une excellente nuit de WL. Dormi jusqu'à 9 heures. Réveil blanc : rien que du blanc, à s'y perdre. Ciel blanc, immense plaine blanche sans un arbre ou une mesure pour y crocher les yeux. Soleil blanc, balancement lent du WL à 50 km/h...

Reçu par Dementhon qui m'a mené au Palace (il faut voir ça !!). petite ville sur une colline isolée. D'un côté les bois, de l'autre à perte de vue la plaine Ukrainienne où circule, blanc sur blanc, le Prut couvert de neige dont le cours est simplement balisé par des peupliers. Dans les rues, de la neige à 1 mètre, tassée, glissante et partout les clochettes des traîneaux.

Je traîne ma jambe chez le recteur, 2 ou 3 professeurs, le maire et le préfet où je dépose ma carte. Déjeuné à la table du général Alexandrescu, très gentil, très français (ce qui est très rare ici) avec Dementhon, deux anciens normaliens (roumains), un docteur en sciences de Paris. Très gai. Puis un petit juif, ami de Dementhon, docteur en droit de Paris, est venu nous cueillir dans son traîneau. On s'ensevelit dans les fourrures et le poulain Jupiter aidé de sa sœur Anita nous entraîne, clochettes au vent vers les cimes. Après midi d'albâtre. Silence, vitesse, vent coupant. Halte dans une vaste forêt où tout à coup, au détour du chemin, nous surprenons une demi douzaine de chevreuils grattant la neige. Le jeune juif possède ici d'immenses propriétés qu'il vend pièce par pièce car il craint la confiscation et l'expulsion. Il a déjà perdu des forêts en Ukraine russe et les propriétés qu'il avait avant la guerre en Galicie Austro Hongroise lui sont devenues inaccessibles. Car la Pologne est à 15 km. Cette région est paraît-il une des plus froide d'Europe. Ils ont eu -36 il y a 15 jours !

J'ai visité le palais du Métropolite : c'est le plus vaste bâtiment de la ville. Ce prélat est une sorte de féodal. Il possède 80% des forêts de Bukovine avec une armée de forestiers à ses ordres. Une masse de juifs dont j'ai vu la synagogue, deux églises catholiques (jésuites allemands) et une église protestante qui est le centre de rayonnement de l'Hitlérisme (avec écoles, cercles, etc.). On parle d'ailleurs partout allemand dans le peuple et dans la société ! Beaucoup d'Ukrainiens au delà du Prut. Presque tous les domestiques sont ukrainiens. Il existe même un séparatisme ukrainien comme en Bessarabie, qui regarde vers l'URSS.

Samedi matin.

C'en est fait ! Hier soir dîné avec Honnorut, consul de France, un type très bien qui m'a longuement parlé de l'incompréhension du Quai d'Orsay et de l'étroitesse de vue des commerçants français. Il est ici depuis 15 ans. Selon lui l'histoire de ces 15 ans est un lent recul du prestige et du commerce français.

Vers 9 heures on s'est acheminé au Cercle français. C'est une petite salle sympathique et nette, une bibliothèque, des revues... Salle pleine. Le maire était venu ainsi que des professeurs de l'Université. Je n'étais pas ému : j'ai parlé très simplement pendant 45 minutes seulement, sans lire. Après la cérémonie, présentation des dames : une malheureuse française ruinée, fille d'un normalien, divorcée je crois, puis la femme d'un colonel, une française très vive et sympathique (Mme Negulescu), une russe réfugiée en France après 7 ans de travaux forcés, mariée à un avocat (Mme Antonin), très jeune et désinvolte. Mme Honorat est une belle roumaine. D'autres dames, un colonel, un autre colonel, le marquis de Puységur, décavé, divorcé, épave vivant depuis un an de leçons et d'une sorte de pension que lui verse sa famille (sans doute un ancien noceur ruiné). Dans le public pas mal de jeunes, étudiants et étudiantes.

Après la conférence, le maire m'a invité à boire eun coup avec Honorat, Dementhon, Puységur et les trois dames ci-dessus. La ruse m'a longuement parlé de la révolution. Elle avait 14 ans en 1917 et s'est trouvée seules en proie à la faim et à la peur. La peur, me dit-elle, se poursuivant de mois en mois sans interruption, fut sa pire souffrance.

Ce matin je suis allé en birge voir le Prut. Il a encore neigé cette nuit et le traîneau filait à vive allure. Il y a une technique du traîneau : savoir s'y installer au milieu des couvertures. C'est à la fois moelleux et brutal : il suffit d'une ornière pour vous projeter hors du siège. Mais ce que j'aime, ce sont ces clochettes dans le vent. Et quand on croise un autre traîneau, on entend passer un autre son de cloche plus grêle ou plus grave qui se mêle un instant au vôtre. Le Prut est un champ de neige. Des ouvriers y découpent des blocs énormes de glace et les portent en ville où cela se garde pour l'été au fond des celliers. Sur l'autre rive, à l'infini, l'Ukraine commence... A la dernière guerre, les Russes ont arraché la région aux Autrichiens : on voit encore tranchées et cimetières militaires. Autrefois l'Autriche en y imposant son empreinte avait réalisé une sorte d'unité. Maintenant la frontière russe est absolument étanche et la frontière polonaise coupe le pays à 15 km d'ici. La ville la plus proche de Cernautji est Lwov en Pologne. Il y a là un lecteur français à l'Université. L'assimilation roumaine ne se fait pas, sauf dans les écriteaux publics. Evidemment la culture qu'apporte Bucarest ne peut lutter avec la culture venue jadis de Vienne : vous imaginez quelle proie il y a là pour le germanisme. Tout le monde parle boche. Et puis il y a la Russie : il faut être venu ici pour comprendre la terreur de ces gens là : la présence de la gigantesque, colossale Russie dont on n'est séparé que par un fleuve ! Ces gens regardent le sauveur : Hitler !

Chaque province en Roumanie a son individualité. L'erreur est d'avoir une politique pour Bucarest et de négliger totalement la propagande en province. Adrien Thierry, notre ambassadeur, est un malade, c'est entendu, mais l'ABC de son métier ne serait-il pas d'aller visiter les provinces, de voir ce qu'il leur faut du point de vue français ?... et d'agir ? Il faut avouer que c'est horripilant d'être français de nos jours : depuis la Syrie, en passant par la Tunisie, je ne trouve partout que l'incompréhension, le recul. Nul part je ne trouve la France à la hauteur de sa tâche antique. Il y a là quelque chose de poignant.

Je suis navré de n'avoir pu visiter les monastères : Putna, Sacevita, etc. J'ai sollicité plusieurs chauffeurs, aucun n'a voulu y aller même au prix fort. Ils craignent d'être bloqués par la neige sur des routes absolument solitaires. J'aurais bien tenté le coup cependant malgré ma jambe qui s'est mise subitement à me rendre la vie insupportable : le mal s'est déplacé de la cavité cotyloïde au nerf (je pense), de sorte que je ne puis toucher la cuisse sans hurler et que je dois me faire lacer les souliers.

Conférence à Sibiu, Alva Julia, Ploeste, Cluj et la Transylvanie

Mercredi soir après le cours je partis par WL pour Sibiu. Réveillé à 6 heures pour changer de train. Un bizarre tortillard fume dans la nuit. Je me rendors sur la banquette. A 8 heures arrêt brusque : nous sommes arrivés. Je bondis, file et oublie mes galoches. Une birge antique me hisse au pas sur l'Acropole d'Hermanstadt-Sibiu. Comme à Brasov, c'est la petite ville Bavaoise ou Alsacienne, propre et reluisante, les façades écrasées par un grand toit coupé sur le devant comme les toits alsaciens ou bien ces escaliers aux frontons qui rappellent Colmar. Partout l'allemand : Bucarest est à mille lieux. Hôtel bien tenu, portiers en uniforme, tablier vert, corrects et blonds. Au café, crème viennoise et petits pains roulés dans les graines de pavot... Dans la rue des paysannes tirent de petites charrettes à lait. Solides gaillardes rouges sous leur fichu, balancées par d'énormes bottes à bordure rouge. Une robe courte et large qui remonte très haut au-dessus de la taille et pend par derrière avec tous ses plis dans le vent, bleue ou rouge. Voici la place. Place de Manhausen ou d'Altkirch, très large, de grands toits bruns tout autour. Partout un grouillement de marché que fend parfois un attelage de grands bœufs.

J'entre dans la noble et lourde église évangélique : c'est une église ogivale du XIV, mais pesante, germanique, forteresse de la Chrétienté sur les confins de l'Orient. Des tombeaux de guerriers à cimier terrassant des monstres enturbannés. Ici repose le haut Seigneur, comte de Rabutin, exilé pour duel, gouverneur de la ville, tué par les Mongols. Car seuls les Mongols ont réussi à s'emparer de la forteresse : ils ont massacré la moitié de la population. Les Turcs n'ont jamais pu franchir le défilé de la Tour Rouge que défend Sibiu (comme Brasov monte la garde devant le col de Prédéal). Précisément dans le lointain, avec le soleil, je vois monter des cimes neigeuses, la Barrière.

Lemaistre me cueille à l'hôtel. C'est un licencié, recalé à l'agrégation, professeur à Prague puis (après la revalorisation, la mission française de Tchécoslovaquie a été supprimée) venu en Roumanie. Il s'est marié avec une Tchèque et ses enfants fréquentent l'école allemande coiffés de la casquette rouge. Encore jeune, épais et braillard, mais intéressant car il fait une thèse sur les Saxons de Transylvanie.

Il y a des bourgs saxons de Cluj à Brasov et Sibiu : c'est le Siebenburd. Colons expédiés par le pape au XII siècle. Francs ripuaires venus de Rhénanie (et non pas Saxons) avec leurs dialectes, leurs légendes, leurs coutumes. Paysans, ils ont mis le pays en culture et se sont enrichis, se sont multipliés. Au XII siècle, leurs prêtres adoptent la Réforme et c'est ce qui les sauvera de la germanisation autrichienne. Car ils détestent les catholiques de Vienne et ont failli se révolter quand les Autrichiens. Ils ont élevé sur la grande place une statue à St Nicodème (c'était une maie impériale d'élever partout, sous l'influence du catholicisme autrichien, une statue de St Nicomède). Seulement enrichis, ils se sont contentés de faire travailler les Roumains et ont de moins en moins d'enfants. C'est cette aristocratie antique que les Roumains ont trouvée en 1920. Que s'est-il passé ? En tout cas la ville est coupée en deux : les Saxons, qui ont le plus profond mépris envers les Roumains qui sont pour eux des paysans mal élevés et voleurs, se sont enfermés dans leur dignité. Groupés autour de leur évêque, ils ont leurs écoles (religieuses), ils ne se voient qu'entre eux. Tous hitlériens naturellement. Il n'y a que 3 journaux à Sibiu : les 3 tout en allemand. J'ai lu le Tageblatt : on y parlait que des colonies allemandes. Le journal s'intitule : Zeitung des Deutschtum's in Roumânien. Seulement quand un Saxon a 2 enfants, le Roumain voisin en a 6. Sans parler des mariages consanguins. Ces gens savent qu'ils sont destinés à disparaître et c'est dramatique de les voir lutter jusqu'au bout, de s'exciter sur leur passé glorieux, d'évoquer les siècles d'histoire au cours desquels ils ont vaincu ce sol ingrat. Enfants perdus de la Germanie, ils resserrent les liens avec la Patrie perdue. Les jeunes y vont

faire leurs études. Naturellement pas de juifs dans cette ville de soldats, les Saxons ont su s'en passer. Depuis l'arrivée des Roumains, ils s'insinuent.

Visite du palais-musée du Sieur de Bruckenthal, gouverneur sous Marie-Thérèse (un magnifique Van Eyck). Photographié les remparts et les escarpes. Déjeuné à la Bierhalle : Zur Eule de Ridsuppe, Sauer Kraut mit Wurst, Dunkles Bier. Puis promenade au Jungerwald. Ah que ces gens sont épatants... Allez trouver dans une ville roumaine, au sortir des remparts, une vraie forêt, un lac avec des canots, des Gartenswirthschaft, des biches, des ours, des loups, des jeunes gens à mandoline et rucksack... J'étais en plein Tyrol !

Comme c'est intéressant ça : on saisit dans ce désert oriental et roumain la cellule germanique, l'essence du germanisme artificiellement posé à 2000 kilomètres du Deuschtum, comme un microbe qu'on isole pour le voir se développer... Le résultat typique a de quoi enchanter l'esprit. Le phénomène de la race ici s'impose, crève les yeux comme nul part ailleurs.

La conférence ? Pas sympa cette salle trop vaste et froide. Beaucoup d'officiers, des popes dont un qui revient de la Faculté de Théologie de Strasbourg, des professeurs, la femme du Métropolitain, etc.

Dîné avec Lemaistre et cette loque, Barterotte, un vieux type de Cubzac (Gironde), ancien lecteur à Kief, ruiné par les Soviétiques et professeur ici avec sa fille veuve et une pseudo femme de ménage, criblé de dettes, vivant d'emprunts et universellement méprisé. Triste rayonnement !

Nuit enragée dans une couverture à l'Autrichienne. Départ à 5 heures : le plus ridicule tortillard. Deux wagons à voie étroite, un bijou de locomotive. Le jour se lève sur un paysage triste et décoloré. Collines de terre à l'infini. Dans les creux, des marais. La ligne se balade de ci de là, desservant de petits villages alsaciens aux toits pointus. Je m'embête et lis Balzac. Quand on passe un ruisseau, le train s'arrête sur le pont, le mécanicien lance un tube et pompe de l'eau dans un nuage de vapeur.

Vers 8 heures, on rejoint une voie normale et je me rue dans le train de Trices qui vient d'entrer en gare. A 9 heures, je débarque à Alba Julia après avoir traversé le large Mures. Comme pour beaucoup de villes de Transylvanie la gare est très loin : la fumée et le bruit gênaient les magnats de la ville qui, pourvus d'équipages, ne mettaient jamais les pieds dans ce moyen de locomotion. Trop démocratique ! Alba Julia, antique colonia Apulana, capitale de la Dacie : je vais enfin, ici, trouver Rome ! Sur l'autre rive du Mures, dans la plaine, un camp romain. Je suis ému vraiment : de Lambese à Palmyre, des cataractes du Nil au fond de ce lugubre pays transylvain, la présence prodigieuse de l'Empire, l'immensité de l'Empire ! Je sens cela comme une chose puissante et violente qui me heurte. Ici, pas loin, au Nord, un Limes, comme celui de Biskra. Je foule le forum de l'ancienne cité et lentement je grimpe vers l'Acropole. Un portail rococo coupe la rampe : c'est le triomphe du Prince Eugène à la mode viennoise mais il faut vénérer ces choses. On passe escarpe et contrescarpe, barbacane et fossés : la citadelle. Un immense panorama. Vallée de Mures qui descend vers le Danube : c'est par-là que sont montées les légions de Rome poursuivant Deabale. Près d'ici, le site de la cité de Dace, à peine fouillé, poteries et bijoux de l'âge de bronze. En descendant la vallée on trouverait les forteresses de la Chrétienté, Hunedoara où se défendit héroïquement Jean Hunyade. C'est vraiment le cœur de la Transylvanie cette plaine enclose de montagnes et de déserts (je les traverserai ce soir). Le pays d'un peuple libre.

Je me hâte vers cette merveilleuse cathédrale catholique qui est comme un sourire de France en ce pays perdu. De loin un campanile italien me déçoit, mais à travers les arbres du mail j'aperçois, austère et nu, le chevet bien aimé des églises romanes. St Guilhem tressaute en moi. Oui, le voilà, admirablement pur avec ses fenêtres abrasées, sa corniche à modillons et cette frise bizarre d'animaux fantastiques, enlacés, se mordant la queue, un moine faisant des grâces à

un singe, etc. Toute la fantaisie méridionale... C'est le chevet du bas côté, celui de la nef est ogival, XIV assez banal mais d'une belle allure. Je pleure de joie devant deux portails qui viennent tout droit d'Hix, de Luxa ou d'Elne. Des colonnes d'entrelacs byzantins dont on imagine l'histoire, de Byzance à Ravenne... puis en France et de là retour en Transylvanie... De l'autre côté, portail renaissance, amusant et compliqué, un souvenir d'Italie riante. Tout cela se mêle et j'aime chacun de ces reflets de chez nous, toute cette longue histoire depuis la petite église romane du début qui procure la continuité catholique, elle a tenu bon... J'entre : précisément l'évêque catholique chante la grande messe et mes yeux montent d'un seul coup vers le plus française des rosaces gothiques...

A côté les Roumains en 1922 ont bâti à coups de ciment une lourde église byzantine de style composite où le roi Ferdinand fut couronné roi de la Grande Roumanie... C'est laid et froid mais j'assiste là à un mariage paysan très émouvant dans sa naïveté. A côté un musée lapidaire. Je lis une inscription *Mustricae Palmyrenio militi mortuus annos XXVIII Haena conturbernalis fidelissimus* : je n'avais pas tort de songer à Palmyre ! En général des pierres tombales de légionnaires, sculptées grossièrement. Journet m'en avait parlé. Je retourne vers ma cathédrale. Je me recueille devant les tombeaux des Hunyades (que ces bandits de Roumains livrent à l'abandon parce que ce sont des Hongrois) et je m'en vais bouffer après avoir serré la main à Chanier (professeur de la Mission) au lycée, il voulait l'inviter.

A 13 heures, départ. A Teius, changement. Je voyage avec un jeune et jolie hongroise qui, au bout d'une heure, se décide à m'avouer qu'elle déteste les Roumains, qu'ils l'ont dépouillée de sa fortune et que tout va très mal. On traverse un pays abominable : le souvenir seul me donne la nausée. C'est la Puzta du mot hongrois « le désert ». Collines de terre piquées de troupeaux de moutons sales. L'eau lente immerge les fermes rares au fond des vallons. Pas un arbre. C'est le pays du sel. En été tout cela est encroûté comme un chott.

Retour de la messe. Je viens de déjeuner et vais partir pour Ploeste. Quelle amusette de parler de McChouniche et de Bené Henguélet aux ingénieurs du pétrole... (à propos, il paraît que toute la ville se chauffe au gaz de mine, gaz naturel qui sort des nappes de pétrole. Bizarre). Ilouch m'apporte le café. Il est bon.

J'en étais aux collines de Puzta... A 5 heures du soir on arrive en vue de Cluj où m'attendait un petit bonhomme aux yeux bleus, vif et guilleret : Robert Ficheux. Je grimpe à son appartement où m'attend Maguy, une blonde bretonne et un thé. C'est là que je vais vivre jusqu'à demain soir. Quels braves gens et comme cela fait plaisir, cette vie de famille humaine et intellectuelle à la fois, ce bonheur paisible : la douce France. Je m'arrête, je vais le recueillir : l'heure du départ est proche.

Lundi. Où en étions-nous ? Chez Ficheux. Ce garçon venu à Cluj en 1921 avec de Martonne a entrepris une thèse sur les Monts Apuseni. Il a été secrétaire de l'Institut du temps de Journet. Actuellement il termine sa thèse à Cluj, tout en étant professeur à l'Université. Il a épousé une française, élève des dames de Sion de Galatzi, fille d'un membre de la commission européenne du Danube. Je vous donne tous ces détails parce que ça me paraît vivant et curieux.

Cluj est une grande ville mais d'aspect provincial, de longues rues bordées de petites bicoques, de ci de là de grands palais de magnats transformés en institutions publiques. Beaucoup de Hongrois ruinés sont restés à Cluj : ils forment une société fermée, imperméable à l'élément roumain. Ce sont des « ci-devant », princes, comtes, barons... Leur chef est le comte Betlen, führer de l'opposition minoritaire. Ils ont une douzaine de députés à Bucarest et avaient réussi à faire élire une municipalité hongroise qui a été cassée par le gouvernement. Une sourde rancune, le mépris et surtout le sentiment de leurs titres aristocratiques les isolent. Cluj était jadis une ville brillante : fêtes, réceptions, défilés au mail en grands uniformes et toilettes

merveilleuses... la paysannerie pressurisée payait. Maintenant plus rien. La ville s'est démocratisée, le Roumain avide a fait main basse sur les revenus municipaux. Il n'y a plus d'argent pour paver les rues et restaurer la maison de Malthus Corvin. La boue envahit les chaussées jadis reluisantes... l'Orient remonte... Il y a deux théâtres, un roumain et un magyar, des cinémas différents : aucun contact. A côté de l'église catholique, une belle halle ogivale de genre bavarois : les Roumains ont dressé leur rituel byzantin. En face de l'hôpital immense, installé lors du millénaire par les Hongrois, on construit une clinique roumaine. A côté de l'Université, la Roumanie a dépensé des millions pour une sorte de Palais Universitaire d'un luxe absurde que nous avons visité de haut en bas.

Visite au Consul, une larve humaine qui représente la France.

Visite au professeur Racovitza dans son antre, l'Institut de Spéléologie. Quel brave type de vieux savant ! Il a découvert une faune souterraine qui s'adapte progressivement au milieu : au fond de la caverne, un aspect de reptiles tertiaires, plus on approche du jour plus ces bêtes se simplifient et se modernisent. Précisément aux grottes de Postumia, j'ai vu des poissons aveugles, pourvus de pattes et absolument décolorés. Ce type a été directeur de l'Institut de Banyuls. Puis après la guerre, les Roumains l'ont supplié de revenir...

Visite au musée d'Ethnographie, passionnant, sur le modèle du Trocadéro. Magnifiques broderies.

Visite très intéressante à la bibliothèque ultra moderne installée par les Hongrois. Tout en haut une série de salles renferment dans des caisses de métal les archives des grandes familles hongroises : désordre absolu. Le conservateur lui-même, un Roumain arrivé ici par protection, regrette l'absence d'un chartiste français.

Excellente nuit dans le sofa de Ficheux au milieu des cartes et des diagrammes. La conversation de ce type est passionnante. Outre les questions générales de géographie, il a une connaissance intime des Carpates où il travaille avec sa femme sous la tente avec baromètre et niveau. Sa vie avec les bergers des Maramures est prodigieuse. Il a étudié les tsiganes dont la langue rappelle le basque et qu'il rattache, par delà les invasions, à une civilisation ibérique. Des coutumes extraordinaires chez les paysans dont ils ont souvent oublié le sens et qui se retrouvent dans le Caucase. Essentiellement il s'occupe de la géographie physique et cherche sur les pentes des vallées les niveaux successifs des rivières. Les premiers sont à 700 mètres d'altitude, de vrais lacs intérieurs qui tombaient par cataractes dans la mer de Hongrie. Peu à peu le lit s'est creusé en profondeur, la rivière a baissé : rien de plus bizarre que ces diagrammes où l'on voit peu à peu l'érosion remonter vers la source. D'autre part une fois érodées en pénéplaine, les Carpates ont subi comme les Alpes une nouvelle surrection : de la ces hauts plateaux de neige.

Je garde du séjour de Cluj un charmant souvenir : l'accueil, l'atmosphère, le beau soleil, la gaieté, tout ce bavardage...

Le soir je prenais le WL où j'ai rencontré un professeur de la Faculté de Droit. Nouvelle conversation intéressante sur le code roumain destiné à remplacer le code germanique et sur les coutumes hongroises en Transylvanie. Conversation politique aussi : vous savez que le gouvernement affolé a fermé les universités et expulsé les étudiants de leurs « foyers ». Le clergé même est poursuivi pour propagande politique. Tous les professeurs d'université ont été démissionnés à la fois. Il faut s'attendre à des troubles si Codreanu, le « Capitaine de la Garde de Fer », donne l'ordre d'attaque. Ces malheureux jeunes gens sont absolument intoxiqués par la mystique allemande. Ils ont la passion de « servir », de mourir ou de tuer pour leur chef. C'est une rééducation à faire. Si l'on s'y prend mal ou trop tard, cela risque de dégénérer en guerre

civile. Et quelle sottise d'avoir indisposé les professeurs d'université, on les force presque à prendre le parti des étudiants.

Voilà. Je vous parlerai demain de ma conférence de Ploesti dans un vaste amphithéâtre. Beaucoup de monde. Les photos ont très bien rendu²⁷.

Le voyage de Mime (Vintimille-Bucarest)

Ne vous inquiétez pas pour ma guibole, ça va tout à fait bien. Je ne suis cependant pas allé au ski parce que je crains une rechute, parce que Miss Vuilliez n'y va pas, parce que je veux préserver gorge et larynx en vue de la conférence. Je vais donc moisir ici tout un dimanche. Au point de vue conférence, Cernautji m'a comme démarré : je vais à Sibice le 5 mars, le 7 à Ploesti et le 13 à Targo-Mures.

Maman, dites-moi quand vous venez afin que je retienne la chambre. Prenez des vêtements chauds. Vous monterez à Milan dans la voiture 6 (dans la voiture de Berlin il faut donner un pourboire, pas dans le Simplon). Vous déjeunerez au départ de Milan. Thé à Venise. Dîner au départ de Trieste. A Postumia, les Italiens passent dans le compartiment. Déclarez exactement ce que vous avez déclaré à Vintimille au point de vue sous. Une après, à Ratek, montent les Yougoslaves, de grands blonds peu aimables. Puis dormez.

Vous vous réveillez dans une plaine monotone. La voiture 6 est la dernière du convoi : elle se balance sottement sur la ligne unique (il faut aller voir ça au bout du couloir). Petit déjeuner dans un W Restaurant roumain. Vous passez Subotica, on avance lentement en Yougoslavie. A Velika Kikinda, sortie de Yougoslavie. A Jimbolia, douane roumaine, la plus embêtante, à 10 heures du matin, heure italienne (avancez-vous d'une heure : il est ici 11 heures). Déclarez toujours la même somme, autant que possible largement inférieure à ce que vous avez (car on ne fouille pas). A midi, Timisoara, première grande ville, capitale du Banat. Vous verrez le ling de la ligne un chapelet de petites fermes toutes pareilles, construites après la guerre car tout fut dévasté aux abords de la voie ferrée.

On déjeune tard en Roumanie, pas avant 13h30. On vous préviendra. Premier repas roumain : omelette au fromage (branza), poisson du Danube, fromage blanc ou yaourt, excellent vin rouge Rhein ou eau minérale Borviz. La voie s'engage dans les montagnes et tout à coup vous traversez le Danube et longez le fleuve immense dans le défilé des Portes de Fer. Arrêt à Turnu Severin (Tour Severe) : ne manquez pas au sortir de la ville les énormes substructures du pont de Trajan.

Puis le lit s'élargit et on s'éloigne du fleuve pour entrer en Valachie. D'abord un seuil montagneux (vue superbe) et vers 6 heures du soir vous vous arrêtez à Craiova, capitale de l'Olténie ou Petite Valachie.

La ligne, mais il fait nuit, remonte jusqu'à Pitesti aux pieds des Carpates et de là pique sur Bucarest. A l'arrêt de Pitesti, vous êtes au W Restaurant au milieu de vos nouveaux amis, les Roumains !

Nouveaux projets

Papa, maman,

Evénement ! Hier soir Drouhet me fait appeler. Après bien des circonlocutions, il me propose tout simplement le poste de lecteur en remplacement de Lebrun.

²⁷ Photos d'Algérie prise l'année précédente. La conférence est sur l'Algérie. (ndlr)

Réfléchissons : vacances du 10 juin au 10 novembre + un mois à Noël + Un mois à Pâques

Traitement d'agrégé + 30%

5 heures de cours

Petite maison en banlieue avec bonne et auto

Enseignement supérieur et paix totale.

Voilà. Que faut-il faire ? Il y a d'énormes avantages incontestables. Il y a aussi bien des inconvénients. Seulement si je laisse passer ça, qu'aurai-je à la place ? D'ailleurs il n'y a rien de fait : Drouhet a voulu faire un sondage. Il faudrait que Dupront opine et que Marx accepte.

Papa, maman,

Notre correspondance en juin est toujours tragique : projets de vacances et d'avenir, frôlements de destinée... J'ai naturellement réfléchi et voici ma conclusion (provisoire) : le poste de lecteur ici ne me mène à rien. Je me vois mal vivant ici encore 3 à 4 ans, obligé de m'installer, etc. Et après ?

Par contre le préceptorat princier me séduit. C'est bizarre, amusant. Il y a la navette du Cap à Paris, une vie en somme intéressante (quoique toujours provisoire). Il faudrait obtenir de Marx d'être détaché officiellement. J'irai à Paris dès mon retour pour régler ça.

Mais au fond, mon désir vrai est d'être professeur dans une faculté, habitant une petite maison de banlieue avec un auto et un chien (mais pas à Burarest).

A part ça je m'en fus prendre un bain au Strand, à la Chaussée et je rentrai à 14 heures pour le banquet de la Mission. Ensuite préparation du rapport que je dois lire ce matin et thé à la légation (garden party) en l'honneur de la Mission et des médecins militaires du congrès. J'avisai un médecin colonel, Bouvier, de la coloniale et l'interrogeai sur Pékin. Il en revient justement et m'a parlé avec enthousiasme de l'hôpital St Michel. Il a beaucoup entendu parler de papa là bas. Il me présenta à plusieurs de ses camarades, entre autres un médecin général, mais je n'ai pas retenu les noms. Il y avait 4 médecins de la marine en grand uniforme, très chic. Les autres toubibs en pantalons rouges et veste noire faisaient grand effet sur la pelouse. IL y a ici une myriade de médecins militaires de toute l'Europe.

Papa, maman.

Le téléphone hier soir était énervant. Je n'ai pas encore compris ce que vous vouliez. Mais ce fut une joie profonde d'entendre votre voix. J'étais au banquet de la mission et nous venions de sortir de table. J'avais prévenu Mikai qui depuis 19 heures montait la garde au téléphone. Sans doute n'avez-vous pas pu communiquer parce que la ligne était occupée : on a téléphoné sans arrêt entre 19 et 21 heures...

Le ton sur lequel vous avez accueilli le projet de lectorat m'a décidé à refuser cette offre. Si je m'y étais finalement rallié, c'est que la vie d'université me convient beaucoup mieux que celle de lycée. Je sens que je suis fait pour des cours et pas du tout pour la classe. Mais vous avez raison : il est temps que je revienne en France, quitte à être dans un lycée de province... Cela est encore mieux que Bucarest.

Impossible de voir Dupront, je n'ai pas pu lui parler de la date de départ, même pas du projet de lectorat ! C'est un mythe, cet homme ! Quel soupir quand j'aurai filé d'ici et retrouvé ma liberté !

Je renonce aussi au projet Monaco. Je ne savais pas que le prince avait 12 ans. Ce ne serait pas drôle.

Je pars toujours en Perse avec Michel et Lazarus. Peut-être après tout prendrai-je l'avion à Banchir : cela gagnerait du temps. On verra sur place. Je vous indiquerai les endroits où vous me télégraphierez des nouvelles. Je vous télégraphierai aussi : inutile d'écrire car les lettres n'arrivent pas même recommandées.

En Août je verrai à Paris s'il y a moyen d'avoir un poste à Nice ou Monaco. C'est au fond la sagesse et le bon sens, il faut avoir le courage de le reconnaître. Mais ce sera dur de faire la classe : vous n'imaginez pas comme ça m'assomme. C'est tellement faux tout ce qu'on enseigne et tellement superficiel : comment voulez-vous expliquer du Racine ou du Molière à des enfants !

Je vous embrasse de tout cœur.

Projet de visite en Perse

Papa, maman,

Votre lettre me désole... Cela ne va pas : je ne crois à rien, je vais en Perse, Julia s'en va, Débané vous ennuie, etc. Et pourtant je suis si heureux. Je reviens de Bukovine et je m'en vais à Piatra dimanche et surtout... j'ai enfin réglé la Perse.

C'est très simple : Bucarest - Bakou
Bakou – Rechdt – Pahlevi – Teheran
Teheran – Isfahan
Isfahan – Chiroz

Pour le retour : Chiroz – Téhéran
Téhéran – Tauriz
Tauriz – Erzeroum – Trabzon
Trabzon – Ankara - Istanbul

Le voyage se fait en auto particulière louée à Téhéran.

J'ai longuement parlé au secrétaire de la légation qui m'a donné des adresses dans le pays.

A Téhéran j'irai en montagne pour éviter la chaleur nocturne (à Darband et Tadjiricho) et logerai à l'hôtel de l'Europe où vous pourrez me télégraphier. Au total 6 à 7 jours de Bucarest à Bakou, 10 jours en Perse et 3 jours en Turquie. Retour en avion. J'espère démarrer vers le 20 juin.

Papa, maman,

Je suis allé au thé de la légation GB. Lady Hoare, toujours aussi douce et candide, Mme Berindey et le consul d'Angleterre à Budapest. Parlé de l'Allemagne qu'ils détestent, de la questions des minorités qui n'est pas tranchée en faveur des roumains et du traité de Versailles. Aussi sur l'attitude childish de Mussolini à l'égard des fêtes du couronnement. Les Anglais ont été blessés au vif par le procédé.

Elle m'a donné des lettres pour des personnalités iraniennes. Quatre lettres. Hier soir au dîner Leibenguth, j'ai rencontré un tupe qui a été élevé à Gstand dans un collège en compagnie du fils du Chah de Perse. Il m'a donné un mot pour lui. Tout cela peut être très utile.

Arrachez de l'indicateur la page sur le Taurus express et ses prolongements sur Téhéran et joignez le dico persan, le petit dico turc et le dico arabe.

Lady Hoare m'a dit que la chaleur n'était pas intolérable. Elle m'a recommandé la visite de l'Elbourg.

Papa, maman,

Vos lettres le laissent de plus en plus perplexe... dites-moi si vraiment il faut que je revienne... Je suis en train d'organiser mon voyage et je ne pourrai plus changer. J'ai écrit au ministre de France à Téhéran, aux consuls de Djulfa et Trebizonde. J'ai envoyé deux lettres de la légation aux ministres d'Iran et d'URSS. Cook est en train de me faire mon billet. Lazarus, professeur à Tursda, un gros Alsacien, m'accompagne. Il a renoncé à son propre projet d'Italie pour venir, je ne puis le décommander ainsi. Je vous en prie, prenez patience : je pars le 27 juin avec Lazarus et serai el 25 juillet au Cap. J'ai acheté un Zeiss pour remplacer le Leica. J'aime mieux l'acheter ici et l'avoir en Perse.

Papa, maman,

J'ai eu tort hier de vous parler de jaunisse, vous allez être inquiets... C'est un simple engorgement du foie. Je n'ai plus ce soir que 38 et ce sera fini demain. Je me suis mis au lait et lis l'Odyssée. Il fait beau et chaud. J'ai cru un moment que je ne pourrais pas aller en Perse, mais je serai remis pour le 27. J'irai me reposer deux jours à Timis.

Papa, maman,

Et me revoici à Timis ! Pauvre vieux Timis, havre de salut ! Seulement comme un idiot (j'entends d'ici : cervelle d'oiseau, pas capable de réfléchir...) je suis parti tout de go dans les vêtements bucarestois et je gèle.

Je viens de me donner un lavement : il fallait voir l'installation ! Elle est géniale. Je me porte tout à fait bien mais Rusescu m'a mis au régime et je le suis scrupuleusement. Je partirai vendredi soir afin de me faire piquer samedi (typhoïde et choléra). Il y a beaucoup de poésie à ce retour à Timis, étant moi convescent cette fois. Je regarde passer les trains et lis l'histoire de Bourgogne.

Et dans 10 jours je passe le Dniestr. Dans 15 jours j'aperçois le Caucase, dans 20 jours je longe la Caspienne par la côte du Mazandéron. Est-ce bien possible !

Jeudi

La chronique de Timis continue. Je ne sais pas si je pars demain. Je ne suis pas remis et j'ai une trachéite embêtante qui m'a tenu éveillé la nuit en sollicitant des quintes. J'ai emprunté de l'iode et la juive indolente qui se révèle fort gentille m'a prêté une écharpe (jusqu'alors j'utilisais mes chaussettes nouées bout à bout et roulées autour du cou, ce qui était disgracieux). Temps superbe mais je n'en profite guère.

Il est 16 heures. Le début de la journée avait été bon. Puis à midi, 38.2. C'est la bronchite qui continue. Mais la Pers ? Vais-je rester jusqu'à lundi ? Tout tenter pour tâcher de guérir à temps... Quelle poisse !

Passé l'après-midi auprès de l'indolente venue me conter de belles histoires et m'enchanter de ses rêves. Elle a 16 ans ! Que je suis-je guéri : j'en ferais une fée des bois. Mais mon mal me fait mieux aimer ces malades timides des sanatoriums qui ne parlent pas.

Au-dessous une jouvencelle aux yeux bleus vêtues à la tyrolienne. Et déjà nous échangeons des chocolats par le balcon. Débuts de vie dans cette pension... la vie stupide des pensions. Pourquoi suis-je là ? ai-je eu raison de venir ? je me sens instable entre vous si loin et la Perse les bras tendus... Vais-je renoncer ? Vais-je lâcher ? Mais je le répète, avec cette fièvre le départ est un suicide. Cependant je puis guérir en route ? Ah comment sortir sans trop de honte de cette impasse ?

Vendredi

J'ai prévenu que je restais encore deux jours. Donc acte. Il pleut. Hier une dame m'a rapporté du sirop pour la toux de Brasov. Passé la journée au lit. Fièvre en baisse mais l'espoir de Perse s'estompe. Comment guérir à temps ? Je pars dans 8 jours ! Et tout serait à faire encore : déménagement, piqûres, visas, etc. Tout de même je ne désespère pas.

Samedi

Stationnaire. 37.8 à 38. On vient de me transmettre de Bucarest votre télégramme. Alors ? C'en est fait, je ne verrai pas Khorasen ? Comment peut-on renoncer à ces choses ? Mais je suis si fatigué, écœuré d'être ici, besoin de partir.

J'ai pensé prendre le Théophile à Constanza : il part le 28. Le bateau me guérira. Revoir Istanbul et le Pirée... Je verrai ça lundi à Bucarest. Faible compensation... Sinon je prendrai tout simplement le Simplon.

De retour à Paris, visite de l'Exposition Universelle de 1937 (Art et technique dans la vie)

(Juillet 1937) Papa, maman. Encore une journée éreintante. Au lever, j'ai voulu, après avoir fait une grosse commande de livres à l'Artisan, visiter le pavillon de la Découverte : il était fermé... Je me suis rabattu sur l'Exposition que j'ai parcourue du pont Alexandre III au Trocadéro. Lamentable ! Il faut escalader des tas de sables, pas de dégagements, pas d'horizon, partout des entrées interdites. Enfin j'ai découvert le pavillon du yachting et j'y ai examiné un joli bateau à voile de 2000frs, Girelle, insubmersible, avec quille et voile marconi. Ma foi je l'ai acheté. Je le paierai au Cap. Il arrivera en gare de Monaco. Il est certain que ce bateau est moins dangereux que le Mistral à cause des caissons qui le maintiennent à flot même plein d'eau. Il est joli et pimpant. J'en suis ravi.

Revenu par le petit train de l'Expo et de là au quai d'Orsay toujours avec l'auto qui roule à merveille dans Paris.

Marx m'a reçu à midi et nous sommes partis ensemble vers la rue Caumartin : il fallait discuter tout en conduisant à travers la place de la Madeleine et rue Royale à midi et 1/2 ! Très aimable. Pour Athènes, il soutient mon camarade Cottez : il y a peu d'espoir... Ankara ? Votre coup de téléphone m'a découragé. J'étais déjà tout excité sur la Turquie Kémaliste, je me voyais fondant un cercle français, etc. Mais vous avez raison : ce ne serait pas chic de ma part de filer ainsi, et cette fois en Asie...

Alors ? J'espère voir Merlier d'Athènes demain. Si ça ne colle pas, j'irai le 13 au ministère de l'E.N. Il faudra se résoudre au lycée dans quelque bled de France.

Déjeuné avec Vernet chez Doucet (toujours pareil...). Puis visite du Luxembourg et de la Sorbonne. Raid au ministère pour l'adresse de Merlier, puis raid chez Merlier... l'auto me rend grand service, sans elle je serais éreinté. Ce soir je dîne avec Vernet et j'irai voir l'Electre de Giraudoux. Demain Merlier, puis Marx et vers 13h je file sur Pontorson. 300 km, on y sera vers 17 heures et je coucherai au Mt St Michel chez la mère Poulard.

Dimanche messe au Mt St Michel, visite de St Malo, St Servan, Dinard. Déjeuner à Ste Luçaire et coucher quelque part. Lundi matin la visite continue, vers 11h je fais demi-tour et rentre à Paris lundi vers 16h. Visite de l'Aquarium à l'Expo, Faust en soirée. Mardi matin Palais de la Découverte puis le Ministère. Départ à 14h avec Vernet. Visite de Bourges de 17 à 19h et nuit. Le lendemain re-visite de Bourges. Mimi arrive à 12h25. Déjeuner avec Mimi, Vernet et deux amies de Vernet. Départ de conserve pour la Charité sur Loire. Coucher quelque part dans le Massif Central. Arrivée au Cap le 15 juillet au soir. Je vous embrasse. Jean.

PJ : les réflexions des étrangers (boches) à l'Expo sont agaçantes. Ils comparent avec l'Expo de Cologne et se moquent...

AVEC MARINETTE (1939)

A La Bauche

Maman. Nous sommes arrivés ici à 17 heures sous la pluie. Je voudrais bien avoir de vos nouvelles, j'ai peur que vous soyez mal logée et que vous ayez froid. Marinette est allée bavarder avec ses parents et je viens de lire le Temps. La maison est isolée dans les près, assez jolie avec vue sur la vallée. Mais que c'est sale et mal tenu ! et peu confortable. L'idée d'y demeurer 5 jours m'effraie. Mais j'ai ici de bons livres et je tacherai de m'isoler. Il y a 3 ou 4 enfants, leur mère qui est la fille du directeur de l'ENS et les deux messieurs Vessiots.

Ce sont les enfants qui mettent le désordre partout, ils font un bruit épouvantable. Mais de toute façon ce n'est pas très sympathique et je me demande comment Marinette a pu vivre ici toutes les vacances de sa jeunesse.

Si vous n'êtes pas bien à St Gervais, télégraphiez moi et j'irai vous prendre pour vous mener ailleurs (Les Voirons par exemple). C'est vraiment tout près, nous avons mis 2 heures depuis Annemasse.

Je ferai faire la vidange à Chambéry au départ. Les accus vont bien. Je vous embrasse. Jean.

Maman. Quel beau temps ! Je suis navré d'être venu ici, il est difficile maintenant de partir. Nous pensons démarrer jeudi matin : nous viendrons ce jour là déjeuner à St Gervais. J'espère qu'il fera encore beau à ce moment là. D'ici là je ferai de la philo et Marinette se reposera.

Nous sommes allés ce matin à la messe du village qui dure une heure... Il y avait pas mal de gens : influence encore des anciens Chartreux qui ont du reste construit l'église. Pas vu la nièce de Musso. Son chalet, genre suisse, est à 1 km d'ici. Il est joli mais isolé dans une prairie sans ombrage.

Je me fais aux gens d'ici. Ils sont terriblement bruyants et vulgaires, mais il faut bien faire un effort. Je m'isole tant que je peux et je suis philosophe. Heureusement que Marinette n'est pas comme ça.

Nous avons reçu la lettre de Valbonne renvoyée de St Gervais. J'espère que vous êtes bien logée. Il y aura peut-être des nouvelles demain ? J'ai hâte de vous revoir. Je vous embrasse de tout cœur. Jean.

Lettre de Marinette à Mime (voyage en Tunisie, ils sont fiancés)

Chère Madame. Quel beau voyage et comme je suis contente surtout d'avoir vu Nefta ! Nous avons visité l'oasis sur les petits ânes, nous sommes allés jusqu'aux dunes sur la route d'El Oued et nous avons flâné à travers tous les petits jardins toute la matinée. C'est merveilleux, tellement mieux que Tozeur que nous avons vu ensuite avant de prendre le train. Nos chambres donnaient sur la place et c'était si joli le matin la promenade des petits ânes à la fontaine avec leurs quatre amphores et leur outre.

Tout le monde à l'hôtel se souvient de la venue de Jean et de la vôtre. Monsieur Grec était tout heureux « d'entendre la voix de Jean de nouveau ». Ce voyage se passe d'une façon parfaite tout à fait selon le plan de Jean et Monsieur Musso a l'air aussi tout à fait content.

Hier nous sommes allés à Sfax à travers des champs d'oliviers immenses, réguliers et admirablement soignés, sans un brin d'herbe et nous avons vu dans le port de Sfax de jolis bateaux de pêche à voile latine.

Je viens d'écrire dans Pégasette qui marche admirablement et avale avec joie les routes tunisiennes ! En route pour Ain-Draham.

Au revoir chère Madame, beaucoup d'affection pour vous et le docteur. Marinette.

LES RELATIONS DE JEAN AVEC LES FILLES

Inquiétudes de sa mère

Mouton chéri. Je te demande instamment de reprendre le contrôle de toi-même pour ne pas compromettre et ta santé et le succès de ton concours qui de toute évidence était très bien emmanché. Cela, crois-moi, tu le regretterais amèrement par la suite alors que tu jugerai froidement et sagement les choses. Un emballé perd toujours la notion exacte de ce qui l'agite. Maintenant tu n'as plus qu'à te tenir tranquille et laisser agir le temps : avec le recul tu diras peut-être « j'ai bien fait, ce n'était pas cela ». Elle en dira aussi peut-être tout autant. Au cas contraire, tu auras toujours le temps de réfléchir. Tu vois, Jean, je te l'ai dit et redit : on ne s'avance pas ainsi avec une fille quand on n'est pas décidé à un mariage. Toi, tu ne voulais voir que de la camaraderie, une chose qui ne peut durer, mais elle pouvait ne pas penser ainsi. Sois convaincue que comme la plupart de ses semblables, elle cherche à se marier. Une fois de plus je te répète que je n'ai aucun parti pris contre elle, je ne la connais pas, si ce n'est par ce que tu m'en a dit et qui était bien contradictoire ; j'en ai conclu qu'elle n'était pas l'âme de ton âme et que ce n'était pas avec elle que tu devais marcher dans le chemin de la vie.

Laisse tout tomber maintenant, occupe-toi uniquement du concours. Je t'en prie, laisse le temps passer, il emporte tant de remous sur son passage et crois moi donc une bonne fois : mets un peu de divin dans ta vie, sans cela quel vide qui m'épouvanterait... Prends courage, je ne sais pourquoi j'ai la quasi certitude de ton succès, mais attention à la... vache.

Mon Mouton. Je n'aime pas en vérité mettre du gris sur du rose... mais je te sais si jeune, si emballé, si peu expérimenté, ayant gardé la fraîcheur du premier âge. Tu crois vrai tout ce que tu juges beau et, de ce fait, tu es désigné pour une proie trop facile. Ta lettre rend un son qui retentit étrangement, aussi en maman quelque peu inquiète, je te demande un peu de calme et de raisonnement. Je te l'ai déjà dit : ou cette Lalubie doit te convenir et alors tu peux poursuivre et intensifier tes relations ou elle ne te convient pas, alors il ne faut pas de ce jeu qui n'aboutira pas. Eh bien je ne la crois pas pour toi du tout, du tout, du tout, elle est bien trop vieille de toute façon. Alors tu dois la tenir à distance. Comme toutes les filles, elle cherche à se caser, tu te trouve sur son chemin, elle est toute prête à s'arrêter, elle a bon goût. D'ailleurs je crois tout à fait inutile d'insister, tu es trop bon enfant pour ton Pit et sa Mime pour jamais prendre une résolution vitale sans les consulter ; on ne s'engage jamais pour une étape aussi longue que la vie sans savoir où on va. Or que sont ces gens là ? Tu n'en sais rien.

Visite à Lalubie à Lille

Papa, maman. Je suis rentré hier soir d'Ypres mais j'ai bien failli m'offrir un voyage à Bruges qui dit-on est une splendeur. Des raisons d'économie m'ont arrêté... La visite d'Amiens m'a enchanté. Temps radieux comme par hasard. La plus belle cathédrale que j'ai encore vue ! Chartres a plus de recueillement peut-être grâce aux vitraux, à la crypte, aux souvenirs qu'elle évoque. Mais aucune basilique n'est plus harmonieuse que celle d'Amiens. Je ne sais pas vous décrire l'envolée de la Vierge dorée au portail du Beau Dieu.

A 16 heures je filais sur Lille où m'attendait Marie Lalubie : c'était là le but profond de ce voyage. N'y voyez rien de poétique ou de roucoulement : j'allais « vérifier » mes impressions d'autrefois et m'assurer définitivement que cette jouvencelle ne convenait pas à mon

idiosyncrasie. C'est maintenant chose faite : elle est bien gentille sans doute, bien élevée, distinguée, etc. mais une mentalité de perruche qui semble s'être encore accentuée.

J'ai surtout vu Lille la nuit car le lendemain matin l'idée m'est venue d'aller voir Ypres. A 11 heures nous partions par l'autobus via Tourcoing. Déjeuner à Comines en Belgique, puis le train. Ypres se relève encore de ses ruines, la gare est un baraquement sordide, mais, chose typique, le Beffroi s'est relevé plus beau que jamais et son carillon sonne, sonne sans cesse, gaiement sur la ville nouvelle. Une ville propre, astiquée avec des tea rooms exquis et du tabac à vil prix.

A 19 heures sur le quai de Lille, j'adressais à cette pauvre Lalubie un éternel adieu et grimpais dans le train direct Lille-Paris en 2 heures et demi. Et voilà.

Je vous embrasse de tout cœur.

Fin de Lalubie. Lettre de Tunisie en 1936

Il y a encore une correspondance tragique avec Lille : le crépuscule des Lubies je crois. Drôle d'engeance que ces filles là... Je suis content d'en être sorti indemne.

Visite de Jacqueline à Poitiers

Papa, maman. J'arrive. Et j'ai fait un beau voyage –ce n'est pas une formule. Poitiers m'a vivement intéressé. Grâce à un guide prêté par Vernet, j'ai pu parcourir toute la ville de l'église romane à coupoles (voir Flipo) de St Hilaire jusqu'à Ste Radegonde avec son vieux parvis et son joli clocher –sans oublier la cathédrale élevée par Aliénor d'Aquitaine dont le mur du chevet, pareil à un rempart, se dresse au-dessus de la ville criblé des coups de biscariens de Coligny. Vu également la façade de Notre-Dame la Grande ouvragée comme une scène de chasse. Un coin émouvant c'est la crypte et le sarcophage de Ste Radegonde, un tombeau solitaire tout embrasé de cierges. J'ai vu aussi l'hôtel de ville, son musée et la Faculté des Lettres qui s'abrite toute menue dans un petit palais du XVI de style flamboyant. Quel rêve d'être professeur dans cette bonbonnière !

J'arrive à La Rochelle dans un train bondé d'EORs montés en foule à St Maixent. Ils n'ont pas l'air emballé avec 36 heures de congé par mois et 24 heures tous les dimanche ! Il y a de tout, chasseurs, spahis, biffins... Il paraît que chaque semaine l'un d'eux fait la discipline aux autres de sorte qu'il n'y a pas de s/officiers à St Maixent.

Après m'être installé dans l'unique hôtel convenable, je suis allé reconnaître les lieux et j'ai été ahuri en sortant de l'hôtel de tomber sur un bateau. Je ne pensais pas que le port était là, si près. J'ai couru jusqu'au môle pour voir la mer à 11 heures du soir et entendre le frôlement des vagues.

Hier matin, visite de la ville. Sans guide ni plan, c'est un art... Le port, le retour des barques à marée haute, les deux hautes tours qui ferment le port et entre lesquelles on tendait jadis une chaîne, les remparts où les jouvencelles du lieu en simple costume faisaient un basket-ball sous la conduite d'un moniteur. J'ai pensé à Philippe et Jacqueline (car les formes opulentes des Rochellaises ne me disaient rien qui vaille). A voir aussi la belle tour des Quatre Sergents comme un signal sur la mer, la plage bien sûr où j'ai ramassé des coquillages en bon citadin et le « Mail » entouré de magnifiques propriétés suivi du parc installé sur les remparts dont les douves servent d'étangs à cygnes. Très joli parc d'automne. Enfin la cathédrale pour la messe et retour par la vieille ville, hôtel de Diane de Poitiers joli comme tout et l'hôtel de ville avec la table où Guitton, comme chacun sait, enfonça son poignard. Et voilà... il restait à déjeuner : ce

fut plantureux avec crevettes, bigorneaux, beurre salé et merlan frit... jusqu'au fromage de chèvre enfoncé dans un bâton.

Puis un tortillard impatient. Et partout c'est un joli pays, prairies et carrés de choux alternent séparés par une haie de saules et un fossé plein d'eau. D'eau lente où flottent des fleurs. Parfois des bois remplis de fougères. Le pays idéal pour la guérilla ! Et le train si bon enfant avec sa locomotive ridicule précédée d'une haute cheminée conique. Enfin je vois flotter vers moi, de colline en colline, une ville inconnue. C'est elle. Il bruinaît quand je m'enfonçais dans l'avenue bordée de petites maisons modestes et silencieuses comme des petites filles sages. Du cafetier au garagiste en passant par les bonnes dames qui allaient aux vêpres, personne ne connaît la rue Luneau. Après ½ heure de zigzag sans avoir rencontré un être intelligent ou un gendarme, j'entre chez n'importe qui et là, après avoir longuement étudié le plan de la ville, une dame aimable me met sur le bon chemin. Hélas, émotions vaines, au coup de sonnette un jeune garçon, après avoir secoué les rideaux, risque sa tête et m'annonce dolement que sa sœur rentrera vers 5 heures... Naturellement elle est à vêpres. J'aurais dû y penser.

En route pour l'église. J'arrive pour la sortie et toute la ville devait s'y trouver car le défilé a bien duré 40mn. Et quelles bonnes gens ! Je remarque une jeune fille en deuil, l'air morne et souriant à la fois et je me dis que c'est elle... C'était elle comme je le sus plus tard. Mais n'anticipons pas. Il y a d'abord une heure d'attente face à une tasse de thé et pour lecture l'innocent Ouest Eclair. Je commence à croire que ce voyage est le fait d'un imbécile et que je mérite la mort. Enfin je me décide. Au coup de sonnette une dame paraît, très aimable, chaude poignée de main, présentations. Je croyais que c'était plus compliqué que cela. Enfin peut-être des gens de bonne volonté trouvent-ils le moyen de justifier cette visite incongrue.

Voici l'objet qui, dans la mise en scène prévue, devait me faire appeler. Ici je suis gêné. Je ne voudrais pas que mon absurde échafaudage nuise à mon portrait impartial de la réalité. Evidemment je suis sous le coup d'une déception. Mais enfin on ne va pas dans un trou comme celui-là pour trouver une fée... Donc c'est une bonne fille qui a fait des rêves et qui se sent toute émue. Elle est pâle et ne sait que dire. Madame mère s'est éclipsée et mon Dieu on se rabat à corps perdu sur les splendeurs de La Rochelle. On gratte le sujet jusqu'à épuisement. Puis on s'arrête et on se regarde. C'est parfaitement lugubre cette scène et sur le théâtre ça serait écœurant. On fait ce qu'on peut pour parler, faire du bruit, mais je me sens le cœur bouché comme une futaille. Voyons, c'est Jacqueline cet être endeillé (de son père) aux yeux flétris, aux joues creuses, aux cheveux éteints. Elle a 22 ou 23 ans et en paraît 26... Seulement elle a un regard timide, curieux, un regard qui ne se détache pas et me fait presque pitié. Alors je joue l'être ravi, fais des belles phrases et après un long soliloque et une nouvelle tasse de thé je me lève. Je lui demande si elle m'accompagne à la gare, je croyais la chose toute simple et c'est un drame. On consulte la maman. La permission est accordée mais on hésite encore. Enfin le ton tragique de mon adieu l'emporte et nous voilà dans la rue. Sous prétexte de raccourcir, on prend une rue détournée, précaution de petite ville... Près de poser un point final, j'entends manier discrètement un mouchoir et vraiment je n'ai plus le courage de dire adieu. Je promets de revenir aussi vaguement que je puis et m'engouffre sur le quai avec un vague remords d'être venu troubler l'eau pâle sous la lune.

En arrivant à l'aube, je trouve une lettre de Masson me déconseillant le sujet de thèse et me donnant un rendez-vous. Egalement un mot de Schahler qui passe ici jeudi.

Je vous embrasse.

Rencontre avec l'Alsacienne suite à l'article sur les jeunes filles (Echo de Paris)

Papa, maman. C'est une bien jolie histoire que ce goûter à l'Alsacienne. Je m'étais fait de cette étudiante de sciences (qui en outre avait le front de s'inviter de la sorte) une image assez défavorable... Aussi quelle surprise quand j'ai vu entrer l'air effarouché une jouvencelle toute neuve qui n'osait dire mot... Elle me confia par la suite qu'elle avait écrit dans un élan de curiosité la carte que je reçus à l'hôpital de Nice et que depuis lors elle était rongée de remords. De fait pendant les 5 premières minutes j'avais l'impression de quelqu'un de tremblant... elle m'avouait être restée à la porte un bout de temps sans oser entrer. N'est-ce pas touchant ! Mais bientôt les couleurs lui sont revenues et nous avons longuement bavardé...

Pas très grande, un peu voûtée, manteau verdâtre, chapeau feutre noir, corsage blanc, figure ronde, un peu bouffie, profil plat avec nez en trompette, pas de bagues, un soupçon de rouge manifestement de fraîche date... ce qu'il y a de mieux, ce sont les yeux et beaucoup de jolies choses au fond du cœur.

Je reste stupéfait du retentissement de ce malheureux article de l'an passé sur les âmes de ces petites lectrices. Elle avait l'air de le savoir par cœur. Pas bête et même fine, capable de distinguer un cheveu coupé en quatre et surtout, cela se sent, très sincère.

J'ai passé là un bon moment, plein de vie. Elle avait d'ailleurs l'air sensible à la bizarrerie de la situation et riait toute seule à chaque instant.

Ce dialogue se passe en ce moment dans mon souvenir comme un rêve. Il est déjà lointain, hors du monde, à peine vécu. Décidément il n'est rien de beau comme l'inachevé et j'aime les libellules parce qu'elles effleurent.

Je vous embrasse.

La jeune fille idéale (lettre écrite en 1937 de Roumanie)

Cette existence est lassante. Trouvez-moi bien vite une jeune fille française intelligente, pas trop jolie sans être laide, dépourvue de tout diplôme, ignorant le bridge mais calée en peinture même moderne, assez jeune pour n'avoir pas eu le temps de trop flirter mais assez âgée pour comprendre les choses qu'on lui dit. Capable de tennis mais ignorant le golf. N'ayant jamais trop d'argent en poche mais étant sortie de son trou (voyage en Italie indispensable). Ayant horreur des villes d'eaux et des thés-bridges prolongés ou pas. Ne reculant pas devant l'odeur des pommes frites et le couteau à peler les carottes et n'ayant pas peur d'un minimum de bohème, d'aventure et de provisoire. Surtout chargée d'indulgence et de bonté grave car je ne veux pas avoir toutes les semaines le foie bouché par les émotions.

Toute l'impossibilité de la chose éclate quand on l'analyse : il n'y a personne de la sorte... En tout cas parmi nos relations (que je sache).

Héraclite

Levé à l'heure habituelle, je me mis à un beau texte grec, absolument sublime, sur la mort. Je le traduisis d'enthousiasme et à certains moments je sentis le frisson sacré qu'éveille Bossuet. Ainsi quand cet auteur parle de l'homme rapace, attaché à la vie et qui se voit forcé de tout laisser sur terre : ce Πάντα²⁸ à la fin de la phrase est d'un tragique inexprimable. Oh que la vieille Grèce a produit de belles choses. Et quand je songe à Epictète je ne me contiens plus. Et qu'est-ce qu'Epictète auprès de Platon et d'Aristote, le poète et le penseur ?

A 10h je fus à Ste Geneviève où je trouvai Lerat plongé dans la diplomatie européenne. Je terminai mon étude sur la comédie au XVIII. Mais je serai forcé d'absorber encore la lecture d'une pièce de Marivaux, une de Regnard et une de La Chaussé pour me rendre compte des différents types du genre.

Baudelaire et Gérard de Nerval

Je fus ce matin à la bibliothèque Ste Geneviève et j'y ai lu le poème d'un homme horrible : Baudelaire. J'avais vu le livre chez Joutard et j'aspirais à le lire. Il m'a dégoûté, c'est odieux de toujours voir le laid, de se vautrer dans le laid. Je veux écrire un poème et son titre sera « Les Fleurs du Bien » Néanmoins j'ai trouvé des vers splendide et je retournerai les goûter plus profondément et plus à loisir.

L'après-midi j'ai voulu préparer ma dissertation sur l'Idéal Moral comparé à l'Idéal Esthétique. Comme de juste, j'ai filé place du Panthéon et j'ai demandé la Psychologie de Hafding. Elle était en lecture. Ne sachant que faire, je me trouve dans la rue devant la Faculté. Je décide d'aller fouiller la bibliothèque de Péguy, rue Cujas. Par hasard je tombe sur des sonnets de Gérard de Nerval et la bonne fortune voulut que je tombasse sur les plus beaux vers que j'aie jamais lu :

« Je suis le Ténébreux, – le Veuf, – l'Inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
Ma seule Étoile est morte, – et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Mélancolie. »
C'est splendide et ça n'a aucun sens !!

Idéal moral, idéal religieux.

Je vous dirai la thèse que je soutiens dans ma dissertation sur l'idéal moral et esthétique :

Pour moi le Bien est un élément du Beau. Le Beau l'enveloppe et le dépasse car si l'on enlève le Beau du Bien, celui-ci reste inerte (on aboutit au Kantisme). Le Beau est donc nécessaire au Bien. Il lui est aussi supérieur car toute action bonne n'est pas toujours belle, mais si sa bonté s'élève à un degré supérieur (héroïsme), si elle se purifie de l'amour propre et de la vanité, alors elle devient belle. C'est là une sphère supérieure dans laquelle le Beau se substitue au Bien et où règne la morale esthétique, morale de héros.

²⁸ Tout coule et rien ne demeure (Héraclite).

Par conséquent l'idée du Beau est ce qu'il y a de plus noble dans l'homme. La morale des anges, c'est la morale du Beau. Celle du Bien asservit l'âme comme à un devoir nécessaire.

Telle est ma théorie. Je l'ai inventé ce matin.

Vendredi, janvier 1926 : la conférence

Papa, je vous remercie beaucoup pour la conférence, vous avez été chaleureusement applaudi et le Père Fessard va en publier une partie dans *Entre Nous*. Les derniers jours j'avais une grande terreur, mais dès que je me suis trouvé dans la salle avec les types devant moi, j'ai commencé d'une voix forte et vibrante. Il paraît que je lisais trop vite au commencement. A la fin de Chateaubriand, on m'a interrompu pour applaudir et à la fin notre président épuisait ses efforts à sonner en vain tant on applaudissait. La conférence les a beaucoup intéressés et on l'a trouvée surtout fort bien documentée. Les photos de Constantinople, de Delphes et d'Athènes rehaussait encore son éclat.

La discussion a été ouverte. On m'a tout d'abord reproché de trop insister sur les connaissances d'histoire naturelle que le voyageur doit avoir. Puis Daquin m'a dit préférer Chateaubriand. Il a été soutenu par de Mello et Barbier. J'ai commencé par dire que Chateaubriand avait voyagé à toute vitesse et que ses descriptions étaient toutes pleines des souvenirs de l'antiquité et vides de réalité. Par malheur de Mello avait lu le Livre de la Méditerranée et a dit que je ne faisais que redire les opinions de Bertrand. Je me rattrapais alors en invoquant l'histoire, le but de son voyage à cause des martyrs, son style pompier, etc. Je gagnai du temps en lisant les deux descriptions de la Mer Morte. Je montrai la beauté, la précision, la vérité de celle de Bertrand. Mais je m'embrouillai lorsque le Père Fessard se leva et me donna raison. Il raconta que pendant la guerre, il avait pu comme soldat visiter Delphes et qu'il avait retrouvé en lisant Bertrand exactement les mêmes impressions que lui-même avait ressenties. Puis l'heure sonna et la séance fut levée. J'oublie de dire qu'il y eut des partisans de Loti que l'expression « cinéma ennuyeux » avait fait bondir et qui soutenaient que les descriptions de Loti étaient très belles et évocatrices.

Enfin je suis heureux que tout ce soit bien passé et je vous remercie encore, papa, de vous être donné tant de peine pour cette conférence. Quand je vois mes condisciples piocher leurs conférences pendant des mois, je puis m'estimer heureux d'en avoir une toute faite, n'ayant plus que la peine de la lire.

Mais cette fois c'est fini : il fallait que j'en fasse une mais je ne veux pas prendre encore de votre temps pour une autre. On voudrait ainsi que je me mette sur la Jeunesse Catholique mais j'ai refusé car j'aurais là aussi des conférences à faire et je n'ai déjà pas le temps pour faire mon grec.

Ce grec me rend fou, je le regarde avec horreur. Ces verbes sont d'une difficulté inimaginable. Quelle différence avec la lumineuse philosophie de Mr Venard. Il devient de plus en plus intéressant, ses classes sont un réel plaisir pour moi.

Malheureusement je me sens de plus en plus nul dans toutes les matières. Je crois que je ne donne pas la somme de travail nécessaire et pourtant je ne perds pas de temps en étude. Je ne crois pas que je sois assez intelligent pour tenter Normale. En tout cas on fera l'essai de l'année prochaine. J'avais pensé me faire Bénédictin mais maman me dit que je n'ai pas la vocation.

En dehors de ces questions ennuyeuses, je vous assure que je pense souvent pendant les longues études à vous, aux Bruyères, au Cap. Quel bonheur ce sera l'année prochaine d'être de nouveau ensemble comme autrefois. Ici à Paris, j'ai toujours l'impression d'être un poisson hors

de l'eau. Je ne puis me faire à l'idée que je dois rester ici tout un hiver : il me semble que nous soyons en voyage et que tôt ou tard le toit rouge des Bruyères va apparaître parmi les oliviers.

Au revoir papa, il est 9h1/2 et maman me dit d'aller me coucher. Je vous remercie et vous embrasse très fort de tout mon cœur. Jean

La papyrologie

Mon cher papa, ne dites pas que je suis un fou, je vous en prie, ne haussez pas les épaules, souriez mais ne vous fâchez pas : voici l'affaire.

Je suis de ce jour sacré papyrologue ! Faut-il conter par quels attraits successifs l'amour du papyrus se glisse dans mon âme ? Ce serait conter une longue évolution. Toujours est-il que le fils de Collart, directeur de l'Institut de Papyrologie me dit de venir le lundi matin. Ma foi j'y suis allé sans trop savoir pourquoi. Collart me reçoit à bras ouverts et me colle un papyrus entre les mains : déchiffrez me dit-il...

Que voulez-vous que je fisse ? Je me mis au travail et en deux heures je lus neuf lignes ! C'est énorme... Vous vous rendez compte de ce que c'est ? Un papyrus déchiré, mal écrit par un vœux scribe idiot ! Il s'agissait d'un contrat de mariage truculent délivré sous le premier Ptolémée. C'est difficile et passionnant. Loupe à la main, miroir réflecteur au-dessus de moi, je me plonge dans ce vieux papyrus jauni avec l'émotion que vous concevez. Bénard travaillait à côté de moi avec Ragot et Bataille, tous des khâgneux !

Eh bien cela me prend deux heures par semaine le lundi matin. Vraiment vous opposeriez-vous à ce que je continue ce métier ? Aucun travail lors de cette séance de déchiffrement. Collart m'a déjà remis une carte de membre du Papyro-club... Et puis il y a dans cette boîte une bibliothèque très bien. J'ai pu retrouver plusieurs copies, entre autres une version de Dalmeyda²⁹ où j'ai eu 12,5. Pas de contresens. C'est assez satisfaisant. Ce sont les thèmes grecs qui vont mal.

Etudes diverses, fille de Jaïre, origine de l'homme

Papa, maman. Quelle rafale d'idées tourbillonne autour de ma plume ! Oh si je pouvais, je vous écrirais un livre ce soir !

L'aurore fraîche et frissonnante m'invite à saisir St Matthieu qui me charme de plus en plus car c'est maintenant un récit simple, sobre, varié et bien plus suggestif dans sa frugalité même qu'une prosopopée à la Rousseau qui ne vous laisse plus rien à penser par vous-même. Ainsi cette fin du récit de la fille de Jaïre ³⁰ est sublime parce que, loin de mettre un terme à l'enthousiasme, elle ne fait que l'éveiller et laisse ensuite les rêves suivre leur cours.

Levé à l'heure habituelle, je me mis à un beau texte grec, absolument sublime, sur la mort. Je le traduisis d'enthousiasme et à certains moments je sentis le frisson sacré qu'éveille Bossuet. Ané quand cet auteur parle de l'homme rapace, attaché à la vie et qui se voit forcé de tout laisser

²⁹ Georges David Haïm Dalmeyda (né le 7 juin 1866 à Bordeaux, mort le 5 octobre 1932 à Paris) fut un grand helléniste au début du XXe siècle. Ses ouvrages sont dans toutes les bibliothèques universitaires du monde et il est cité fréquemment lorsqu'on parle de traduction du grec ancien.

³⁰ « Tandis qu'il leur adressait ces paroles, voici, un chef arriva, se prosterna devant lui, et dit : Ma fille est morte il y a un instant ; mais viens, impose-lui les mains, et elle vivra. Jésus se leva, et le suivit avec ses disciples. Et voici, une femme atteinte d'une perte de sang depuis douze ans s'approcha par derrière, et toucha le bord de son vêtement. Car elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie. Jésus se retourna, et dit, en la voyant: Prends courage, ma fille, ta foi t'a guérie. Et cette femme fut guérie à l'heure même. Lorsque Jésus fut arrivé à la maison du chef, et qu'il vit les joueurs de flûte et la foule bruyante, il leur dit : Retirez-vous ; car la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. Et ils se moquaient de lui. Quand la foule eut été renvoyée, il entra, prit la main de la jeune fille, et la jeune fille se leva. Le bruit s'en répandit dans toute la contrée. »

sur terre : ce Πάντα³¹ à la fin de la phrase est d'un tragique inexprimable. Oh que la vieille Grèce a produit de belles choses. Et quand je songe à Epictète je ne me contiens plus. Et qu'est-ce qu'Epictète auprès de Platon et d'Aristote, le poète et le penseur ?

A 10h je fus à Ste Geneviève où je trouvai Lerat plongé dans la diplomatie européenne. Je terminai mon étude sur la comédie au XVIII. Mais je serai forcé d'absorber encore la lecture d'une pièce de Marivaux, une de Regnard et une de La Chaussé pour me rendre compte des différents types du genre.

Lequesne me revit à midi.

A 13h j'étais de nouveau à Ste Geneviève pour finir ce livre sur la comédie au XVIII dont il me restait quelques pages à voir. Puis il me prit l'idée de lire le « Méchant » de Gresset. Mais cela m'ennuya tellement que je tournai les pages et me mis à lire l'immortel Vert-Vert³². Cette innocente satire est un bijou : c'est spirituel, adapté à la frivolité du sujet, amusant comme tout. Je ris pendant une demi-heure. Puis quand Vert-Vert eut rendu l'âme au milieu des pralines et des dragées, je m'enfuis toujours riant par les rues du Grand Paris. Groville reçut ma visite très aimable, le vendeur m'indiqua les éditions que je demandais. Le Banquet n'a été publié qu'en Angleterre et chez Tembner. Alors j'achetai l'édition Tembner qui contient aussi le Phèdre pour 5frs. De là je filai chez Garnier. J'eus du mal à le découvrir, mais hélas que d'efforts inutiles ! Le dico grec-français est épuisé ! Oh douleur ! Tel le chat étonné qui a vu sa proie fuir dans un trou, je revins l'œil triste parce que c'est tout le bonheur des vacances qui croule : faudra-t-il donc emporter ce monumental dico de Bailly dans les forêts de Font Romeu ? Demandez à Guinet s'il connaît un dico grec portatif (de poche). C'est une question de vie ou de mort !

Je m'en allai pas moins chez Budé. Ces idiots n'ont pas édité le deuxième volume de Oratore. Je leur achetai les Troyennes d'Euripide pour 6frs et tout heureux je dévorai un croissant.

A cinq heures et demi je repartis vers St Sulpice où je calmai les émois de ma conscience et de là je pénétrai dans la douce et odieuse Sorbonne pour être ébloui par la clarté des lampadaires de l'amphithéâtre Richelieu. Bondé. J'eus une bonne place et j'écoutai une heure durant le mauvais français d'un norvégien.

Je fus déçu. Je croyais trouver dans Ibsen je ne sais quel être éthéré, vivant au pays des rêves, dans les brumes diaphanes du Septentrion et je trouve un homme très intelligent qui se réclame aussi du naturalisme.

J'ai omis de vous parler des absurdités du bon chanoine. Les arguments sont très à priori. Or ce n'est pas une méthode en science expérimentale et surtout en biologie. Il s'étonne que les singes ne deviennent pas peu à peu des hommes ! Mais l'homme n'est pas l'aboutissement de n'importe que singe, c'est une famille à part qui a évolué parallèlement aux autres, un phylum spécial et jamais un chimpanzé ne donnera un homme, étant l'aboutissement d'une autre famille.

Deuxième argument : Il est faux que les différences entre le singe et l'homme soient plus grandes qu'entre un anthropomorphe et un lémurien par exemple. D'autant plus que les caractères simiesques s'accusent au fur et à mesure qu'on recule dans le temps. D'autre part c'est ne pas tenir compte du Pithécantrope quant à la fonction du langage. Elle ne se pose pas si l'on admet que Dieu a mis une âme dans un corps de singe !

³¹ Tout coule et rien ne demeure (Héraclite).

³² Vert-Vert[1] ou le Voyage du perroquet de Nevers[2] est un poème composé de quatre chants en décasyllabes de Jean-Baptiste Gresset, publié en 1734.

Sur Rimbaud (Kbhagne, mai 1928)

Journée banale, vide. Roubaud fut assez intéressant, il nous raconta les hauts-faits de Matsu-Hito et de madame Tseu-hi. Puis Beaulavon est venu et je ne l'ai pas écouté. Parbleu ! j'avais un recueil des poésies de Rimbaud que lisait mon voisin. Eh bien je vous avoue que je suis déçu. Je m'attendais à de la poésie pure, des nuées, de l'azur, un envol d'archanges dans l'éther et je trouve quelque chose de repoussant, de dégoûtant, de trivial, de lourdement terrestre. Je ne conçois pas qu'on lise même ces horreurs. Il y a évidemment une sensibilité suraiguë mais on peut exprimer sa sensibilité d'une façon plus noble. C'est certainement une âme de poète qui eut le malheur de tomber dans un siècle odieux, en pleine vogue de réalisme et qui est tombée du ciel pour complaire à la mode. Et il a encore parfois des vers qui montrent jusqu'où il eut pu s'élever s'il eut vécu au temps de Bouddha. Car c'est à n'en pas douter l'époque idéale. Vous imaginez-vous les rêves de ces brahmanes assis nonchalamment au bord du Gange ? Oh la vie heureuse de ces ascètes antiques de l'Inde mystérieuse ! Et cela parce qu'à cette époque ci, c'était la poésie et non la raison qui gouvernait le monde.

Rousseau, L'Illusion Comique de Corneille, les cheveux des femmes, Victoire de Samothrace, peinture de maman

Papa, maman. Il est amusant de voir comme vous grossissez les choses : pour avoir lu une page sélectionnée dans le recueil Hachette de morceaux choisis de Rousseau, vous vous figurez que j'ai lu Les Confessions en dix volumes ! J'ignorais totalement que ce livre était aussi noir que vous le dites, le passage que j'ai lu était plein de verve, d'enthousiasme, le moi s'y étalait d'une façon haïssable sans doute mais l'analyse de ce moi n'était pas mal menée et je m'y suis reconnu comme dans un miroir.

Cette rectification faite, je vais entreprendre le récit de ma journée, une radieuse journée de printemps. L'air chantait des idylles, le bonheur des oiseaux du Luxembourg était touchant et c'est l'âme toute retentissante de leurs trilles joyeuses que j'entraï dans le repaire de Roubaud.

Vous dirais-je que j'ai lu hier soir l'Illusion Comique et que cette pièce m'a frappé de stupeur, Comment ? C'est cet austère, ce grave Corneille qui se lance dans de pareilles fantasmagories, en plein monde de fées et de magiciens et qui écrit avec cette verdeur, cet air de jeunesse si sympathique ! Mon Dieu que l'on se trompe sur les écrivains si l'on se borne à lire des histoires littéraires. Et alors on est stupéfait quand on jette un coup d'œil sur les œuvres. En tout cas cette pièce m'a raccommodé avec l'auteur de cet absurde Nicomède. C'est un chemin original pour découvrir Corneille mais ce qu'on découvre de ce côté trop méconnu vaut bien la peine. L'Illusion Comique est d'un comique délicat à la fois et bouffon, Racinienne avec toute la poésie des plus beaux coins de Racine et Cornélienne au sens traditionnel par les vers adorablement frappés de matamore. Il y a un souffle tragique dans l'angoisse du père assistant aux péripéties de l'existence de son fils. Il y a un éloge singulier de la vie de bohème qui rappelle le Capitaine Fracasse. Enfin c'est une mine, une merveille, quelque chose de génial qui contient tout l'avenir et résume l'inspiration des vieilles tragi-comédies. Et puis ces beaux vers coulent sans heurt, bien plus facilement que ceux des dernières tragédies. Oh la jolie pièce !

Roubaud donc (je reviens à mes moutons) nous parla de la Duplice puis de la Triplice puis etc. etc. Il nous invite à venir en classe mercredi prochain malgré les vacances.

Puis je restai en anglais. Nous étions sept. Naturellement je fus interrogé et Traver fut tout content de moi : le pauvre homme me découvrait ! Seulement il me reprocha, mais sans amertume, mes absences répétées. Puis je revins avec Joutard à Jean Bart en toute hâte car

depuis quelques jours des gens ont pris la place des abbés lesquels m'ont demandé ma table et j'ai dû me mettre devant Mademoiselle Sophie à l'autre table. Cela me rase car elle ne me parle pas et rien n'est plus bête que de se tenir ainsi nez à nez comme deux oies ! Or donc nous arrivâmes à temps pour chiper la place aux abbés. Je me gondolais à l'arrivée de Mr Jeanjean qui roula des yeux furibonds et fut relégué à côté du Fou. Joutard dut absorber un affreux dîner maigre, mais il fut charmant. Après le dîner nous discutâmes sur Baudelaire que Joutard déteste fort à tort. De là nous déviâmes sur les cheveux et Joutard loua les cheveux coupés. Je devins fou de rage. Nous hurlions comme des fauves car là dessus mon opinion est si solidement assurée que je n'admets pas la contradiction et je crains que cette bruyante discussion n'ait troublé la digestion de ma voisine Sophie qui devait entendre mon éloquent discours car elle du moins ne s'est pas bêtement enlaidie.

Tenez, en me rappelant cette discussion, la fureur me reprend. Je m'arrête un instant car j'éclate de rage devant une pareille dépravation dans le goût de ce sympathique Joutard.

Après cela nous nous sommes entretenus d'Epictète que j'ai encore défendu. Puis de Leconte de Lisle que nous chérissons à l'unisson. Puis je ne sais plus quelle diatribe nous occupa. A deux heures nous nous ébranlâmes en cœur, les tièdes effluves du printemps faisaient frissonner le duvet de nos âmes (c'est joli n'est-ce pas !).

Quel beau, beau jour. J'ai alors compris le mot mystérieux de Job : Parle à la terre et elle t'instruira. Oh il n'est pas de professeur plus merveilleux que le silence des grands arbres. Je voudrais passer ma vie ainsi à me fondre dans la multiple splendeur des choses : le soir rêver en me sentant voler dans l'azur rosé, le matin vivre la vie intense des bois, à midi dormir sur la mousse et la nuit contempler à genoux et en larmes la beauté étoilée. Passer mon temps à faire vivre la nature en moi, à me nourrir de couleurs, de nuées, de rêves, de rayons ou plutôt à étendre mon moi sur toutes choses, à m'élargir désespérément jusqu'aux étoiles et à m'anéantir dans cette immense et folle contemplation. Oh tout est digne d'être contemplé, tout est beau ! et que l'on se sent débordant de rêve en traversant dans le matin clair les allées du Luxembourg tandis que le puissant bourdon de St Sulpice donne une immense cadence à l'atmosphère.

Oh je vous dis ce que je sens, cela me soulage. Il faisait si beau aujourd'hui !

Après la classe nous sommes revenus par ce cher Luxembourg, Joutard, Demant, Aymard, Lerat et moi. Un groupe joyeux et bavard qui se disloqua devant chez Cadiou.

Et maintenant trois semaines de vacances !! Et dans huit jours ! Oh merci maman de vouloir bien quitter ainsi papa, le Cap, vos chères Bruyères pour moi. Et vous papa, merci de me laisser ainsi maman pour moi seul et d'accepter à nouveau la triste solitude.

Quelle horrible chose que le silence, le sentiment affreux d'être tout seul. Heureusement que j'ai mes amis Tacite, Tite-Live, Plutarque et Virgile et Hugo, Leconte, etc. qui m'entourent et avec qui je converse de temps en temps. Et puis tous les objets peuvent devenir vivants si on le veut bien. Et je vous assure que les discours que me tient ma belle victoire de Samothrace valent ceux de Démosthène et le plus beau sermon de Bossuet. Il suffit que je la regarde et son élan me transporte et je l'entends invectiver mon oisiveté et la brise qui élargit ses ailes puissantes me roulent dans un manteau enivrant.

Et le ciel bleu peint par maman, si vous saviez comme il me sourit ! Un sourire ineffable qui me réjouit chaque matin à l'instant où j'ouvre les yeux. Oui les choses ont une âme. Souvenez-vous de ce roman de Bourget : deux vieilles avaient devant leur unique fenêtre un mur qui cachait le soleil. Toute leur vie, elles priaient Dieu pour qu'il le détruise. Un jour il tomba et elles pleurèrent.

Mais voici l'heure où je dois cesser mon badinage. Ayant dîné plus vite ce soir car la table était vide, j'ai eu plus de temps pour bavarder.

Je vous embrasse de tout mon cœur.
Jean

Charles Guignebert

Papa, maman. Guinet en Grèce ? Mais pourquoi pas. Il y a encore une foule de places mais qu'il se hâte. Il doit en même temps s'inscrire dans l'Association (20frs) et le tour est joué. Mais puisse-t-il ne pas tomber juste sur notre cabine ! Ce serait le comble ! Vous voyez le Witch sur l'Acropole ? quel poids lourd moralement parlant !

Je viens de passer une journée absurde telle qu'on les passe en Sorbonne. A 9 heures cours de thème grec, de 10h à midi cours de Picard sur les monuments de l'Acropole. Je voulais voir ce que cela valait : très intéressant. Je pense les suivre si possible.

A une heure, je gagne avec Lerat la Nationale. Dieu, quelle complication ! Un bulletin jaune, un bulletin vert, un bulletin rose et les catalogues ! Un océan. Et encore n'étais-je ni dans la salle de philo, ni dans la salle d'histoire, ni dans celle des messages. Complicé, obscur, abscons... J'ai fini par ne trouver aucun des livres que je désirais (ouvrages sur le périple des argonautes). J'ai découvert uniquement une étude sur le style d'Apollonias et des bouquins dans ce goût là. Je suis, je l'avoue, assez désappointé ; j'imaginai la Nationale mieux fournie. On attend son bouquin $\frac{3}{4}$ d'heure, aussi certains le demandent-ils la veille !!! Mais quelle atmosphère languissante, figures chiffonnées, osseuses, glabres, yeux papillotant... Silence dans cette immense salle, odeur de morne poussière. Les livres ne sont pas sympathiques ici, bien moins qu'à Ste Geneviève. Mais j'ai passé en revue les usuels : il y en a des kilomètres. Toute la Patrologie, Didot, bibles, antiquités, mémoires, bibliographies, que sais-je ! Quand on sent de pareilles immensités sous la main, on est écrasé non de joie mais d'un mystique respect. On sort de cette boîte un autre homme. Tout à coup je me sens frappé à l'épaule : Père F.Duval. Vous vous souvenez peut-être de ce khagheux, licencié et qui prépare son agrégation. Il s'est montré fort gentil et j'étais assez embarrassé n'ayant pas été pour lui, comment dirai-je ? le comble de l'urbanité.

A 4heure et $\frac{1}{2}$ je bondis frénétiquement dans le H et me voici, revoici, à la Sorbonne : le cours de l'illustre Charles Guignebert³³ va commencer. Quoi diriez-vous, toi chez ce monstre, ce négateur, cet hypercritique, ce pseudo-savant... J'ai voulu voir... ce qu'il en était. L'auditoire d'abord : de vieux messieurs à barbe blanche... toute une mer de têtes blanches plongées qui dans l'A.F., qui dans l'œuvre, etc. Types genre Guinet, arrivés enfin à leur retraite ils jettent au loin leurs classiques et reviennent à cet « essentiel » dont la vie les avait détourné. Quelques

³³ Charles Guignebert est issu d'une famille d'artisans² sans attaches religieuses.

Après ses études secondaires, il fait des études d'histoire et est reçu deuxième à l'agrégation d'histoire et géographie en 1892³ ; il est d'abord nommé dans un lycée de [Toulouse](#). Bien que dépourvu de formation religieuse, il s'intéresse à l'histoire du christianisme ; en 1901, il obtient un [doctorat ès lettres](#) avec une thèse latine sur [Pierre d'Ailly](#) et surtout sa thèse française sur [Tertullien](#), qui reste une référence⁴ pour l'analyse des relations entre chrétiens et monde romain.

Élève d'[Ernest Renan](#)^[réf. nécessaire], il professe à partir de 1905 un cours d'[histoire du christianisme](#) à la [Sorbonne](#). Lors de sa leçon inaugurale, il déclare vouloir faire de l'histoire du christianisme « une histoire comme les autres »⁴.

En 1919, il devient le premier titulaire de la chaire instituée dans ce domaine. Il enseigne le christianisme ancien et médiéval à la Sorbonne jusqu'en 1937 ; parmi ses étudiants, se trouve, au milieu des années 1920, [Henry-Irénée Marrou](#), son successeur.

Il meurt peu après sa retraite, laissant inachevé son dernier livre, *Le Christ*.

mètèques, quelques mégères socialistes... et cela vous remplit un immense amphithéâtre archi plein. J'oubliais : des prêtres, un ou deux l'œil ardent et le sourire amer.

Voici le grand homme, les applaudissements fusent et meurent aussi vite. Figurez-vous St Pierre (puise-t-il ne pas me lire !) une barbe rebondie, arrondie et frisée : tout à fait le pêcheur de Galilée, mais avec je ne sais quoi de critique, de méchamment désabusé dans les sourcils. Tenez, un regard genre Vernet.

Et voici que majestueusement Charles Guignebert fait claquer sa langue : c'est commencé. Et remarquablement idiot, genre conférence publique de 4^o ordre avec de l'esprit à prendre à la pelle, des allusions idiotes à des faits modernes, des digressions sans intérêt semées d'aphorismes banaux. Il s'agit de réhabiliter Néron, un des meilleurs empereurs de Rome. Mais il s'agit aussi de parler de la persécution sous Néron. Cette persécution, il l'admet non parce qu'en disent Melithon, Tertullien, etc. (ce sont des chrétiens) mais parce que Tacite (un païen) en parle. Alors plus de doute. Seulement ce n'était pas des martyrs car s'ils furent exécutés, c'est parce qu'ils étaient une secte dangereuse et mal vue et non à cause de leur foi. Vous imaginez s'il faut être « sincère » pour dire de pareilles idioties ! En fin c'est superficiel, général, vague, connu, trop connu d'ailleurs et les coups d'épingle sont des coups de boutoir dans le vide.

Maintenant au travail : que je termine cette journée perdue par quelque chose de palpable !

Je vous embrasse de tout mon cœur.

PS L'édition 1911 du Guide Bleu sur la Grèce de Fougères est paraît-il le livre le meilleur. Frager en fait l'éloge dans son livre sur la Grèce et ne parle pas du Baedeker. D'ailleurs vous savez combien Fougères a fouillé la Grèce dans tous les sens. C'est lui qui a publié la grande édition des monuments en Grèce.

Réflexions sur Alain, Vigny

Papa, maman. Encore une journée de vacances... apparentes. Cayau avait annoncé qu'il ne viendrait pas. Je suis resté à somnoler avec Melkior de Vogüé jusqu'à 8 heures.

Puis je me suis occupé de littérature. C'est effroyable le nombre de choses que, depuis 8 jours, j'emmagasine à outrance. Je revois toute ma littérature, j'apprends des textes, je relis, je dissèque, j'analyse, surtout je précise. C'est un coup de collier formidable.

Après déjeuner je me suis mis à digérer avec Alain. C'est en effet un toqué d'une outrageuse affectation. Trois ou quatre idées mal liées, puisées chez Lagneau, des remarques sibyllines qui visent la profondeur. J'ai parcouru les deux volumes et je ne les ouvrirai plus.

En guise de repos, je suis allé à l'Odéon acheter une traduction de Thucydide. A cette occasion j'ai découvert une édition du journal intime de Vigny, ce fameux journal publié en 1926 avec quelques textes inédits que conserve jalousement Marc Songnier. Comme j'aime beaucoup Vigny, je n'ai pu m'empêcher de l'acheter et j'ai couru au Luxembourg afin d'y jeter un coup d'œil. Ce n'était qu'un coup d'œil et ce que j'en pourrais dire ne serait qu'une première impression générale. Mais d'abord on est séduit par la noblesse de ce caractère. De toutes ces pensées, je n'en ai point vu qui révèlent la moindre médiocrité, la moindre bassesse comme on en trouve dans les papiers de Ste Beuve. Il y en a de douloureuses, beaucoup même, on sent une âme tourmentée par l'angoisse religieuse, se demandant quel est le sens de sa destinée et le but de sa vie, mais jamais de ces lamentables désenchantements comme en fait preuve Ste Beuve. Ou bien il se raidit contre l'inconnu du destin et accepte, muet, résigné. Ou bien je le vois faire confiance à la vie. Je ne connais pas de pages plus belles que celles où il exalte la religion de l'honneur. Sans cesse il parle avec attendrissement de sa mère qui lui corrige ses vers

et lui suggère des poèmes. Il y a les échos de 1830, la révolution le bouleverse, il ne sait où l'honneur l'appelle : défendre le trône ou venger la nation !...

En rentrant, je me plonge dans Napoléon, etc. Je lisais tacite lorsqu'on frappe : Lereboullet entrerait... Brave type. Il me parle de ses scouts. Il sera avec sa troupe à la Chartreuse le 16 juillet. Peut-être l'y verrons-nous ?

Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean

PS Très important. L'histoire des freins m'effraie. Vous m'avez dit que Jean y avait touché. ? Ma terreur est qu'il détraque tout ! Il faut absolument, et je vous en supplie, envoyer l'auto chez Renault. Sans quoi, par pure ignorance, Jean risque de tout démolir. Il n'a aucune idée de la délicatesse de toute cette mécanique : pour serrer ou desserrer le frein, il faut tourner le boulon d'un quart de millimètre, j'en ai fait l'expérience. Pourvu qu'il n'ait pas graissé les freins ! Ce serait le comble !

Œdipe Roi à la Comédie Française

Œdipe Roi ! je ne trouve pas d'expression adéquate. Effroyable, c'est la terreur tragique dans toute son horreur. Des émotions pareilles, je n'en imaginai pas. Ah que l'on ne me parle plus de la lenteur, de la monotonie des drames grecs. C'est foudroyant. Dès la première scène on sent une atmosphère sinistre. Quelque effroyable mystère pèse sur la cité en deuil. Puis c'est la prédiction de Tirésias. Voltaire s'en moquait, le barbare. Déjà toute la salle est en fièvre. On sait ce qu'est Œdipe et l'on voit le malheureux se débattre pour découvrir l'affreuse vérité. On voudrait lui crier de n'en rien faire. Il s'acharne aveuglément à sa perte. Puis les premières lueurs : le meurtre de Laios s'éclaire. Jocaste reste incrédule. Le malheureux entracte coupe mal à propos les ailes de l'illusion. Mais voici les scènes effroyables. La confrontation haletante, fébrile des bergers. Jocaste a compris enfin. Elle jouait admirablement l'horreur, la terreur, la pitié, tout se concentrait dans le sinistre et lamentable regard qu'elle jette à Œdipe en fuyant. Puis tout se découvre. Œdipe reste atterré. Toute la salle est à demi dressée. C'est épouvantable. Des femmes se cachaient le visage d'horreur. C'est le bouleversement tragique qui agite toutes les âmes. Oh ! j'ai compris alors pourquoi Aristote en fait l'essence du drame. Terreur poussée jusqu'au recul instinctif quand Œdipe tout sanglant embrasse les autels et maudit sa funeste race. Pitié quand il supplie Créon de lui laisser revoir ses filles, quand il embrasse Ismène, quand Antigone s'arrache aux bras des suivantes pour venir au secours de son père. Puis toutes les deux s'éloignent dans la nuit. Oh Sophocle ! C'est un drame monstrueux. On est soulevé, emporté comme une feuille tremblante, on sort ahuri, écrasé. Racine est petit, mesquin, Shakespeare est un sauvage. Il n'y a rien, rien de plus sublime... sauf peut-être le Grand Guignol.

L'émotion mise à part, il reste la poésie des décors, résurrection de l'âge d'or de l'Hellade. Figurez-vous, fermant l'horizon, un grand temple ionien au sommet de l'Acropole. Au premier plan, un temple. Debout de chaque côté de l'autel, dans la pose des Pythies, deux prêtresses aux longs voiles, couronnées de lauriers, invoquant d'une voix divine Apollon Lycien et Zeus tonnant. Je ne tenais plus en place, je brûlais de me jeter au pied de ces autels et d'entonner l'hymne delphique. Je sentais Apollon en moi, l'âme des temps antiques ressuscitait. Puis la théorie délicieuse des Thébaines aux longues tresses, aux belles ceintures, portant à ce Dieu qui lance au loin des traits de feu, des guirlandes et des coupes de miel pur qu'elles tenaient, selon le rite antique, sur l'épaule. Oh ces longs voiles lumineux, ces agrafes d'or, ces diadèmes homériques !

Enfin l'adieu d'Œdipe à la lumière divine, à ce soleil chéri des grecs. Malheureusement c'était en vers pompieriens. Un vers sur deux était de remplissage pour la rime. D'où rage. Quand on connaît les beaux vers ciselés, martelés ou suaves de Sophocle, l'homme des réponses d'Antigone et du chœur d'Épousos..., c'était enrageant d'entendre ces vers faibles, pompeux, lourds et factices.

Malgré tout, malgré cette mutilation, malgré toute cette atmosphère factice et moderne, l'émotion antique résistait. Oui, j'ai pendant quelques instants subi ces mêmes terreurs qui firent frémir le peuple d'Athènes. Sophocle revivait en moi à peu près intact.

Eh bien qu'on ne s'avise plus de soutenir le paradoxe de Faguet sur le thème grec soi-disant languissant, épique et poétique. Il y a dans cette pièce plus de tragique que dans tout Racine. Nos modernes n'ont pas su retrouver cette terreur antique : l'homme accablé par un destin implacable, écrasé par les dieux et se débattant désespérément contre le Fatum, ne réussissant qu'à précipiter sa ruine.

C'est une terreur religieuse. Elle saisit brusquement l'âme entière dans un étau. Cette pièce est douloureuse. Voilà la vraie catharsis. N'empêche que de telles émotions ne sont plus faites pour nous : c'est trop brutal, trop profond, trop effroyable. Nous préférons des nuances, nous voulons être émus et non terrorisés. Voilà pourquoi je parlais de Grand Guignol : c'est là que s'est réfugiée la terreur.

La pièce des Troyennes que je lisais dernièrement et qui est pourtant du doux Euripide, écraserait le cœur de verre du public de nos jours. La douleur d'Écuba emportée dans un crescendo effrayant atteint un tel paroxysme au moment où la citadelle de Pergame s'écroule que nous serions obligés de détourner la tête, n'en pouvant plus.

Eh bien donc, il est temps de renverser ces idées fausses sur la sérénité grecque et le besoin d'harmonie, de beauté pure qui exclut les grandes douleurs, laides par essence (phrase mal bâtie). Il est temps de montrer au contraire la Fureur pure. Le peuple qui a imaginé ces furies, qui a créé Thyeste, Oreste, Œdipe, Penthée, Prométhée... n'était pas un peuple figé dans son idéal de sérénité. On cherche la sérénité dans les rages des héros de Homère et de Thucydide même ! On invoque son impassibilité ! Or je voudrais entendre un discours plus vibrant que celui de Périclès célébrant les héros morts pour la patrie.

Ma Grèce du V^e siècle était passionnée, vibrante, enthousiaste, prête à embrasser toutes les grandes causes, à faire les plus pénibles sacrifices pour la gloire. Ses philosophes célébraient la passion et l'amour était symbole de la beauté surnaturelle. Par l'amour on atteignait la vraie philosophie. Ses sculpteurs représentaient Niobé abîmée de douleur. Enfin toute la politique d'Athènes est d'une cité aventureuse, héroïque et un peu folle. Mais il y avait Phidias !

Je vois que je ne vous ai pas parlé de ce qui s'acharne comme une odée torturante et perverse sur ma conscience : le Concours. Je suis dans un état de surexcitation monstrueux. Je ressasse avec un plaisir amer toutes les bêtises que je vais faire ! Un miracle ou je deviens fou ! Je vous embrasse de tout mon cœur.

Peintures exposées dans sa chambre (origine ? peut-être sa maman ?)

Les peintures sont divines à contempler malgré leur peu de valeur esthétique. Elles sont chargées de souvenirs, de belles après-midi au temps déjà lointain de la délicieuse convalescence des oreillons.

Celle qui représente l'horizon marin m'apparaît dans la glace au réveil. Ce matin je l'ai ainsi vue dans un demi-sommeil et l'illusion était complète. Ce qui est épatant dans celle-là, c'est la dégradation lente de l'azur du ciel et des flots fuyant à l'horizon vers un mauve lointain, un vert

subtil qui se fond dans un brouillard d'or. Cet horizon a une puissance magique, il recule sans cesse jusqu'à l'infini. C'est l'horizon méditerranéen tel que l'ont décrit les poètes du Nord éblouis. Clarté, netteté, lumière, ce qui n'exclut pas je ne sais quel attrait mystique comme les monts de Sabine tels que les voyait Virgile : cimes bleues ondulant dans l'air limpide, merveilleux accord de netteté et de douceur, de clarté et de brume légère. De tels horizons suffisaient pour créer l'atticisme !

Et pendant ce temps il pleut. Une pluie tiède et féconde, entrecoupée de traînées de soleil et de déchirures éblouissantes. Temps curieux, un peu fou et sauvage, propre aux incantations mystérieuses. Un temps idéal pour lire Ossian. Il circule des effluves magiques dans l'air et les arbres du Luxembourg ont des reflets d'incendie.

Beethoven à l'Opéra (la symphonie Pastorale)

Je rentre de l'Opéra. Jean Débané, débarqué ce matin, m'offre des galettes de dattes confites. Je suis infiniment heureux. Oh ! s'il est une musique parmi les anges, elle devait être venue ce soir à l'Opéra. Vous connaissez maman les infinies douceurs de la Pastorale. Eh bien tout cela n'est rien auprès de la sublime merveille de ce soir. Oh que je vous ai regrettée ! D'orchestre semblable, je n'en ai jamais entendu. Tout ce qui est adagio, piano, dolce, il le joue sur une cadence lente, comme pour se mettre qu'rythme de l'âme. On découvre alors mille choses, mille nuances, mille accords qui échappent dans un jeu vulgaire et précipité. C'est de la musique exprimée, figolée, ciselée avec amour. Chaque musicien est un soliste et l'ensemble est d'un lié, d'une harmonie fantastique, absolument dans la main du magicien. Et lui, c'est le génie de la musique qui plane sur l'orchestre. Tout passe dans le frémissent de son corps et jusque dans le trémolo de ses doigts. Tout s'exprime en gestes qu'amplifie magnifiquement l'orchestre.

Non, je ne puis vous dire, il faut l'avoir entendu... Avoir entendu dans un état de passion les mélodies de Beethoven, les mélodies divines qu'il déroule avec amour, une volupté presque physique. A cette heure j'en ai déjà la nostalgie comme d'un paradis aperçu en rêve... J'étais trop heureux, presque inconscient. Les deux frères Débané se pâmaient, Mlle Schuhler était extatique, la salle trépignait. Oh que vous n'étiez vous là, nous aurions pu en parler... Et moi je ne puis vous décrire...

Stravinsky

Hier Stravinsky fut sublime et odieux. Sublime dans sa symphonie des Psaumes et dans ses mélodies, odieux dans ce Sacre du Printemps, infamie cacophonique d'un genre ultra moderne et d'un goût douteux et où je n'ai rien compris (non plus que 90% des snobs qui peuplaient l'immense salle Pleyel. Rencontré l'inévitable Jeanne Schulher et Masson avec sa femme. Ils m'ont invité à venir les voir... et ma foi j'irai. Ce type a beau être insolent et mal élevé, il a du goût, de l'enthousiasme et une franchise épatante.

Maurras

Actuellement je suis sous le charme de Maurras. Anthinéa m'a subjugué. Je n'avais jusqu'ici rien lu de lui, mais dès les premières lignes je fus pris. Le style incomparable, c'est une phrase suave et fine, harmonieuse et caressante, lumineuse, ensoleillée bien que de temps en temps l'on sente la recherche et l'afféterie. Quant au fond c'est un livre formidable ! Je veux parler des premières pages où brûle l'amour de l'Hellade, l'amour, l'adoration de la pure Beauté. Je

conçois qu'un tel livre soit à l'Index car à trop rimer la Grèce l'on devient un païen à la Louis Ménard. Mais dans le cas particulier, et de nos jours, il me semble que l'on se rapproche de la divinité en embrassant avec ferveur le beau marbre de Paros. Nous ne sommes plus au siècle de la « Pure flamme d'amour », nous ne voulons plus des St Jean de la Croix que la Beauté scandalisait comme une œuvre du démon et qui célébrait les ténèbres car la flamme y brille plus claire. La Beauté nous embrase d'un sentiment religieux et comme les anciens grecs, Phidias nous mène à Dieu. On médite bien mieux sur les choses divines au pied du platane de l'île de Cos (platane d'Hippocrate) que dans l'étroite prison de Tolède (où St Jean de Croix a été enfermé et a rédigé la Nuit obscure ou Nuit de la foi). Et c'est ainsi que ce livre de Maurras peut, avec un léger coup de pouce, devenir une véritable « élévation ».

Son père sur Marcel Proust

Mime m'a fait rendre immédiatement à la bibliothèque deux volumes de Marcel Proust ! Son style est odieux, sa prose incompréhensible s'étale sur toute une page. La phrase de 16 lignes est habituelle, mais parfois elle atteint le chiffre de 45 lignes ! Et on ne sait pas pourquoi elle ne continuerait pas plus encore tant elle est sinueuse, articulée de chaînes démesurées de mots et n'exprimant que des facettes d'idées. Je n'ai pas pu en soutenir la lecture cinq minutes durant. La phrase française est nette, précise et sonne comme le clairon. Marcel Proust écrit en mauvais allemand, il se croit profond parce qu'obscur.

Comment vous décrire l'océan démonté qui bat les falaises de mon âme ? J'y renonce et vous embrasse de tout mon cœur.

Avouez papa que vous ne plaisantiez pas au début de votre lettre d'aujourd'hui et que mes alliances de mots à l'oral vous scandalisent... mais aussi cela m'ennuie. Je voudrais être un bon fonctionnaire en chaire et traitement fixe, bien assis dans la société, mariable et corvéable à merci... Eh bien voyez-vous, je serais bien content d'être reçu, mais je serais bien désolé aussi : je ne serais plus moi, JO, non, mais l'agrégé. Je serai défini d'un mot... et ce mot s'attachera à moi, me modifiera, me vieillira, m'habitue. Etre habitué aux choses : ma terreur. Je ne veux pas m'habituer. Challier³⁴ est pour moi un épouvantail. Devenir ça un jour... quelle horreur ! Oh il faut que j'écrive l'histoire d'un pauvre moineau qui ne savait pas son nom et son humiliation quand un gosse malfaisant l'appela *moineau* alors que ses parents l'appelaient *pip, pip, pip*. C'est très profond sans en avoir l'air.

Rêves de voyage

Labor omnium vincit improbus: c'est clair, cela explique comment on peut oublier la maison et venir s'enfermer à Jean Bart. Maya n'est plus et j'écarte loin de moi les souvenirs prestigieux de Venise, princesse des mers, la blonde enfant des palais d'or. Oublier oui ! jusqu'aux éblouissements de la Petite Scheidegg à l'heure où le soleil de midi étincelle sur les glaciers.

Tout cela n'est plus mais, O maman, merci. Trop beau ce voyage et trop plein, de quoi surcharger l'âme pour longtemps et la nourrir comme une abeille au long des jours d'hiver. Nous fumes heureux n'est-ce pas ? Et largement, ouvertement, à pleins bords, à pleines voiles ! Voyager ! Voyager ! et se laisser bercer, sans penser, par la beauté des choses : oh s'il ne tenait qu'à moi, quels prestigieux voyages ne ferais-je pas vers les « pays lointains ». Vous savez dans Mignon³⁵ quand la voix se fait plus tendre, étrange tout à coup et comme passionnée : c'est ainsi que les vieux platoniciens jadis prononçaient le mot EKEI là bas... Ils voulaient dire l'Invisible... mais à quoi bon !

Là bas un grand fleuve glauque parmi les palétuviers où nage un hippopotame que je ne verrai pas.

Là bas un vallon secret inondé de soleil luxuriant et silencieux et dans les feuilles de papayer l'oiseau des Florides que je ne verrai pas.

Là bas dans la grande forêt qui s'endort un banc de mousse où étincelle le lourd soleil du soir que je ne verrai pas... Et la Chanson du Pêcheur dans la baie de Salamine que je n'entendrai jamais et surtout au cœur de la Sicile, sur la colline de Ségeste, un vol de papillons dans cette touffe de fenouil que porte un chapiteau ruiné...

Visions enfuies, beautés, myriades de beauté que je n'aurais pas connues... C'est ici qu'on voudrait être et n'être pas, être plus grand, avoir mille sens pour embrasser cette merveilleuse création et n'être plus, plus que ce papillon, cet arbre, cette fleur, cette chanson... un seul instant !

³⁴ Un cousin éloigné qui sera reçu dernier à l'agrégation (1^{ère} tentative), Jean Onimus étant le premier recalé.

³⁵ Mignon, opéra-comique en 3 actes et 5 tableaux (1866) du Français Ambroise Thomas (1811 - 1896), sur un livret de Jules Barbier (1825 - 1901) et Michel Carré (1819 - 1872), d'ap. Goethe (V. Wilhelm Meister). Airs célèbres: «Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?» (romance chantée par Mignon, acte I) et «Je suis Titania la blonde» (chanté par Philine sur un rythme de polonaise, acte II).

C'est ainsi que pleurait Harold au dernier jour du dernier voyage. Vanité ! Vanité ! Des rêves en partances, le réel a tué les rêves et quand le toit est en vue, on pleure les odyssées.

Il y eut ici 3 camarades et nous avons travaillé ensemble. Puis ils s'enfuirent dans la nuit et je restai seul dans le silence. J'ouvris Virgile mais je ne le lisais pas... Interlaken aux thés chaleureux, Bouton d'or entre les lacs, Lugano rabougrie et sémillante dans l'angle de ses vieilles rues... O monts d'hyperborée dans la mer des nuages... Mais j'écoute passer un bus, Paris gronde, voici Virgile. Adieu.

Réverie avec St Matthieu

L'aurore fraîche et frissonnante m'invite à saisir St Matthieu qui me charme de plus en plus car c'est maintenant un récit simple, sobre, varié et bien plus suggestif dans sa frugalité même qu'une prosopopée à la Rousseau qui ne vous laisse plus rien à penser par vous-même. Ainsi cette fin du récit de la fille de Jaire ³⁶ est sublime parce que, loin de mettre un terme à l'Enthousiasme, elle ne fait que l'éveiller et laisse ensuite les rêves suivre leur cours.

Evolution de l'homme

J'ai omis de vous parler des absurdités du bon chanoine. Les arguments sont très à priori. Or ce n'est pas une méthode en science expérimentale et surtout en biologie. Il s'étonne que les singes ne deviennent pas peu à peu des hommes ! Mais l'homme n'est pas l'aboutissement de n'importe quel singe, c'est une famille à part qui a évolué parallèlement aux autres, un phylum spécial et jamais un chimpanzé ne donnera un homme, étant l'aboutissement d'une autre famille.

Deuxième argument : Il est faux que les différences entre le singe et l'homme soient plus grandes qu'entre un anthropomorphe et un lémurien par exemple. D'autant plus que les caractères simiesques s'accusent au fur et à mesure qu'on recule dans le temps. D'autre part c'est de ne pas tenir compte du Pithécantrophe quant à la fonction du langage. Elle ne se pose pas si l'on admet que Dieu a mis une âme dans un corps de singe !

Alfred Loisy

J'étudiais ce soir la théorie de Alfred Loisy sur la religion³⁷. Elle m'a beaucoup frappé. J'étais effrayé de l'impression qu'elle produisait en moi. Il ramène l'essence de la religion à la foi, la foi étant la base de la morale. Mais cet instinct supérieur qu'est la foi a besoin d'une matière où s'appliquer : ce seront les dogmes, quels qu'ils soient d'ailleurs. Ainsi toutes les religions tendent à exciter la foi qui seule est réelle et nécessaire, condition suffisante de la morale. La foi n'est d'ailleurs pour lui que l'instinct de conservation transformé chez l'homme et par lequel il fait

³⁶ « Tandis qu'il leur adressait ces paroles, voici, un chef arriva, se prosterna devant lui, et dit : Ma fille est morte il y a un instant ; mais viens, impose-lui les mains, et elle vivra. Jésus se leva, et le suivit avec ses disciples. Et voici, une femme atteinte d'une perte de sang depuis douze ans s'approcha par derrière, et toucha le bord de son vêtement. Car elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie. Jésus se retourna, et dit, en la voyant: Prends courage, ma fille, ta foi t'a guérie. Et cette femme fut guérie à l'heure même. Lorsque Jésus fut arrivé à la maison du chef, et qu'il vit les joueurs de flûte et la foule bruyante, il leur dit : Retirez-vous ; car la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. Et ils se moquaient de lui. Quand la foule eut été renvoyée, il entra, prit la main de la jeune fille, et la jeune fille se leva. Le bruit s'en répandit dans toute la contrée. »

³⁷ L'Évangile et l'église

confiance à la Vie. L'idéal que suppose la foi est en effet toujours tout humain et ne suppose aucune source transcendante, ni aucune conception métaphysique.

Je me laisse entraîner à vous exposer cette thèse. C'est qu'elle est fort séduisante et vraiment elle paraît très bien répondre aux faits. Seulement on tombe dans le modernisme, le dogme n'a plus de valeur réelle, telle religion n'est pas plus vraie qu'une autre.

Croyances

Vous ai-je dit que l'autre jour Couteaux avait lancé en classe des fiches où l'on devait signer pour le Théisme, de Déisme, le Scepticisme, l'Agnosticisme, l'Athéisme, le Panthéisme. J'ai évidemment signé pour le Théisme, quoique j'eusse préféré le Panthéisme. Mais Evrard, Madillac, Couteaux, Lehman, etc. signèrent pour l'Athéisme ! Oh monstres indignes de l'humanité ! Oh créatures difformes et odieuses qui ne savez pas reconnaître la beauté du divin, animaux impies qui osez nier l'évidence ! Quand je félicitais Evrard de ses opinions absurdes, il me dit en se rengorgeant : oui je suis athée ! Et ceci avec un sourire qui me mit dans une telle fureur que je m'en allais en toute hâte.

Dîner de curés et catéchisme

Je ne vous ai pas dit que jeudi je suis allé à Clichy dîner. Quelle jolie, jolie saynète, quels braves gens que les curés de France ! Petite table à manger. Vieille servante tout en sourires et cheveux blancs. Le curé au centre, un colosse plein de verve, verve épaisse et à gros sel qui ne tarit pas tandis qu'il écrase son pain dans sa soupe. Et de bonnes escalopes, des pâtes comme sait les faire Antoinette et de la confiture, du fromage et pour finir de la camomille ! Et tous ces vicaires, ils étaient quatre ne cessant de rire largement et fortement aux puissantes saillies de leur curé. Fils de la Charité comme eux tous. Ah les braves gens !

Et puis ce furent les chérubins. Plusieurs nouveaux, petits amours ceux-là, presque digne de figurer à Pompéi. A ces yeux brillants, j'essayai de dévoiler le concert prestigieux des nébuleuses, espérant voir un instant les effleurer le frisson de Pascal. Mais je ne les ai pas abandonnés dans ce silence des espaces infinis, j'ai répondu avec le catéchisme car trop d'astronomie éloigne de Dieu. Qu'est-il devenu dans ces profondeurs sans limites ?

Magnificat à la basilique St Denis

Dimanche, Papa, maman

J'ai hâte de vous conter la délicieuse après-midi que je viens de passer. S'il me fallait vous dire tous les sentiments qui se sont pressés dans mon âme, ce serait plus long que la promenade elle-même. Moi-même je ne me connais pas.

Ce matin j'ai été à la messe, puis j'ai travaillé jusqu'à midi. A mon réveil je m'étais aperçu que la pluie barrait l'horizon et j'ai renoncé au Bois de Boulogne. D'ailleurs cela ne m'attirait pas beaucoup. Après avoir mûrement pesé la chose, je songeais à aller revoir ma chère Basilique St Denis. Aussitôt dit, aussitôt fait, je me plonge dans le guide et me voilà courant sur la chaussée vers le Chatelet. A Notre Dame, je m'enquis de l'heure à laquelle avait lieu le discours du Père Sanson : 5 heures. J'irai probablement dimanche prochain car ce qu'il va dire m'intéresse quoique je ne me rappelle plus ce que c'est.

Voilà bien du galimatias... Bref je bondis dans le 9 et en route. Soudain l'angoisse m'étreint : par ce ciel gris, que sera ma basilique ? Les vitraux perdront leur éclat divin. Mais c'était fini, il fallait poursuivre.

J'ai traversé Paris, l'horrible ville et après avoir été ébloui par les devantures insolentes des magasins fastueux, je revis le ciel gris, l'horizon hérissé de cheminées d'usines et tout près une mer de baraques. Près du Tram, une foule grouillante achetait de vieux souliers (des charrettes de vieux souliers). Soudain au coin d'une rue, j'entrevois ma basilique. Je bondis hors de la voiture et je gagne la façade triste de l'église.

D'extérieur, elle n'est pas belle, la vieille basilique, mais aux premiers pas dans la nef, c'est un éblouissement. Ces gerbes de colonnes grises où se reflète l'azur des vitraux se perdent dans les ténèbres de la voûte, on est écrasé mais par contre l'âme est dans la joie, elle plane.

Au fond, l'autel était faiblement éclairé, on chantait les vêpres. Quelle joie ! Je m'assis et, tandis que le psaume antique de David s'élevait dans la nef comme il s'y élève depuis un millénaire, j'écoutais les harmonies puissantes de l'orgue royale rouler et vibrer sous les arches infinies. En haut, sur les vitraux, resplendissaient des figures hiératiques portant chacune une inscription qui se terminait par ces mots : « Ren francorum » Puis je regardais vers le bas : c'étaient les enfants des sœurs de St Vincent de Paul qui chantaient. En haut la gloire, en bas le présent mesquin. Oh comme la vieille église doit être triste en songeant aux fêtes passées, aux couronnements, aux enterrements des rois quand la foule débordait sur ses parvis. Maintenant ce sont des enfants, quelques personnes, un prêtre, un chanteur et c'est tout !

A ce moment le Magnificat tout à coup a retenti. Electrisé je me lève. La vieille cathédrale semblait revivre, un rayon de soleil a fait étinceler les vitraux, l'orgue était splendide. Tantôt écrasantes, tantôt sereines et majestueuses, parfois jeunes et vibrantes, les notes se suivaient pressées et l'antique magnificat, une fois de plus, a rendu le sourire aux murailles attristées : ce sont là des instants de bonheur pour ces vieux murs. L'organiste jouait très bien. Qu'il doit être heureux cet homme de rendre la vie à la basilique, de lui rappeler sa gloire passée.

Puis, après vêpres, je m'en fus revisiter les tombes de nos rois. Depuis la crypte jusqu'au parvis, cette cathédrale est une merveille, une splendeur, la cathédrale de mes rêves. Je voudrais y passer ma vie caché à l'ombre d'une colonne, me transformer en une de ces statues qui goûtent pour l'infini des temps à venir et depuis des siècles le silence de cette nef aérienne. Je voudrais comme elle ne plus voir le soleil qu'au travers de l'azur ou du pourpre des vitraux et rêver éternellement dans ces pâles rayons.

Je sortis de la basilique épuré, métamorphosé, lavé de la vue du monde et retrempé dans la beauté, la splendeur d'une religion qui a fait surgir cette merveille sur la triste plaine de St Denis. La vieille cathédrale était heureuse : son bonheur est entré dans mon âme. J'ai vécu un instant de sa vie contemplative. Elle m'a montré dans quel silence et quel recueillement on doit conserver en soi un Dieu. Je veux faire de mon âme une Basilique St Denis.

Au revoir papa, au revoir maman. Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean.

Magnificat à Notre Dame

Papa, maman. J'ai, oh liesse, reçu ma collante avec le bulletin pour la rue Gît le Cœur. Je vous télégraphierai le fait demain matin afin d'apaiser vos inquiétudes.

Je passe le 5 matin et soir (latin et grec pour le matin). Songez à moi...

C'est toute mon année qui est en jeu, mais je veux réussir. Il le faut.

J'avais dit que je ne sortirais pas aujourd'hui, mais il faisait si beau. J'ai gagné le salon de la TSF, mais le Salon de la Moto avait attiré un public très vil et je n'ai fait que passer. Radio LL

faisait des épates et d'une façon générale ce n'était pas intéressant. Je me suis enfui en fendant la tourbe vile et j'ai suivi les quais où s'étalent les bouquinistes. Mais tout ce qui présente quelque intérêt est inabordable. Je voulais entendre le Magnificat à Notre Dame et je tombai à pic. J'ai écouté le cantique les yeux sur la grande Rosace qui flambait au fond de la nef. C'était foudroyant : unir l'exultation des yeux, l'exultation des oreilles, l'exultation de l'âme, c'est magnifier l'Adoré dans un flamboiement d'adoration. Ecouter l'orgue immense vibrer dans la lumière et faire chanter le vitrail au rythme de l'enthousiasme... Monter à perdre haleine avec l'envolée du second couplet, monter jusqu'à ce soleil mystique, resplendissant dans les voûtes et rebondir avec le refrain triomphal, formidable, écrasant, sublime, plus haut, toujours plus haut...

Voilà...

Oui voilà ! Vernet et Tisserand sont venus la-dessus couper mes ailes. Et nous avons discuté jusqu'à... jusqu'à minuit. Je vous écris lundi matin. La conversation fut brûlante. Comme je le pensais, Vernet est un « Déiste » railleur. C'est un type que Buget a perdu. Quant à Tisserand, il est choqué que la bible ne soit pas d'accord avec sa science. Leurs discours, leurs états d'âme sont passionnants. Je n'ai senti l'heure qu'au réveil ce matin : très alourdi. C'est qu'aussi la discussion fut chaude.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Premier Magnificat à Chartres

Papa, maman. Ainsi donc Chartres est consommé !... En vous écrivant hier soir, je disais avoir terminé mes auteurs et me morfondre dans l'attente. Tout à coup : illumination ! Si j'y allais ! Aussitôt dit, je cours acheter un bout de chocolat et consulter l'indicateur.

Dès l'aube à 4h1/2, le réveil sonne. Je bondis. Tout est prêt, mais comment sortir ? Après hésitation, je hurle : la porte s'il vous plaît et le sésame s'ouvre. Un coup de vent m'accueille, bise froide, cinglante que je n'attendais pas vu le temps d'hier. Hélas le sésame s'était refermé et je n'avais pas mon manteau... le ciel était gris, triste... Oh bah ! pensais-je, c'est l'épreuve du pèlerin au départ : surmontons ces contingences, si je n'ai pas de manteau, j'en serai quitte pour rester toute la journée dans la Cathédrale. Et s'il fait froid sur la route, je courrai. Les déserts ont-ils arrêté les croisés ? Et sur la rafale, je gagne St Sulpice. Je désirais une messe : Porte close. Je bondis à l'église qui est près de Montparnasse après la rue Huysmans : même accueil. J'aurais renoncé, mais j'y songe : c'est une nouvelle épreuve afin que cette journée soit toute pour Chartres et que Paris n'en ait rien. Ces portes closes m'enseignent la route qu'il faut suivre vers Notre Dame de Beauce. Et je monte dans le train.

Trajet long par les plaines de Beauce. Fastidieux, mais je lisais la splendeur de Notre Dame.

Etoile de la mer, voici la lourde nappe

Et la profonde boule et l'océan de blé.

chantait Péguy. Et me recueillant, j'attendais.

Villette : halte. Quatre maisons tapis dans un vallon. Je descends. Une église ? Non. Alors je décide de déjeuner. Quels délices ce déjeuner dans ce hameau perdu au cœur de la vieille France et que ce pain était bon qui sentait le terroir ! Ainsi, au long de la route, les gais compagnons jadis faisaient halte au hameau avant de reprendre leur lourd fardeau sur les Routes de France.

Sur les routes de France, oui gaiement je marchais. Serrant mon veston, je narguais le vent froid de la nuit car déjà le soleil inondait la vallée. Une pente, la route monte vers le ciel en coupant un bocage, que vais-je voir derrière sur l'horizon ? Une voix me dit qu'elle est là...

Elle y était ! Dressée là bas sur l'horizon avec ses deux clochers qui pointaient vers le Ciel, enveloppée de brouillard pâle où filtrait le lointain soleil, vision si douce de la plaine infinie, si française : je veux parler de cette lumière légère de l'Île de France qui m'enchantait toujours au sortir de la Provence. Je lui tendais les bras, j'avais l'impression de me volatiliser.

Notre Dame de Chartres, Notre Dame de France, Notre Dame de la Plaine, après tant de siècles d'histoire, me voici à mon tour, je viens à vous perdu sur les routes de France, exilé, frissonnant sous la rafale, à travers cette plaine que vous avez bénie. Tout haut, je commençais un chapelet, seul dans les champs infinis et, à chaque grain, le soleil montait merveilleusement. La plaine s'illuminait, les herbes frissonnantes lançaient des étincelles et, dans les blés naissants, éclataient les coquelicots. Je me fis un bouquet d'églantines et de bleuets, deux à chaque poche et je marchais sur la route de saint Louis, les yeux fixés sur la Cathédrale. Oh ! le merveilleux chapelet parfumé des guérets de Beauce, prestigieux quand j'y songe maintenant : j'étais, je crois, un peu fou. Notre Dame de Chartres, avais-je tort ?

J'avais emporté du miel de l'oncle Etienne et j'en suçais un peu : dans les champs, c'est le meilleur moyen de se faire papillon. Et la basilique se rapprochait, toujours plus haute dans le ciel bleu. Pas de maison : on ne voit qu'elle au-dessus des arbres. C'est vraiment le cœur de la plaine, tout converge vers ELLE.

J'avancerais lentement maintenant. Le dirais-je ? j'avais peur du faubourg, j'hésitais à quitter les champs. Notre Dame des Moissons, il faut si bon vous prier au milieu des pâquerettes ! Vous êtes si belle ainsi, reine des champs infinis, vos clochers sont si hardis, si francs dans l'azur avec une étincelle à leur pinacle...

Mais il n'y eut pas de faubourg³⁸ ! Oh joie ! Par une allée royale, on arrive sur les berges verdoyantes de l'Eure, l'Eure voluptueuse et nonchalante qui se traîne au milieu des prairies en baisant les saules pleureurs. Mais voici, voici le comble ! Oh ! quel battement d'âme quand j'entrevois la vieille muraille, la porte crénelée, les tours, le pont-levis. Enfin j'entrais dans une ville par la porte : mon rêve.

Oh ! comme je fis sonner mes talons sur les dalles dans la ruelle morte qui arborait de grotesques « sens interdit ». Mais la basilique m'obsédait, je gravis la pente et tombai sur ELLE.

[Je viens de vous quitter pour aller dîner et entendre les deux pimbêches parler, de sorte que ces inepties m'ont tout brouillé.]

J'ai presque envie d'en rester là. Car enfin comment célébrer Notre Dame de Chartres ? Il faudrait avoir une âme aussi vibrante que ses vitraux, aussi profonde que sa nef, aussi folle que son pinacle. Que Huysmans³⁹ est lourd quand il s'agit de décrire l'envolée de l'ogive ! Il rampe. Je vais en faire autant. Tant pis : passons le portail royal et ses hiératiques statues du XII, ouvrons la suprême portière.

Nuit ! Immense, majestueuse nuit chargée de bouffées d'encens et là-haut, dans le ciel, perdues dans d'invraisemblables profondeurs, crépitent les verrières enluminées. Azur, pourpre et or, un miracle dans le ciel. Bleu, plus bleu que le flot d'Ionie⁴⁰, plus bleu que le bleu des

³⁸ Ce ne doit plus être comme cela aujourd'hui ! (note de JP)

³⁹ Huysmans, Joris-Karl (1848-1907), écrivain français, auteur de *À rebours*, qui a évolué du naturalisme au mysticisme en passant par le décadentisme (note de JP)

⁴⁰ Fait probablement référence à la mer d'Ionie (Asie Mineure) (note de JP)

rêves, l'arbre de Jessé⁴¹ inonde la nef de sa limpide clarté. En face flambe un prophète à la robe flamboyante. Verts, verts d'émeraude, vieil or, les dalmatiques scintillent dans le ciel. Toute une floraison prestigieuse, ensorcelante : l'enluminure de cette somme de pierre.

L'obscurité se dissipe. La fuite de la nef se précise, on nage dans une lumière bleue, pailletée de mauve et de pourpre, clarté mystique qui laisse aux voûtes leur insondable mystère. Et là bas, au coin du transept, voici « Notre Dame de la belle verrière » Oh celle là, je renonce ! Non : dans un fond bleu sombre éclate, limpide, lumineuse, une vierge d'azur. Son corps semble fait de soleil et de ciel bleu, tout le verre est limpide : l'opposition est si saisissante qu'on s'arrête stupide.

Je suis allé dans cette crypte construite par le grand Fulbert⁴², extraordinaire galerie ténébreuse qui entoure le terre plein de la basilique. Dans un coin, le « Puit des St Forts », sanctuaire primitif, souvenir des martyrs du III, et voici cette chapelle de Notre Dame de Sans Terre et cette statue Virgini Pariturae que jadis adoraient, dit-on, les druides.

Silence. A peine entend-on le faible écho de la grand messe. Je suis terrassé par les siècles d'histoire : ici s'agenouillèrent les Croisés, ici vint en pèlerinage Saint Louis... Mais qu'importent les détails : c'est l'impression violente d'être au cœur de Chartres, de la Vieille France et de ce culte de Notre Dame où le XIII mit ses plus beaux rêves. On reste abîmé dans ce prodigieux silence, le silence des aïeux.

Deux mots encore : je veux parler de ce bas relief de l'ancien jubé, Bethléem. La Sainte Vierge a un si joli geste, étendant sa main vers l'Enfant, écartant ses langes pour voir sa petite tête. Et dire que cela est du XIII (siècle hiératique, dit-on !). Je suis monté aux tours afin de contempler avec Notre Dame sa plaine infinie, afin de voir ce que depuis 6 siècles elle contemple.

La grand messe ne me fit aucune impression, sinon le spectacle archaïque de l'évêque, mitre en tête, précédé de diacres, chanoines, lévites, enfants de cœur et traversant toute l'église bénissant son peuple, offrant son anneau à baiser aux petits-enfants. Le successeur de Fulbert !

Je m'arrachai au mirage pour aller déjeuner pour 12 francs ; « scarce », mais bon.

Après quoi, ayant, comme à Orléans, absorbé de ce petit vin blanc exquis et maléfique de l'Île de France, je gagnai pour me reposer les bords de l'Eure. Ville morte s'il en est. O Province ! l'affreuse ville ! Et terne, et mesquine, et proprette, et antique, et collet monté, une vieille marquise qui finit de languir dans ses domaines.

Les beaux clochers ! Si français ! Celui du XIII surtout, immense flèche de pierre sans un accroc. La tour du XVI est trop tourmentée, trop maniérée. J'y étais quand on sonna les Vêpres : au premier coup de cloche, je frémis tout entier avec la vieille pierre, avec l'air léger de Beauce, avec la ville entière. La Cathédrale vibrait comme un grand cœur de pierre et j'écoutais ses battements.

Je ne voulais pas manquer d'entendre le Magnificat rouler sous les voûtes et vibrer sur les verrières. Mais ce fut d'abord un chant de jubilation : *veni Creator*. Oui, elle jubilait la Cathédrale : c'était elle qui chantait, on ne voyait pas l'orgue, la musique inondait partout. Quant au Magnificat, je renonce à le dire...

⁴¹ Jessé, petit-fils de Booz et père de David, donc ancêtre de Jésus. (V. Arbre de Jessé.) (note de JP)

⁴² Fulbert de Chartres (saint) (en Italie, v. 960 Chartres, 1028), prélat français. Évêque de Chartres, il en fit reconstruire la cathédrale., qui avait été incendiée. Rénovateur de l'école théologique de Chartres, très brillante au XIe s., il a laissé de nombreuses Lettres. (note de JP)

Et à 6h je débarquais à Paris. Purifié, vidé de tous les éphémères, rêvant de briller pour les âges futurs avec la limpidité et la flamme de ces prestigieuses verrières.

Je vous embrasse de tout mon cœur,

Jean

Deuxième Magnificat à Chartres

J'arrive de Chartres. Il est 4 heures. Journée divine ! Levé à l'aube, réveil erroné d'une heure : 4h30 au lieu de 5h30 ! Je me suis rendormi et sans l'abbé, je ratais le train. L'abbé enrhumé n'a pas voulu descendre à St Prest... à grand regret d'ailleurs. Oh cette course dans le jour naissant à travers les champs labourés... Tout haut je récitais le chapelet et le soleil me répondait en perçant le brouillard. Sur la colline, je ne vis pas la Cathédrale comme la dernière fois, dressée à l'horizon comme la prière de la plaine. Mais au bout de 3 kilomètres j'aperçus par-dessus une bande de brume deux flèches à peine visibles, isolées en plein ciel comme les bras d'un archange déchu : C'était elle, Notre Dame des Blés, Notre Dame de Beauce, Notre Dame de la plaine infinie. Et je hâtais le pas, photographiant de ci de là les rayons de soleil. J'avalais en une heure mes 7 kilomètres et mon rosaire et je franchis l'Eure par la barbacane sur les pas de générations.

La ville dormait et les vieilles dévotes regardaient à travers leurs rideaux. L'Eure, nonchalante et nauséabonde, roulait languissamment ses eaux vertes et lustrées. Vers Elle, je courai invoquant St Cyrille⁴³. Je franchis en trombe le portail royal : c'était Elle, mystérieuse toujours avec les fulgurations de ses verrières perdues dans la nuit des voûtes.

Je m'arrêtai abruti. L'abbé était là qui m'attendait :

- Vite, venez-me servir la messe...
- Où donc ?
- A Notre Dame du sous terre !

Imaginez ! Dans ce saint des Saints, le cœur du sanctuaire où les druides de Brocéliande venaient prier la Virgo Paritura : servir la messe aux pieds de la Vierge Noire un mardi Gras, le jour de St Cyrille... Les pages inoubliables de Huysmans me revenaient en mémoire ; sur cette dalle où je communie, St Louis s'agenouilla ; ici pria Fulbert, Martin, Louis XI, Henri IV et tous nos rois y sont venus. J'avais peine à sonner dans la clarté mystérieuse. Pas un bruit, seule la vibration étouffée du carillon venu de la Tour de Jean de Beauce. Et l'abbé murmurait dans sa belle voix passionnée *Sursum corda*. De quel élan je répondis : *Habemus ad Dominum*. Il est des lieux tout pétris de piété où l'adoration des siècles et des multitudes a laissé l'empreinte du surnaturel, des lieux où les Grâces ont coulé, où les prières les plus passionnées se sont exhalées. Quoiqu'on fasse, on se sent saisi, il faut que l'on s'agenouille. Je songeais aux émotions poignantes que j'éprouvai à Eleusis, au saint des saints d'une Cathédrale aussi, mais d'une Cathédrale en ruine et je ne sais laquelle des deux est la plus émouvante ou la plus tragique !

43 Sans doute [Cyrille d'Alexandrie](#) qui élabora le Symbole de l'Union : « Nous professons que Notre Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, est vrai Dieu et vrai homme, composé d'un corps et d'une âme raisonnable ; qu'il a été engendré du Père avant tous les temps pour ce qui concerne la divinité, et, pour ce qui concerne son humanité, qu'il est né d'une Vierge à la fin des temps pour nous et notre salut ; qu'il est de même substance que le Père pour ce qui concerne la divinité, et de même substance que nous pour ce qui concerne l'humanité, car les deux natures sont unies l'une à l'autre. Aussi ne reconnaissons-nous qu'un seul Christ, un seul Seigneur, un seul Fils. À cause de cette union, qui est exempte de tout mélange, nous reconnaissons également que la sainte Vierge est mère de Dieu, parce que Dieu, le Logos, devenu chair et homme, s'est adjoint, à partir de la conception, le temple (l'humanité) qu'il a pris d'elle (de la Vierge). »

Jean, 12 ans, petit garçon aux yeux bleus, cheveux bouclés tout riants de soleil, gentille frimousse d'enfant gâté et plein de rêves. Mais un nuage ce soir sur son visage.

« Qu'as-tu donc mon Jean ce soir ? » se demande Papa, lunettes dorées, sourcils ombrageux, barbe fluviale.

Jean toujours rieur est tout triste aujourd'hui. Il fait chaud pourtant au foyer familial, si bon tandis que la nuit froide guette aux portes. Mais Jean a le cœur glacé, le cœur gros, il voudrait pleurer. Une petite voix sanglotante s'élève :

- Papa, c'est vrai qu'il n'y a pas de Petit Jésus ?

Du coup Papa, rejetant son journal, le regarde par dessus ses lunettes.

- De... de... de Petit Jésus ?

Ce nom sonne étrangement sur ses lèvres. Il répond avec impatience et d'un ton doctoral :

- Mais qui t'a parlé de Jésus ? Pas au lycée je pense ! Tu sais fort bien que ce mythe...

Voyant les yeux de Jean s'arrondir, il se sent ridicule...

- Mais de quoi te mêles-tu ? Ces problèmes ne sont pas de ton âge. Travaille, tu songeras à cela quand tu seras un homme.

Jean ne dit mot. Il regarde brûler la bûche, ses grands yeux bleus sont pleins de larmes.

- Mais chéri, qu'as-tu donc enfin ce soir ?

- Papa... (la voix est plus tremblante encore) Papa je voudrais que le Petit Jésus existe... Robert, Georges, tous mes camarades disent qu'il est si gentil, ils l'aiment tant... et puis il leur apporte de si beaux jouets... (Papa sourit), ils sont tous si heureux et moi je ne peux pas l'être, je ne sais pas, je voudrais... papa c'est demain Noël...

Papa lentement a enlevé ses lunettes et les lisse du bout d'un doigt. Il a beaucoup d'affection pour son Jean, mais cette petite âme l'effare parfois. Elle a des élans qu'il ne comprend pas, de brusques enthousiasmes puérils et charmants qui l'étonnent, une simplicité qui transperce tout à coup l'épaisse couche d'idées vieillies et poussiéreuses sous lesquelles se cache et s'étiole son âme d'autrefois, son âme vraie et humaine. Jean a le don de le troubler profondément, lui le grand critique qui fait profession de tout comprendre et de ne s'attacher à rien. Il est tourmenté par cette naïveté profonde, elle lui rappelle singulièrement les jours d'autrefois. Dans cette intelligence bourrée d'idées contradictoires, affadies par l'indifférence, dans ce cœur desséché par le doute où tous les enthousiasmes sont taris dans leur source et où règne un étrange scepticisme, véritable déformation morale, contre nature et inhumaine, il est resté quelque chose de vivant, ce rayon d'or qui luit au tréfonds de nous tous : les souvenirs d'enfance. Et Jean, ce n'est autre que Papa quand il était petit...

Seulement Jean n'a jamais su ce qu'était le Petit Jésus, jamais il n'est entré dans une église, jamais on ne lui a parlé du Paradis. Et, chose étrange, une sorte de nostalgie de toutes ces choses inconnues et prestigieuses fait battre son petit cœur. Il se sent inférieur aux autres, quelque chose en ce monde lui échappe. Mais quoi ?

Et Jean pleurait car Noël était proche.

- Papa, reprend la petite voix, tu crois qu'il ne viendrait pas cette nuit si je lui demandais ?

Décidément c'est trop fort : son fils va-t-il se mettre à prier ? a-t-il la foi par hasard ? Il répond sévèrement :

- Jean, chasse vite ces idées noires. Ne me parle plus jamais de cela. Demain, c'est un jour comme un autre. Noël, c'est une fête de Mithra adaptée par le christianisme, la crèche, une invention puérile de François d'Assise et... Va vite au lit faire de beaux rêves mon chéri.

Papa n'en peut plus. Jamais conférence contradictoire contre un Père Jésuite ne lui fut plus pénible que cette lutte contre son fils. Il a voulu tuer Noël dans cette petite âme.

Mais voilà que Noël se venge...

Papa est resté tout seul. Et pour la première fois il se prend à songer aux Noëls d'antan. Personne ne l'observe, personne ne pourra rire de lui. Comme par enchantement toute une floraison de souvenirs aux lourds parfums l'obsède et l'enchanté ! Le masque de tous les jours a craqué, l'homme reste seul avec lui-même : il retrouve le petit enfant qu'il a été. Oh le parfum pénétrant des sapins de Noël, les miroitements des mille lumières et la joie, cette joie chaude et naïve de la Famille. Bonheurs d'enfants, éclats de rire, toute une épopée enivrante. Et cette messe de minuit... le ciel tout scintillant... et Maman vous tenant par la main... et l'hymne des anges éclatant sous les voûtes de la cathédrale.

Noël tenait sa vengeance... Je crois bien que Papa écrasait une larme furtive. Il se leva doucement et entrouvrit les rideaux : Jean dormait paisiblement, un sourire volait sur ses lèvres. Plein de confiance malgré tout, il avait prié pour la première fois le Petit Jésus et s'était endormi dans la joie.

Papa sourit lui aussi, un sourire inconnu jusqu'alors, rien de narquois ni de sceptique, le sourire de Noël. Il revint un instant plus tard chargé de merveilleux jouets qu'il déposa pieusement au pied du lit : il avait répondu ! Chose énorme ! Oui, le Petit Jésus existe ! Et l'âme pleine de joie, il attendit Noël.

C'est cela le miracle de Noël !

Requiem de Berlioz

Vous souvenez-vous maman des premiers passages : la supplication haletante, saccadée, fiévreuse. Puis dans la terreur croissante, au milieu des frémissements des violons, tout à coup les archanges, la trompette du Jugement « Tuba mirum spargens sonum » tandis que la prière angoissée se poursuit : *quantus tremor*⁴⁴...Vraiment je sentais un frisson dans l'immense assemblée⁴⁵ : l'Esprit était passé, l'illusion divine était née. Berlioz secouait en nous, au tréfonds de l'âme, cette terreur de l'inconnu, du juge, du jour suprême. C'est la terreur de Jehovah, la terreur de la Nemesis, la terreur de Dieu : on communiait avec l'immense suite des générations humaines. Car vraiment, l'homme qui réfléchit vit sous la terreur. Il faut être fou pour exister sans être terrorisé. Berlioz faisait renaître le frisson de Pascal.

Aussi, après cette agonie, avec quelle ardeur nous nous unissions aux supplications si douces des petites âmes : *Pie Jesus ne me perdas illa die*. Et à l'offertoire, comme se raccrochant à l'espoir suprême, je les entendais supplier, rappelant l'immense et si lointaine promesse de Dieu à l'Homme : « quam promiste abrahamae et semini ejus ». Pauvre humanité dans l'écroulement des mondes, réduite à invoquer le rêve d'Abraham...

Puis ce fut le Sanctus merveilleux du côté du chœur mais agaçant du côté du soliste qui n'avait rien d'un archange. Enfin la conclusion suave, le bonheur éternel, la joie des élus...

⁴⁴ Poème du Dies Irae.

⁴⁵ Au Trocadero.

Neige à Paris. Dégoût de la philo contemporaine

Papa maman. Il gèle à pierre fendre. Ce matin le Luxembourg était d'une blancheur éclatante, tout saupoudré de neige. Je m'emmitoufle et n'ai pas froid. Ce qui me réchauffe, c'est l'idée que dans neuf jours je prendrai le Rapide et ce seul nom me fait frémir délicieusement. J'irai demain comme vous me le conseillez à la gare de Lyon pour préciser le numéro de voiture. Cela me donnera une fois de plus l'illusion du départ.

Que vous conterai-je aujourd'hui ? Nous avons à expliquer ce soir une lettre célèbre de Mme de Sévigné et l'art de cette spirituelle marquise m'a paru si consommé que je n'ose plus me mêler d'écrire une lettre ! Cependant si je vous écrivais des lettres à la manière de Mme de Sévigné, je ne sais pas si cela vous charmerait ni même si vous me lirez sans être agacés. Cet esprit à jet continu est bien joli et agréable d'abord. Mais on voudrait plus de fond, plus d'amour, plus de tendresse et d'émotion. Sans doute est-ce tout simplement parce qu'elle est au siècle de Boileau et, malgré toute ma bonne volonté, ce XVII^e siècle m'ennuie prodigieusement. Le XVIII^e est corrosif et boursoufflé. Quel soupir de joie quand on aborde ce grand XIX^e siècle, le plus splendide de l'histoire du monde me semble-t-il, siècle profond et merveilleusement riche.

Mais je vois que la réponse à ma question est escamotée : que vais-je vous raconter ?

Les heures ont été longues, ternes, monotones comme le ciel maussade et la terre à l'aspect sépulcral. J'ai acheté de la Corylase pour mettre fin à la grippe, mais le médicament paraît jusqu'ici impuissant. Le reste du temps je reste enfermé dans ma turne entouré par Parodi, Faquet, Ste Beuve et Taine. Je vais tout à l'heure lire Sophocle. J'étudie la philosophie de Hamelin qui me paraît le comble de la folie et l'entreprise la plus vaine qui ait jamais germé dans un cerveau humain. Cette déduction artificielle des catégories de l'entendement selon la méthode idiote de la thèse, antithèse, synthèse n'a aucune raison d'être, aucune valeur. Il m'a dégoûté à tout jamais de l'idéalisme. Je ne sais rien de plus artificiel que cette philosophie et donc de plus faux. Lachelier d'ailleurs rentre dans le même sac avec tous les Hegel et compagnie. Je reviens dégoûté de cette excursion dans la philo contemporaine. C'est le marasme. Kant par ici, Kant par là, on le suce jusqu'à la moelle, on s'en nourrit, on le fond et le refond, on le broie et on le gobe avec délices, la meule criticiste tourne et retourne dans un vide d'idées stupéfiant. Mon idéalisme est mort, il va mourir en compagnie de cette pourriture de l'esprit qu'on nomme sociologie et qui est le dernier reflet d'un positivisme depuis longtemps enterré. Et dans cette ruine des systèmes, on verra reflourir la philosophie pérenne, Aristote complété par le meilleur de Leibniz. A moins que l'on ne voit rien du tout et que la philosophie toute entière meure de gangrène. Alors nous redeviendrons de beaux animaux !

Je vous embrasse de tout cœur.

PS Quand vous recevrez cette lettre, plus que sept jours !

Visite du Louvre (XVII et XVIII), souvenir de Franklin, croisière sur la Seine

Papa, maman. Si vous voyiez en ce moment ma chambre ! Livres entassés pêle-mêle, papiers sur toutes les chaises et fauteuils, bouquins étalés par terre. Un champ de bataille. C'est qu'en effet je combats avec les idées, je me bourre, j'emmagasine. Figurez-vous que je prétends revoir tous les cours de Canat au cours de ces deux dernières années ! Et toutes les notes de littérature. Et puis j'ai entrepris de lire Valensin. De sorte que les livres de bibliothèque attendent lamentablement le retour de maman. Il n'est plus temps de lire : il s'agit de relire. Ce matin, ce fut la question d'Orient et les Colonies. Puis cet après-midi, je me suis promené d'une façon chaotique qui paraîtrait ridicule à un spectateur impartial.

Je gelais, aussi à ma dernière bouchée je file aspirant avec délice le bon soleil. Je glisse dans les rues désertes vers les tours du Louvre. J'avais l'intention d'aller chez Aymard, mais le Louvre me happa au passage. Je me suis borné à contempler les toiles du XVII^e siècle, Lebrin dont les grandes peintures m'ont rappelé les oraisons de Bossuet et les tragédies de Racine, les paysages mystérieux de Poussin et cette éblouissante lumière de Claude Gellée. C'était surtout à cause de lui que je venais dans cette salle : Chateaubriand en effet à court d'adjectifs pour qualifier la divine clarté des horizons italiens cite Gellée comme l'unique peintre qui l'aie su rendre. Et en effet ces levers de soleil resplendissants, l'eau qui miroite dans le port, le môle qui brille au loin, mille étincelles parmi les mats et les cordages, tout cela vous emporte dans un monde féérique où des palais de marbre, des portiques grandioses, de lointaines colonnades raviraient éternellement les yeux éblouis. On comprend, à voir ces tableaux, que l'idéal esthétique de Flaubert ait été de contempler pendant l'éternité un mur resplendissant de soleil. Seulement cette lumière mystérieuse, presque lourde, en tout cas pleine d'enchantements et de rêveries mystiques, ne me paraît pas du tout rendre la lumière de l'Ombrie beaucoup plus crue, mais aussi plus franche, plus simple, moins chargée de sentiments peut-être mais plus pure.

Après cela j'ai découvert... enfin ! la sculpture du XVII^e et XVIII^e. Depuis le temps que nous parlons de l'aller voir ! Vous souvenez-vous maman ? Eh bien je l'ai déniché mais parcourue trop vite. Il fallait rentrer. J'ai entraperçu le malicieux amour de Falconet qui m'enchantait depuis longtemps. Seulement ne l'ayant pas vu, je l'avais rêvé à ma convenance et j'avoue que la réalité fut quelque peu déconcertante. Mais que de jolies formes, de gentils sourires et de grâces mignardes. Il y a dans un certain recoin une tête de Vestale de Houdon qui est une pure splendeur : visage grave, admirablement régulier, beau front pur, sublime, qu'enveloppe noblement le grand voile des romaines antiques. Voilà mon idéal ! Cette Vestale unissait à la pure beauté attique le rêve germanique des Roswithas aux blonds cheveux. Toutes les poésies et toutes les esthétiques s'unissaient dans une apothéose du beau virtuel. C'est alors que j'ai senti qu'il n'était point chimère : tous les peuples, toutes les nations devraient être à genoux devant ce visage divin.

Je passe... je n'en finirais plus et quand je vous écris, c'est le seul moment du jour où je puisse être bavard. Je voudrais pouvoir vous sténographier, il y aurait tant de choses à dire !

Mais voici l'heure ! Or donc je pris le M pour aller à St Lazare. J'entre chez Aymard. Vieille maison assez peu engageante, rue Amsterdam. Il n'y est pas. Je glisse une carte disant que j'ai un besoin urgent de tel livre.

Or donc figurez-vous que j'ai pris le B. Pourquoi ? Impulsion mystérieuse du moi profond... Arrivé aux lieux aimés où je fis dans le monde mes premiers pas, l'horizon s'embrume de souvenirs. Oh passé... ! Mais je m'arrête, il faudrait être Lamartine. Il faudrait ici de la musique, un chœur très lent en mineure qui se termine par un accord délirant de désir inassouvi. Oh pâles jours de Franklin⁴⁶... lointains, frêles.

Je descends l'esplanade ridicule du Trocadéro. Là je veux prendre le bateau. Il me faut courir jusqu'à Javel pour trouver un ponton. Arrive en fumant le navire. Comme il y a je ne sais quelle fête à Vincennes, le bateau est vide. Je me place à l'arrière, regardant en extase les deux rives de la Seine défilier dans la brume. Puis, je me rapproche des eaux vertes, je glisse à la proue pour goûter le vent du large, écouter les vagues se fendre en crissant sous l'étrave. Je passe en frissonnant sous les ponts noirs où l'on entend dans la nuit chanter lugubrement la Seine. J'ai cru entendre d'ailleurs cette voix, cette voix des Grandes Eaux qu'adoraient les prophètes, j'ai cru entendre son faible écho tandis que le fleuve s'engouffrait, masse monstrueuse et livide,

⁴⁶ Il a été en terminale au lycée St Louis de Gonzague.

sous les arches des vieux ponts. Et à chaque pont la chanson est différente : sous le pont Alexandre c'est le hurlement sinistre des cataractes, sous le pont de l'Alma c'est un cliquetis d'armes dans la nuit, sous le pont neuf c'est une chanson argentine presque gaie. Et quel silence quand on sort de dessous les sombres arches ! C'est alors que la chanson revient comme un lointain et prestigieux souvenirs.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean.

REFLEXIONS POLITIQUES

De Jean, le 8 mai 1927 (anniversaire Jeanne d'Arc)

Papa, maman. L'aube de ce jour glorieux fut triste et morose : au moment où mes yeux s'ouvrirent la pluie fermait les horizons. Je suis allé à la messe, puis j'ai fait un thème latin. Je l'ai terminé à 10h30 et, sautant sur mon chapeau, je m'en fus par la rue de Rennes au Carroussel. Là 1500 scouts se disloquaient en faisant une ovation chaleureuse à Jeanne d'Arc. Je passe, je gagne les Tuileries gardées par des Gardes Républicains à cheval. Je tente de voir la place où défilaient les Jeunesses Patriotes. Je glisse vers les grilles des Tuileries et m'installe à mi-hauteur entre une dame et un gros homme. De là je voyais la rue de Rivoli où défilaient les sections de Jeunesses Patriotes. Il était 11 heures. Avant mon arrivée le gouvernement était venu déposer des couronnes et les scouts étaient passés : j'arrivais au moment où la section V des Jeunesses Patriotes passait au pas de gymnastique. A 11h30 la 20^{ème} section était passée et alors commençait le défilé des écoles : St Cyr en tête, Polytechnique, Centrale, les Mines, les Hautes Etudes, etc. Une députation de Franklin avec au moins 80 types. J'ai reconnu plusieurs de mes condisciples. Puis un arrêt et voici, musique en tête, le défilé de l'Action Française qui commence. Un groupe de fanions, une énorme couronne, Maurice Pujo en auto : c'est l'avant garde. Dès qu'ils apparurent au loin, un frémissement immense fit trembler la foule, les mouchoirs s'agitent, mais quand Pujo arriva précédé de sa grande barbe, ce fut un tonnerre, un délire, une folie. Juste à ce moment, un coup de canon, le premier des 21 réglementaires vint ébranler les murailles et porta à son paroxysme la fureur délirante de la foule. Vive Pujo ! Vive l'Action Française, vive le roi, à bas la Gueuse ! Alors commença le défilé des étudiantes et des dames de l'Action Française. Il y en avait bien mille ! Leur défilé dura une demi-heure et je vous assure qu'elles marchaient au pas de Gymnastique. Puis un léger arrêt et voici les Sections de l'AF dans toute leur splendeur ! On leur jetait des fleurs ! Un peu plus on allait les embrasser. Vraiment c'était une apothéose et jamais l'AF ne m'a paru si puissante et si populaire. Dans les sectionnaires on voyait des curés : à leur vue les acclamations redoublaient mais pas un instant pendant une heure la frénésie et l'enthousiasme ne se calmèrent. J'ai reconnu des types de l'hotel (hotel du 9 rue Jean Bart) dans le défilé et plusieurs anciens de Franklin, même Mr Colonnier. Vers midi et demi le défilé prit fin après que les 20 sections de l'AF et toutes celles de banlieue furent passées. Alors les Gardes Républicains firent circuler la foule.

Vers 11h le soleil s'était levé, le défilé avait été splendide. Après déjeuner j'ai été au Luxembourg lire sur un banc et suis revenu à la boîte vers 3h30.

De Jean : [André Tardieu](#)

J'ai assisté cet après midi à une conférence passionnante à la société de géographie : « Où en sommes-nous ? » de André Tardieu. Devant un public enthousiaste il a déroulé la lamentable histoire de la politique française depuis la guerre. Il a montré combien cette politique d'humilité et de concessions était stupide et dangereuse et nous menait à la guerre. Il a conclu sur la nécessité de réformes constitutionnelles. Le régime est pourri, c'est son mot. Quelle énergie, quelle volonté dans le timbre de sa voix, dans son visage impérieux. Ironique avec cela et cinglant, il a de ces impertinences insolentes qui désarment. Pas sympathique d'ailleurs, l'air jouisseur et satisfait et cette façon de juger la France perdue avec le sourire et de faire de l'esprit sur des misères. Enfin une éloquence de tribun avec des vibratos et des points d'orgues à la fin des mots, cette affectation d'assurance, cette attitude vaniteuse, ces familiarités de mauvais goût,

toute la déformation professionnelle du député. Et ce sourire caustique que je vois encore, véritablement grimaçant. Il doit être terrible dans la discussion. Debané a beaucoup critiqué ses vues économiques. Elles m'ont paru aventureuses quand il affirme et veut prouver que la guerre et le Traité ne sont pour rien dans la crise. A l'entendre, la crise allemande de 1931 a les mêmes causes permanentes que celle de 1901 et le Traité de Versailles n'a rien à y voir. Il a terminé par une sortie contre les fonctionnaires qui ne plaira pas à tout le monde mais qui a été chaleureusement applaudie. Il demande le droit de dissolution pour le Président du Conseil mais il propose aussi le référendum, ce qui me paraît idiot. Il demande aussi le vote des femmes, comme s'il n'y avait pas déjà trop d'électeurs !

De Mime : Daladier

Daladier est supérieur à Herriot pour le caractère, à Tardieu pour le sérieux ; il n'est ni éloquent, ni mirobolant. C'est un montagnard des Alpes Provençales... Il est félibre⁴⁷, grand admirateur de Mistral. J'ignore s'il est protestant, mais il y a en lui du huguenot à la fois émotif et rigide. Boncourt⁴⁸ n'était rien, celui-ci est quelque chose.

Hitler chancelier ! Tant mieux, cela ouvrira enfin les yeux à tous les briantistes et stupides pacifistes, il en est temps.

De Jean : Hitler

Hitler chancelier ! De mieux en mieux. Il est temps que j'apprenne à manier le FM. C'est une arme merveilleuse, une étonnante machine à tuer : 600 coups à la minute. Il y a même un frein pour tuer moins vite... Hitler chancelier ! C'est fantastique. Heureusement que c'est un imbécile qui se mettra tout le monde à dos dans son pays et ailleurs. Seulement le beau de l'affaire, c'est qu'en même temps nous nous gratifions d'un Daladier ! Mais passons, je dirais des choses cruelles. Avez-vous vu dans l'Echo la caricature de Chéron en hippopotame : ravissant, ineffable.

De Mime : Hitler

Nous avons eu hier une conversation un peu spéciale sur Briand, le pacifisme, le nationalisme, le rôle du clergé, rôle néfaste. Tu connais mes opinions sur ces questions, je ne les lui ai pas cachées et j'ai constaté avec plaisir qu'il les partageait. D'ailleurs la TSF qui transmettait un discours d'Hitler appuyait mes arguments : cet organe d'ivrogne hurleur, scandé par des tonnerres d'applaudissements tandis qu'il parlait des « ennemis de l'Allemagne » et criait (pour ne pas dire gueuler...) « Seigneur, faites que nous ne soyons pas des lâches ». Tout cela lui démontrait d'une façon péremptoire que la paix évangélique n'était pas à l'ordre du jour chez nos voisins.

(Novembre 1933) Monzie a pour directeur de cabinet Monod (un protestant) et pour chef de cabinet Abraham !!! Pour une fois il faudrait Hitler, que t'en semble ?

(1/3/1934) J'ai retrouvé dans de vieilles revues bien des articles sur Barrès et de Barrès. On y suit son évolution. Lorsque parut les Oberlé de Bazin, Barrès écrit : « Jean Oberlé, généreux

⁴⁷ félibre n. m. Poète, prosateur de langue d'oc.

⁴⁸ Le gouvernement Joseph Paul-Boncour a duré du 18 décembre 1932 au 28 janvier 1933.

garçon que je salue avec respect, voulez-vous être un héros ? Ne quittez point l'Alsace... Demeurez un caillou de France sous la botte de l'envahisseur, subissez l'inévitable et maintenez ce qui ne meurt pas. » Je regrette que tu ne puisses jeter un regard sur ce Barrès avant de l'amener sur la scène de l'Echo. S'en tenir au Jardin de Bérénice et au culte du moi n'est pas connaître Barrès.

(7/2/37, Mime écrit au moment du carnaval de Nice) Il paraît que la mentalité actuelle se résume ainsi : bientôt la catastrophe, dépensons, jouissons pendant qu'il en est temps encore. Les actions de Monaco sont montées de 450 à 1500frs.

De Jean. Tunisie en 1936.

Il souffle un vent de toute beauté sur Carthage, la lune est à son plein dans un ciel pur et fiévreux de sirocco. Mer démontée. Ma fenêtre est calée avec des chaussettes.

Vu les résultats des élections : assez sinistre. Cela prend des allures d'abcès qui crève. L'avenir me semble très sombre, renforcement des extrêmes et affaiblissement du centre : cela sent la guerre civile. Heureusement qu'il y a les Allemands !

Tous ces abrutis que j'ai pour collègues jubilent. La joie grossière et inepte m'écoeure : que veulent-ils ? Il faut être bouché comme un maître d'école pour rêver à la dictature rouge quand on est un petit fonctionnaire renté par une Marianne négligente... Je les crois aigris, profondément aigris par la position de subalterne à laquelle ils se sont haussés. Je préfère ne pas dire un mot de politique devant eux car il serait immédiatement rapporté à Gau. Tel est le régime...

Communistes et Internationalistes se réveillent dans le pays : on est inondé de tracts. Tout le monde considère Guillon comme un bouffon bonasse qui distribue des poignées de mains et pince les joues des bébés. Attendons.

ESSAI D'ECRITURE (POEMES, TEXTES, ROMANS)

Vers symboliques qui ne recouvrent aucun symbole (22 mars 1927)

*Vole, vole, O mon âme au pays de l'azur,
Au pays du bonheur, du soleil et du rêve
Où le papillon glisse en un souffle plus pur
Où murmure le flot qui s'endort sur la grève.*

*Vole, vole, O mon âme vers les horizons d'or,
Vers les montagnes bleues, silencieuses, lointaines,
Vers les grands rocs muets où la fièvre s'endort,
Vers l'azur éternel où dort la vie humaine.*

*Oh ! suis le rayon qui glisse sur un ciel pur,
Respire l'infini, écoute le silence
Des espaces muets où s'endort la souffrance
Plus haut que les soleils l'espoir dort dans l'azur.*

Aujourd'hui j'ai revu le beffroi de la gare de Lyon, oui j'ai pénétré sous les arceaux antiques, portes de la liberté, du soleil, de l'azur !

J'ai pris un billet. Stupidement d'ailleurs car j'ai oublié de demander une place au milieu.

Projet de roman : l'Idéal

Après le départ de Monsieur l'Abbé, j'étais tellement abasourdi que je n'ai rien trouvé de mieux que de commencer l'Idéal.

Chapitre 1 : Paris. C'est un jeune homme qui, d'abord très moderne au sens défavorable, est transformé par son amitié pour un étudiant préparant Normale qui se trouve être moi (en mieux). Je suis pour lui l'idéal. Evidemment une petite intrigue se rajoute et tout finit très mal. Ils meurent tous, c'est au fond la fin de tous les romans car personne n'est immortel quand au corps.

L'Idéal promet d'être fort intéressant. Je l'écrirai pendant les vacances : ce sera un livre de poésie pure, d'ironie et de morale.

Au sujet du manuscrit de « Glissements »

Réponse de Plon : Nous avons le regret de vous informer qu'il ne nous sera pas possible de nous charger de la publication du roman que vous avez bien voulu nous confier intitulé : GLISSEMENTS. Le sujet que vous avez choisi est bien rebattu, mais il est de ceux qui demandent toujours à être traité. Malheureusement nous n'avons pas eu l'impression que vous ayez pu le renouveler suffisamment.

Remarque de sa mère : As-tu vraiment l'impression d'un vide sur ces trois ans⁴⁹ ? Ce n'est pas mon opinion ; il y a des garçons et des filles qui sont vieux et vieilles à 20 ans, fruits bien

⁴⁹ Les trois ans passé à préparer l'agrégation (1932, 1933, 1934)

mûrs et partant bientôt passés, d'autres dont tu es qui n'atteignent leur maturité et donc leur puissance de produire que beaucoup plus tard : relis « Glissements », ne te paraît-il pas un peu puéril ? Et pourtant le sujet ne l'est guère, tu l'as même traité de façon dramatique. Ecris le à nouveau, tu abandonneras bien des longueurs que tu jugeras à 24 ans tout autrement qu'à 21 ans.

Poème sur Cap et rêve de retour au Cap

Papa, maman,

Demain je reverrai le ciel de la Patrie
Et la mer endormie au pied des oliviers,
Le profil épuré de mes Alpes chéries
Chantant leur hymne d'or au soleil de janvier.

Demain je renaîtrai dans ta nouvelle aurore
Oh pays de mes premiers jours
Et tout près de mon cœur je sentirai encore
Battre ton cœur Oh mon amour !

Oh je vais te revoir éternelle nature
Qui enchante mon rêve au long des soirs d'exil
Sourire des flots bleus, vallons aux frais murmures
Où la muse d'Hellade nage dans l'air subtil !

Hélas !
Hélas quand j'étais loin de toi, oh ma princesse
Tu poursuivais ton rêve calme et mystérieux
Quand je pleurais le soir tes divines caresses
Souriante et splendide tu contemplais les cieux.

Et moi qui t'aimais tant aux jours de mon enfance
Je souffre de te voir toujours belle et parée
Hélas je en puis plus parler de ma provence
D'autres ont su t'aimer... je l'avais adorée.

C'est douloureux de me remettre maintenant à la prose. Mais il le faut bien car je crois que vous ne vous contenteriez pas de ces vagues accents.

Je fus donc chez Vénard. Je n'y suis pas resté longtemps. Il était occupé à corriger des copies et je l'ai vite laissé en paix. Il m'invite à revenir le voir en janvier quand il n'aura pas encore de copie à corriger. Nous avons donc parlé de peu de choses et vaguement. Au retour je me suis arrêté chez Joutard pour étudier un thème, mais il n'était pas là. D'ailleurs cela ne m'a pas plu. Il y avait deux secrétaires, dactylos style moderne, pendant d'oreilles à la nègre, cheveux ras, etc. je me demande quelle entreprise monte son frère pour avoir besoin de deux secrétaires !

J'ai rebondi dans le 89 et suis rentré à Jean Bart tandis qu'une brise glaciale hurlait dans le boyau de la rue Casette. Je songeais : « les grands bois et les champs sont de vastes asiles » et je

pleurais ces vastes horizons. Mais quand je pénétrai dans ma chaude et douce alcôve, je changeai d'avis et trouvai du bon dans la civilisation.

Dans huit jours, songez-y bien, nous dînerons ensemble à la pâle clarté des lampes languissantes sur de profonds coussins... Non ! sur des chaises que vous me reprocherez de démolir !

J'ai reçu votre lettre où vous faites l'éloge du nouveau pasteur. Vous aurez beau faire, je regretterai toujours notre vieux chanoine ; lui et ses habitudes faisaient partie intégrante de mon Cap d'Ail tel que je le rêve et le rêverai toujours. Je ne puis voir sans amertume le moindre changement et ce sera triste la première fois que j'irai à l'église.

Et maintenant que les jours fuient et s'engloutissent, je le veux et le demande avec impatience, mon Cap. Le voilà comme vous disiez si joliment pendant le voyage aux Pyrénées.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

PS Canat n'est pas venu ce matin alors j'ai invité Joutard et Aymard à Jean Bart. Discussion (avec Aymard) sur la logique. DE là à Ste Geneviève où j'ai lu la thèse de Canat sur le Sentier de la Solitude chez les romantiques (très intéressant).

Envolée d'Enthousiasme (Extrait de lettre à ses parents (1930))

Et la lave de mon génie
S'écoule en torrents d'harmonie
Et me consume en s'échappant.

Impossible de me contenir. Je continue. 21 ans ! J'écoute ce que me conte l'Enthousiasme et je ris tout seul : que de grandes choses là bas devant moi, que d'épopées, que de clarté, que de joies débordantes à l'horizon...

Oui, rions, rions tant que nous avons 21 ans, rions baignés par l'espoir prestigieux, rions en attendant l'avenir.

Joie des premières ailes dans le ciel bleu. Monotonie des jours, travaux ennuyeux, échecs retentissants, illusions qui se brisent, Foi qui se déchire et se tord au vent mauvais. Qu'importe tout cela à l'aigle des Asturies tant qu'il sent ses grandes ailes noires déployées dans le vent.

Victoire, je lève ici les yeux vers toi. Oh ! ma chère Victoire de Samothrace, toi que rêva Scopas⁵⁰ à la proue d'une galère dorée. Victoire chérie, tu fus la fée de ma jeunesse, tu auras été ma muse, mon inspiratrice, mon éternelle. Je me suis reposé sur tes grandes ailes et tu m'auras appris à voguer dans le vent.

Ce n'est pas sans émotions plus tard que je te retrouverai sur mon chemin. Plus ferme, plus droite, plus énergique que l'Évangile, tu enseignes la vie rude et dure, mais splendide sous le soleil : tu es à toi seule une leçon, une vie, une morale... C'est à Vénard que je dois de t'avoir comprise, il m'a révélé à moi-même. Victoire aux grandes ailes, merci.

Seigneur quelle heure est-il ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Et est-ce une lettre cela ? Et vais-je l'envoyer ?

Folie, folie, encore de la folie, toujours de la folie : c'est la vraie sagesse. Je ne résiste pas aux poussées d'enthousiasme qui tout à coup font irruption en moi. Je reprends un nouveau vélin : c'est la graphomanie !

⁵⁰ Scopas, sculpteur et architecte grec, actif entre 370 et 330 av. J.-C., l'un des plus illustres avec Praxitèle et Lysippe.

Oui, oui maman, le verso de la lettre de Villette est vrai et je ne m'en dédis point. Il n'y a qu'une chose vraie au monde, pure, éternelle, c'est l'enthousiasme. C'est lui qui fait l'être et le distingue du néant, c'est lui qui nourrit l'amour et tous les grands élans depuis le mystique à genoux jusqu'au guerrier qui, debout au rebord de la tranchée, balance lentement sa grenade.

Enthousiasme, Oh ! mot aux grandes ailes, mot affolant qui fait battre le cœur à grands coups, mot qui enlève, exalte, emporte, arrache vers les étoiles ce qu'il y a de plus beau, de plus pur en nous.

Sur quelque objet qu'il se pose, toujours pareil à lui-même, il est vraiment le propre de l'homme, c'est par lui que ce dernier touche le divin, c'est la grâce de Dieu qui se manifeste en lui.

Vivre sans enthousiasme, quel malheur ! Avoir 20 ans sans sentir auprès de soi cet archange aux grandes ailes qui contemple sans cesse le ciel, prêt à prendre l'essor !

Phèdre, Phèdre⁵¹ vous dis-je ! C'est le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes. Il déçoit ? Mais non ! Il ne déçoit que les cœurs faibles car il s'appuie sur l'éternel. Il faut aller à lui en pleine confiance et l'aimer comme la Beauté. Je l'aperçois comme un prodigieux électroaimant qui, à travers les siècles, draine les hommes vers Dieu. Songe aux enthousiasmes des générations passées, à ces enthousiasmes morts, toutes ces générosités, tous ces élans disparus avec les siècles.

Bleus ou noirs, toujours aimés, toujours beaux,
des yeux sans nombre ont vu l'aurore.
Oh qu'ils aient perdu leur regard ?...
Non, non cela n'est pas possible.
Ils se sont tournés quelque part,
vers ce qu'on nomme l'invisible...
Ouverts à quelque immense aurore,
de l'autre côté des tombeaux,
les yeux qu'on ferme voient encore.

L'enthousiasme rend tremblant et hors de soi, il élargit les yeux et transfigure le regard, il bouleverse jusqu'aux entrailles comme un grand vent. L'âme résonne sous sa rafale comme la cime des arbres sous le mistral et toutes les fibres de sa forêt secrète s'agitent en une immense et prestigieuse harmonie : c'est ainsi que je voudrais vivre, vivre pleinement, largement, dressant toute entière ma lyre au vent. Toutes voiles dehors, sous le zéphyr ou sous la tempête, emporté dans la joie vers quelque immense aurore qui, tout au long du jour pour quelqu'un qui sait voir, a chanté la splendeur infinie de la Création. Car l'enthousiasme, c'est sa raison d'être, finit en un acte d'adoration à deux genoux.

Adieu !

Réverie en avion : « Les Hauts Lieux »

Papa, maman. Deux mots en courant. Je suis en pleine composition d'un devoir sur Mme de Staël. J'y déroule du Rousseau, du Kant, du Klopstock, du Chateaubriand et que sais-je... Avant de poursuivre cette lourde tâche, je vous envoie mon lointain bonsoir.

⁵¹ Platon

Comme ma thurne est cosy ! Comme la clarté de la lampe est douce ce soir. Entouré de mes livres entassés pêle-mêle, je me sens infiniment heureux, je me sens comme isolé du monde, du bruit, des assauts, des mépris et des louanges. Seul ! ET je ris en songeant à la place de l'Opéra. Le silence et moi nous accordons fort bien et il m'est d'autant plus délicieux que seul le rompt le tic-tac du vieux, vieux réveil du Cap. On a presque ici les mêmes impressions qu'en avion, même impression de sécurité, hors des atteintes des hommes. Seulement en avion, quel enthousiasme, quelle délire quand l'immensité s'offre à vous, quand le soleil plus proche, le seul ami qui vous ait suivi au ciel, baigne de clarté roses les ailes blanches de l'avion. Les plaisirs gris que l'on a laissés en bas ne vous harcèlent plus en pleine lumière. On ne regarde que l'azur qui vous entoure, on est ébloui, transporté et l'on vogue dans le bleu, navire rose tout pailleté d'or.

*Toujours plus haut dans la splendeur du soir
Bercés par les soupirs de la brise qui passe
Montons, enfonçons-nous ivres du grand espace
Le ciel bleu nous sourit et va nous recevoir.*

*Ton sourire O grand ciel m'a ravi de moi-même
Les longs rayons du soir sont venus m'enchanter
J'ai senti le souffle âpre et vierge m'emporter
Au fond des solitudes et je montais quand même.*

*La terre s'enfuyait se fondant dans l'azur
Le soleil s'attardait sur la grande aile rose
Et poursuivant mon vol, cherchant un air plus pur
Je m'anéantissais dans le néant des choses.*

*Soudain je m'éveillai, ébloui, transporté
Mon cœur battait plus fort et comme un rêve immense
Il me semblait renaître au ciel de l'espérance
C'est alors que je crus sentir la liberté.*

*Toi qui jamais encore n'a quitté la poussière
Toi qui n'as pas reçu le baptême du ciel
Non ! Tu ne peux pas savoir l'hymne que la lumière
Chante à l'âme ravie aux confins du grand ciel.*

Des cieus, de l'azur, de la lumière : en un mot de l'enthousiasme, me voilà ce soir ! C'est être en état de grâce pour étudier la prêtresse de l'enthousiasme, cette brave Mme de Staël.

Si j'étais là-bas, j'irais au col d'Eze contempler les Alpes :

*L'air respiré la haut vivra dans ma poitrine
Dans l'ombre de la plaine un rayon me suivra
Ceux qui m'ont vu gravir pesamment la colline
Ne reconnaîtront plus l'homme qui descendra.*

Je vous embrasse bien fort. Jean.

VISITE D'ANDRE LEREBoullet AU CAP (1933)

Lettres de Jean à ses parents

Je viens de chez Lereboullet où j'ai dîné. Il se réjouit fort d'aller au Cap et j'espère que sa joie ne fera que croître au contact du réel. C'est une famille tout à fait charmante, si unie et si simple : une maison au sens profond. J'ai à peine vu le docteur qui dinait en ville.

Vous saurez mieux que quiconque entretenir la joie de notre « hôte ».

Aussi je ne dis rien, ne propose rien. Je sais que vous ferez tout pour le mieux. Il part, chargé de vous dire de ma part ce que vous savez, chargé de saluer pour moi le ciel de mon enfance et de me remplacer auprès de vous. Mais c'est inutile car ne suis-je pas sans cesse auprès de vous ?

A l'heure où il débarquera à Monaco, je serai occupé à baragouiner du Tite Live... Horreur ! Mais que faire, je suis cloué ici.

Lereboullet voudrait visiter Peira Cava. Vous pourriez y aller avec Guerite : ce serait une promenade sympathique avec arrêt rituel à l'Escarène.

Depuis 24 heures je ne cesse d'être avec vous, je suis votre conversation aux repas, j'imagine Lereboullet à la salle d'étude, au jardin, à la cathédrale ce matin... Et j'attends toujours des nouvelles !

Il faudrait que Jean conduise André Lereboullet à Menton et jusqu'aux Rochers Rouges. Vous lui direz de lui montrer la grotte du Prince. On passe sous le chemin de fer, Jean sait bien. Retour via la Corniche et le Cap Martin : cosi va bene. Irez-vous à Laghet ? Lereboullet serait curieux de voir Thorenc, du moins je l'imagine...

Mènerez-vous André à Peira Cava ? cela s'impose et c'est une vraiment belle course. Il aime les cimes et la neige immaculée et les grandes forêts. Quant à Lérins même, s'il n'y séjourne pas une visite s'impose. Qu'il écrive au Priou pour déjeuner à l'abbaye sous les auspices du bon frère Gabriel. J'ai reçu sa lettre, il a l'air enchanté. Vous êtes vraiment gentils pour lui et je vous en remercie de tout cœur.

Dites à André que sa lettre a fait ma joie tout comme s'il m'écrivait du Paradis et que j'ai poussé dans mon délire un tel barrissement de rhinocéros écorché que tout la tablée en a sauté en l'air !

J'espère qu'il ne vous embarrassera pas trop : il est si simple, si paisible, un chérubin de Fra Angelico !

Lettres de Jean à Lereboullet au Cap

Mon cher André, tu viens de retrouver à 300 lieux d'ici la moitié de mon âme. Inutile donc de t'écrire : je suis auprès de toi tout comme si tu m'entendais dans la psalmodie de la mer, dans le chant des oliviers et dans l'hymne des montagnes, sous le soleil. Ecoute le chant des merles dans le jardin et le soir le coassement des grenouilles, cat tout cela c'est moi. Je suis là-bas avec toi tout entier. Jamais je ne fus ici. Puisses-tu être heureux dans le parfum des fleurs.

Lettres de Lereboullet à Jean

Mon cher Jean. Je n'aurais jamais cru pouvoir éprouver tant de plaisir à manger des oranges... C'est qu'elles viennent de Cap d'Ail au lieu d'avoir, après une cueillette prématurée, mûri loin de la sève, sur un étalage parisien. Tu remercieras tes parents de m'avoir, l'autre jour, chargé d'un si précieux fardeau.

J'ai joui, en lisant la nouvelle, bien écrite et mal dactylographiée que tu m'as passée avant-hier. C'est bien envoyé, presque un peu trop fort pour faire de l'effet. Mais c'est bien. Peinture trop vraie, un peu amère. Beaucoup de trouvailles expriment fort bien la psychologie estudiantine... Je viens de relire Simplette. Il n'y a qu deux passages à retoucher et ce me semble parfait. Cela me fait plaisir de te trouver sain dans l'abrutissement philogopathologique. Travaille pourtant d'abord ton agrégation puisque c'est ton devoir d'état. Ensuite écris en maîtrisant un peu (comme tu l'as fait dans Simplette) la surabondance fougueuse de ton imagination : élarger la forme sans couper les ailes de l'enthousiasme.

(...)

Je te quitte mon cher Jean, en te priant de redire mon respectueux merci à tes parents et en t'envoyant mon bien affectueux souvenir. André Lereboullet.

Mon cher Jean. Je me résous à t'écrire malgré l'heure tardive, sinon je n'y arriverai pas. Est-ce ma faute à moi si ton pays est à lui seul si occupant qu'on ne puisse distraire un moment pour écrire à ses amis ?

Tes parents me pilotent de droite et de gauche et c'est chaque jour quelque splendeur nouvelle. C'est à bon droit que tu es enthousiaste et il faudrait des mois pour en jouir et que cette jouissance s'élève à l'unisson de la symphonie continuelle qui nous entoure.

Tu trouveras ci-joint quelques photos prises dans nos pérégrinations automobiles. Tu voudras bien les déposer à la maison pour qu'eux aussi jouissent de ce que je vois chaque jour.

J'ai voulu me remettre à l'aquarelle mais je suis très rouillé et voilà deux matinées et un après-midi passés à cela. Là encore c'est passionnant, mais il faudrait des mois pour tirer parti de toutes les ressources du Cap d'Ail, d'Eze, de la Turbie, etc. Des mois aussi pour avaler la bibliothèque où j'ai fureté ce matin en attendant que le soleil soit au point pour mon aquarelle. A propos de pâture intellectuelle, tu peux, si tu veux tuyaux et bouquins sur Florence, demander à ma sœur aînée qui a accompagné papa au congrès de Florence et visité ensuite avec lui par petites étapes Suisse, Pérouse, Assise, etc.

Pour moi, j'ai regardé avec grand intérêt les albums de photos de Jérusalem, Egypte, etc. rapportés par ton grand-père maternel. Je les feuilletais hier en écoutant les vociférations barbares de Hitler et ce soir en goûtant la calmante mélodie de la Symphonie inachevée de Schubert.

Je n'ai pu encore te transmettre le bon souvenir de Collart, aperçu l'autre jour au séminaire de la rue du Regard avec un autre sorbonnard. Ils aidaient un séminariste de mes amis à transporter à la gare ses paquets.

Bonsoir Jean, il est plus de 10 heures du soir... en vacances !! Affectueusement. André Lereboullet.

Lettre de remerciement du Professeur Lereboullet

Monsieur et cher confrère, je joins à la lettre de mon fils André ce court billet pour vous remercier de l'accueillir ainsi et de lui faciliter, dans le beau et chaud soleil du midi, une cure de repos qui lui est bien nécessaire. Mais je regrette vivement que les hasards des décisions

militaires ne fassent pas concorder son séjour avec celui de son ami Jean, si fidèle compagnon, qu'il eut été heureux de retrouver.

Merci encore, mes respectueux hommages à Madame Onimus et tous mes sentiments reconnaissants et dévoués. P.Lereboullet.

PS : je n'oublie pas que votre grand-oncle Onimus m'a jadis soigné et guéri. J'avais 24 mois.

Lettres de Mime

Mouton, je pense que tu télégraphieras à temps pour annoncer le jour et l'heure de l'arrivée de ton ami. Je souhaite qu'il se plaise ici, mais ma foi ce n'est pas sans appréhension que j'entrevois ce séjour prolongé : comment lui faire passer le temps et les soirées... et Pit qui tient à se coucher à 9 heures et à s'amuser avec sa TSF !! J'ai peur que ce pauvre garçon ne s'ennuie.

Combien de temps restera-t-il ? Jeudi, Guerite arrive, tout vient à la fois. Il fait beau ces jours-ci, pourvu que cela continue car par la pluie, ce serait absolument dépourvu de charmes. Où veut-il aller en montagne ? Dois-je le faire accompagner par Jean ?

Munie d'Esso, la Trima vole, bondit. Je la conduis samedi à la St Christophe à Nice pour la faire bénir, j'amènerai Guerite et Lereboullet s'il est là, l'évêque de Nice est très amusant à cette cérémonie.

Mouton. C'est encore moi qui t'écris, Bon Pit t'a oublié hier au soir, ce matin il n'est pas encore habillé et Jean emporte cette lettre tout à l'heure en conduisant Lereboullet au palais où il va servir la messe princière dite par Mgr Lesage. Donc ce brave garçon est arrivé hier par un soleil splendide, un mistral violent et une mer démontée. Il est bien fatigué, il semble surmené, n'a pas beaucoup de vie et d'une maigreur extrême ; tu es gros et gras en comparaison. Mgr Lesage était là hier matin, j'ai fait les présentations et le contact a été vite établi, si bien que ton ami devient enfant de chœur du prince, cela lui permet de voir le palais. La voiture le conduira et il reviendra à pied.

Hier après-midi nous avons été à Nice par la Moyenne Corniche, retour par en bas, pour la bénédiction des autos. Malheureusement Mgr Rémond n'était pas là, alors la cérémonie manquait de tout son charme, il y avait un monde fou, un véritable embouteillage d'autos. Je crois que le mieux serait que ce garçon prenne du repos, tu sembles un colosse plein de vie et d'entrain à côté de lui. (...) La petite Mime.

Mouton. Mais enfin quand vient-il ton ami Lereboullet ? Je voudrais bien le savoir, Guerite arrive jeudi, puis-je disposer de la chambre sur le balcon en sa faveur ? Je regrette que tu aies une leçon à préparer, ne pouvais-tu prendre le prétexte santé pour envoyer baller ce bonhomme et à propos santé tu devrais bien donner de tes nouvelles.

Le beau temps est revenu, je ne sais si cela continuera, je le souhaiterais bien surtout pour Guerite et Lereboullet s'il vient maintenant. Pit est bien disposé à le recevoir le mieux possible mais il trouve qu'il est quelque peu sans gêne.

Mon Mouton. Le beau temps persiste heureusement et jusqu'à présent Lereboullet a de la chance. Ce matin il est installé devant les chambres du sous-sol, sous les deux palmiers et peint l'escalier descendant du balcon. Je lui avais proposé une promenade en auto, mais il a préféré ses pinceaux. Peut-être, a-t-il dit, lorsqu'il aura terminé son aquarelle, ferons-nous un petit tour à Eze village ou Laghet... Il est très tranquille, reste peu dans sa chambre et s'installe dans un fauteuil au bureau. Il est satisfait, je pense, car il est peu expansif et on ne sait trop quelle est sa

dose de contentement. Il va simplement, ainsi hier au soir, il m'a demandé à faire venir pour un jour un de ses amis, enseigne à bord de l'Albatros à Toulon. C'est le petit fils d'Ozanam, naturellement j'ai accepté de suite. Il a une visite à faire à Menton chez une dame ; sa santé semble s'améliorer, il a bon appétit, bon sommeil. L'état de la mer ne permet pas la mise à l'eau du Mistral et je lui déconseille un bain de mer vu la température de l'eau. J'ai reçu de Mlle Jeannette le Domremy de Péguy, je t'en remercie Mouton et j'attends d'avoir retrouvé la tranquillité pour me plonger dans cette lecture.

23 mars, je reprends cette épître ce matin jeudi puisque Pit t'a écrit hier au soir pour le certificat. Tu devrais bien faire attention le mardi matin, tu as déjà à ton actif assez d'absences motivées sans en chercher d'autres. Nous avons donc été hier à Cap Martin, visite de la ville Cyprés que Lereboullet a beaucoup admirée, puis Menton, la frontière et retour par le Bd de Garavan. Il semblait enchanté et a déclaré qu'il sentait son état de santé sensiblement s'améliorer. Je crois qu'il ne partira pas avant les premiers jours d'avril. Il m'a longuement parlé hier de l'ennui qu'éprouvait son père de ne pas voir se marier sa fille aînée et comme j'objectai que leurs relations très étendues ouvraient pourtant un grand champ devant cette jeune personne (26 ans), il m'a répondu que les garçons réalisant l'idéal de ses sœurs étaient bien peu nombreux. Il sert la messe du Cap en surpris.

Je t'avoue que la présence de ce garçon est bien un peu une peine pour moi... Je le balade, je m'en occupe au mieux, mais tu n'y es pas. Ton souvenir présent toujours m'étreint le cœur.

Quand viens-tu ?

Mais quelle foi en sa vocation : c'est bien autre chose que vivoter comme tant d'autres. Ne prends pas cela pour toi, je t'en prie. Et voilà le vent d'Est qui se lève atroce, violent, impérieux. Nous t'embrassons avec tout notre cœur. La petite Mime.

25 mars 1933. Mon Mouton. Le charme est rompu : il fait un temps atroce, il pleut, il vente, il fait froid et hier encore il faisait si beau que j'insistais auprès de Mgr Lesage⁵² pour le débaucher et conduire ton ami à Sospel. J'y serais arrivée, je crois. Espérons que ce temps atroce ne durera pas, car alors ce serait bien ennuyeux tant pour nous que pour ton ami. J'ai peur qu'il ne prenne froid, il semble si fragile, je vais faire allumer le poêle dans sa chambre pendant qu'il est à la messe. Il va sans doute passer la journée à son travail de philosophie, mais pourvu que le soleil reparaisse rapidement. Je crois que Mgr Lesage l'ahurit quelque peu, tu sais avec quelle liberté ce Mgr « Sapience » parle de tout et de tous et j'ai cru hier après le thé que le jeune séminariste un peu offusqué allait se retirer.

Il a inspecté ta selle d'étude et en a emporté quelques livres dans sa chambre, trouvant que la température de la salle d'étude n'était pas « Côte d'Azur ». Le fait est que sans feu, il n'y fait pas chaud.

Nous avons eu hier une conversation un peu spéciale sur Briand, le pacifisme, le nationalisme, le rôle du clergé, rôle néfaste. Tu connais mes opinions sur ces questions, je ne les lui ai pas cachées et j'ai constaté avec plaisir qu'il les partageait. D'ailleurs la TSF qui transmettait un discours d'Hitler appuyait mes arguments : cet organe d'ivrogne hurleur, scandé par des tonnerres d'applaudissements tandis qu'il parlait des « ennemis de l'Allemagne » et criait (pour ne pas dire gueuler...) « Seigneur, faites que nous ne soyons pas des lâches ». Tout cela lui démontrait d'une façon péremptoire que la paix évangélique n'était pas à l'ordre du jour chez nos voisins.

Nous t'embrassons Mouton avec tout notre cœur. La petite Mime.

⁵² Evêque de Monaco.

Hier nous avons été aux jardins exotiques qu'il a admirés à sa façon tranquille, il a fait pas mal de photos, le ciel bleu, sans nuage, s'y prêtait. De là au Cap Ferrat, Jean qui y était allé l'an dernier avec Angèle connaissait le chemin de la plage de Passable, du phare, etc., de sorte que nous avons pu jouir de tous les panoramas splendides. André est monté au phare, retour par St Hospice. Ce matin il va dans les oliviers lire et se reposer, l'après-midi reste encore en projet, peut-être Sospel. En tout cas je renonce à Peïra-Cava, ce serait une excursion de toute la journée nécessitant les déjeuners là haut. Nous pourrions aller au Loup, mais les jours se comptent maintenant et rapprochent ton arrivée, ce qui est bien le meilleur !

Garçon très gentil, très doux, parfaitement élevé, mais éteint, conséquence sans doute de son état de santé. Il est vraiment surmené, souffre de l'estomac et pèse tout habillé 51kg... Tu es obèse à côté de lui ! Il semble satisfait de son séjour ici, Pit aimerait qu'il profite au point de vue de sa santé, il en a besoin. Hier soir Mgr Lesage est revenu, il avait fait 5000F à Ste Dévote. Le Prince lui a demandé quel était cet élève officier qui a servi la messe et à l'église du Cap, les gens le prenaient pour toi !! le curé, les James, Gustine, la mère Gautier, Ferreri, etc..

Ton ami Lereboullet ne le conçoit pas ainsi, soyons en sûr, sinon la solitude ne l'attirerait pas. L'annonce de sa vocation ne m'a pas étonnée du tout, je m'y attendais, sous une enveloppe un peu mièvre peut-être j'avais deviné quel cœur d'apôtre et de chevalier battait dans sa poitrine et je pensais bien qu'il ne s'accommoderait pas des chemins battus. Je le félicite parce que son idéal est splendide, mais je regrette profondément son départ pour toi. Il est bien, il me semble les meilleur de tes amis et son départ sera certainement une peine pour toi. (...)

Lettre de Pit à Jean

23 mars 1933. Mon cher Jean. Hier soir, ce matin, point de lettres de toi. Mime te téléphonera demain soir pour connaître ce que tu deviens. Ton ami semble se plaire ici. Ce matin il a fait une aquarelle de l'escalier qui descend du bureau au jardin. Il eut pu, certes, mieux choisir son sujet, cependant il a réussi à faire quelque chose de très joli grâce à l'entourage de verdure. Cet après-midi il est parti à Eze avec Mime. Il reviendra à pied après avoir trouvé un point de vue à peindre.

Mgr Lesage vient ce soir prendre le thé. Il doit prêcher dimanche à St Charles et espère récolter une ample moisson de billets. Ses allures un peu originales ont d'abord causer un léger ahurissement auprès du jeune séminariste. Hier je lui ai fait visiter le musée océanographique et il a pris plaisir à suivre l'évolutions des poissons à l'aquarium. Mais il a négligé le musée préhistorique qui n'a pour lui aucun intérêt. Mime compte l'emmener à Sospel avec retour par l'Escarène. Nous t'embrassons de tout cœur. Ton papa.

Lettre d'André Lereboullet à Jean

Mon cher Jean. Il se fait tard tant j'ai devisé avec tes parents pendant et après dîner. Je te dirai donc un autre jour mes impressions sur le bleu infini de la méditerranée, sur le mugissement du mistral et sur l'assaut des vagues dans les rochers.

Tout cela est beau et tu le connais... Tu peux faire le trait d'union. Je n'ai pas utilisé le « Mistral », mais me sentirais bien impuissant devant les éléments déchaînés.

J'ai été hier en uniforme servir la messe de Monseigneur au palais et cela m'a permis de voir ces constructions de style pittoresque, moyenâgeux et vénitien, renaissance également sans compter l'anachronisme de la tour moderne.

Je te conterai tout cela... Travaille bien. Bonsoir fraternel Jean.

André

DEBANE

Eu avec Débané une admirable et profonde conversation. C'est une âme plus franche que l'acier, claire comme le matin et si fraîche ! Mais pourquoi faut-il que ce soit lui ?

Lettres de Jean

1927, année de licence

Il est 5 heures. Je viens d'avaler une tasse de thé accompagné d'un savoureux sablé. Je me prépare à l'épreuve de demain en lisant Heredia... J'y puise des mirages épiques qui dissolvent mes terreurs... D'ailleurs Lereboullet m'a prêté ce matin des brochures scouts qui ont exaspéré mon enthousiasme. Maman ! Il me semblait vous entendre parler : même amour de l'action, même mépris de l'avilissement égoïste et bête, même enthousiasme pour la Chevalerie. Je vais acheter ces brochures pour vous les montrer. La cérémonie d'initiation du Routier est digne d'enflammer le cœur le plus froid. (...) Mais ne craignez rien : je ne veux pas me faire scout. J'entends trop une voix qui me susurre « grotesque » ! Mais je suis pour le moment ébloui, émerveillé.

La Vigne et la Maison (sans doute 1929-30 en Khâgne)

Je ne sais pourquoi quand je lis « La Vigne et la Maison », je suis peiné, agacé, furieux. Lamartine dit si bien tout ce que je sens chaque jour, ce souvenir de la Maison qui me brûle sans cesse, il le chante si cruellement que je voudrais déchirer ces vers pour en faire moi-même. J'ai l'impression que ces vers sont à moi, qu'ils chantaient depuis 6 ans dans mon cœur et qu'on me les vole !

Je vous ai, je crois, tout dit. Tout sauf l'essentiel, mais l'essentiel, ce qui m'obsède et m'opprime jour et nuit, il est inutile de vous le dire : c'est que j'ai une folle envie d'être au Cap, c'est que je me tiens à quatre pour ne pas sauter dans le rapide, c'est que je perds mon temps ici car Normale m'est à jamais fermée. Voilà ce qui est inutile de vous dire, d'abord par ce que vous les savez et ensuite parce que cela ne change rien aux choses. Mais cette Khâgne, j'en ai assez, assez, assez ! Et Paris je voudrais bien qu'il n'ait jamais existé ! IL n'y a qu'un liue au monde, c'est le Cap et au Cap les Bruyères et aux Bruyères le berceau blanc.

Oh ! Que je saurais bien moi aussi écrire une « Vigne et une Maison » !

Cap d'Ail si merveilleusement décrit par maman

Maman ! Oh maman, savez-vous que vous m'avez fait une description délicieuse du Cap d'Ail le soir ! Savez-vous que vos phrases ont l'air traduites de Théocrite ! J'ai relu du coup le passage des Thalysies et je trouve que votre description, vos épithètes mêmes, se retrouvent chez ce grand et cher poète : le chant des cigales, la basse lointaine des grenouilles, le réalisme des moustiques, la fraîcheur de l'air, le calme du soir ! Oh maman, que ne faites-vous des vers !

Et puis votre description rendait si bien le cachet des soirs méditerranéens, ces beaux soirs tant aimés, si doux, sereins, olympiens quand on rentre de St Jean Cap Ferrat et que le bateau glisse sans bruit sur une mer d'huile. Oh dans quelle belle nature il m'a été donné de vivre, jamais je n'oublierai la pure clarté des ciels de Provence, jamais... !

Et je suis bien certain de mieux comprendre les poètes de la Grèce et l'art de Phidias, ces belles formes harmonieuses qui évoquent de suite en moi la ligne bleue des Alpilles se fondant dans le ciel d'azur, que ceux qui n'ont jamais vu les pays de la Méditerranée. Il suffit de voir ces érudits boches ou même les latinistes de France disséquer un texte antique : ils admirent de

confiance ou bien le critiquent comme cet odieux Theodor Mommsen. Chénier, Leconte de Lisle, les deux poètes qui se sont le plus imprégnés de la beauté antique, sont nés sous un autre ciel que celui de Paris. Et je sens, plutôt que je ne puis décrire, mais je sens violemment la différence entre l'atmosphère de Paris et celle du midi dès que je m'éveille dans le train aux approches de Marseille. Je me sens alors pris d'un plaisir ineffable, celui du poisson qui soudain retrouve l'eau fraîche de l'océan. Les rocs blancs éblouissent, les maisons en pierre sèche rient par tous leurs pores. Les champs ne sont plus les mêmes, ils semblent plus gais, d'une essence différente, comme teintés de Paradis. Et cette clarté merveilleuse du ciel matinal donne à la nature une couleur et en même temps une grâce qui vous enchante.

Jamais je n'oserais analyser les éléments du paysage méditerranéen. Je dis simplement ce que je sens violemment. J'ai le même plaisir qu'en lisant Théocrite, en regardant les tableaux de Corot ou en songeant au Parthénon.

Cela me fait tellement plaisir de faire l'éloge de mon beau pays que je paraphrase Sophocle chantant les oliviers d'Hellade et j'en oublie ma lettre...

Souvenirs avec sa maman

J'ai mille choses à vous conter O maman et mon âme rêve de vous revoir. Nous allons bien nous amuser ensemble. Vous me demandez ce qu'il faut apporter avec votre cœur, quelle question ! Comme si ce n'était pas tout ce dont j'ai besoin ! Et vous allez remplir tout ce grand vide qui est en moi.

Oh oui, tout comme à Orléans quand le soir, assis sur la cantine, appuyés sur les barreaux de la fenêtre nous regardions le cordonnier d'en face promener son chien et récapitulions les fleurs de la journée. L'araignée traversait la place déjà sombre, le Fil de la Vierge fermait boutique, il faisait noir dans la chambre et le ciel était si bleu, si pur ! Oh le calme, la paix des soirées d'Orléans ! Et cette odeur d'Orléans, odeur de vieilles maisons avec des relents de gaz et de vieux meubles. Je vous dis tout cela à bâtons rompus à mesure que les souvenirs reviennent. Tout cela me paraît si loin, comme une autre vie d'un autre individu, mais si proche aussi que je dirais presque que je n'ai pas changé et ne serait pas dépaycé à vos genoux sur la petite cantine comme autrefois.

Oh Florence ! Songez-vous parfois maman à cette joie débordante, à cette ivresse : Botticelli, Pippo Lippi et l'Orcagna et le doux frère de Fiesole et l'immense Ghirlandajo... O maman courez à la Salle d'Etudes, prenez au mur Nord en bas à gauche les mémoires de Benvenuto Cellini et relisez.

Je reçois votre paquet et cette branche d'olivier. Vous serez donc toujours poète O maman ! Que c'est gentil à vous et comme vous m'avez compris ! il n'y a que vous au monde ainsi. Comment rêver plus de poésie et plus de sagesse mêlées, plus de jeunesse et plus de pondération ? Vous avez réalisé un chef d'œuvre d'équilibre, d'atticisme. Oui cette petite branche d'olivier, c'est un regard de vous et un sourire. Il est venu au bon moment. Merci !

Sa présence si désirée à Paris

(1933) Je serai bien content quand vous serez ici. Vous m'êtes incroyablement nécessaire. O Maman, mais votre présence ne m'a jamais quitté ! C'est grâce à elle que je tâche d'être le plus que je puis tel que vous me voulez. Car elle est à la fois la base et le pinacle, et l'escarboucle vivante et la route avec ses rangées de peupliers, l'intermédiaire de l'idéal.

Temps lourd, harassant. Je refais les thèmes de l'année à titre d'entraînement. Ce n'est pas drôle du tout. Et puis plus cela va, plus je me sens idiot. Sur ce sol aride, il ne pousse pas de lubies et celles qui y fleurissent s'y flétrissent. J'ai besoin de vous O maman, quand venez-vous ? Vous êtes une source, un fleuve silencieux et sonore qui coule ample et pur, tout droit, dans une opulente vallée. Je m'y veux désaltérer, m'y plonger et prendre un bain d'âme.

Les Bruyères (année 1931 du Master sur Plancus)

Oh la maison, la maison... Toute cette vie de là bas, toute cette joie et tous ces parfums... et je n'y suis pas !

Le Cap doit être épatant à cette époque (le printemps). C'est le temps des fleurs... le temps où mon jardin brillait dans sa splendeur avec ses jets d'eau, ses cascades, ses lacs. Et les corolles et tous les parfums... Oh les beaux jours d'autrefois. Le temps s'est bien attiédi ici. Encore un printemps qui vient me narguer avec cette dérision du renouveau.

Je voudrais vous revoir, vous embrasser, être de nouveau le Poupon des Bruyères, avoir 6 ans !

Je te salue O mer O Méditerranée
J'ai grandi sur tes bords, j'ai joué sur tes flots...
Oh je veux la chanter la mer de mon enfance
Sur tes flots rougissants, j'ai contemplé l'aurore
J'ai nagé dans ton crépuscule...
D'où vient cette clarté mystique et virginale
Qui flotte sur tes flots par les beaux jours d'été
Douceur et transparence, reflets d'azur pâle...
Lumineuse diaphane sourit l'Immensité
Le soleil s'adoucit en caressant ton front
Et ses rayons charmés glissent dans ton sourire,
Ce sourire spirituel, si français et si grec à la fois !
Plus légère et plus fine O mer, il n'en est pas !
Tu te ris capricieuse et des lourdeaux nordiques
Et des lointains barbares qui te tendent les bras !

Je vous quitte pour relire La Vigne et la Maison (Lamartine, 1857). J'ai besoin ce soir de me souvenir. C'est peut-être le printemps...

Par delà l'horizon, à travers les nuées,
Hors du linceul placé où frissonne le jour
Loin de la clarté pâle et pensive, ennuyée,
Loin, loin, loin de Paris Oh ! s'enfuit mon amour.

Quand le Cap se bétonne... (année de khagne)

J'apprends avec désolation la vente du joli terrain près de Bernin. Que de fois m'y suis-je amusé avec Ninette. Je frémis en songeant à ce que va devenir notre joli Cap. On en chasse la nature, on bâtit, on coupe les oliviers, on coupe les vieux sentiers de la montagne, on fait sauter les rochers, on jette à la mer une terre sacrée qui a nourri des générations, on abîme, on tue avec une insouciance désarmante et une rage révoltante.

Bientôt il ne nous restera plus que notre jardin. Là se réfugiera ce qui reste de la belle nature. Oh quelle horreur ! C'était si beau. Et puis cette invasion de la lie de cette population infecte de

la Côte qui viendra s'ébattre devant le pianola et troubler les paisibles sylvains de ses rires bruyants : Oh le pauvre pays !

Départ de Baptistine (la cuisinière)

Papa, maman. Baptistine nous quitte ? Elle a enfin trouvé moyen de se marier ! Tant mieux donc mais tant pis pour nous. Je crains qu'elle ne regrette dans 365 jours les temps des Bruyères. Mais elle se réhabitue vite à la vie campagnarde et ce sera très bien comme cela. Bravo donc et nous ne pouvons que souscrire avec plaisir à cette décision. Seulement cela va retarder, je le crains bien, le départ de Mime. Et voilà qui est moins bien. Et puis il va falloir trouver la perle inconnue susceptible de la remplacer. C'est bien compliqué et ennuyeux. Il faudra aussi s'accoutumer à une tête nouvelle, ce qui est pire. Prenez une cuisinière émérite qui fasse de la cuisine comme on la faisait dans les Vosges sous le second Empire ou à Versailles en 1660. Je trouve qu'une cuisinière, c'est l'essentiel dans une maison et je ferais le tour de France pour en trouver une bonne. Dans le Midi, elles sont toutes paresseuses et ignorantes, il faut absolument prendre une Lorraine.

Sur l'écriture de Mime (19 janvier 1933)

Vos lettres, maman, sont un régal. Je les relis et m'en nourris car j'y trouve ce parfum des muses si rare à notre époque et cette clarté, oh cette clarté ! Vos lettres sont des fenêtres sur le ciel bleu et tout ce que je voudrais, c'est avoir cette radieuse sagesse, ce bon sens souriant où perce parfois l'enthousiasme maîtrisé. Vous êtes étonnante O maman et je voudrais vous chanter un cantique à ma façon. Dites et j'obéirai, tout ce que vous pourrez dire sera dans la splendeur de l'ordre. Seulement vous ne dites rien et me laissez deviner. Nous sommes tous devins les uns comme les autres.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Le rossignol

Quelles nouvelles de Pipipi ? Vous ne me parlez plus du Rossignol ? O maman je vous voyais penchée à la fenêtre du cabinet de toilette, attentive à la chanson du petit oiseau. Oh quel poète vous êtes O maman. Vous êtes étonnante, il n'y a personne comme vous. Au revoir Pit, au revoir Mime.

Réponse à panne auto plus rêves de vacances

Papa, maman. La panne ! La grosse panne ! Quel affolement ! Il n'empêche que ces ressorts sont ridicules. Est-ce le même qui a craqué ? C'était la soupape d'admission du 1^{er} cylindre. N'avez-vous pas de suite reconnu le son ? Quand on sent quelque chose qui cloche dans la mécanique, cela ne vient jamais du carburateur, c'est un bruit tout à fait différent qui produit un arrêt ou une diminution du moteur. Mais là, le bruit de la soupape qui retombe est caractéristique. Dans ce cas il est bon d'isoler le cylindre, sans quoi, si c'est la soupape d'admission qui cloche, il risque de se produire un retour de flamme. Il suffit d'ailleurs de détacher le contact de la bougie : cela tue le cylindre.

J'aurais voulu vous voir perdus sur la Corniche, penchés sur le moteur, supputant les probabilités, vissant et dévissant... Voilà le charme de l'auto ! Les hasards enlèvent la monotonie de la machinerie : c'est délicieux.

Le récit du conseil des « édiles » est impayable. Le discours de Cottenot est une perle rare, je le conserve. Ce mélange de style noble, de tournures oratoires et choisies, de saillies d'un rare esprit, de citations à la façon des vieux conteurs, c'est absolument délicieux. « Notre situation financière, messieurs, est assez satisfaisante » : le président du conseil ne parlerait pas mieux : Puis La Fontaine la-dessus servant à illustrer une rare banalité : tous les tons. Et le plus joli : les notices biographiques ! Gramaglia pompeusement se traite « d'ancien élève du Lycée » et au fond le grand philanthrope... On dirait une satire, on ne peut mieux se moquer des gens !

Dites moi vos préparatifs pour l'été. Tous ces projets me brûlent, j'en ai vraiment assez de ce concours, je diminue le travail. Je vais me coucher désormais de bonne heure. Je ne fais plus que de la philo, de l'histoire et du grec. Je repasse le cours de Vénard. Mais il est délicieux de s'évader, de songer aux jours prochains où nous filerons par les routes des Alpes, errant dans les forêts, contemplant les glaciers, respirant les hautes cimes. Puis l'arrivée à Bantz, le klaxon dans la cour et l'oncle Etienne levant les bras au ciel !

J'ai passé deux heures au Luxembourg à lire. Puis je fus à la bibliothèque rendre les livres. Au retour, j'ai acheté Eschyle.

Je vous embrasse de tout cœur. Jean

Monsieur l'Abbé Cocar de Rambervillers

Monsieur l'Abbé est venu me voir à 6 heures. Retour de Rambervillers. Nouvelles de Guerite, de son maire, de son frère, de l'Association des Belles Lettres. Il était en soutane et a parlé $\frac{3}{4}$ d'heure.

De Jean à l'oncle Etienne

Mon cher oncle Etienne, deux mots avant de me plonger dans la nuit... Papa vous a sans doute dit que je me suis remis avec fureur à ma tâche et que je compte bien mener à bien mon petit ouvrage pour Pâques.

Mais de mon exil je ne puis m'empêcher de songer à nos courses en auto, à la pêche miraculeuse, à la taille des palmiers, etc. Tout cela est lointain maintenant, comme l'histoire de l'âge d'or et des temps héroïques. Papa me dit que le temps n'est pas fameux au Cap. Mais que dirait-il s'il était ici ! Patientez quelques jours encore et vous retrouverez le vrai temps de Cap d'Ail avec 40° au soleil comme le 1^{er} janvier. Attendez que les mimosas fleurissent et que les tulipes s'ouvrent, attendez que les citrons soient mûrs. Pour le moment il faut laisser les pays du Nord moisir dans leur brouillard.

Dites à papa, à maman, que rien d'extraordinaire ne m'arrive, mais que jeudi je vais peut-être subir un événement étonnant. Je garde la surprise pour ce jour là et si cela réssit je serai un autre homme. Dites en particulier à papa que le livre qu'il cherche est probablement au mur sud vers la bible, c'est à dire vers l'est dans la partie supérieure. En tout cas, il est dans la partie supérieure de la bibliothèque. Demandez aussi à papa s'il a donné ma bobine à développer.

Voilà bien des commissions ! J'ai beau écrire au Cap tous les jours, vous voyez que mes lettres sont toujours bourrées de questions ; je les accumule au cours de la journée et c'est un plaisir de les déverser le soir. Il me semble être assis à jouer aux Dames ou causer au Bureau.

Mon cher oncle Etienne, je vous quitte pour oublier dans le sommeil les soucis du jour et je vous embrasse de tout cœur. Jean.

Séjour en Suisse avec Mime

Mon cher papa. (...) Nous partirons mardi pour la Bernina et peut-être y coucherons-nous. Maman aime coucher au milieu des glaciers... Elle est toute contente d'être ici parce qu'on claque des dents. Il fait d'ailleurs moins froid et nous avons pu faire une longue et rude promenade vers je ne sais quel Melkerei sise en pleine montagne sur un à pic d'où l'on avait une superbe vue sur l'Engadine. Ce pays n'est vraiment pas surfait, l'architecture douteuse des palaces mise à part, St Moritz au bord de son lac demeurera dans ma mémoire comme un des beaux lieux que je connaisse. Nous sommes allés pour le 15 août à la chapelle où les gens du pays se sont mis à chanter les litanies sur une ritournelle comique, l'effet est irrésistible. Ce sont de bien braves gens mais ils parlent un patois de mauvais allemand bien difficile à comprendre.

Lettres de sa mère

En 1927, à Saint Louis de Gonzague

Te faire confiance... Que te faut-il de plus que le simple fait de ta solitude à Paris dans les conditions de liberté où tu es ? Crois-tu que si ma confiance en toi n'était pas pleine et entière, tu resterais ainsi ? Que non pas, c'est justement parce que nous croyons en toi tout à fait que cela est. Pour le reste, laisse nous la latitude de te dire simplement, affectueusement ce que nous pensons, c'est bien cela qui crée l'intimité familiale, la plus grande joie de la vie, chacun parle haut et net. Quand tu seras à ton tour père de famille... -Jean père de famille, good gracious où en suis-je !- tu ne verras pas sans protestations ton fils âgé de 17 ans lire les « Fleurs du mal »... Laisse la roue tourner, le temps passer et au moment venu, tu te rappelleras de ce que je t'écris ce 2 avril au Cap Fleuri, sous un soleil superbe avec une mer aussi bleue que le ciel. Et pour en finir sur le chapitre dissidences (beaucoup plus imaginaire que réelle) je te dirai que la fin de ton roman ne me plaît pas du tout : tous les types meurent, c'est trop banal. Tu aurais pu trouver, en les faisant vivre en « beauté », quelque chose de beaucoup plus original.

Jean, Lereboullet, Guerite

Ne perds jamais une occasion de voir, d'admirer et de jouir de tout ce qui est beau, c'est le secret du bonheur.

Mouton, tu m'inquiètes. Tu es tellement jeune, tellement inexpérimenté, tellement le jouet de ta folle imagination qui te fait confondre un feu follet avec un incendie... Que le Bon Dieu te garde. Veux-tu ma pensée, veux-tu celle de Pit, je vais plus loin, veux-tu celle de Guerite, voire même celle de notre fidèle maisonnée : et bien la présence de ton ami ici, loin de t'amoindrir, te rend encore plus sympathique. L'accord est commun : « Mr Lereboullet est bien gentil... il a toutes sortes de qualité, mais nous aimons mieux le genre de Mr Jean, etc. Quant à Pit, il n'en tarit pas, inutile n'est ce pas de te dire ce que j'en pense !

Cette lettre part avec Guerite et Anna, la maison va déjà sonner le vide car Guerite pour sa part la remplit amplement et joyeusement. Je ne sais pas ce qu'il résultera de la saison de

Plombière pour Anna⁵³... en tous cas il vaut mieux pour elle et pour nous qu'elle prenne le large. Jean prend à regret la direction des casseroles, nous simplifierons d'ailleurs les menus.

Nous regrettons tous la joyeuse et charmante Guerite dont la société est un vrai plaisir.

Lettre de Mime retour de Paris, Le Cap, 8 mai

Mon petit Poup. Tout à coup ce fut un vrai rayon de soleil que ton apparition dans mon sombre compartiment, soyez-en béni ! Toi disparu, un juif infect, gros et rubicond, suintant une sueur sémitique s'est affalé en face de moi. La perspective de passer la nuit avec cet enfant d'Israël m'avait littéralement horrifié, heureusement un de ses coreligionnaires vint le chercher ayant trouvé une autre place et il fut remplacé par un italien fat, blagueur dont la façon ne trouva aucun écho parmi les voyageurs. Dégouté, il s'en fut dans le couloir et nous quitta à Lyon. Train surchauffé, absolument intenable, le couple que tu avais vu aux coins de la fenêtre a heureusement donné de l'air. Arrivée à Nice à 10h30 tapantes, j'ai trouvé le bon Pit qui s'enquit d'abord de son Poup, puis me conta les élections qui d'ailleurs l'intéressent peu, je t'envoie les résultats. Pit a eu beaucoup de voix supprimées parce que les électeurs avaient oublié le prénom (Henri) et quand, paraît-il, il y a dans une commune deux types ou plusieurs de même nom, on doit de par la loi mettre le prénom sinon le bulletin de vote est annulé. Au Cap, point de petite Renault, Joanine, jamais pressé, n'était pas là. Après avoir attendu un moment, nous avons pris le chemin du bord de mer. Voilà deux fois que ce Jean me joue le tour, je l'ai quelque peu secoué, il en a perdu le sifflet et ne dit pas un mot, d'autant plus qu'il devait s'attendre à ce que je m'extasie devant les fameuses plates bandes qui de fait sont bien arrangées, mais il m'avait tellement agacée que je ne lui ai rien dit !

Et voilà que Guy part ! Sur mon conseil, Pit a écrit à l'Assistance de Colmar protestant contre une pareille façon d'agir et disant que Guy partirait d'ici quand nous aurions trouvé à le remplacer ; c'est bien une manière allemande, aucune délicatesse chez ces alsaciens. La place est chez un Baron Brethem à Soppenvihr. Je vais écrire tout à l'heure au Père Truvost, je doute du succès ; j'engage papa à aller voir à l'Assistance de Nice. Vu le Panin qui refuse Menton, je lui ai dit d'en aviser de suite son cousin pour qu'il ne fasse pas de démarches inutiles. Elle a trouvé à caser Philis pour juillet à la sortie de l'école de Glfe Juan à 600frs par mois non nourri, elle est contente.

Quoi te dire encore. Le jardin est une pure merveille, fleurs en masse, des roses de toute beauté, giroflées, œillets, muflers, soucis, tulipes, gazon de mahonia, lilas... que sais-je encore.. je descends plus bas et voilà des petits pois, des tapis de salade, des poireaux énormes, des choux plantureux, une débauche d'artichauts, etc. etc. et luzerne. Tout pousse, tout monte sous le chaud soleil... j'en ai encore plein les yeux !

Et toi, Mouton, que deviens-tu seul dans ton sanctuaire ? je te suis par la pensée, par le cœur et vais te faire beaucoup de silencieuses mais affectueuses visites. Comment vas-tu ? je t'en prie, tiens-toi bien. Avant de clore j'ai été voir la chère petite Renault : elle est brillante, pimpante, tout à fait astiquée. Le départ de Guy ne gênera pas mon voyage à Paris, j'irai quand même te retrouver. Joanine a été dimanche à l'Escar, il annonce les époux Girard pour cette semaine !!

Mon grand chou, nous t'embrassons avec tout notre cœur. La petite Mime.

Argent, Pit, Brigand et le rat, Pentecôte

Ah ça, grand chou, écris-tu avec un tronçon d'épée ? Ta dernière lettre à l'ouverture m'avait vraiment donné l'impression d'être écrite en grec tellement elle était mal calligraphiée. Le Poup n'a pas écrit hier, grand silence, rompu demain matin j'espère. (...)

Pour l'argent, je t'ai dit que j'enverrai un chèque ramassant le reliquat qui est en banque, si tant est que tu ne jetteras pas les billets à la poubelle. (...) Achète les livres que tu désires, ne te pose pas en victime. Ton antenne « je ne l'achète pas par économie » est vraiment vide de sens. Prends ce que tu veux, évidemment si tu achetais des romans odieux et absurdes, je serais la première à crier holà, mais ce n'est pas le cas grâce à Dieu.

Pit critique facilement, mais plus en surface que de fond et rend tout justice au sérieux de son fils. D'ailleurs n'ayant lui-même jamais connu d'heures folâtres, il ne peut concevoir son gars autrement.

Hier drame : Brigand, après une lutte épique, a rapporté triomphalement un rat énorme, mais elle était couverte de sang. Alors branle-bas, Pit mobilise sa pharmacie, lavage de Brigand au permanganate, en toute hâte Jean file chez Garaudo pour rapporter du ricin, etc. Ce matin Brigand ne s'en porte pas plus mal. Hier soir, Jean a tiré un autre rat, ce qui fait le sixième en cinq jours ! (...)

Pentecôte dimanche prochain, la fête des fêtes à mon avis. Le St Esprit : lumière, force, intelligence, amour, tout enfin. Il fallait entendre ton originale marraine parler jadis de la Pentecôte : le vent impétueux qui souleva le Cénacle, etc. Pleine d'idéal ma sœur, cœur toujours en fête. (...)

Mon chou, mon Poup je t'embrasse avec tout mon cœur. La petite Mime.

Pentecôte, reliure de livres, visite de Fernande et de ses filles.

Mon Poupon. Le repos éternel... pas encore. Il faut turbiner avant de se reposer et quand tu seras bien vieux, le soir à la chandelle, repassant le chemin parcouru, il faut que tu puisses te dire que tu as été Jean le Magnifique, que tu as grandi tout ce que tu as touché, que tu as amplifié les pensées, éveillé les âmes. On ne met pas la lumière sous le boisseau. (...) Laisse donc Pandore tranquille et songe plutôt que nous sommes en juin : mois du St Esprit, mois de l'espérance et de l'amour et n'oublie pas de passer une sainte Pentecôte. Sous ce rapport tu vis chichement au lieu de vivre grandement.⁵⁴

Beaux mes livres, là devant moi. En voilà 9 qui s'étalent sur le fourneau. Bon Pit les admire, mais est-ce parce que les livres sont beaux ou parce que le Pit est bon ?

Vu Fernande hier, elle est guérie mais le Mireillon a trop mangé de nèfles et s'en trouve incommodée ; Nono était là aussi, elle porte un chapeau qui ne lui va guère. Coiffure adaptée à une jeune dame et non à une gamine. Avec cela à la main droite deux bagues nouvelles et à la gauche un gant blanc. Jadis... (...) Mon chou, nous t'embrassons de tout notre cœur. La petite Mime.

Le St Esprit. Lereboullet. Jean rêve d'écrire...

Mon Chou. Cette épître va être mise à la gare de Monaco tout à l'heure en y conduisant Guinet qui part ce matin. (...) Oh ! Je proteste et avec quelle véhémence ! Je me demande qui de nos jours l'invoque (le St Esprit) sérieusement. Moi d'abord et combien d'autres qui ont su

⁵⁴ Pourquoi dit-elle cela ?

comprendre. « Idée morte » dit-tu, mais c'est la vie, petit misérable et la vie dans tout ce qu'elle réalise de plus beau : lumière, intelligence, force, amour, action. Les études de Khâgne, sauf le respect qu'elles méritent et que je leur dois, sont, je trouve, bien desséchantes : on critique, on dissèque, on analyse mais on n'anime pas, on ne vivifie pas. Forcément cette tournure d'esprit, tu la portes ailleurs et tu te fais trop un Dieu des philosophes.

Ton ami Lereboullet ne le conçoit pas ainsi, soyons en sûr, sinon la solitude ne l'attirerait pas. L'annonce de sa vocation ne m'a pas étonnée du tout, je m'y attendais, sous une enveloppe un peu mièvre peut-être j'avais deviné quel cœur d'apôtre et de chevalier battait dans sa poitrine et je pensais bien qu'il ne s'accommoderait pas des chemins battus. Je le félicite parce que son idéal est splendide, mais je regrette profondément son départ pour toi. Il est bien, il me semble le meilleur de tes amis et son départ sera certainement une peine pour toi. (...)

Bravo Poup, bravo, rêve d'un style d'acier, brillant, resplendissant, image de ton âme et réalise ton rêve, réaction contre cet amas de turpitudes littéraires qui encombrant la France. Va Mouton, tu n'as pas dit ton dernier mot, fasse le ciel que j'en entende au moins la première syllabe. (...) Bien vite je t'embrasse avec tout notre cœur. La petite mime. A bientôt.

Le départ de Jean

Mon Mouton. Le ciel n'est pas moins bleu, la mer n'est pas moins belle, il n'y a au monde qu'une tristesse de plus : c'est la nôtre... La nature même semble nous narguer. Ce matin, mercredi, la mer est un vrai lac, on se croirait en juillet, il fait chaud comme en été, je compte sept frêles esquifs qui ne se balancent même pas mais se mirent plutôt dans les eaux tranquilles et là sous les cyprès, le Mistral, témoin et compagnon de tant d'audace se repose tristement dans l'attente de plus beaux jours. Ton train disparaît et je pouvais dire comme une reine de France « Rien ne m'est plus, tout m'est rien » (...) Nous rentrons et trouvons (?) et Antoinette assise au pied de l'olivier tout à fait mélancoliquement. Elle fixait le couchant et me dit : nous restons à regarder par où ce tain emporte Mr Jean... Là dessus surgit Louis, le cher couvert de son inévitable chapeau, la face épanouie. Il me crie « je l'ai vu passer Mr Jean ! » Et oui, il est passé mon Jean et à l'heure où j'écris (8h17) son rapide entre en gare de Paris.

Rien de bien saillant ici, hier après midi j'ai travaillé sur le banc devant la fenêtre du bureau tandis que Joanine plantait les giroflées (...) Ce matin nouvelle plantation des produits hollandais. Sous l'impulsion que tu lui as donnée, le jardin s'embellit et se prépare dès maintenant à fêter ton retour.

Donc tu es à Paris et je me pose mille et une questions... As-tu ta chambre, as-tu ta table, sont-ce les mêmes domestiques ? Le soleil t'a-t-il accueilli en la campagne de l'Île de France, as-tu vu Garnier et qui encore. Tu ranges ta turne, tes armoires, tu te retrouves au milieu de tes chers bouquins, qu'ils te soient chers, trois fois chers, mais pas au point de dessécher les doux sentiments de piété qui s'étiolent quelque peu au fond de ton cœur. Nous attendons ta 1^{ère} lettre, la seconde et les suivantes avec une impatience que tu ne peux pas concevoir. Passe cette affreuse philologie, puis viens te refaire au pays où fleurit l'oranger et après tu verras où t'orienter. Mon Poup, nous t'embrassons avec tout notre cœur. La petite Mime.

Suite du départ de Jean

Mon trop Petit. Deux heures ! Tu es à Paris, tu es à Louis le Grand et la vie recommence, monotone diront quelques-uns qui ne comprennent pas... Que non pas ! « Surge et illuminare » : j'ai pensé à toi lorsque ces mots ont éclaté en fanfare sous les voûtes de la cathédrale...

Quel fut ton voyage ? N'as-tu pas eu trop froid ? Le journal annonce ce matin -4° au Bourget et je te vois traverser le Luxembourg enfoui dans ton caban et ton cache-nez ! Est-ce assez chauffé chez Lequesne ? Tu as dans ton armoire ou peut-être dans la malle un gilet en laine à manches bien chaud et également des caleçons longs que tu entres dans les chaussettes. Chauffe tes pantoufles et mets les au retour. Nous attendons impatiemment des nouvelles du voyage (ta vis à vis semblait plutôt revêche), de l'arrivée à Paris, du retour à Jean Bart, au lycée, etc.

Que te dire d'ici, nous sommes totalement désorientés, les Bruyères sonnent dans le vide. Un feuillet se tourne et voici un nouveau chapitre... (...)

Les montagnes perdent leur parure blanche, bien que Thorenc et plusieurs autres localités restent bloquées par 1m50 de neige. (...)

Grand chat, va chez Varin, chez Vénard, à la prochaine réunion de Franklin... Je t'embrasse mon Mouton, de tout mon cœur. La petite Mime.

Voyage Orléans et divers sur les Bruyères (Mime remplace la bonne du curé)

Le Cap, 12 mai

Mon Mouton. Te souviens-tu d'un de nos premiers départs de Ste Odile, tu avais 10 ans peut-être. Un magistrat de Versailles, Mr Veyoux je crois, qui avait été notre voisin à table, qui nous avait pas mal causé et dès lors connus, en te disant gentiment et presque paternellement au revoir, exprimait ce souhait : je ne peux pour vous et vos parents faire de meilleur vœu que celui-ci : restez toujours, mon petit ami, tel que vous êtes maintenant... T'en souviens-tu ? Et voilà que tu reviens d'Orléans avec l'âme de tes 7 ans et que tous les souvenirs d'antan sont devenus pour toi une sorte de réalité pendant les moments passés là bas. Tu as bien fait d'y aller, sous tous rapports, et je t'en félicite chaudement ; peut-être même valait-il mieux que tu y sois allé tout seul, rien ne troublait ton chant intérieur et tu entendais même mieux les voix du dedans. Ta longue lettre est un régal, je l'ai lue, je la relis, je la relirai encore et comme toi je peux dire « mon âme glorifie le Seigneur. »

Ce matin nous avons reçu ta carte d'Orléans et nous attendions avec une impatience que tu conçois de plus amples détails, ton épître arrive et c'est une apothéose. Qu'as-tu dit à la Sœur qui t'a ouvert la porte, t'es-tu présenté comme un ancien 1^{er} communiant ? Il y a encore, je crois, la Sœur Thérèse, mais tu l'avais peu connue. Je la garde ta lettre, tu la reliras plus tard quand tu auras marché dans le chemin de la vie comme jeudi « seul sur les routes de France par la plus belle des Ascensions » et en la relisant, puisses-tu te retrouver avec l'âme de tes 19 ans, âme éprise d'idéal et « toujours prêt ».

Pit est de nouveau plongé dans les élections, c'est la journée des ballotages, le Cap d'Ail se remue, s'injurie, s'invective, Cuinet se mêle à la lutte, le Biquet regarde, Decanak a répondu par un article, deux articles même, plus bête l'un que l'autre, Gastaldy en a produit de son côté, tout cela est grotesque. A Rambervillers, Paul Richard est passé second avec 885 voix, seul un médecin avec 889 est devant lui. Guerite me l'écrit et ajoute : « J'ai reçu une lettre plus qu'étrange de Mr l'Abbé absolument dans le noir à cause des dépenses de cette maison de Béal, il n'en dort plus. Il cherche un nouveau préceptorat, on lui offre des traitements de cuisinière, il refuse et préfère demander aux Pères Franciscains de la prendre comme pensionnaire mais de suite après il ajoute que ce schéma ne conviendrait pas à son pauvre système nerveux surmené. Je l'ai dit, je crois, qu'une baronne de Klogstein (château de Soulange) m'avait écrit pour me demander quantité de renseignements et voici par courrier une lettre de Mr l'Abbé m'annonçant la démarche de cette baronne et me priant de lui répondre en

insistant sur le « calme et la pondération du précepteur... » Me voici belle ! J'ai répondu qu'il était en effet quelque peu nerveux, il est difficile de dire le contraire.

Le Curé du Cap a perdu sa grosse bonne. Mme Sénécha le nourrit à midi, James lui envoie le repas du soir, je lui ai fait demander son accommodage, mais je confierai les bas à Antoinette... Litisse va faire son li et nettoyer poules et lapins.

Quant au Guy, voici l'histoire. En août dernier à la suite d'une dispute avec Pit (tu dois te rappeler) le gaillard avait écrit à Colmar demandant une autre place. Il lui fut répondu par quelques bonnes paroles d'encouragement, mais dernièrement un général, baron de Bertelheim dont la femme est présidente de la Croix Rouge alsacienne, ayant demandé à l'Assistance un jeune jardinier, l'inspecteur s'est souvenu de la demande de Guy et lui a écrit qu'il lui avait trouvé une bonne place. Il est difficile de s'y opposer, le Guy ressent l'appel du pays natal et le château de Stopenvaheim est paraît-il le paradis des jardiniers. Jusqu'à présent rien en vue pour le remplacer, j'attends d'ailleurs la réponse du Père Pruvost avant d'aller chercher ailleurs, elle ne peut tarder à arriver.

La petite Renault va bien, mais elle a moins de brio. Je pense qu'il lui faut se remettre en branle ; nous allons monter à la cathédrale, demain lundi, le matin j'irai à Monte Carlo, le soir à Nice, nous y retournerons sans doute encore mardi avec Pit pour le bateau et les passeports.

As-tu toujours l'autrichienne comme vis à vis et que te conte-t-elle encore ? Et ton estomac, comment se comporte-t-il ?

Je te voudrais errant de par les allées du jardin. Il est, oui, glorieux, jamais il n'y eu autant de fleurs, les orangers embaument, joins-y les pittosporums qui sont en pleine floraison, les roses : une vraie débauche, les anthémis semblent des amas de neige, giroflées, lis, œillets, mufliers, des soucis d'un jaune d'or et le soir les lucioles qui volent dans la nuit tandis que les grenouilles chantent en bas près des du champ d'artichauts. Et hier et encore aujourd'hui des petits lapins et encore des petits lapins et demain il y aura des petits poussins.

Mon Mouton, merci encore de ta longue lettre qui m'a tant intéressée, tout jusqu'au déjeuner sur les bords du Loiret et le petit vin des Côteaux. Nous t'embrassons avec tout notre cœur. La petite Mime.

Le Cap, 21 mai Panne de l'auto

Mon Mouton. La panne... à 500m d'Eze, un ressort de soupape qui claque. Je n'y étais pas, seuls Pit et Jean, les deux étaient je crois aussi perdus l'un que l'autre. Pit a fait démonter le carburateur puis vérifier toutes les bougies. Jean a couru à Eze chercher un secours introuvable, heureusement. Bref l'idée est venue d'une récurrence de casse de ressort, on ouvre la chemise et ledit ressort se présente en 4 morceaux. Pit a voulu isoler un cylindre, travail long et vain, inutile de te dire que les deux suaient et soufflaient. A la fin ils se sont décidés à faire la seule chose faisable : mettre le moteur en marche, gagner Eze sur 3 cylindres (c'était court) et redescendre ensuite sur le Cap où je commençais à m'inquiéter. Il était 1h20 lorsqu'ils sont arrivés en bras de chemises, dégoûtant à telle enseigne que je me suis pouffée de leur état lamentable. De suite on a prévenu Tampon, le ressort de secours étant là et il a pu le changer, mais il ignorait le maniement de l'outil Renault ce qui a compliqué le travail. Ensuite il a réglé les soupapes et maintenant tout est de nouveau en ordre, mais il m'a dit que les Bugatti avaient eu ainsi une série de mauvais ressorts et qu'il se pourrait bien que l'aventure recommence encore. Joanine a bien regardé, mais il trouve le réglage des soupapes bien compliqué. Tampon a une série de lamelles métalliques qu'il m'engage à acheter. Je vais aussi reprendre deux autres ressorts de renfort en cas de malheur. A Nice, Pit avait été chez Michelin où les 5 pare chocs ont été posés séance tenante et les pneus regonflés à l'électricité. Les chambres collent aux roues et Michelin

a mis du talc provisoirement, mais a engagé à peindre les roues avec une peinture très alcoolisée, disant que les carrossiers ne le faisaient jamais aux parties touchant les pneus. Pit a acheté là une boîte de bouchons de valve qui vont très bien.

Reste les achats chez Renault. Je pense y aller jeudi car pour l'instant je ploie sous le poids des travaux dont l'accable le curé⁵⁵ : surplis, aubes, soutanes, douillette... la chambre de Guerite disparaît sous les accoutrements les plus divers et ce matin ne voilà-t-il pas ce brave curé qui déboule à 9h venant tout tranquillement me demander de lui confectionner un dais !!... pour la procession. Il se figure que cela se bâcle comme un mouchoir de poche, mais comment dire non à ce saint homme du Bon Dieu.

Mouton, tu travailles, tu te donnes bien du mal, « tu l'aides, le ciel t'aidera » mais demande-le-lui, passe tes concours avec tes professeurs célestes, songe à t'arrêter un soir à St Sulpice ou ailleurs. A l'Institut Catholique, le samedi soir, il y a un prêtre qui confesse à gauche, presque ne bas de l'église, fais une communion à cette intention, prie le St Père, la Ste Vierge, le St Esprit, St Jean et ta tante et marraine. Inutile de te dire que je m'unis à toi et cela de tout mon cœur. Pit a fait ses Pâques ce matin, nous fûmes chez les Carmes à 7h1/4. Tout s'est très bien passé et la paix du Seigneur repose sur les Bruyères.

Papa te l'a dit : les bateaux (Vi Jean et l'Alcyon) sont à l'eau. J'avoue ne pas m'en être mêlée et ne pas même jeter un coup d'œil, cela me peine d'y voir d'autres occupants. J'ai fait enlever à temps le Mistral, il disparaît sous les arbres au bout de l'allée des palmiers. Guy et moi l'avons enlevé en vitesse.

Qu'as-tu fait hier et aujourd'hui ? Ton histoire s'arrête à la ballade en bateau et au récit des impressions de passage sous les ponts !

Nous t'embrassons grand chou avec tout notre cœur. La petite Mime.

Vie quotidienne des Bruyères

Mon mouton. Le Corse est à flanquer à l'eau à la nage vers son île : toute la famille Ferrari est montée à Isola où le vieux grand-père est mort. A la poste, le personnel en prend à son aise et le facteur a trop soin de ses aises pour, prendre la peine de descendre au Cap ! Pourtant les rapides ont été bien exacts. Si ce n'était ce deuil, nous aurions fait une réclamation, mais ce n'est pas le moment d'ennuyer ce pauvre Ferrari.

Pit attend la clé de la salle d'étude pour consulter le P. Longhaye, il a essayé tout un trousseau de vieilles ferrailles, mais impossible d'ouvrir. Peut-être arrivera-t-elle demain matin... Juste voilà le Corse, pas de lettre de toi, mais la clé dans un paquet absolument défait, seule une bribe de papier l'entourait, pas de ficelle.

Pit t'a conté que la petite Renault avait été honorée de la présence du chanoine qui s'étalait barbe au vent dans le fond de la voiture. Tout a bien marché sauf au pont de Wurtemberg où un camion en déchargement a provoqué l'arrêt de toute une file d'autos. Le brave Joanine, n'ayant pas pris la précaution de revenir en seconde, voire même en première, a calé le moteur en voulant repartir. Auparavant il avait arrêté le chanoine chez la marquise de Malyssier. Le matin, Pit s'en fut à Monte Carlo pour le programme que tu connais : banque et re-banque, barbier... Ce soir visite au Tanin qui je crois va décidément prendre la bibliothèque de Monaco qui donne un revenu de 1200F d'après Hachette. Le Tanin semble enchantée, mais je crains qu'avec le temps elle ne s'en lasse, c'est une vraie servitude.

⁵⁵ Le Curé du Cap a perdu sa grosse bonne. Mme Sénécha le nourrit à midi, James lui envoie le repas du soir, je lui ai fait demander son raccommodage, mais je confierai les bas à Antoinette... Litisse va faire son li et nettoyer poules et lapins. (lettre du 12 mai)

Mon rhume s'éteint, il fait beau ici, mais un peu froid. Ce matin la Corse s'estompait dans un lointain rouge foncé, tu aurais dit : « c'est sinistre. » Tu as beaucoup de travail grand chat, ne dis jamais « si cela servait à quelque chose », oui ! cela sert à quelque chose. Sais-tu qu'hier encore on m'a dit que tu étais magnifique... Décidément l'épithète te poursuit, eh bien alors sois le magnifique au sens le plus vrai du mot : Grandis ce que tu touches, amplifie ton idéal, cherche le plus haut de la vie par la foi en ta carrière et en Dieu et vas-y.

Lundi , cérémonie à la Cocarde. J'ai fait faire à Joanine, hier en plein jour, la route du Cap (sens unique) qu'il devra faire la nuit et bien m'en a pris, cette descente au Cap est très très mauvaise : virages très courts, sol odieux, notre route du Cap Fleuri est un salon en comparaison, comme quoi tout est relatif ! Joanine est très ennuyé d'aller lundi là bas, non pas à cause de la route mais à cause des autres chauffeurs. Il escompte l'Hispano Suza des Hdson, la Voisin de Bhum, celle de Bloc, Maleysie, etc. bref toute l'aristocratie du Cap et quelle aristocratie (Sacha Guitry, Arlette Dorrigère, ...).

De nouveau je suis en travaux pour le curé. Bap est toujours à l'Escarène, Tittite est venue aujourd'hui faire la soupe du vendredi car je me méfiais des talents de notre cuistot pour un repas maigre !

Il fait froid, fais attention, mouton, mets des pantoufles chaudes au retour. Que veux-tu, il faut bien passer par les prix de Mme Lequesne⁵⁶, partout ailleurs ce serait pareil. Je préfère encore cela et avoir ainsi la possibilité de t'aller voir sans crainte de camper dans un endroit et toi dans un autre. Plaie d'argent n'est pas mortelle comme disait une de mes vieilles tantes.

Nuit étoilée superbe... et à Paris ?

Nous t'embrassons grand chou de tout notre cœur.

Le Cap, 9 mars 1930. Mon Mouton. Si je pouvais te faire entrevoir la splendeur de ton jardin⁵⁷ ! Se maintiendra-t-il jusqu'à ton retour ? Sinon quel regret ! Des pensées d'un violet intense voisinent avec des soucis d'un jaune rouge splendide, au milieu émergent les modestes et rustiques primevères du Beauson ou du Bagel. A côté, débauche d'anémones, toutes les teintes y flamboient sous les rayons d'un chaud soleil, des narcisses d'or, « des artichauts » dit Joanine, tellement ils sont gros. Les giroflées roses, violettes, se dressent entourées d'une bordure de gazon... un rêve ! Ajoute à cela les jacinthes, les tulipes, les pois de senteur, les freesias, les renoncules : jamais je n'ai vu un si beau résultat. Joanine exultait, le Louis rigolait bêtement, Pit gardait le silence et j'admirais.

Mon Mouton. Bonsoir, je rentre du jardin, c'est la nuit, les lucioles virevoltent follement, le rossignol s'égosille et à Bon Repos les 4 petites filles font une partie endiablée avec Robert Lynen : 5 beaux enfants qui font plaisir à voir et à entendre. Bon Pit, lui, est rentré pour taquiner sa peu harmonieuse TSF. Les photos de ce soir ont été les bienvenues : il y a le Poupon... le Poupon qui ne semble pas amaigri, dommage qu'il ait l'air quelque peu bougon dans son coin. La fille qui plait le plus, en photo s'entend, est Mlle Boutron (est-ce la fille du philosophe ?). Elle a l'air d'un bon garçon. Quand à Mlle Lalubie, Cuinet auquel je montrai hier toutes ces photos s'est écrié : « Celle-là c'est une juive ! »

Que n'étais-tu là ce soir pour te rendre compte à quel point la Méditerranée est traître et dangereuse : en moins de temps que je n'en mets pour le raconter, un vent des plus violents

⁵⁶ Pension de Jean Bart

⁵⁷ On l'appelle le « jardin du Poup ». Sans doute a-t-il été créé par Jean.

s'est élevé subitement bousculant des vagues énormes. Il n'y avait heureusement aucun frêle esquif. (...) Mouton, tu es le meilleur des Moutons, nous t'embrassons avec tout notre cœur : c'est le grand silence, la mer s'est calmée, le rossignol s'est tu, les Bon Repos dorment, la TSF donne en sourdine « le soir au monastère » (très joli), la lune brille et je vais au berceau blanc. La petite Mime.

Mai 1933. Mouton, cesse to travail le soir, prête l'oreille, tu percevras à 1100 km le chant du rossignol ! Il est fou ce rossignol, toute la nuit sans arrêt, il s'égosille. Hier je ne suis levée et derrière les persiennes du cabinet de toilette, je l'ai écouté, ravie : ce qu'il aime la vie celui-là ! ...Ne pas dormir et écouter chanter le rossignol.

Canonisation de Bernadette

Temps splendide ce matin, aussi suis-je allée à pied à la Cathédrale. 8 décembre est le jour de la canonisation de Bernadette : les trains de pèlerins se sont succédés avant-hier en vraie procession. Il y a paraît-il 6000 français à Rome, j'ai même vu passer des trains complets de wagons-lits !

Décès de Monsieur l'Abbé⁵⁸

29 avril 1933. Nous avons reçu une lettre du docteur Cocar nous annonçant la mort de son frère... Le pauvre abbé est décédé subitement la nuit dans un hôtel de Tarbes ; il a dû, d'après l'opinion de ce docteur, succomber à une angine de poitrine. Il n'a été averti que le lendemain soir, car à l'hôtel on ne connaissait pas l'abbé. Je n'ai pas besoin, n'est ce pas, de te rappeler la dette de reconnaissance que tu dois à l'abbé Cocar, ton bon cœur te le dis. Fais à son intention une bonne communion et ne l'oublie jamais à la messe au memento des morts. J'ai tout de suite demandé des messes à son intention, il était une riche nature qui aurait pu magnifier sa vie de prêtre et qui, après tout, la gâcher. Guerite est toute émue et nous aussi d'ailleurs.

Mai 1933. Nous restons émus de cette mort rapide et si imprévue de Monsieur l'Abbé. Son souvenir plane tellement sur les Bruyères depuis qu'il les a quittées. Son esprit inquiet, jamais fixé, vient tout à coup de rencontrer le définitif ! Et dire qu'il se faisait tant de souci pour assurer ses vieux jours. Le père Serap auquel Guerite a fait part ce matin de cette triste nouvelle trouve qu'elle vaut mieux comme profit spirituel que trois jours de retraite.

Brigand

Un caniche blanc de deux mois à vendre. Si ce n'était Brigand qui en serait malade de jalousie, je l'aurais acheté...

Voyage à Ravenne et Florence

Le Cap, 11/4/1934. Mon Mouton. Une rêve ! En vérité j'ai peine à croire que nous avons fait ce beau voyage et que maintenant il n'en reste que le souvenir. Mais quel souvenir ! Eblouissant avec les mosaïques de Ravenne, succulent avec les tortoloni de Signora Bianca. Le referons-nous jamais ?... A nous deux ! C'est peu probable.

⁵⁸ Cet abbé de Rambervillier a sans doute joué le rôle de précepteur auprès de Jean avant que celui-ci n'intègre Franklin à Paris pour le baccalauréat.

(...)

Je te remercie de Florence, de Ravenne... Tant de gars à ton âge préféreraient ne pas traîner derrière eux leur vieille maman... Dieu te bénisse, mon Jean, et Il le fait car Il ne refuse pas une prière maternelle.

Nostalgie

Mon Mouton. Ta lettre est amusante et émouvante : évoquer tous ces souvenirs est bien mon mot à moi, la petite Mime ! Et c'est bien pourquoi tu me vois parfois jeter un regard de regret vers ce passé lorsqu'une page tournée ouvre un nouveau chapitre au livre de la vie. Où est le temps des collerettes blanches, des blouses roses ? Anne-Marie conserve la fidélité du souvenir, c'est que pour elle aussi les années passées aux Bruyères l'ont été sous le signe du bonheur. Je suppose qu'elle ne retournera plus en Grèce avec une santé délabrée comme la sienne.

La brume pesante qui cachait la montagne a disparu, le mistral a tout illuminé, le rossignol chante à nouveau et les grenouilles mènent un beau tapage : lundi s'ouvre le mois de mai !

J'apprends que le premier né Barat s'appellera Jean... Ton premier fils à toi, tu l'appelleras aussi « Jean » ; un plus beau nom, il n'y en a pas et en le confiant à son patron, Jean l'Apôtre, tu feras la même prière que moi il y a 23 ans : « Saint Jean, gardez le pour qu'il reste toujours comme vous l'ami de Jésus. »

Mgr Lesage

Mgr Sapience⁵⁹ sort d'ici, il vient de Bruxelles appelé par le Prince et repart ce soir pour Florence, envoyé pour parlementer avec la Princesse. Il est en ce moment dans une bonne verve : il a loué St Joseph du Lac pour l'été à 25.000F au Centre des Colonies de Vacances laïque de Lyon et chose non moins inattendue, voilà Herriot qui va demander à l'évêque d'Annecy l'ouverture de la chapelle du lac ! Aux chalets, il y a 34 personnes, recrutées surtout parmi des médecins ou familles de médecins ; à l'Ermitage il a découvert une dame aristocrate sans fortune qui gouverne tout là haut à la perfection, je souhaite que le vieux dicton « Balai neuf balaie toujours bien » mente pour une fois.

Nous avons parlé du mariage, ou plutôt de la possibilité d'annulation du mariage princier, je lui ai dit ma façon de penser. A force de n'entendre que le son de cloche du Prince, il perd de vue l'opinion publique qui dans le cas présent est celle du bon sens.

Le Cap 7 mai 1934

Mon Mouton. Tu es quelque peu une énigme, si bien qu'il est parfois difficile de se trouver avec toi en pleine concordance ? La jouvencelle en est, j'imagine, pour une large part derrière ce rideau et une fois de plus je te répète : prudence, prudence. Je voudrais te voir marié, fondant un foyer avec les gages de bonheur et cela je le désire sincèrement (pour moi, il se fait tard et le jour baisse. M'en aller en te laissant seul serait pour moi une réelle angoisse), mais encore ne faudrait-il pas qu'en étant deux, tu sois plus seul qu'avant. C'est terrible, Mouton, de s'embarquer pour la vie avec une âme qui n'est pas sœur de votre âme ; c'est pourquoi je te

⁵⁹ Mgr Lesage, Evêque de Monaco que Mime appelle Mgr Sapience...

répète d'être prudent et cela d'autant plus que tu es encore un enfant et qui plus est un imaginaire. Tu rêves de princesse lointaine, parée de tous les rayons qui existent dans ton imagination, mais... la réalité ? Je n'ai pas l'impression que le sentiment que tu éprouves pour cette jeune fille soit assez profond pour engager une vie, alors tu dois être réservé. Tu n'as pas le droit de troubler ce jeune cœur et la simple camaraderie est un vain mot, possible peut-être pour certains, non réalisable pour la plupart et toujours dangereuse.

La huppe, une bergeronnette, viens donc la voir ! Tu la trouveras sous la fenêtre, dans les anémones devenues son lieu d'élection, regarde sa tête huppée toute jaune, sa belle queue en éventail striée et traite-la de vulgaire bergeronnette ! Quant au rossignol, il chante, il chante sans reprendre haleine ; comme lui, les roses sont folles de vie, les pluies prolongées sont cause sans doute d'une telle abondance, il y en a partout, elles surgissent des buissons d'anthémis, au milieu des géraniums, sous les orangers, on ne voit qu'elles et les petites boutures de Pit s'en mêlent ! Viens donc voir cela !

Voyage en Suisse avec sa mère (lettre de Mime à Pit, le 26 juin 1936)

Seefeld. Bon Pit. Arrivés hier à Seefeld par un temps splendide, nous nous éveillons ce matin au bruit de l'averse. Après délibération, nous décidons d'attendre ici une journée car ce serait trop dommage de faire avec la pluie la vallée de l'Ötztal. L'auto ne pourra pas monter jusqu'au bout, la route s'arrête à Grieselstein, il faut prendre de petites carrioles pour atteindre Obergurgl. Ici nous sommes logés cocassement : l'hôtel Klöster est un ancien couvent, les chambres, très confortables, sont les anciennes cellules des moines (14^{ème} siècle). La salle à manger est le réfectoire, des fresques décorent d'immenses corridors et les chambres sont tout autour du cloître. L'hôtel est bon. Seefeld est très joliment situé, entouré de hautes montagnes. Nous avons hier au soir été gratifié d'un défilé militaire car il y a beaucoup de troupes ici, la frontière bavaroise étant à 5 km seulement. La route pour venir est la plus dure que nous ayons faite avec 22% de montée, on voit la route se dresser devant nous ! D'ici nous ferons donc l'Ötztal, puis arrêt à St Anton. De là St Gall, Constance, Zurich, Bâle. De Bâle nous ferons une pointe jusqu'à Bantzenheim... avec regret de ne pas vous y trouver. Puis nous reviendrons par un itinéraire pas encore bien décidé, le temps sera pour beaucoup dans la discussion puis la fantaisie du moment. Nous pensons pourtant passer par Montreux, le Petit St Bernard, Aoste et retour par Tende. Pour le dernier courrier, adressez-le à Bâle et ensuite gardez les lettres à la maison. Nous vous donnerons en cas de nécessité une adresse télégraphe.

Un cycliste français rencontré à Misivrina nous avait parlé de la vallée de Ghnyztal près d'Innsbruck, nous y avons été et ce fut une de nos plus belles excursions. Jean revient de chez le coiffeur. Il m'annonce la descente du baromètre. Zut ! Nous embrassons bon Pit de tout notre cœur. Ta Zinette.

Hotel Alpenhof, St Gothard. Bon Pit. Sommes frigorifiés... Nous avons passé le St Gothard sous la neige, Jean en est tellement enchanté qu'en arrivant ici il s'est précipité pour retenir des billets pour la pulka. Les autos mettent des chaînes et cachent les radiateurs, c'est vous dire quel temps il fait ! J'ai les mains si froides que je tiens mal la plume. Nous serons à Gletsch à midi et là nous nous déciderons : si cette température de Sibérie continue, nous prendrons à Gletsch le « glacier rapide » qui nous amènera à Montreux par Brieg.

Baveno, 24 août. Bon Pit. Je t'assure que c'est le déluge... averse à Montreux, averse à Baveno, c'est à désespérer. Nous arrivons à 6h30 après un excellent voyage qui a intéressé Jean, en ce moment il est allé s'acheter un pépin... il revient avec un monstre, de quoi assommer un bœuf.

Baveno semble un coin ravissant mais pour le moment on ne voit que de l'eau. Demain nous filerons sur Venise que Jean veut voir absolument. Jean déclare vouloir s'arrêter à Vérone, à Padoue et à Ravenne... et où encore...

Nous embrassons Bon Pit de tout notre cœur.

Ta Zinette.

2 mai 1927 (à Saint Louis de Gonzague)

Mon cher Jean. Tu nous dis que tu te remets au labeur avec avidité ! C'est énergique et nous t'en félicitons. Quelle chance d'avoir un bon bulletin trimestriel ! Tu vois qu'on t'apprécie mieux que tu ne le fais. Mime ne cesse de causer de toi. Pendant que ses doigts agiles brodent, cousent, tricotent, son esprit est près de son Poup et elle te voit t'agiter, étudier, courir. Et tout le monde hotelier qui t'entoure défile devant elle.

Problème cuisinière. Critique du mysticisme de son fils 21 janvier 1929

Mon cher Poup, Mime craint d'être obligée de retarder son départ du Cap. C'est le prochain mariage de Bytis⁶⁰ qui en est la cause. Elle est revenue de l'Escarène pour nous annoncer cette nouvelle et nous dire qu'elle nous quittait. Nous voici donc forcés de chercher sa remplaçante définitive. Mme Tureglio est arrivée ce soir pour nous indiquer une cuisinière qui nous donnerait peut-être satisfaction. C'est une italienne d'une trentaine d'années, en service à Monaco. Demain je m'inquiéterai d'en trouver d'autres pour que Mime puisse se décider le plus tôt possible et partir pour Paris. Aujourd'hui notre curé s'est encore perdu dans des effets oratoires. Il ferait mieux de parler simplement au popolo et de remplacer l'éloquence par de l'onction. Le popolo en serait plus content. (...)

Ta lettre de vendredi, venue ce matin dimanche, était comme les précédentes d'un lyrisme extraordinaire. Ce que tu verses de larmes en écrivant. C'est non pas un torrent mais un fleuve. Vrai, tu me surprends par ta pitié pour cette affreuse Dubarry. Ton imagination se plait mieux à des descriptions du ciel, à des sensations de musique, mais quelle drôle d'idée que d'acheter cet horrible suisse Helvétius et l'endormant Diderot. Tu ferais mieux de consacrer tes fonds pour l'achat de livres nouveaux traitant de problèmes d'actualité.

Soigne-toi bien pour ne pas donner d'inquiétude à Mime. Nous t'embrassons de tout cœur. Ton papa.

11 janvier 1929 Divers sur les Bruyères

Mon cher Poup. Ce soir l'affreux corse n'a pas apporté de lettre de toi. Il avait froid ou bien la « source » ou un autre débit l'avait retenu. Mime a été à Monaco cet après-midi. La voiture a bien marché. Auprès de Madame Blaisé, Mime a trouvé le chanoine auquel une visite devait être également faite aujourd'hui. De cette manière Mime s'est débarrassée rapidement des deux. Elle a même ramené le chanoine à Cap d'Ail et l'a déposé à la porte de la marquise du Melujaire. Le chanoine a été tout ahuri de l'habileté du Joanine qui n'a calé le moteur qu'une fois au pont de Wurtemberg. Il avait laissé le moteur en 3^{ème} et comme il était à l'arrêt, l'auto a refusé de partir.

Le temps a été beau. Soleil, ciel bleu, presque pas de vent. Mime, à 6h du matin cherchait à voir le corse. Et vers 9h, nous disions que si tu avais été avec nous, on aurait filé bien vite vers le Mont Agel ! Dis-nous bien dans ta lettre si tu reste en forme. L'Echo continue à nous annoncer du froid à Paris et nous frissonnons en songeant à toi. Et tes cours, colles,

⁶⁰ la cuisinière vraisemblablement

compositions ? Tout est-il comme tu le désires ? L'abbé si bavard n'a-t-il pas occasionné une tempête sous ton crâne ? Tu es si habitué à ses idées biscornues que tu dois garder l'indifférence sereine de Socrate devant les rhéteurs.

L'auto va bien. Même je me souviens que pendant le retour de Nice par la Moyenne Corniche, le jeu des pistons avait cette harmonie musicale qui te faisait chanter de joie ou déclamer des vers au rythme souple et mélodieux. C'est Mime qui m'avait fait remarquer l'orchestration si parfaite des pistons. Le Joanine est si fasciné par ton auto qu'il en rêve la nuit et se réveille croyant avoir en mains une brosse ou une éponge pour nettoyer la voiture. En ce moment il fait notre cuisine et remue les marmites comme le volant. Ses plats sont bons et même il réussit mieux les marrons que Bytis !

Lundi prochain il y aura chez le marquis d'Orgein remise solennelle du calice au chanoine. Il y aura une nombreuse assistance. L'aventure la plus drôle du Cap, c'est le discours de Démole (?) à l'occasion de la bénédiction de N.D. de Sion. Le curé a été tellement sidéré par l'éloquence inattendue du maire qu'il a oublié de prononcer son allocution. Tu entends le sermon de l'ineffable maire appelant la bénédiction de N.D. de Sion sur le Cap d'Ail.

Comme tu ne lis pas les journaux, je t'apprends que le Prince de Monaco a repris le pouvoir absolu, tel Alexandre de Serbie, Mussolini, etc. Actuellement on étudie la forme de gouvernement qu'on pourra donner ultérieurement au domaine de 250 hectares qui constitue la principauté.

Je m'occupe saintement d'assurer le Joanine contre les accidents qui peuvent lui arriver dans sa profession de chauffeur. Je crois que sa prudence lui évitera toujours tout ennui.

Nous t'embrassons de tout cœur. Ton papa.

Sur Mime

Ne t'inquiète pas de la préparation artistique à ton voyage (voyage en Orient avec sa mère). Mime est un guide savant et d'un goût parfait. Elle étudie tout ce qui pourrait t'intéresser. Il vaut mieux t'occuper de ton concours afin de n'avoir pas de remords durant ton voyage.

Naissance de Mireille

De lui : 19 avril 1928. Je suis heureux, tout heureux d'apprendre qu'une nouvelle petite cousine vient d'ouvrir ses yeux, tout d'azur sans doute, à la lumière de notre ciel de Provence. C'est une fleur de printemps qui s'épanouit sous nos oliviers, une quatrième fleur au joli bouquet du Cap Fleuri. Et puis ce nom ! Dieu quel nom idéal, délicieux, un nom de rêve. Vraiment James est épatant par certains côtés ! Ce nom de Mireille, Mireille, Mireille avec celui d'Hélène !... C'est tout un symbole, l'union de l'hellénisme avec la Provence du Félibrige. Je conçois aussi la déception de James, mais si Mireille est aussi jolie que Nono, il n'aurait vraiment pas à se plaindre de la nature. Il est d'ailleurs absolument nécessaire que Mireille soit jolie : un nom pareil doit refléter le soleil. Oui vraiment cette nouvelle que j'apprends à l'instant me fait bouillonner de joie et c'est de tout mon cœur que je souhaite à Mireille une vie riante et ensoleillée.

Nono rebelle et fantasque

De sa mère : James est absolument dérouté devant les résistances de sa fille Nono, nature rebelle, fantasque. Hier elle leur a fait un tapage à ameuter tout le Cap, déclarant ne plus vouloir manger « de cette saloperie là » ! Fernande hurlait, James très froidement giflait consciencieusement la gamine qui n'en résistait pas moins. Cela l'ennuie, c'est contraire à ses principes et il se perd dans un tas de considérations plus étranges les unes que les autres.

Quand James lit Robinson Crusoë à ses filles

De sa mère : On sonne... qui est-ce ? C'est Fernande avec Mireille, un amour d'enfant, elle rit... elle rit tout comme toi jadis, pourtant elle a des coliques et c'est pourquoi Fernande la descendait à Henri. Elle m'a raconté que tous les soirs James, sérieux (quand ne l'est-il pas ?) comme un pape qui pond une encyclique, fait à Nono et à Gratienne le récit de l'histoire de Robinson Crusoë. Au bout de cinq minutes, Gratienne écrasée par l'éloquence paternelle s'endort régulièrement. Nono par contre écoute tous yeux et toutes oreilles. James mêle à son récit la religion, la morale et la... nature. Le champ est vaste pour ce dernier thème. Quand il croit avoir bien convaincu sa fille aînée, celle-ci descend de la table où elle s'était perchée et dit : « Papa, ce n'est pas vrai tout cela, tu inventes, tu brodes... ».

Maladie de Nono (1929)

De sa mère : Pit va bien mais sur une rechute de Nono il s'est fâché et a refusé de retourner voir l'enfant. Il a cédé sur les instances et y est allé ce soir ; James cache l'hémostyle que Pit avait ordonné pour refaire à la pauvre petite les 400gr de sang perdu. Que faire alors ? Fernande crie, hurle, Mme Besson se lamente et refuse de monter au 1^{er} étage où la nervosité est à son comble.

De sa mère : Le Bon Pit potasse, compile, feuillette des masses de bouquins, prends des notes, fait des croquis, dessine, peint. Apollonios de Rhodes et ses Argaunotiques ont l'air de l'intéresser prodigieusement. Par contre il est rudement agacé au sujet des James. Hier encore un autre médecin naturaliste a paru à Bon Repos sans que papa soit prévenu. Le hasard les a fait s'y rencontrer. Ce médecin a exprimé son étonnement de cette façon d'agir avec le médecin

traitant, mais la grosse sottise de Fernande ne comprend pas, ces nuances là lui échappent. Quand à James, il est effondré : ce naturaliste a conseillé le sérum que Pit voulait utiliser depuis 6 semaines, il a approuvé la digitale, condamné le fromage et les artichauts et les fruits crus ! James, horrifié, s'est précipité sur un « monceau » de lettres et de dépêches émanant du fameux Carton, à quoi le naturaliste a répondu : « Je vous en prie, laissez donc cette correspondance, Carton a ses idées, j'ai les miennes. » Et là-dessus il s'est enfui accompagné de Pit encore éberlué de découvrir un pareil échange de lettres et de télégrammes avec le pontife de la nature. Comment veux-tu que papa arrive à soigner cette pauvre qui ne va pas.

De sa mère : Au Bon Repos, le drame se poursuit. Je t'ai dit que Pit avait refusé d'y retourner, or hier à 1 heure, Fernande en larmes se précipite ici et le supplie de monter de suite, Nono faiblissant de plus en plus. Pit y court, examine l'enfant et alors scène terrible avec James... Pit au comble de l'exaspération lui dit devant Fernande, Mme Besson et Bernin : « tu me dégoûtes, tu es un assassin, ton enfant va mourir par ta faute, tu n'oseras plus regarder personne, tout le monde te couvrira de mépris et de haine, tu es un criminel, depuis 6 semaines je te demande de laisser employer l'ampho vaccin, c'est le seul remède qui peut encore la sauver, et tu refuses, tu auras tué cette petite, je ne veux plus te voir... » Fernande, sa mère, sa sœur étaient en larmes, Bernin sidéré avait perdu l'usage de la parole, quant à James complètement assommé, ahuri, il demandait tout à coup l'adresse du laboratoire et 1/2 heure plus tard était dans le train ! La pauvre, lasse, n'en peut plus : « laissez moi mourir, dit-elle, j'irai au ciel. » Le chanoine venu à Bon Repos ce soir en sortait en pleurant ; à ce coup il me devient plus sympathique en dépit de sa sottise vanité, il a du cœur et le montre.

De son père : Nono va un peu mieux, mais il y a toujours à craindre le sinistre James et ses excentricités meurtrières.

De sa mère : Bon Pit s'est retiré définitivement et a prévenu Fernande qu'il ne retournerait plus à Bon Repos ; sa situation – question d'amour propre à part – est vraiment intenable. James a d'abord télégraphié tous les matins à Carton, la réponse fixe le traitement et régime du jour... C'est là le Credo sacro-saint auquel on ne peut toucher. Ensuite débarque un homéopathe de Nice qui ignore et papa et Carton et le 3^{ème} médecin, un naturaliste... Mitigé ce dernier qui apparaît le soir et a été avant hier tout suffoqué de découvrir le Pit ! Comment veux-tu que le Bon Pit puisse faire quelque chose, il a exprimé à Fernande sa façon de penser sur leur manière d'agir, mais elle ne comprend pas. Souhaitons que la pauvre gamine s'en tire, j'irai dans deux ou trois jours prendre des nouvelles. Cette sottise de Fernande dit hier à papa : « le docteur Cottend m'a apporté un article sur la fièvre de Malte », ce à quoi papa répond : « mais c'est cela, c'est tout à fait cela qu'a Nono... ! Le Pit était furieux et de plus, elle voulait qu'il lise l'article pour... s'instruire !

De son père, 9 mars 1933.

La terreur des cambrioleurs continue à sévir. Bon Repos tremble de peur. La Bédouine dit vouloir acheter un roquet pour la défense de sa boîte. James s'est décidé à fermer les persiennes la nuit.

Cet imbécile continue à montrer le même déséquilibre mental. Il se distrait à Nice et vend ses tableaux pour avoir les fonds nécessaires à ses dépenses stupides.

De son père, 6 janvier 1933

Vu James qui te conseille de passer ta thèse de doctorat ! Il a la manie de donner des avis à d'autres. Tu feras bien de lui envoyer un mot pour lui dire que tu regrettes de n'avoir pas eu le temps d'aller le remercier de son cadeau.

De son Père, 13 mars 1933

Mime ne veut pas que tu apportes quoi que ce soit à Nono. Les étrennes du Nouvel An ont suffi.

11 juin 1933. Le Cap se vide peu à peu de ses types les plus curieux. Il en reste encore beaucoup trop, James particulièrement. Son cousin Contesse est venu nous voir avec sa femme pendant que pérerait la « Witch ». Ces parents de James avaient eu sur lui quantité d'illusions, actuellement disparues. Ils avaient séjourné l'an dernier trois semaines à Bon Repos sans se douter de la mentalité inférieure de leur cousin. Aujourd'hui ils reconnaissent sa stupidité et même sa cruauté. Cet être criminel a osé leur dire que ses enfants sauraient toujours gagner leur vie comme domestiques !! Ces Contesse ont l'air de braves gens. Eux et Mme Perchet auraient voulu se charger de l'éducation des deux plus jeunes enfants de James, mais Fernande a opposé un refus formel à leur demande.

De Mime

Mon Mouton, les Onimus viennent de partir : quel embarquement ! 60 poules dont 13 poussins, 1 canard, 18 lapins... Si tu avais vu cela ! Le camion avait l'air de déménager un village nègre. Derrière, la Prima toute pimpante transportait Fernande, Nono, Lili, Mireille et Paulette, chacune munie d'une valise. Arrivée à la gare de Monaco, Mireille, assise par terre, a déballé la sienne au milieu de la salle des pas perdus, tandis que Fernande se démenait avec la volaille crevant de soif et que le PLM refusait d'embarquer dans l'express. Jean a fourré toute la marmaille et les paquets dans le wagon et s'en est revenu en se tordant de rire.

Le sieur Dufond a pourvu son gamin d'un précepteur et sa gamine d'une gouvernante. Par ailleurs rien de sensationnel au Cap qui retentit par moment des éclats de colère de Fernande. Avant hier la bonne Guerite a failli crier : ne la tuez pas... tellement les coups pleuvaient sur la récalcitrante Nono. Sa mère était devenue une vraie furie, elle en avait perdu la voix à force de crier en cognant.

Je viens de rencontrer Fernande qui revient de St Maure, Nono va y être tout à fait pensionnaire pour 300c par mois et comme je lui demandais si James n'objectait plus pour le régime carné du pensionnat, j'ai reçu cette réponse : « James... il dit qu'elle mange de la viande, qu'elle mange n'importe quoi, mais que je ne la voie plus, elle me rend malade, elle m'énerve, elle m'irrite, je n'en veux plus ici... » Entre nous je comprends que Nono regimbe, ils la rossent père et mère comme si elle était une petite bourrique. Pit est tellement ennuyé qu'il veut te téléphoner à midi. Nous t'embrassons Mouton avec tout notre cœur.

Juin 1933. Je ne sais ce que James brocante. Hier on a téléphoné pour lui de l'Hôtel des Ventes, un camion devait venir prendre ce que Fernande appelle « des bricoles ». Il ne restera bientôt plus que les quatre murs...

Mai 1937. Visite des Onimus. Monique est un amour, une Nono, yeux bleus Onimus, petits duvets blonds qui frisent déjà, toute mignonne, je la regardais avec envie. Que n'en apportes-tu, toi aussi, pour rajeunir les vieux plants des Bruyères ! Nono semble ignorer sa petite sœur, Gratiennne en est folle et la porte tout le temps.

Figure-toi que les quatre petites ont été renvoyées de St Maure. Les 3 plus jeunes ont été repris à l'école communale de la Condamine. Les Sœurs de St Maure disaient qu'elles sont trop sales... mal élevées, sans assez de tenue pour rester au pensionnat et Gratiennne, qui me racontait cela devant ses parents, ajoutait : « les autres élèves nous tenaient toujours en quarantaine et disaient que leurs mères se plaignaient à la Supérieure.

Mai 1937. Je déjeunerai dimanche chez James. Je trouve que notre abstention totale serait de mauvais aloi, j'aurai le plaisir de voir Monique, un amour. Par contre sa sœur aînée, tout en restant belle fille, devient déplaisante. James la met au service de la cuisine avec la Besson, c'est tout à fait idiot, il compromet l'avenir de cette petite.

Ayant goûté hier à la Maison des Etudiantes, j'ai trouvé moyen de bâcler une bonne petite satire bien gentille que je destine à l'Echo. Ah cet Echo ! J'y étais ce matin. Delage m'a reçu comme un chien. Il a toujours l'air pressé... Je pense que ma visite l'a agacé... Il y a des lettres bébêtes.

Je reviens d'une visite à Henri Simond⁶¹. Cet homme est délicieux. Il m'a longuement parlé de l'oncle, du Cap, des Blum. Il m'a remercié, félicité, que sais-je...enfin il m'a invité à revenir lui faire visite bientôt. Du coup je l'ai invité à venir aux Bruyères et le voilà qui s'emballe sur les charmes du Cap et qui promet sa visite pour un jour prochain. Enfin je ne m'attendais guère à ce débordement de gracieuseté ! Entre nous, il m'a fait l'effet d'un juif fieffé ! Je suppose que s'il vient, vous l'inviterez à déjeuner : je crois que ce serait chic de notre part. Il m'a fait tant d'éloges de l'oncle qu'on dirait qu'il vient à peine de le quitter, il est presque un ami de la famille. « Vous, le petit neveu d'un de mes plus chers amis etc. »

Il y a longtemps que j'aurais dû voir Simond. C'est une idée géniale. J'ai l'impression que si je lui demandais un poste dans sa feuille de chou, il m'accepterait.

Enquête sur Mauriac

Lettres de Jean

Vous avez dû voir l'Echo de ce matin. L'article est vraiment bien, avec la photo de Mauriac et l'impression en italiques. Le nom de H. Roumieux remplissait cette page, de l'autre côté on parlait encore du *machinisme intellectuel*.

Le nombre impressionnant de lecteurs me touche. Je me sens lu : c'est très encourageant. Je dois à Mauriac... mais enfin l'idée et l'enquête, c'est de moi ! Vous verrez que samedi, laissant le dernier mot à Mauriac, je n'ai pas signé par discrétion. Je vous raconterai demain ma visite au Maître.

J'attends pour voir Henri Simond d'avoir publié la conclusion. J'ai dû me battre avec Haimard pour avoir ma colonne : sa page déborde. Quant à Delage, il découvre des pistes problématiques à Dijon et se fiche des étudiants.

Il y a encore trois lettres de jouvencelles sur Mauriac. Delage jubile et veut que cela dure 3 semaines, voire 4. Et moi je ne veux pas...

Eh bien, on m'a fait la part du lion à l'Echo, il me semble... 3 colonnes c'est beaucoup. Il faudra me restreindre sinon je vais me mettre Des Portes à dos puisqu'on a supprimé son article pour me faire place... N'empêche c'est bien intéressant !

J'ai téléphoné à Mme Mauriac pour tâcher d'avoir un rendez-vous. Je voudrais publier la lettre du Maître... La divine a été charmante et le seul nom de Roumieux l'a rendue traitable. Prévoyant l'autorisation de Mauriac, j'ai fabriqué l'article en y joignant sa lettre. Cela fera bien dans le tableau. N'ayant guère de place (3/4 de colonne), je remets encore une fois la

⁶¹ Directeur de l'Echo de Paris

conclusion. Elle est d'ailleurs toute prête et j'en suis assez content. Peut-être suis-je un peu désinvolte, mais c'est permis à mon âge n'est-ce pas ? Je l'ai lue à l'abbé qui n'a pas été scandalisé, ce qui est bon signe.

J'ai rencontré la Bitasse devant Pons et naturellement un thé s'imposait qui fut charmant. Nous n'avons fait que parler de Mauriac et j'ai pensé atteindre en le célébrant le paroxysme de l'enthousiasme. Pas bête d'ailleurs malgré son nom, mais épouvantablement prétentieuse.

Je reviens de chez le Maître... Quelle charmante simplicité... seulement cet appartement est trop moderne pour moi. Parti en retard de la Sorbonne, j'ai dû me payer un taxi pour arriver à l'heure. J'apportais les lettres que nous avons parcourues ensemble assis sur un sofa. J'ai déblatéré sur l'agrégation et lui-même a éreinté les *Chartes* : « je n'ai jamais été capable de passer un examen... »

De là nous voilà sur les Normaliens. J'ai sorti mon idée chère : ce sont des cérébraux, etc. Mauriac était tout à fait d'accord et a commencé à éreinter Marcel Prévost⁶². J'ai renchéri avec Giraudoux (typique de l'esprit Normalien).

Puis on parle des étudiantes. « Un romancier, me dit-il, n'est lu que par les jeunes gens et les femmes... » et le voilà parti sur les lettres féminines prétentieuses ou perverses qu'il continue de recevoir. Je lui montre les lettres des jouvencelles et le voilà ravi.

Je lui ai parlé du Bénédictin libanais, il m'a raconté toute cette aventure et comment ce libanais converti par *Destins* l'avait rasséréiné.

Quoi encore ? Je lui ai décrit la ferveur et l'enthousiasme des jeunes gens pour lui : ils cherchent un modèle en vous. « Non, un guide, me dit-il, un exemple. ET puis les livres ne sont ni bons ni mauvais : c'est Dieu qui les rend bons ou mauvais, selon les âmes. Ce sont des instruments de Dieu... »

En lui montrant la touchante lettre de Durif : « Pauvres enfants, murmure-t-il, et il prend l'adresse. Je lui enverrai un mot à ce petit là... »

Puis il me parle de son article de dimanche sur le diable. Il a l'air d'avoir peur de s'être rendu ridicule en parlant du démon...

Là dessus il m'offre un livre de lui. Je choisis *Destins* qu'il me dédicace « avec ma gratitude et ma sympathie » et il joint *Journal*... et je m'enfuis en lui précisant que je ne suis pas journaliste, ce qui le fait sourire. Son dernier mot est pour me souhaiter « l'évasion », car, me dit-il, le travail scolaire poursuivi trop longtemps est un désastre.

Voilà.

Lettres de Mime (7/1/1934)

Mon Mouton. Tu a dû lire Mauriac ? Une révélation : pour une fois il abandonne la fange et rencontre la sainteté et, ma foi, je le trouve tout simplement splendide, que t'en semble ? je te

⁶² **Marcel Prévost** est un romancier et auteur dramatique [français](#), né à [Paris](#) (8^e arrondissement) le [1^{er} mai 1862](#)¹ et mort à [Vianne](#) le [8 avril 1941](#) Il triomphe en [1894](#) avec [Les Demi-vierges](#), son roman le plus célèbre. Il décrit en forçant le trait les ravages que la vie parisienne et l'éducation moderne sont censés faire chez les jeunes filles. Le roman est ensuite adapté à la scène et créé avec un grand succès au [Théâtre du Gymnase](#) le [2 mai 1895](#). Le terme « demi-vierge », passé dans le langage courant, désigne une jeune fille affranchie mais cependant vierge.

Il influencera l'étudiant Jean Onimus dans les articles que ce dernier publia dans l'Echo de Paris sous le nom de H.Roumieux.

souhaite de la rencontrer cette « âme prédestinée » qui t'inondera de lumière. Sais-tu que je me prends parfois, toute vieille que je suis, à rêver tes 25 ans... et de ce que je ferais. L'agrégation, certes oui, mais comme base, un échelon d'où je m'évaderais avec les qualités littéraires qui sont tiennes. Et à ma dernière heure, et bien j'aurais la joie de me dire que le monde s'est amélioré parce que j'ai écrit.

Démission

Je viens probablement de faire une bêtise : j'ai expédié à Delage une lettre courte est sèche pour lui annoncer ma démission. Voici les faits : j'ai constaté subitement aujourd'hui qu'on avait sauté un paragraphe de mon article sur Mauriac. Vous ne pouvez pas imaginer la fureur dans laquelle j'étais. C'est sous le coup d'une vraie rage que je lui écris. Il est certain que mutilé comme cela mon article est stupide. Voyez le dernier paragraphe : « en regard Mauriac nous décrit une faune humaine etc. » Cet « en regard » n'a aucun sens puisque la 2^{ème} partie du diptyque est supprimée.

Dans ces conditions il est impossible de collaborer à ce journal. Je n'admets pas qu'on mutile ainsi un texte. Après tout, j'ai bien fait. C'est donc fini et que Delage et son journal aillent au diable !

Je reprends ma lettre... j'ai fait l'imbécile et je vais me rendre ridicule. J'avais dans ce journal une excellente occasion de dire un peu ma pensée sur une foule de choses et voilà que je la perds par une sottise vanité. Je suis furieux contre moi-même. Je n'ai plus qu'un espoir, c'est que Delage passera outre et refusera ma démission. C'est d'autant plus idiot que Des Portes l'a raconté que Delage avait réuni 2 millions pour lancer un hebdomadaire l'an prochain et qu'il ferait appel aux collaborateurs de la page. Il paraît qu'il me réservait la critique littéraire. C'est du moins ce qu'il a dit au banquet du 12 auquel je n'ai pas assisté.

Ma « désillusion » sur la jeune fille moderne (article à l'Echo de Paris)

Lettres de Jean

J'étais hier soir au cercle de l'Echo de Paris. On a bien travaillé. Delage a critiqué Des Portes, ce qui m'annonce un dégommeage prochain et dans ce cas c'est évidemment moi qui serais président. Si je parviens à rester à Paris l'an prochain, je pourrai exercer ce rôle. Il comporte des avantages (visites aux écrivains, relations, etc.). Avec un journal comme l'Echo à sa disposition, il y aurait moyen de faire des tas de choses.

Vu Delage ce matin. Il m'a dit que le recteur de la fac catho de Lille s'était ému de mes articles. Il était très pressé et j'ai à peine pu lui parler. Encore 6 lettres dont une de la petite Maupilier sous double enveloppe, longue de 4 pages et pleines de gentillesses : voilà une jouvencelle qui grille de se voir mariée. Tout cela est parfaitement hilarant. Par contre, de la khâgne de HenriIV, une lettre admirable, un peu gosse parfois. C'est un éreintement de la danse, etc.

Delage en me congédiant s'est fichu de moi en me prédisant que tout cela se terminerait par un mariage. Je me le tiens pour dit !

Débané, au lit (grippe), se console avec mes correspondantes...

Mon article fait des ravages. Vernet me dit que les Chartistes du beau sexe m'en veulent à mort et s'imaginent que je suis un vieux misanthrope gâteux...

J'ai vu Delage ce matin qui s'est montré plus aimable encore que l'autre jour. Il m'octroie pour samedi deux colonnes dans l'Echo et ma foi je suis un peu ennuyé : j'ai pris une position évidemment exagérée et je ne veux pas reculer. C'est d'autant plus difficile que les 4 lettres que j'ai reçues sont toutes contre moi.

J'ai une lettre charmante d'une étudiante de Clermont. Elle est si gentille, idéaliste, enthousiaste, pieuse, que j'ai presque envie de lui écrire pour la féliciter. Les autres lettres sont idiotes.

Réponse de son père avec avis de James (5/12/1933)

Mon cher Jean. James m'a fait ses remarques sur tes articles de l'Echo. Il me dit t'avoir écrit et sa lettre a dû t'amuser. Tu nous l'enverras. L'ineffable James admire l'action moralisante de tes observations sur les étudiantes. Tes articles, dit-il, se lisent avec intérêt par tous puisque tu as eu l'esprit de n'y mettre aucune citation latine ou grecque. James ne s'étonne que du nombre énorme de lettres que tu reçois. Il est convaincu que tu dois jouer un rôle moral, celui de confesseur de jeunes filles égarées dans l'université. Mais ce qui est vraiment drôle, c'est l'avenir qu'il entrevoit pour les étudiantes qui ont raté concours et examens après un stage prolongé dans les facultés. Ce qui leur est réservé, c'est de devenir des courtisanes savantes. Ces Célimène de mœurs libres tiendraient salon littéraire. J'ai rarement entendu des insanités pareilles et tu as certainement dilaté ta rate d'un rire homérique !

Lettre d'Etienne à Henri (Pit) et Adeline (Mime)

Mes chers,

Je suis en retard pour vous donner de mes nouvelles. Je pense souvent aux bons moments passés à Cap d'Ail, mais pour écrire, je ne trouve pas le temps. Mon rhume va mieux, mais si je ne sortais pas, il serait depuis longtemps parti, quoiqu'on aimerait rester près du feu à lire, écrire ou casser des noix ! (...)

J'ai envoyé à Jean du miel, il m'a répondu par une lettre qui m'a fait grand plaisir. C'est qu'il écrit d'une façon si parfaite qu'on a du plaisir à lire son style épistolaire.

Avec mon ouvrier, j'ai sorti le noyer qui se trouvait au jardin. L'arbre est en plus mauvais état que je ne le croyais et le tronc ne sera pas d'une vente facile. Trois grosses racines étaient vermoulues du fait qu'on avait jadis enterré le cadavre d'un porc dont nous avons retrouvé les ossements.

Mon troupeau de moutons augmente mais j'ai dû tuer une brebis après qu'elle eut mis bas. Son jeune n'a vécu que 24 heures. La brebis était atteinte d'hydropisie et la viande n'était bonne que pour les chiens. (...)

Le Maire est toujours le même, assez souvent de mauvaise humeur, sa famille lui donne parfois des tracas. Un de ses fils était allé travailler aux fortifications du Rhin parce qu'on y était mieux payé mais il a quitté deux jours après : on y travaille jour et nuit à l'électricité !

L'exposition d'apiculture à Paris a lieu du 15 au 20 février au Parc des Expositions. Il y aura probablement beaucoup de miel car on se plaint de la mévente du miel. (...)

Nous voici bientôt en février et les journées s'allongent : c'est avec impatience que j'attends le mois de mai !!

Je vous embrasse mes chers bien cordialement.

Etienne.